

LA MECHTA JOYEUSE

*

Tome I

LA MECHTA JOYEUSE

Souvenirs d'Algérie en deux volumes :

Tome I : D'août 1960 à mai 1961

Tome II : De juin 1961 à décembre 1961

Louis-René THEUROT

LA MECHTA JOYEUSE



Volume 1/2

D'août 1960 à mai 1961

AUTO-ÉDITION

(Ré-édition de septembre 2010)

A ma Maman.

Elle, qui m'a permis de retrouver et reconstituer tous ces souvenirs...

Je remercie, également, tous ceux qui m'ont aidés ou encouragés dans ce qui fut, pour moi, un accomplissement long et laborieux de près de dix ans.

Ce texte a été déposé le 27/4/2005 à la Société des Gens De Lettres, sous la référence 2005.04.0407 et est protégé en vertu de l'article L.111-2 du Code de la propriété intellectuelle, loi du 1^{er} juillet 1992.

Préface



Le Djebel TOKOUYA, le MASSIF de COLLO, la Forêt du GUERROUCH, en passant par le Sidi-DRISS, sans oublier le Banage, telles furent les zones opérationnelles du Bataillon, puis du Régiment de Corée en Algérie.

Dans ses cahiers, au cours des années 1960 et 1961, le Caporal Louis. René THEURAT, rapporte fidèlement les activités de cette unité, à base d'Appelés, où l'Esprit de CORPS était une réalité.

Nulllement traumatisé, comme certains, il avait parfaitement analysé l'évolution de la Situation dans cette belle Province qui était encore Française et où il avait retrouvé ses racines maternelles.

De la poésie aussi lorsqu'il évoque les paysages de la presque île au printemps, CHERAÏA avec ses cerisiers et amandiers en fleurs.

Quarante-deux ans après nos adieux sur le terrain d'aviation de TAHER, merci de m'avoir fait revivre cette année passé côte à côte.

Avec toute mon amitié.

LA CHATRE, le 22 AVRIL 2005

Le CAPITAINE CHARBONNIER Officier
OPÉRATIONS du Bataillon et E.M.T1 CORÉE
en Algérie.

Préambule.

Je dédie cet ouvrage à tous ceux qui ont vécu « là bas », volontairement ou non, quelques années ou plusieurs générations.

En espérant que ces quelques pages puissent contribuer à leur rendre un peu de fierté pour leur contribution à ce que la France a voulu faire de ce pays, l'Algérie.

En espérant que ceux, qui n'ont pas connu cette époque, comprennent que leurs anciens, qu'ils soient métropolitains ou Français-Algériens, qu'ils soient militaires ou civils, n'ont pas à rougir de ce passé, bien au contraire ! Ces anciens souhaitent seulement qu'un jour, dans un temps futur (qu'ils espèrent proche), leur patrie leur sera reconnaissante d'avoir fait leur devoir en défendant, vaille que vaille, les valeurs d'une civilisation.

Quelqu'un a dit :

- Nous voulons que notre pays nous aime autant que nous l'aimons.

Ceux qui auront la patience d'aller jusqu'à la dernière page de « **La Mechta Joyeuse** » pourront connaître le nom de celui qui a exprimé ce souhait.

Il serait bien prétentieux, de ma part, de vouloir adresser ces souvenirs à tous ceux qui ont voulu, et qui veulent encore, réduire ces cent trente ans de présence Française, en Algérie, au seul mot de Colonialisme, ceci au nom de quelques principes, soi-disant humanitaires. ... (Comment le terrorisme et le totalitarisme peuvent-ils se réclamer d'une quelconque philosophie humanitaire ?).

J'ose, tout de même, offrir quelques unes de mes réflexions à tous ceux qui, un jour, ont confondus les mots : Liberté, Indépendance et Nationalisme. A mon sens, tout le mal de notre monde actuel vient de là !

Quelqu'un d'autre a dit (mais, ne me demandez pas qui ...) :

« Le nationalisme est le plus court chemin de l'humanité à la bestialité ».

Je partage tout à fait cette opinion sans confondre, nullement, nationalisme et patriotisme.

AVANT – PROPOS

Souvenirs d'un bel été...

Lorsque nous cheminons, par une sombre journée d'hiver, il arrive, quelquefois, que notre route s'éclaire, un instant, sous l'effet d'un rayon de soleil qui réussit à percer la brume. Le décor et les objets environnants nous apparaissent alors, tout à coup, avec une précision surprenante.

De même, le brouillard qui tend à envelopper, peu à peu, nos souvenirs, se déchire-t-il, parfois, sur des lieux ou des faits qui se dévoilent avec la netteté et la réalité d'un événement présent.

Dans les souvenirs de ma petite enfance, qui s'estompent toujours plus, il en est ainsi de l'été 1944.

Dans ma mémoire, cet été 44 fût un bel été !

Parce que j'étais un enfant et que, cette année là, il y avait beaucoup d'autres enfants à jouer, dans la cour et le jardin de la grande maison où nous habitions alors. Parce qu'il se passait une foule de choses, surprenantes, exaltantes, dans l'univers des grandes personnes et que nous suivions tout cela, sans toujours les comprendre mais avec l'intérêt que notre âge pouvait porter à ce qui est nouveau et ce qui nous paraissait merveilleux. ...

Je venais d'avoir 6 ans. - *Tu es un homme maintenant...* -. Cette déclaration, je l'avais reçue avec d'autant plus de satisfaction et de fierté qu'elle émanait de Michèle. La « grande Michèle » avait très exactement le double de mon âge. C'était un avantage qu'elle ne garda pas très longtemps.

Ceci ne l'empêcha pas, quelques mois plus tard, de me délaisser, prétextant qu'elle n'aimait plus « *les jeux de bébés* ». Ce n'était pas très logique après ce qu'elle m'avait dit à mon anniversaire mais je n'en étais pas à un âge où je pouvais porter des opinions désabusées sur les femmes...

Ce qu'elle venait de me dire était tout à fait vrai. J'étais un homme puisque, à l'automne prochain, j'allais aller à l'école, pour la première fois, pour y apprendre à lire. Lire, n'était-ce pas pénétrer dans le monde des adultes ? Pouvoir regarder les livres et les journaux, comprendre tout ce qui se passait dans ce vaste

monde où habitaient beaucoup de gens dont j'entendais souvent les noms : Les Allemands d'abord, certainement ceux qui étaient cités le plus souvent, mais que les adultes semblaient ne pas toujours apprécier. Ensuite, venaient les Américains, les Russes, les Japonais, les Anglais et bien d'autres encore...

Durant ce bel été, « la guerre grondait ». C'était une évidence connue et c'était loin d'être une image.

Cela avait commencé par les carreaux.

Certaines fois, les vitres de la maison se mettaient à vibrer. Mes Parents montaient, alors, dans le jardin au-dessus de l'habitation. Ce jardin était en terrasse et, de là, la vue portait par-dessus les toits du petit village de Maincy, très loin sur la plaine de la Brie. Nous pouvions distinguer, depuis cet observatoire, d'étranges champignons noirs s'élever au loin sur la plaine puis, quelques secondes plus tard, arrivait un grondement sourd mais puissant, qui ébranlait toutes les fenêtres.

Si les premières explosions avaient beaucoup inquiété les adultes, cela devint très vite de la routine. Nous avons l'explication : C'était Villaroche. Les Allemands y faisaient « péter » leurs V1 ou V2.

C'était, selon les grandes personnes, un très bon signe. Si l'ennemi détruisait ainsi ses stocks d'armes, c'est qu'il n'avait pas l'intention de s'éterniser dans la région. Cela confirmait bien tous les bruits qui couraient sur « *l'avance des Alliés* ».

Villaroche, ce terrain d'aviation, se trouve à quelques 8 km au Nord de notre village. Si les « pétards » n'intéressaient plus les adultes, nous, les enfants, ne nous lassions guère du spectacle et passions, à le regarder, des journées entières. Villaroche nous valait, d'ailleurs, bien d'autres distractions. Quelquefois, des avions passaient très haut dans le ciel, d'autres explosions secouaient alors les vitres. Mais, surtout, ces avions se trouvaient encadrés de petits nuages noirs, apparaissant et disparaissant très vite. Quand cela arrivait, les grandes personnes, encore, couraient à la terrasse pour participer au spectacle. Je me souviens y avoir vu des avions dont les ailes rougeoyaient puis se détachaient des fuselages. Quelquefois, mais pas toujours, des corolles blanches s'épanouissaient dans le ciel. Les différents épisodes de ce spectacle, dans ma mémoire, semblent encore s'y dérouler au ralenti... Quand les aviateurs sautaient, c'était l'effervescence chez nos voisins, chacun courait à leur secours, car « *il fallait arriver avant les fridolins* ». Mes Parents ne sortaient pas, mon Père ne voulait pas se montrer. C'était un « *réfractaire* ». D'ailleurs, quand mes Parents voyaient la fébrilité des gens du village, ils ne se privaient pas de critiquer, entre eux, leur empressement, prétendant que c'était surtout la toile des parachutes qui les faisaient courir.

Ces avions lâchaient aussi des paquets de « *papier d'argent* » qui miroitaient dans le soleil. Ces bandes de papier étaient en, je ne sais quel métal, surtout pas en argent, bien entendu. Pour nous, les enfants, c'était un peu des guirlandes de Noël et, quand nous pouvions en récupérer, nous en décorions les arbres ou nos cabanes. A quoi cela pouvait bien servir ? Pour certains, c'était pour fêter un événement extraordinaire qui allait bientôt se produire et qu'ils appelaient « *La Victoire* ». Mon père avait levé les épaules la première fois qu'il avait entendu cette explication et dit : « *C'est contre les Radars...* ». C'était, là, une explication qui passa au-dessus de nos têtes d'enfants mais aussi, sans doute, de celles de bien des habitants.

Il y avait donc beaucoup de spectacle et d'animation durant cet été. Dans notre maison, rue de Choiseul, habitait un autre couple, des personnes âgées. Leur petite fille Michèle, dont les parents résidaient dans la grande ville toute proche de Melun, venait passer la journée du jeudi à la campagne et nous pouvions jouer ensemble. Depuis le début des grandes vacances, elle restait ici, chez ses grands-parents. C'était donc, pour moi aussi, des vacances puisque j'avais quelqu'un pour participer à mes jeux. Ma petite sœur, née l'année précédente, était bien trop jeune et ne présentait pas d'intérêt pour cela. Quand les grondements, ceux de la guerre, commencèrent à se faire entendre dans le lointain, beaucoup de grandes personnes décidèrent que la ville pouvait devenir dangereuse pour les enfants. C'est ainsi que nous vîmes arriver des petits cousins et cousines de Michèle. Heureusement, ils étaient tous à peu près de mon âge et nous pouvions partager les mêmes activités.

Vers la fin du mois d'août, il faisait toujours aussi beau, dans mes souvenirs en tous cas. Le grondement, que nous entendions depuis plusieurs jours déjà, se transforma en coups sourds, mais nous ne pouvions pas voir les fameux nuages noirs qui devaient, selon l'habitude, accompagner les explosions, car cela ne venait pas de la même direction. « *C'est le canon,... ils vont prendre Melun* » Des gens passaient plusieurs fois par jour, ils sonnaient au portail, Maman allait leur ouvrir alors que Papa se cachait. Ils apportaient tous des nouvelles :

- *Les Américains ont franchi la Seine, les boches commencent à se replier dans Melun, les combats vont être très durs...* D'autres venaient qui, quelquefois, donnaient des informations contradictoires :

- *Les Ricains n'osent pas avancer, ce sont les « FIFIS » qui vont prendre Melun...*

Il y avait, ainsi, plein de mots nouveaux que nous apprenions, sans toujours très bien les comprendre. Certains étaient amusants : Les « *FIFIS et les COCOS* » (j'avais cru comprendre que c'était la même chose). Il y avait aussi *les résistants, les réfugiés, les prisonniers, les évadés, les réfractaires, les esstéhos* et puis *les fridolins, les frisés, les verts de gris, les chleux, bref : Les boches.*

Pour l'instant, tandis que le canon, chaque jour, augmentait en intensité, nous jouions, avec quelque imagination, surtout à des jeux de guerre tels que « les Ricains contre les Boches ». Nous avions, d'ailleurs, de plus en plus de mal à trouver des gamins acceptant de faire les boches.

Une nouvelle nous mit tous d'accord car elle sema la panique dans nos rangs : - *Les frisés se sauvent, ils prennent tout ce qu'ils trouvent car leurs camions sont détruits. Planquez les animaux et les vélos.*

Les parents n'étaient pas concernés par les animaux car ils n'avaient que quelques poules mais les vélos c'était autre chose ! En tous cas nous, les enfants, nous prîmes l'avertissement au sérieux. Michèle, moi et quelques autres, qui avaient pu amener leurs jouets, nous nous dépêchâmes d'enfouir nos petits vélos sous la paille, dans le bûcher.

Je ne compris pas vraiment pourquoi nos parents se moquèrent de nous quand, le soir venu, ils cherchèrent nos jouets pour nous les faire ranger. Bien sûr, voir l'indomptable armée allemande s'enfuir sur des vélos d'enfants, dont certains avaient encore leurs stabilisateurs, aurait pu être un spectacle assez cocasse.

Ce jour là, pas plus que les suivants, nous ne vîmes venir les Allemands. Ce sont les parents de mes petits copains qui, fuyant la ville, nous envahirent. Pendant quelques jours, les « réfugiés », c'est ainsi qu'on les appelait, s'installèrent dans la grande cave voûtée de la maison. Par prudence, nous y passions, nous aussi, la nuit. Encore une période formidable où nous nous retrouvions tous, parents et enfants, dans cette cave, vaste heureusement, à pratiquer une sorte de camping d'un genre nouveau et tout à fait communautaire.

Cela dura peu, dommage ! Un jour enfin, il y eut des cris, des bruits divers, on tambourina, encore une fois, à la porte :

- *Les Ricains arrivent, les Ricains sont là !*

Nous sortîmes tous dans la rue, y compris mon Père. Surprise des voisins les plus proches :

- *Comment, Philippe, tu es là ? On te croyait en Allemagne ! Tu ne nous as rien dit !*

Pour cela, mon père avait de bonnes raisons de ne rien dire et de ne faire confiance à personne ⁽¹⁾ mais les explications viendraient plus tard.

¹ Mon père, en 1943, avait été désigné pour aller travailler en Allemagne (S.T.O.). Il s'était « trompé » de train et n'avait jamais atteint sa destination : Essen, dans la Ruhr. II

Pour l'instant, c'était la liesse. Nous avons tous, les grands comme les petits, pris les vélos, et grimpé la côte des « Eparmailles », de l'autre coté de l'Almont. Quand nous avons débouché sur le plateau, ils étaient là !

Les convois américains passaient sur la route de Meaux. Les camions roulaient à petite vitesse et nous pouvions les suivre, quelques instants, en pédalant à toute allure. A l'arrière des véhicules, des soldats nous tendaient, ou nous jetaient, des boîtes contenant des produits divers, rares et étranges. Du chocolat, d'énormes boîtes de pâté, des cigarettes, des paquets de « *chewing-gum* » etc. ... C'était le délire, les gens riaient, chantaient, applaudissaient, poussaient des vivats ou des hourras, ce fut une journée folle.

Après cela, il y eut bien encore une autre sorte de fête :

Quelques jours après ce qui s'appelait la « Libération », une nuit, nous fûmes réveillés par nos parents qui, affolés, nous emmenèrent de nouveau à la cave. La nuit était toute illuminée comme par un énorme feu d'artifice. Des éclairs zébraient le ciel, des explosions claquaient tout près... Les Allemands étaient revenus ! C'était, paraît-il, un raid de « repréailles ».

Puis l'été se termina, les mauvais jours revinrent et il fallut aller à l'école....

Pourtant, c'est sans regrets que j'affrontais la vie à venir. De cette période, j'avais tiré une certitude :

« *Chacun d'entre nous avait droit à sa guerre* ».

En effet, parmi les grandes personnes, chacun évoquait « *sa guerre* ». Mes grands-mères parlaient de la guerre de 14, de leurs maris, qui n'étaient plus près d'elles maintenant, et qui avaient vécu des moments qu'elles appelaient « *La Somme ou Verdun* ».

Nos parents avaient leur guerre, la guerre actuelle, qui s'achèverait bientôt, cela ne faisait plus de doute. Même mon arrière-grand-mère parlait de la guerre de 70, celle où les Parisiens mangeaient du rat. Il y avait donc une guerre par génération, ou à peu près. Il me suffisait donc d'attendre que je sois grand pour que les beaux jours reviennent. Cette certitude, si elle me permit d'abord de ne pas regret-

avait bien raison de se méfier de certains habitants de Maincy. Dans ce petit village, où ne résidait aucun Allemand, quelques « résistants, communistes ou sympathisants » avaient, un jour, organisé un défilé. Le lendemain la Gestapo était là et allait directement frapper aux portes de ceux qui avaient ainsi, paradés. Arrêtés, leurs cadavres furent retrouvés dans la plaine de Chanfroy (Forêt de Fontainebleau).

ter ce bel, ce fascinant été, je ne l'envisageais plus, au fil des années, avec le même optimisme. Pourtant, cela me parut toujours comme une vérité inéluctable. J'y aurais droit comme les autres.

Ce qui me chagrinait le plus, en fait, ce n'était pas la guerre, c'était le « *service militaire* ». Combien de fois, au long de ces années d'enfance, puis d'adolescence, des grandes personnes, trop bien intentionnées, m'ont dit - *Tu verras quand tu feras ton service...* Ou bien, encore mieux - *Le service cela va te dresser !* Rien de bien enthousiasmant dans tout cela. Ce satané service se présentait comme une chose, pas des plus agréables, mais aussi comme une obligation pour « *devenir un homme* ».

Très tôt, pourtant, j'ai commencé à espérer que je pourrais échapper à ce qui me paraissait, alors, comme une corvée redoutable. Je croyais fermement au progrès. Je tenais cela de mon Père. Eh bien ! Puisque, depuis la fin de la guerre, nous étions entrés dans une ère de progrès, il me paraissait évident que ce fameux service serait supprimé un jour ou l'autre. C'était là, à n'en pas douter, un des derniers archaïsmes de notre civilisation et il ne pouvait que disparaître. Aussi, quand un adulte me parlait des « bienfaits » de ce maudit service, je pensais en moi-même :

- *Cause toujours, d'ici que je sois grand, cela n'existera plus.*

Bien entendu, plus je grandissais, plus j'approchais de l'âge fatidique du service, plus j'en arrivais à douter que je puisse vraiment passer au travers.

Je m'étais donc trompé sur ce point, ou je croyais m'être trompé. Pourtant, en fin de compte, j'avais vu juste.

Sans doute, étais-je devenu grand trop vite ?

La disparition de ce maudit service arriva tout de même, mais il fallut, pour que cette fin soit annoncée, attendre la fin du millénaire. (2).

Partir au pas cadencé...

2

Je ne peux faire autrement que d'adresser un grand merci au Président qui a, enfin, supprimé ce maudit service. Bien que n'ayant pas voté pour lui, mes vingt ans lui en sont reconnaissants.

Ma soixantaine doute, peut être, un peu du bien fondé de cette mesure :

- Comment une armée de métier peut-elle coûter moins cher que le contingent ?
- Qu'advientra-t-il si un conflit important, pour notre pays, surgissait ?
- Sera t-il toujours temps d'y penser à ce moment là ?

Pour ne pas me renier, je dirais tout de même : ***Merci Mr le Président.***

1958, l'année de mes vingt ans, un immense espoir est né.

Cette certitude que « j'aurai droit à ma guerre », cette conviction qui me venait de ma petite enfance, de mon sixième anniversaire, finalement n'était peut-être pas un événement aussi inéluctable que je le croyais à l'origine.

Car maintenant, il faut tout de même le dire, je ne tiens pas du tout à avoir « *ma guerre* ». Les années écoulées m'ont permis d'apprendre, de comprendre : La guerre n'est pas le jeu, gai et joyeux, qui illumina mes souvenirs de l'été 44. L'espoir se nomme De Gaulle. Après des années d'errances et d'anarchie politique, de gouvernements qui se font et se défont, de décisions et de contre-ordres, la France se décide, enfin, à faire appel au plus **grand** des français.

D'un seul coup, le pays s'est réveillé, enflammé. Les journées de mai 58 ont secoué la métropole, comme elles ont secoué l'Algérie.

Ce général, qui avait tant fait parler de lui, à la fin de la 2^{ème} guerre mondiale, s'était fait un peu oublier depuis. Certains disaient, même, que c'était un « *homme fini* ». Il avait, paraît-il, beaucoup déçu quand, refusant de « *faire de la politique politicienne* », il s'était retiré dans son ermitage de Colombey.

Ma mère m'avait bien dit que - *Ce général est assez semblable à tous les militaires : Il n'accepte le dialogue démocratique que dans la mesure où son autorité n'est pas remise en cause.*

Je n'ai pas cru ma mère (air connu). Il faut dire aussi que, tout petit, comme Obélix, j'étais tombé dans la grande marmite du Gaullisme.

Déjà, à l'époque de mon sixième anniversaire, que je viens d'évoquer, j'avais vu, dans la salle à manger de mes Parents, le cadre représentant un grand-père, à la moustache blanche et à l'air débonnaire, être remplacé par celui d'un homme fier et hautain. « **Lui, c'est l'honneur de la France** » m'avait-on dit en guise d'explication. Je me souviens aussi qu'en 1948, j'avais donc 10 ans, sur les épaules de mon père, j'ai pu serrer la main au « Grand homme » qui prenait un bain de foule dans une manifestation à Ponthierry.

Pourtant, avant cette année 1958, ceux qui, quelquefois, déclaraient que « **De Gaulle attendait son heure** » faisaient plutôt sourire....

Et puis voilà, la guerre qui, depuis trois ans déjà, ensanglantait l'Algérie avait fait sombrer la démocratie dans l'anarchie. Il avait suffi qu'un ministre du

conseil annonce qu'il « *fallait négocié* » ⁽³⁾ pour que le pays, dans un admirable, élan, remette son destin dans les mains de celui qui, depuis un certain 18 juin, symbolisait le refus de la défaite.

Tous les jeunes de cette époque, tous ceux qui devaient bientôt partir là bas, suivirent ces événements avec une passion bien compréhensible. J'allais avoir 20 ans en juillet. En septembre, je partirai. Pour la première fois, j'allais voter. Ce ne serait pas pour élire quelques obscurs « *représentants du peuple* » mais bien pour dire très nettement « OUI » à ce nouveau Messie qui venait de traverser le désert pour nous sauver. Puisque la guerre serait bientôt finie, car il ne pouvait en être autrement, pourquoi partir ?

Il ne s'agissait pas, là, d'une question mais d'une affirmation : « Il ne fallait pas partir ! ». C'était le propos de tous, de mes parents, du reste de la famille et de leurs amis, de mes camarades, bref de tous ceux que je connaissais. Le service militaire, il fallait bien le faire, mais rien ne pressait. Il suffisait de gagner une année et tout serait fini. Le « Général - Président » lançait un gigantesque plan de modernisation de l'Algérie tandis que l'armée entreprenait un nettoyage, une éradication totale de la rébellion.

En une année, il allait se passer bien des choses.

Pour différer mon départ, rien de plus simple : J'avais mon «Bacc.», il me suffisait, alors, de demander un sursis. Sursis qui ne serait contrôlé que l'année suivante par l'obligation de produire un certificat de présence à l'université.

Entre temps, comme je ne me sentais pas très motivé pour des études longues, j'avais trouvé du travail. En septembre, au lieu d'apprendre à marcher au pas, j'entrais donc, comme dessinateur, dans une entreprise qui fabriquait d'étranges machines à base de cartes perforées (La Compagnie des Machines Bull.). Bien sûr, de cette façon, je ne pourrai pas présenter de certificat et mon sursis ne serait pas renouvelé. Qu'importe puisque, d'ici là, tout serait réglé !

Un an plus tard, cela ne paraissait pas encore tout à fait réglé...

L'été, de cette année 1959, avait été particulièrement ensoleillé et j'en avais profité pour m'initier à l'aviation et au Vol à Voile.

Septembre vint et j'allais m'initier, enfin, au pas cadencé. Pour ce faire, je me retrouvais, dans l'infanterie, au camp de Maisons Laffitte, à suivre le peloton des E.O.R. (Élèves Officiers de Réserve).

³ « *Maintenant, il faut négocié* ». Le 13 mai 1958, à 15 heures, Mr. Pflimlin se présente devant l'assemblée : « *La France n'abandonnera pas l'Algérie ...son but, après avoir imposé l'armistice, est de provoquer des élections libres. Elle ne veut pas s'installer dans la guerre* ». (« La Mal-aimée », histoire de la 4^{ème} république Joseph Barsalou, page 305).

Voilà, donc, la déclaration qui provoqua un changement de régime.

Quatre mois pour faire de nous des apprentis officiers. Il fallait, ensuite, aller à Cherchell, en Algérie, pour confirmer cette formation et y obtenir une modeste barrette. Encore fallait-t-il, pour cela, réussir à l'examen de fin de peloton.

Diverses épreuves nous attendaient donc pour cet examen. Mais, ce qui comptait le plus, c'était encore « *la cote d'amour* », c'est-à-dire la note donnée, à chacun de nous, par l'officier responsable de notre formation.

Je ne sais pas trop comment je m'étais débrouillé, au cours de ces quatre mois, mais ma cote d'amour m'enlevait tout espoir d'aller visiter Cherchell. Les épreuves physiques, non plus, ne faisaient pas partie de mes matières d'excellences. J'ai encore le souvenir d'être resté au fond de la fosse aux lions...jusqu'à ce que des copains viennent me tirer de là.

Au fait, avais-je seulement quelques matières où je pouvais prétendre à de bons résultats ?

Si, une : Le lancer de grenades. J'avais pris l'habitude, aux exercices, de les placer avec aisance dans les différents cercles, y compris dans celui des 40 mètres, le cercle le plus éloigné.

J'abordais donc cet examen sans aucun espoir de réussite. Ce n'était pas, bien entendu, le cas pour tous mes camarades. L'un d'entre eux me demanda de l'aider dans l'épreuve que je réussissais si bien et où, lui-même, éprouvait quelques difficultés. Je me fis donc passer pour lui. Pour que cela ne soit pas trop invraisemblable, il avait été convenu que je raterais quelques tirs. Ce jour là, je faillis bien tout rater. Enfin, je fis le minimum et mon camarade fut reçu grâce à mon aide.

Il partit pour l'Algérie, devint sous-lieutenant, et s'y fit tuer.

Lorsque j'ai appris son décès, j'ai un peu regretté de l'avoir aidé. Mais il voulait tellement devenir officier...

Personnellement, devenir officier, cela ne m'avait jamais beaucoup préoccupé. La seule chose que je regrettais, c'était de ne pouvoir accéder au Mess, car le réfectoire des hommes de troupe ce n'était vraiment pas terrible.

En fait, si les meilleurs étaient destinés à devenir officiers, les moins bons pouvaient prétendre à un peloton de rattrapage de sous-officiers, à l'issue duquel ils seraient nommés sergents. Les derniers, c'est-à-dire ceux qui ne pouvaient même pas prétendre à ce petit grade de sergent, restaient en France pour faire fonction : « **d'instructeurs** ». J'étais de ceux là, naturellement.

Mon manque de motivation, pour le métier des armes, m'avait donc valu de rester à Maisons Laffitte pendant presque une année encore. Etait-ce une récompense ou une punition ? Je m'interroge encore !

Moi, qui n'avais pas été capable de m'instruire suffisamment pour être gradé, j'allais instruire, à mon tour, les nouvelles recrues qui venaient faire leurs classes au camp de Maisons Laffitte.

Les quelques «laissés pour compte» qui étaient dans mon cas, étions tout de même des presque gradés. Nous étions des «F.F. ». C'est-à-dire que nous «Faisons Fonctions» de Caporaux Instructeurs. Si nous n'avions même pas le grade de caporal, nous avions tout de même le droit de porter un petit galon rouge signalant notre différence d'avec les simples soldats.

*C'est toujours quand revient l'été qu'il faut s'en aller...
à la guerre... à la guerre...*

J'aimais beaucoup cette chanson de Francis Lemarque. Je la trouvais de circonstance.

Un jour, au retour d'exercices, j'ai ramené mes recrues devant les casernes de la compagnie en la leur faisant chanter. Le chef d'unité était justement en haut des marches de son bureau et a contemplé la manœuvre. Lorsque j'ai commandé : «*Rompez lez rangs* », il m'a toisé d'un air dédaigneux et a laissé échapper seulement deux mots : « *Petit con !* » Avant de tourner les talons. Le premier qualificatif était sans doute injustifié, venant de quelqu'un qui avait besoin de rester en haut d'un escalier pour mieux me dominer.

Bien plus tard, j'ai appris que cette chanson avait été interdite par l'armée qui la jugeait trop anti-militariste !

Ayant tout fait pour devenir un « *bon soldat* » : prison, cellule, hôpital, infirmerie. Ayant obtenu mon galon de Caporal, puis l'ayant perdu presque aussitôt, je finis, au beau milieu de l'été 1960, par être dirigé vers cette Algérie qui restait au centre de la préoccupation des français. C'était l'été et c'était toujours la guerre, mais j'avais tout de même gagné deux ans.

Bien sûr, je n'allais pas découvrir ce pays avec beaucoup d'enthousiasme... Pourtant, rien n'est simple. Je n'étais, malgré tout, pas trop mécontent de partir. Si je n'avais rien d'un guerrier, j'avais bien, au fond de moi, un petit goût pour l'aventure.

Adolescent, j'avais lu tous les bouquins sur Paul Emile Victor, Norbert Castet, Cousteau, Haroun Tazieff, etc. Je m'étais passionné pour les recherches concernant Raymond Mauffray, ce jeune explorateur disparu dans la jungle de la Guyane. Sortir de la France métropolitaine, connaître l'Afrique ou d'autre pays, cela me tentait beaucoup.

Il y avait aussi toutes ces contradictions concernant l'Algérie. Je ne parle pas tant des journaux ou de la radio que de ceux qui avaient été là-bas et qui pouvaient en parler.

Tout d'abord, dans mes dernières années de lycée, il y avait eu un « *nouveau* » qui venait de Constantine. Ses parents avaient décidé de « *rentrer* » en France. Il obtenait toujours un succès certain quand, aux récréations, il nous contait sa vie en Algérie. Il nous parlait des classes de là bas, où se côtoyaient des jeunes de toutes les origines, des français, des juifs, des arabes, mais aussi, après l'école, les bandes rivales qui s'organisaient en fonction de leurs origines. Il nous parlait aussi d'une ville extraordinaire, construite sur un rocher... Il avait de la « *tchatche*... » c'était le moins que nous puissions dire...

J'avais bien essayé de ne pas succomber au charme de ses récits, comme l'avaient fait la plupart de mes camarades, mais il en était tout de même resté quelque chose...

Il y avait Maman, aussi. Comme toutes les mères elle ne tenait pas à voir sa progéniture partir à la guerre ! Pourtant, très souvent, elle m'avait parlé de ce pays avec passion ou avec regret peut être ? ... Cela venait d'une lointaine histoire de famille. J'espère avoir l'occasion d'en reparler.

Et puis, il y avait tous ces copains qui en revenaient.

Si quelques-uns n'en revenaient pas, cela ne représentait tout de même pas une hécatombe, comme la presse avait trop tendance à le seriner. Certes, cela restait très regrettable pour eux et leur famille. Le risque, finalement, ne semblait guère plus élevé que dans la plupart des activités humaines. C'est, en tous cas, ce qu'il ressortait, bien souvent, des conversations avec les camarades qui avaient séjourné là-bas, surtout avec les derniers revenus.

Certains m'avaient raconté qu'ils avaient de bonnes relations, aussi bien avec la population arabe qu'avec les colons, pourtant tant honnis. L'un, d'entre eux, en avait même ramené la fille d'un de ces agriculteurs européens et il s'était empressé de l'épouser.

Bref, tout cela m'incitait à aller tout de même faire un petit tour dans ce pays. Il fallait, sans aucun doute, que je me dépêche avant que le conflit ne soit définitivement terminé et pendant que le voyage était offert par la nation. (4).

Surtout, je ne m'étais vraiment pas adapté à la vie de garnison. J'en étais arrivé à un point où je ne pouvais plus supporter cette existence minable. J'étais donc dans un état d'esprit qui me portait à tout accepter pour fuir la réalité quotidienne.

En fin de compte, je peux dire que : **Je n'étais pas mécontent de partir !**

Cela, bien sûr, je ne l'avouais pas. A cette époque (et même plus tard), il était de bon ton de se faire plaindre. J'appartenais à une génération sacrifiée qui allait risquer sa vie, outremer, pour une cause perdue, une cause qui n'en valait même pas la peine.

C'est pourquoi, en ce mois d'août 1960, la chanson nostalgique (et antimilitariste) de Francis Lemarque m'accompagna, « *sans mon bâton de Maréchal* » toutefois.

J'avais simplement l'espoir de changer un peu d'horizon et l'espoir d'en revenir moi aussi « *avec (ou sans) un peu de linge sale ...* ».

Faut-il en parler ?

Je me souviens qu'à mon retour d'Algérie, début 1962, j'ai éprouvé un immense besoin de parler de ce que j'avais vu, et vécu, durant ces 16 mois et demi, que j'avais passé là-bas.

Puis, très rapidement, je me suis tu (ou j'ai dû me taire). Mes paroles, et mes pensées, n'étaient vraiment pas en phase avec l'opinion de mon « auditoire ». Que ce soit mes Parents, mes amis ou mes collègues, ce que je pouvais dire, sur cette période, se heurtait à un mur d'incompréhension. Peut-être parce qu'il est difficile de s'exprimer et de faire accepter aux autres des réflexions qui ne sont pas les leurs. Plutôt, en vérité, parce que l'heure était passée de parler de ces problèmes et qu'il était plus commode d'oublier tout ce qui avait pu se dérouler durant ces 8 dernières années.

4 « *J'avais envie de partir, cela ne me déplaisait pas. C'était le côté aventure. Je voulais savoir ce que c'était. L'envie de faire l'armée comme tout bon Français, sans être, pour autant, militariste* ».

« La guerre sans nom » page 45. Témoignage de Pétrone.

Inconsciemment, j'ai fait disparaître ce passage de ma vie, non pas du fond de ma mémoire, mais tout au moins de mes préoccupations quotidiennes. Tout ce qu'il restait de cette période, il valait mieux ne pas en parler, voire la taire. Avoir « fait l'Algérie » était devenu comme une maladie honteuse. Etant alors à un âge où l'avenir comptait plus que le passé, cela ne fut pas trop difficile de penser à autre chose.

Toutefois, vivre le temps présent, n'efface pas forcément le passé, et c'est heureux.

Les souvenirs de cette étape de ma vie, assez courte finalement, en sont restés en moi profondément gravés. Les quelques seize mois que j'ai passés là-bas ont été suffisamment riches en événements, en découvertes, en interrogations, pour qu'ils m'aient marqué pour toujours. A mon retour, ces souvenirs sont restés en moi cachés mais aussi protégés, un peu comme un trésor. Le fait de n'en parler que très peu m'a permis de les conserver sans trop d'altérations.

Je dois dire aussi que, tous ces souvenirs, ce que j'ose appeler mon « trésor de mémoire » personnel, quelqu'un m'a beaucoup aidé à le garder. Lorsque je suis rentré d'Algérie, ma Mère m'a remis tous les courriers, soigneusement conservés et classés, que j'avais écrit à mes Parents. Si, à l'époque, je n'y ai guère porté attention, mes souvenirs étant encore « à fleur de peau », c'est, maintenant, avec beaucoup de gratitude, que j'apprécie ce geste de ma Maman.

Vers la fin des années 80, l'Algérie est revenue un peu au goût du jour. D'abord par les problèmes que vivait à nouveau le peuple algérien. Aussi parce que quelques-uns osaient, enfin, en parler.

Pour moi, l'heure de penser à la retraite arrivait. Je me disais que cette nouvelle période de ma vie me permettrait, peut-être, de me pencher sur ce passé qui, sans m'obséder, m'avait tout de même un peu marqué, et d'en ressortir ces souvenirs, ce « trésor » caché.

Certes, ce n'était pas, là, faire preuve d'originalité. J'eus alors l'occasion de constater, assez souvent, que beaucoup de ceux, qui comme moi, ont pu faire un séjour dans ce pays, commençaient à s'exprimer. Il n'en est pour preuve que le nombre de livres, écrits par des « anciens », sortant régulièrement sur ce sujet. Cela commençait, même, à intéresser quelques éditeurs qui devaient, maintenant, penser que le sujet pouvait avoir un avenir commercial.

Il y aurait donc, sur le sujet, « de la concurrence ». Cela importe peu, au contraire, « *pourvu qu'on en parle !* ».

Chacun peut, et doit, rapporter ce qu'il a vécu, et senti, au cours de cette période de sa vie. Chacun doit communiquer sa propre expérience et sa propre perception des faits, tels qu'il les a vécus. Il est absolument nécessaire que le plus

grand nombre d'entre nous puisse s'exprimer de cette manière. Cela fait partie du « **devoir de mémoire** » que nous pourrons, ainsi, remettre aux générations futures.

En attendant cette retraite, j'ai donc commencé à m'informer. J'avais probablement vécu cette période de trop près, en y étant trop impliqué, c'est-à-dire en regardant « *par le petit bout de la lorgnette* ». En y réfléchissant, j'avais, certainement, besoin de prendre du recul. Pour ce faire, tous les documents sur cette période pouvaient m'aider à élargir ma compréhension de cet épisode de notre histoire. C'est surtout le film de Bertrand Tavernier, sorti en 1992, qui a été pour moi le révélateur de cet état de choses. Après avoir vu ce film, j'ai, de suite, lu le livre qui en avait été tiré : « **La guerre sans nom** » de Patrick Rotman et Bertrand Tavernier, février 1992, car je voulais comprendre. J'ai, tout d'abord, été agacé par le côté « larmoyant » de certains récits qui constituaient cet ouvrage. Non ! Ce n'était pas « ma guerre ». Cela ne correspondait pas vraiment à ce que j'avais vécu là-bas, ou à la façon dont j'avais subi et ressenti ces événements.

Bien sûr, cette lecture m'a fait un peu mieux appréhender ce que certains de mes camarades avaient pu vivre. Ceci devait, sans doute, correspondre à une époque de la guerre d'Algérie, époque où la situation était particulièrement difficile et dangereuse. Toutefois, n'y a-t-il pas beaucoup d'exagération à n'évoquer que des faits, réels peut-être, mais dramatiques ? C'est un procédé journalistique bien connu, seul ce qui est tragique intéresse les lecteurs. La réalité au jour le jour, même à l'époque la plus sombre de ce conflit, n'était pas seulement celle rapportée dans tous ces récits. Parmi les centaines de milliers de jeunes présents dans ce pays, peu d'entre eux, en fait, se sont retrouvés directement aux prises avec l'armée des rebelles. Ceci pour plusieurs raisons : Parce qu'une armée a besoin, à côté des combattants, de « logistique, de services, etc. ... ». Services qui étaient remplis par ces mêmes jeunes. Parce qu'aussi, si, parmi nos camarades, il y a eu, hélas, des tués, des blessés et des prisonniers, les actions de la rébellion étaient surtout tournées vers le terrorisme civil.

Je pense, maintenant, que chacun peut et doit raconter « sa guerre » ou, je préfère dire, « son séjour obligé de l'autre côté de la Méditerranée ». Pour moi, durant cette période de mon existence, j'ai eu la chance, pour diverses raisons que j'espère pouvoir expliquer, de ne jamais être placé dans des circonstances vraiment dramatiques (ni glorieuses, d'ailleurs). Certes, ce séjour fut, pour moi, quelquefois mouvementé et aventureux mais ne fut rien d'autre. C'est une des raisons qui me pousse à en parler pour témoigner et apporter, si possible, un autre éclairage à des faits, connus par ailleurs. Toutefois, si j'éprouve, ainsi, le besoin de raconter mon séjour, c'est aussi et surtout parce que je voudrais pouvoir exprimer, et faire com-

prendre, ce qu'a été mon évolution durant cette période. Je veux dire comment mes idées, au fil des jours, ont pu changer aussi diamétralement.

Quand j'ai débarqué en Algérie, j'étais **contre tout**, contre beaucoup de choses en tous cas... J'étais contre l'Algérie française, contre le colonialisme, contre l'armée, contre les officiers... Malgré tous ces « contres », j'étais **pour** quelqu'un. Je croyais en **De Gaulle**. Je l'ai déjà dit, et expliqué, mais je tiens à le redire car je le revendique très fort.

Ce n'était, certes, pas original, bien sûr, car ce credo, je le partageais alors avec la grande majorité de mes compatriotes. Ce n'était pas forcément contradictoire non plus, car la foi est aveugle. C'est la foi d'un pays qui s'en remet, tout entier, dans les mains d'un seul homme, comme les marins d'un navire, pris dans la tempête, s'en remettent aux décisions de leur capitaine, qu'ils espèrent seul capable de les tirer de là.

A mon retour, j'avais admis un certain nombre de choses : J'avais compris le rôle nécessaire que l'armée pouvait jouer pour ramener et pour maintenir la paix. J'avais rencontré des officiers et des soldats de métier que je qualifierai de « sensationnels » qui, en tous cas, faisaient le travail qui leur avait été confié avec sérieux et conviction et aussi, disons le, même si cela peut sembler surprenant, avec humanité. J'avais découvert un pays que j'avais profondément aimé, aussi bien pour ses paysages que pour ses habitants.

Surtout, j'avais réalisé, pardon ... j'avais cru comprendre..., qu'il pouvait exister une Algérie en relation étroite (disons, en interdépendance) avec la France et que c'était même, là, le seul espoir de vie normale pour ce pays.

Bien sûr, une telle évolution s'est faite au fil des jours, tout au long de mon séjour. C'est ce que je voudrais pouvoir relater et faire comprendre. Pour expliquer comment cette transformation à été possible mais, aussi, pour le comprendre moi-même. Car ce que j'ai vécu, et ai ressenti sur le moment, je ne l'ai pas toujours vraiment analysé. Seul le résultat est là :

Mon séjour en A.F.N. m'a donc valu un revirement complet dans mes opinions et mes idées. Cela m'a valu, surtout, de perdre la foi. Cette chose là s'est, par contre, produite brusquement. Un certain matin de mars 1962, j'ai appris que toutes les certitudes, que je m'étais forgées là bas, n'avaient plus aucune valeur.

Le capitaine, à qui le navire avait été confié, venait de donner l'ordre de l'abandonner et de le saborder, alors même que la tempête semblait s'éloigner.

Présentation des documents.

Toutes ces lettres, que j'avais écrites à mes parents durant mon séjour, je les aies donc retrouvées, après toutes ces années, soigneusement classées et préservées. Toutefois, mon écriture manuscrite, souvent « sur le genou », en faisait un ensemble de documents peu présentable et difficile à lire.

Dans un premier temps, j'ai donc décidé de saisir tous mes courriers de l'époque, sur informatique, afin de pouvoir imprimer un dossier plus facile et agréable à consulter. Lors de cette saisie, j'ai apporté le plus grand soin à conserver les textes dans leur intégralité. Je me suis contenté de corriger les fautes d'orthographe, (*dans la mesure où il y en avait...*) De même, dans le but de bien montrer le contexte et les liens affectifs, j'ai conservé la plus grande partie de mon courrier. Ceux qui parlaient de l'Algérie, bien sûr, mais aussi ceux qui n'avaient qu'une signification, d'ordre personnel, entre ma famille et moi.

L'intérêt de cette saisie s'est révélé double : Car, outre l'amélioration de la présentation ainsi obtenue, ce travail m'obligeait, bien sûr, à relire complètement et à redécouvrir, quelquefois, ma correspondance. J'ai pu être, ainsi, surpris de certains faits, de certains points de détails, que j'avais oubliés. Surpris aussi de certaines réflexions sur les événements de l'époque, réflexions que je croyais m'être venues plus tard. Bien entendu, il m'est vite apparu qu'améliorer seulement la présentation de ce dossier ne pouvait être suffisant et, qu'ainsi, il risquait fortement de ne rester vraiment compréhensible qu'à moi-même. A pratiquement chaque courrier, il m'était nécessaire de rajouter des commentaires pour expliquer ou pour justifier ma correspondance.

J'avais, aussi, de nombreuses anecdotes et souvenirs qui n'avaient pas fait l'objet d'écrits, du moins à mes parents, et dont j'éprouvais le besoin de parler.

En fin de compte le dossier, que j'ai ainsi constitué, se présente donc sous la forme suivante :

- Reproduction de mes courriers par ordre chronologique.
- Insertion des commentaires ou des anecdotes se rapportant à ces courriers.
- Insertion de documents divers : Photos, fac-similés, cartes.

J'espère qu'ainsi, ce document ne sera pas trop rébarbatif à lire et présentera, peut-être, un intérêt en tant que témoignage. (Un témoignage de plus sur la **guerre d'Algérie**). J'espère aussi que, par le biais de ce document, j'aurai pu rendre compte de nos réactions et de nos idées, face à l'évolution des événements, dans

une époque qui en fut particulièrement fertiles. Quoiqu'il en soit, tout au long de la réalisation de ce document, je me suis efforcé de rapporter mes souvenirs, le plus exactement possible, et de faire part de mes sentiments, **sans concessions**, mais aussi sans résister au plaisir de vouloir, quelquefois, régler de vieux comptes. Un autre de mes soucis, pas des moins importants, sera de bien me situer dans le contexte de l'époque. Je m'y efforcerai le plus possible.

Il est trop facile de dire, avec le recul des années :

Ce qui s'est passé était prévisible. C'était l'évidence, etc. ...

C'est pourquoi, je m'efforcerai de faire mes commentaires au présent, tout comme si je les avais écrits au lendemain de chacun des événements venant d'être vécus. Pour ce faire, je me reposerai les questions :

- *Que savions-nous alors ? Comment avons-nous ressenti cela ?*

De même, je parle d'un pays qui n'existe plus.

La nation indépendante qui, aujourd'hui, se nomme Algérie n'a plus rien à voir avec le pays que j'ai connu. Ce que je rapporte donc : Les noms de lieux, la vie, les gens, ce sont ceux de cette époque là et rien d'autre.

Chapitre I

Août 1960 : L'arrivée.

ALGERIE : région de CONSTANTINE.



*La Mer (Je ne sais où)
Le 17-08-60*

Chers vacanciers

Ça y est ! Les derniers rochers de la côte ont disparu dans les brumes et, de quelques cotés que l'on puisse se tourner, nous n'avons plus, maintenant, qu'une mer bleue tachetée du blanc de l'écume.

Avant de commencer la visite du bateau, je vais d'abord relater les tous derniers événements.

Reprenons donc à l'heure à laquelle j'en étais resté à ma dernière lettre :

Le lundi à 10 h.

Tout d'abord, comme impression générale, je dirai que ce voyage est placé sous le signe de l'attente. Certes, nous avons encore 16 mois à attendre mais ce n'est pas une raison.

Nous avons attendu jusqu'à 16 h à Rueil avant d'embarquer. Nous avons attendu jusqu'à 12 h 30 à la gare d'Austerlitz. Nous avons attendu jusqu'à 13 h avant de partir. Combien de temps avons nous attendu dans toutes les gares et sur les aiguillages rencontrés sur notre chemin ? (Je veux dire sur notre rail) : Corbeil, Melun, etc. ... Enfin, vers les 5 heures du matin (le mardi), nous avons débarqué à Marseille. Après avoir attendu à la gare, les camions nous ont menés jusqu'au camp interarmées que je connaissais déjà. Là, il ne nous est resté qu'une journée à attendre. Car après avoir attendu les camions, le bateau et son départ, nous sommes partis le mercredi midi à 12 h. C'est-à-dire ce midi.

Hier, nous avons réussi à avoir des permissions de spectacle jusqu'à 23 h. Mais celles ci ne commençant qu'à 17 h, dès midi, nous avons parcouru deux fois le tour du camp en compagnie de 5 camarades. C'est de cette façon discrète que nous avons constaté, chose terrible, qu'il n'existait pas le moindre trou dans le grillage. Un groupe de Paras – coloniaux, auquel nous nous étions joints, se mit en devoir d'escalader la clôture à l'aide d'un arbre qui surplombait le dehors. Peu désireux de faire du sport, moi et un camarade, habitant Fontainebleau dans le civil et Rueil dans le militaire,

nous avons préféré réfléchir, quelques instants seulement. Cette caserne n'avait aucune raison d'être anormale et donc s'il n'y y avait aucun trou c'était que, certainement, il n'y en avait pas besoin. Nous sortîmes donc, tranquillement, par le poste de police malgré l'interdiction qui en avait été faite par notre gradé.

Le camp de Ste Marthe, centre d'hébergement et de transit, est situé très à l'extérieur de la ville. De quoi s'entraîner à la marche à pied ! De plus, par suite d'un manque de connaissance de la géographie locale, nous avons dû naviguer à l'estime. En partant du fait que la mer est située au niveau le plus bas (le sien), nous avons emprunté les rues en pente vers le bas. Le résultat fut, je ne sais pourquoi, une forte dérive vers la droite et nous avons finalement abouti à l'extrémité ouest de la Joliette après une heure de marche. De là, au vieux port, il nous fallut encore une demi-heure. Le tour du port, le fort St Joseph et nous avons abouti à la plage des catalans. Quelle exposition de viande ! De quoi réjouir tous les charcutiers de la région ! Enfin, nous avons tout de même pris un bon bain, car nous n'avions pas oublié nos maillots. Il faut dire que le soleil, qui règne ici, est superbe et ne tolère pas le moindre nuage comme courtisan.

Sur ce... Nous sommes redescendus vers le vieux port. La rue que vous ne connaissez pas, sur le bassin calme, encombré de mâts et de barques aux couleurs vives avec la Canebière en perspective, est vraiment superbe. Par le tram, car marcher n'offrait plus guère pour nous d'intérêt, l'entraînement étant jugé suffisant, nous avons découvert l'impasse des Bédarieux juste au moment où une 2 CV bleue, toute neuve, conduite par Noël A., en sortait.

Accueil tout à fait méridional : pastis et partie de pétanque, bien sûr. Nous avons, d'ailleurs, ainsi résolu le problème du retour. Problème double de marche et de direction. La solution en fut, bien entendu, la 2 CV..

Nous voici donc depuis midi sur le «Gouverneur Général Chanzy ». Un vieux rafiot noir un tantinet «cradaux » (j'ignore totalement l'orthographe de ce mot).

Après (avoir attendu, bien sûr) deux coups de sirènes et une manœuvre, nous sommes sortis du port, avons passé devant le château d'If et la plage des catalans. La côte rocheuse fut longée quelques temps tandis qu'à l'arrière, au-dessus du sillage blanc et vert de jade, des dizaines de mouettes planaient et piaillaient.

Nous ne sommes pas à fond de cale, mais au contraire sur les ponts supérieurs, installés dans des chaises longues, exposés, pour la nuit, à l'air vif du large. Dès le début, la recherche de cabines a eu lieu. Il n'y a rien de plus facile que de trouver une cabine. Encore faut-il la payer et l'équipage se livre, là, à un véritable trafic. Les premiers tarifs dont j'ai entendu parler étaient de 4000 Fr. Il ne faut pas être pressé dans ce cas là et attendre l'occasion favorable. On nous proposa des cabines à 2 lits pour 1500 Fr. par personne et nous allions accepter, je crois, quand je découvris que les dites cabines étaient déjà louées à 4 autres trouffions. 6 pour 2 lits cela fait beaucoup. Nous découvrîmes enfin une magnifique cabine 3° classe à 4 lits de 2 étages pour seulement 1000 Fr. Nous y sommes donc maintenant, solidement installés et disposons de l'eau courante avec lavabo dans la pièce même. Il y a, de plus, des douches à proximité. Cela est préférable aux ponts où le vent du large souffle bien.

Nous devons débarquer demain à 12 h à Philippeville. Encore un endroit où nous attendrons...

C'est un vrai roman que je suis en train d'écrire. Il est vrai que, pour une fois, il y a de quoi parler ; mais il est maintenant 16 h, aussi vais-je faire une petite sieste. En attendant la suite au prochain numéro, je vous embrasse bien fort tous les trois.

Loulou

Sur le bateau.

Ce 17 août 1960, j'écris ma première lettre d'Algérie. Du moins, suis-je en route pour ce pays (quelque part en mer). Cette première lettre constitue le début d'un dossier, soigneusement classé et assez volumineux, que ma Maman me remettra à mon retour « au pays ».

Première lettre, première réflexion : Qu'ai-je vraiment raconté à mes parents ? Certes, je suis loin d'avoir tout dit. D'une part : Il n'est pas facile de tout exprimer et de bien l'exprimer pour faire ressentir tout ce que j'y ai réellement vécu. D'autre part, je m'étais promis, dès le départ, d'éviter de trop en dire ou, du moins, d'édulcorer suffisamment les faits pour ne pas noyer mes parents dans un océan d'inquiétude. Je dois avouer, pourtant, que je me suis quelquefois laissé aller, emporté par la verve de l'écriture, à des descriptions peut être trop alarmantes et qui m'ont valu, au moins une fois, un rappel à l'ordre de ma mère : - *Tu nous raconteras cela quand tu seras rentré ...* Dommage, d'ailleurs, car cette autocensure me prive, maintenant, des détails de certaines aventures que je dois reconstituer uniquement de mémoire.

Dans le même ordre d'idées, dans le domaine des promesses ou serments que nous pouvons nous faire à nous mêmes, je me souviens qu'au moment du départ de chez notre ami marseillais, il nous donna un dernier et judicieux conseil : « ***Ne soyez jamais volontaires !*** ».

Je pensais sur-le-champ que, ce conseil, je ne le ferais jamais mien. Je me promis, au contraire, de ne jamais me retrancher derrière un quelconque principe et de garder toujours mon libre arbitre pour décider, à tout moment, ce que je devais faire en fonction des circonstances. Je n'éprouvais, pourtant, aucune passion débordante pour l'armée, ni aucun fanatisme pour les mots d'ordres de nos dirigeants, loin de là. Je ne regretterais jamais, par la suite, d'ignorer ce principe qui ressemblait trop à une directive partisane et politique préférant m'en remettre à mon inspiration pour savoir ce que je pouvais accepter de faire ou éviter de faire.

Lorsque je relis ce courrier du 17 août, je m'étonne tout de même un peu que mes camarades et moi ayons éprouvés le besoin de rechercher des cabines pour passer la nuit. Nous étions, donc, encore vraiment ce que l'on appelle des « pieds tendres ». Dormir à la belle étoile, sous n'importe quelles conditions météorologiques, nous allions apprendre à le faire. Pourtant, pour ce premier voyage, supporter la fraîcheur d'une nuit d'août nous paraissait encore inenvisageable.

J'en profite donc pour régler un vieux compte, le premier, avec ces maudits marins qui nous prenaient, nous pauvres bidasses, pour des touristes millionnaires

en vacances. Combien de fois dans la littérature (même pas engagée), concernant l'histoire de la guerre d'Algérie, n'ai-je entendu louer l'attitude des dockers et marins s'opposant au voyage des rappelés et du contingent ? La solidarité du monde maritime, envers les conscrits involontairement enrôlés dans une guerre coloniale, n'était qu'une attitude politique commanditée par un certain parti. La réalité était certes moins belle. C'était simplement là, l'occasion, pour certains, d'arrondir les fins de mois.

Que l'on ne me dise pas que je parle ici d'un fait isolé et que nous n'avions vraiment pas eu de chance de tomber sur quelques marins qui n'étaient pas des plus honnêtes !

Durant tout le temps de mon séjour, je ne me suis pas privé d'interroger mes camarades sur les péripéties de leur voyage. Une histoire identique me fut bien souvent resservie. Quelles que soient le navire et les conditions de transports, sur le pont ou à fond de cale, il y en avait toujours quelques-uns pour me conter le même scénario : Nos bons marins ne manquaient pas une occasion pour exploiter l'état de dépendance forcée dans lequel se trouvaient alors les bidasses.

Il ne faut peut être pas exagérer l'importance de ces faits. Sans doute l'indignation, à l'évocation de ces comportements, me rend t-il excessif ? Il y avait aussi, il faut le dire, des marins au comportement plus correct. Les stewards qui, en fin de compte, nous avaient loué leur cabine, ne pratiquaient pas le « surbooking » et n'avaient pas essayé de nous voler.

Ce genre d'incident est-il un tout petit peu à l'origine de la défiance instinctive que j'éprouve pour les voyages organisés ?

Chers Parents

La côte est apparue vers 11 h, ce jeudi 18 août. Elle s'est dévoilée, brusquement, des brumes de chaleur qui pesaient au ras de l'eau. Dès lors, le sillage du navire devint moins tumultueux. A vitesse de plus en plus réduite une terre découpée, formée de falaises hautes et sombres, se rapprochait. Près de 1500 parachutistes, biffins, coloniaux et hussards, scrutaient l'horizon. Chacun comptant bien être le premier à apercevoir les palmiers.

A 2 h, enfin, les câbles étaient lancés et le bateau se rapprochait lentement du quai.

Un pick-up lança une fanfare, vite couverte par certains cris venus de tous les coins des ponts. Et lorsque ce pick-up, inspiré par Maurice Chevalier, chanta : « Dans la vie, faut pas s'en faire », personne n'apprécia.

Quel soleil ! Pas un coin d'ombre. Enfin, après 3 h d'attente, nous grimpâmes dans les wagons de la C.F.A. (Chemins de Fer Algériens) et, une heure après, nous quittons Philippeville. La vitesse fut, somme toute, assez élevée puisque nous ne mîmes que 5 heures pour atteindre Constantine où nous couchâmes.

Le lendemain matin, nous reprîmes la route par camion. Nous voici donc à « Aïn Abid ». Un petit patelin à 40 kms à l'Est Nord-Est de Constantine. C'est ici qu'est installée la compagnie de base. Les autres compagnies étant disséminées un peu dans tous les coins de la campagne.

Nous venons de recevoir nos affectations. C'est ainsi que je me retrouve dessinateur au P.C. La bulle quoi !

Pourtant, je préfère attendre un peu pour juger et vous parler de tout cela. Toujours est-il que le travail n'a pas l'air d'être particulièrement fatigant. La nourriture semble convenable et cela nous change du menu de boîtes de conserves auquel le voyage nous avait condamnés ; d'autant que les boîtes de pâtés sont, par cette chaleur, transformées en huile.

Le secteur est particulièrement calme. Cela fait plus de 4 mois que le dernier Fellagha a été aperçu et il n'y a pas eu d'opérations depuis pas mal de temps.

Ce qui est terrible, ce sont les mouches. Elles se posent partout. Le ciel est bleu uni, mais la chaleur est supportable d'autant que la tenue est le short et la chemisette avec les chaussettes courtes.

J'espère que les vacances, pour vous, se sont bien déroulées et que la voiture, elle aussi, a roulé. Maintenant que je possède une adresse, il vous est permis de m'écrire et c'est avec joie que je recevrai de vos nouvelles. En attendant, bonsoir (c'est encore l'heure de la sieste) et bons baisers à tous trois.

Loulou

*Soldat THEUROT L.R.
S.P. 86116 P.C.
A.F.N.*

Bienvenue au Bataillon.

Premiers regards sur l'Algérie : ce n'est encore qu'un aperçu, je dirais, d'abord, que, dès l'arrivée, cela ne correspond vraiment pas à l'idée que je me faisais de ce pays. Même opinion parmi mes camarades : Ce pays et sa situation ne ressemblent guère à tout ce que l'on avait pu nous en dire ou à tout ce que nous pouvions en supposer.

Déjà, en apercevant la côte, nous cherchions les palmiers. Des palmiers, nous n'en avons vus que très peu. Peut-être quelques-uns sur le bord de mer à Philippeville ? C'était, là, une image, celle d'un pays que nous confondions quelque peu avec le Sahara, qui s'effaçait très vite. Dans le Constantinois, la région des hauts plateaux, les arbres sont rares. De même, avons-nous appris, en arrivant, que cette région était l'une des plus froides d'Algérie. Qu'il puisse ne pas faire chaud en Algérie, voilà encore une idée reçue dont il fallut se débarrasser rapidement.

A noter que, pour ce premier courrier, ma notion de notre position géographique est encore imprécise. Je n'ai certainement pas consulté les cartes car Ain Abid se situe, en réalité, au Sud, Sud-est de Constantine.

Mon courrier du 20/8/1960, à mes parents, est particulièrement succinct. Nous sommes enfin arrivés à la base du bataillon et mon affectation est : « **Dessinateur au P.C.** ».

Pourtant, pour moi, que d'événements en peu de jours ! Après ces heures de voyage et de transports divers, cette attente de l'inconnu, cette découverte d'un nouveau pays, le tout mêlé à l'anxiété bien compréhensible due à la situation dans laquelle nous allions nous retrouver, nous devons être enfin fixés sur notre sort.

Le **Bataillon de Corée**, l'unité vers laquelle notre petit groupe, d'une vingtaine ou peut-être d'une trentaine de soldats, était dirigé, avait alors une « certaine » réputation.

Après avoir effectué mon service en France, pendant près d'un an, je venais d'être muté en Algérie et, ceci, à titre disciplinaire m'avait-on dit. Le capitaine *De C.*, à qui je devais cette promotion, ne m'avait pas caché, trop content de vouloir me faire peur, que j'allais en « baver ». Cette menace était toutefois, pour moi, atténuée par le fait que j'avais vu déjà partir plusieurs de mes camarades pour cette unité. En fait, après chaque classe de 4 mois, les recrues du camp de Maisons Lafitte ayant « achevé », là, leur formation militaire, étaient ventilées dans différentes unités combattantes de l'A.F.N. Une partie était donc régulièrement dirigée vers ce bataillon. Sur quels critères ? Je n'en ai jamais eu aucune idée. Je n'avais donc surtout pas été impressionné par les propos, plutôt hargneux, de ce capitaine.

Bien content de quitter la métropole et l'atmosphère chagrine des casernes, je n'étais pourtant pas vraiment enthousiaste pour ce voyage. Ce que nous appelions le « *crapahut* », c'est-à-dire la marche, dans des terrains plus ou moins aisés, ne me faisait, certes, pas peur. Par contre, la perspective des « *durs combats* » et de la promiscuité obligée, avec les « *féroces guerriers* » qui avaient fait la Corée puis l'Indochine, ne m'enchantait guère. Ajouter à cela le fait d'aller défendre une cause qui, vue de la métropole, apparaissait de plus en plus douteuse...

Le voyage, par le train, de Philippeville à Constantine avait transformé, peu à peu, notre anxiété en une véritable angoisse. Ces deux villes sont séparées de 150 Kms et mettre cinq heures, soit trente Kms à l'heure de moyenne, était, certes, loin de constituer une vitesse excessive. Nous aurions pu avoir largement le temps de contempler le paysage. Je n'en ai, pourtant, aucun souvenir.

En fait, nous avons surtout vu l'armée de pacification en action. Des soldats partout, le long de la voie, sur et sous les ponts, aux entrées et le long des tunnels. Des arrêts, des manœuvres pour laisser passer les services de déminage. Des petites locos diesel poussant des wagons de sable prévus pour déclencher l'explosion des mines éventuelles. D'autres soldats, encore, avec leur « poêle à frire ».

Aux arrêts, les discussions, quand les discussions étaient possibles, avec ceux qui protégeaient le convoi le long des voies, n'étaient certes pas de nature à nous rassurer. Chacun rapportant les bribes des propos ainsi transmis. Propos qui étaient tous inquiétants, voire alarmistes. Ces anciens, qui, depuis des mois, effectuaient des surveillances fastidieuses, étaient sans doute trop contents de transmettre, aux **bleus** que nous étions, un peu de leurs angoisses quotidiennes.

Notre arrivée en gare de Constantine, et notre embarquement dans des camions bâchés, ne nous avaient toujours pas permis de voir véritablement le pays. Nous nous sommes retrouvés, pour une nuit, dans un immense camp militaire sur les hauteurs de Constantine. Camp protégé par des barbelés, des miradors, des sentinelles armées et des patrouilles. L'ambiance de guerre y était partout présente et nous confirmait, s'il en était besoin, que nous nous trouvions plongés dans un conflit des plus sérieux.

Le lendemain, après un petit voyage en camions, toujours bâchés, notre groupe arrivait enfin à destination dans ce qui était le camp de base du **Bataillon de Corée**. Nous avons, alors, débarqué dans le centre de ce qui nous a semblé être une petite ville de province. Cité inondée de soleil, bien sûr, mais où la population militaire semblait devenue soudain bien moins dense, comme diluée dans la population civile.

Midi étant passé, nous avons d'abord été dirigés vers les cuisines. Il s'agissait, apparemment, d'une maison quelconque du village où était installé un service qui distribuait les repas aux soldats de la base. Les anciens, que nous y avons rencontrés, ont commencé par «saluer la relève » et colporter la nouvelle de notre arrivée. Nous nous sommes assis, à la recherche de l'ombre, le long des murs, le temps de vider nos gamelles. Il n'existait pas encore de réfectoire, à ce que nous venions d'apprendre. Aucune maison n'étant apte à ce rôle, un bâtiment du genre hangar était, paraît-il, en cours de construction.

Nous avons été, ensuite, orientés vers les services administratifs où chacun devait recevoir son affectation. Je me souviens, encore, que ce service se trouvait dans une maison donnant sur une vaste cour, genre place interne, entourée de plusieurs villas qui étaient toutes plus ou moins utilisées par les militaires : Mess des officiers, magasin d'armement, services des effectifs, etc....

C'était l'heure de la sieste. Nous venions d'apprendre que le « travail » ne reprenait qu'à partir de 17 heures. Nous pouvions, de nouveau, rechercher un peu d'ombre, le long des murs et sur les marches de l'escalier montant au service, ou faire un tour en ville. Toujours en petits groupes, nous nous sommes prudemment aventurés dans les rues, quasiment désertes à cette heure là. Nous n'avons donc guère, alors, fait de rencontres de nature à nous faire réellement comprendre ce qu'était l'ambiance au sein de ce bataillon. Nous retrouvant, bien avant l'heure, au service des effectifs, nous avons dû encore interroger les mêmes anciens dont certains avaient l'air de «rouler un peu des mécaniques » et cherchaient visiblement à nous impressionner : Escarmouches, embuscades et autres coups durs. Des blessés et des morts... Une fois encore : Il y avait, là, tout ce qu'il fallait pour rassurer définitivement les bleus que nous étions.

A travers ces discussions, nous commençons, toutefois, à nous situer. Nous étions ici, comme je l'ai déjà dit, à la base arrière du Bataillon. Chaque compagnie de combat, au nombre de 4, était implantée dans une ferme des alentours (quelquefois éloignée de plusieurs dizaines de kilomètres). La C.C.S. (Compagnie de Commandement et de Servitude) était, elle, implantée dans le village (ou était-ce une ville ?) d'Aïn Abid. Les différents services en étaient disséminés au hasard des maisons disponibles ou réquisitionnées par l'armée : Là, le garage, ici le service des transmissions, plus loin la chambrée des chauffeurs, d'où semblait venir la plupart de ces « anciens » qui nous avaient inquiétés par leurs propos, les cuisines que nous avons déjà vues, l'emplacement du futur réfectoire, etc. ...

Enfin, bientôt, un peu d'activité sembla revenir et les premiers d'entre nous reçurent leurs affectations soit dans les compagnies de combat, soit à la C.C.S. elle-même. Par ordre alphabétique, j'étais, bien entendu, un des derniers de la file d'attente.

C'est alors que quelqu'un me tapa sur l'épaule et j'entendis résonner un sonore : - ***Bienvenue au Bataillon !***

C'était un copain que j'avais dû connaître à Maisons Laffitte et qui était ici depuis quelques temps déjà. Cette parole d'accueil, je m'en souviendrai longtemps, bien que j'aie oublié le nom et le visage de ce copain. Je m'en souviendrais même, quelques années plus tard, lorsque les G.O. nous accueilleront avec la phrase rituelle de - *Bienvenue au Club*. Pourquoi ce rapprochement qui peut sembler incongru ? Certainement à cause de l'importance que prirent, pour moi, les paroles qui suivirent cette formule :

- A propos, tu es dessinateur, je crois ? N'oublie pas de le dire car ils ont, actuellement, besoin de quelqu'un comme toi au P.C..

Voilà. Ces quelques paroles qui allaient, bientôt, changer, pour moi, beaucoup de choses... Quelques instants plus tard, devant ceux chargés des affectations, je ne manquais pas de faire état de mon métier de dessinateur industriel, dûment validé par un C.A.P. Je fus, ainsi, immédiatement dirigé vers le P.C du Bataillon.

Tous mes camarades n'eurent certes pas, ce jour là, une affectation aussi judicieuse. Je me souviens de deux d'entre eux qui, après avoir fait état de leur métier de «*mécanicien dentiste* », furent dirigés vers... le garage. L'honnêteté me force à préciser qu'ils n'y restèrent pas longtemps. Devant leurs incompétences évidentes, en matière de mécanique, ils se retrouvèrent rapidement «*infirmiers brancardiers* » à la section de santé du bataillon, ce qui était déjà plus proche de leurs voies professionnelles.

AÏN ABID. Le 23 août 1960



Algérie_1960_08_001

Le marché d'Aïn Abid. Le coin des bestiaux
(Je me garderais de toute comparaison ...)

Cette photo, la première que j'ai prise en Afrique, peut paraître un symbole.
Certes, pour une fois, les chameaux sont là ...

Pourtant l'Algérie, que j'ai connue, ne doit surtout pas se résumer à ce cliché.
J'espère, que les pages qui vont suivre, me permettront de me faire comprendre.

Chers Parents,

Me voici installé et les jours commencent à passer, ma foi encore assez vite. Ce matin était jour de marché pour le village. Cela vaut la peine d'être vu ; car si, au premier abord, l'on aperçoit le même genre de marchandises que sur bien des marchés de la métropole : Étalage de quincaillerie, d'articles de ménage, de verrerie et de chaussures ; on est bientôt surpris de voir qu'à coté des grandes tentes, des camions et des commerçants Musulmans ou Européens en complet ou en tablier, se trouve un tout un autre marché qui se passe à terre parmi la poussière, les cailloux et les pieds. D'abord, ce sont des petits vieux assis dans les caniveaux, devant des tas de poils jaunes et noirs, palabrant avec d'autres indigènes à la djellaba blanche « presque » propre, la tête enveloppée d'une bande de tissu grisâtre à moins qu'ils ne possèdent un de ces chapeaux de paille aux larges bords. A côté, ce sont des gosses ou des femmes en haillons qui proposent quelques morceaux de bois ou d'écorce.

Voici maintenant les marchands de fruits : Du raisin aux grains noirs ou blancs, énormes et longs, des figes juteuses, qui semblent être fort appréciées, et des poivrons verts. Vient une file de commerçants assis sur leurs talons, chacun devant un tas de dattes sèches, gisant sur des sacs à patates et laissant glisser, entre leurs doigts tannés et terreux, les cosses luisantes et craquantes. Là bas, ces rouleaux d'herbes sèches, serait –ce du foin ? Un vieux, rabougri et difforme, fouille à l'intérieur et découvre, bien au frais, dans cet abri (qui vaut bien la fibre de verre), des figes de barbarie que l'on peut goûter pour 3 francs. En 3 rapides coups de couteau, l'écorce est ouverte et la chair ferme et rose apparaît, que chacun croque avidement. Quel étalage de melons et de pastèques, blancs, jaunes et verts. Voici le coin des épiciers : Dans des boites à conserves, des sacs, des calebasses, gisent des poudres jaunes et rouges, des farines et des semoules auxquelles se joint la poussière grise. Là, une vieille, perdue dans un flot d'oripeaux multicolores et crasseux, fait frirer, sur une poêle, des beignets gras et boursouflés. D'autres marchands font goûter de mystérieux liquides, jaunes ou ambres, que les Arabes goûtent à petits coups de langues.

A l'odeur et aux cris, l'on s'aperçoit que l'on est maintenant dans le parc à bestiaux. Des chèvres, des moutons s'y entassent. Ils sont palpés et retournés, maintes fois, avant d'être vendus ; et comme les discussions se prolongent toujours, on s'assoit à terre au milieu des excréments. Les bêtes sont souvent égorgées sur place et dépecées. La peau fera une outre magnifique où l'eau peut se conserver fraîche longtemps, mais non sans odeur. Des hommes passent, emportant des chevreaux ou des agneaux sur leurs épaules et, quand les bêtes sont trop lourdes, il suffit de leur soulever les pattes arrières seulement. Cette sorte de brouette animale est fort docile.

Le plus surprenant est le coin des tissus. Comment se peut-il que tant d'étoffes et de vêtements soient, ici, exposés alors que les Musulmans, si l'on en juge par leurs accoutrements, ne semblent guère s'intéresser à la question de l'habillement.

Pourtant, cette partie du marché n'est pas la moins active. On y trouve de tout, depuis le blue-jeans et le blouson simili cuir noir, jusqu'à la djellaba blanche et les étoffes imprimées de couleurs vives ; mais on s'aperçoit vite que beaucoup de ces marchandises ne sont pas de première main. Elles n'en ont pas, pour cela, moins de succès. Le plus curieux est encore de voir combien de chaussures d'occasion, de vieilles grolles éculées, de sandales reprises, sont étalées en une bizarre exposition.

Ce marché, qui a lieu tous les mardis, est un événement important de la vie du village. Il faut préciser qu' Aïn Abid compte 10 000 habitants civils et est, par-là, le centre principal de la région, après Constantine. Supposer une agglomération de la taille de Matha mais aux rues plus larges et aérées de petits jardins. Dans ce village, le bataillon est disséminé : Le casernement et le service auto à l'entrée, le P.C., vers le centre, un peu plus loin, l'infirmerie et le foyer. Les maisons semblent neuves, propres et gaies surtout la mairie, l'église, la mosquée et le dispensaire, de construction récente. Il existe également un parc de sports aménagé qui manque à bien des villes françaises, pourtant plus importantes. Un château d'eau permet, enfin, la distribution réglementée du précieux liquide : 3 fois par jour de 7 h à 8 h, de 11 h à 12 h et 17 à 18 h.

Dans les rues, galopent des dizaines d'enfants, pieds nus et en loques. Ces bandes d'enfants se rencontrent partout et je me souviens qu'au débarquement à Philippeville, combien nous avons été surpris de voir tant de gosses criards, ne cherchant qu'à chaparder et s'infiltrant partout. L'un

d'eux se glissa près d'un camarade assis en train de casser la croûte et lui subtilisa sa canette de bière posée à ses pieds. Avec quelle habileté échappa-t-il à sa poursuite en se glissant sous les wagons.

Vers 17 h, dès que la chaleur tombe, les hommes apparaissent sur le pas des portes. C'est l'heure de la méditation après la sieste et, le long des murs, chacun s'assied et attend paisiblement les derniers rayons du soleil.

Derrière le P.C., il y a une petite cour entourée de toits à faible pente. Ce «patio», sur lequel donnent nos appartements, est frais et ombragé par un pied de vigne. Nous y avons installé une douche en plein air et ceux, qui désirent se faire bronzer, peuvent ensuite s'étendre sur les toits.

Pour l'instant, il n'y a pas, pour moi, de travail. Aussi, la vie est tranquille. Le travail de dessinateur opérationnel consiste à dessiner ou calquer des fragments de cartes, pouvant servir au cours d'opérations ou encore à écrire des étiquettes.

J'ai déjà eu l'occasion de faire une promenade à Constantine, mais je vous parlerai de cela plus tard car je voudrais encore écrire à Matha et à Champs. Serait-il possible de faire arriver les «Science et Vie» à ma nouvelle adresse car j'ai peur de manquer de lecture. En attendant de vos nouvelles, je vous embrasse bien fort et je vous rappelle que vous pouvez écrire à :

*Soldat THEUROT L.R.
S.P. 86116 P.C.
A.F.N.*

Loulou



1960_08_002 AÏN ABID Le 23 août 1960 Le marché, le coin des tissus et des laines.



1960_08_003 AÏN ABID Le 23 août 1960 Le marché, le coin des légumes

Me voici « installé » !

J'étais donc affecté, comme dessinateur, au P.C. de l'Etat Major du Bataillon. En fait, ce jour là, nous sommes deux à être désignés pour le P.C., le camarade, arrivé en même temps que moi, venait d'une autre unité. Je ne le connais donc pas et je me souviens très peu de lui. C'est, je crois, un professeur parlant plusieurs langues. Etait-ce, là, la raison pour laquelle il a reçu une affectation de secrétaire ?

Nous nous retrouvons dans une petite chambrée où logeaient déjà 6 soldats ayant des fonctions diverses au sein de ce P.C. Parmi ces 6 soldats, 2 sont les « quillards » que nous devons remplacer. Pendant les deux mois qu'ils leur restent à faire, nous serons donc 8 à partager cette chambrée. Les châlits, superposés, étant là pour ça. Pour le reste, l'espace est un peu exigü.

J'évoque, dans mon courrier, le « patio » où nous allons vivre. Notre chambrée donne uniquement sur ce patio. Il faut passer par un couloir donnant sur les autres pièces du P.C. (chambre du chef du secrétariat, salles de réunions et salles des cartes) pour accéder au patio et donc à l'endroit où nous logeons. C'est, pour nous autres, soldats, une garantie de tranquillité.

Ce patio symbolise, pour moi, les premières impressions sur ce pays qu'il me reste à découvrir.

Ici, le ciel n'est pas « par-dessus le toit » comme a dit le poète, mais entre les toits. Ce ciel, uniformément bleu, inonde de lumière notre espace de vie. Sa luminosité est encore renforcée par la présence, toute proche, d'un djebel dont la vue occupe tout un angle de la cour. Ce rocher, complètement dénudé, qui domine le village, est fait d'une roche si blanche que, dès le matin, il illumine le patio en y réfléchissant les premiers rayons du soleil. Quant au pied de vigne, sa treille masquée, heureusement, une partie du ciel et nous permet de déjeuner en plein air, ce qui est agréable, compte tenu de l'exigüité du logement.

Surprenantes, aussi, les séances de bronzage ! Nous, les nouveaux venus, par encore habitués au soleil d'Algérie, nous préférons éviter. Un des anciens pratique cela de façon méthodique. Il passe une bonne partie de ses après-midi, période de la sieste, pour améliorer son teint, sur les différentes régions de son individu. L'ancien nous explique qu'il est toujours resté, durant son séjour, dans les bureaux de l'Etat Major. Il ne peut, décemment, pas revenir en France avec un teint trop pâle. Cela risquerait de décevoir ses copines, qu'il dit nombreuses. Faisait-il du cinéma (dans le civil) ? Il cherche, c'est évident, à ressembler à un certain jeune premier bien connu.

La réflexion, qui vient immédiatement à l'esprit, est : « Il ne manque que la piscine » ! Nous n'avons, hélas, que la douche en plein air. Encore n'y a t'il pas beaucoup d'eau. Il faut faire vite pour se rafraîchir de cette façon. Il y a souvent, en plus des habitants du patio, des invités d'autres services qui ne disposent pas d'installations aussi évoluées.

La tranquillité, dont nous jouissons, n'est pas illusoire. D'une part, le travail n'est guère harassant. Disons que nous sommes plutôt désœuvrés : Quelques heures de présence le matin et le soir après la sieste. D'autre part, les gradés ne s'occupent de nous que de loin. Nous sommes placés sous la responsabilité du « chef du secrétariat » : L'adjudant R. Nous n'avons, pour l'instant, pas à nous plaindre de cette discipline qui fait « la force des armées ».

Situation sans doute exceptionnelle. Je vais le comprendre, quelques jours après notre arrivée. Pour visiter le village, j'ai adopté ce qui me semblait une tenue adaptée au climat : Short et chemisette. Cela fait partie du paquetage que nous venons de toucher.

J'ai à peine commencé à déambuler dans les rues que me voilà interpellé par un adjudant avec qui je n'ai pas encore fait connaissance.

- *Tenue **non réglementaire** ! Vous devez mettre les chaussettes montantes qui vous ont été données !* J'avais, innocemment, ignoré les « grosses » chaussettes, qui me semblaient prévues pour l'hiver, et mis des socquettes civiles.

Cet adjudant me semble, alors, aussi agressivement stupide que ceux que j'avais dû subir durant mon année en Métropole. Il me demande, bien sûr, mon nom et mon affectation mais il se calme tout aussitôt. J'ai, alors, le sentiment que le terme « Dessinateur au P.C. » a agi comme un « Sésame ».

Quand je raconte cela à mes camarades, ils sourient et me disent que c'était «on ne peut plus normal». J'avais rencontré l'adjudant de compagnie, celui qui est chargé de la discipline au sein de la C.C.S., il n'avait aucun pouvoir sur nous. Nous étions placés, au secrétariat, sous la responsabilité exclusive de l'adjudant R.

En conclusion, l'absurdité du règlement, en matière de tenue vestimentaire, comme en d'autres matières d'ailleurs, me fit opter, par la suite, pour le port du pantalon de treillis.

Pour l'instant, dans cette unité, réputée pour être constituée d'engagés volontaires, je ne rencontre que des soldats, appelés, comme moi. Mis à part quelques petits gradés : sergent-chef et adjudants.

Le renouvellement du contingent se fait sur la base d'un départ et d'une arrivée tous les deux mois. Ceux qui sont sur le départ, ce sont les « **quillards** ». Situation enviable et reconnue, officiellement, par le Commandement. Un « quillard », s'il est opérationnel, est dispensé de partir en opération. Cela est également vrai dans les compagnies, où tout le monde est opérationnel. C'est-à-dire susceptible de participer à des actions de combats. Les quillards, dans les compa-

gnies, ne partent pas et, donc, pendant le temps qu'il leur reste à faire, gardent la ferme ou les bâtiments où est implantée l'unité.

Nous sommes en août 1960 et la durée légale de présence sous les drapeaux est toujours de 28 mois et 28 jours. Sauf cas exceptionnel, les 28 jours sont faits à titre de permission libérale. Restent donc 28 mois qui se décomposent en 4 mois de classes et 24 mois de service armé. Cela pour dire que tous les deux mois, c'est environ le 12^{ème} des effectifs qui se renouvelle. Il y a donc, ici, des camarades d'un peu toutes les classes, que nous verrons partir peu à peu, en attendant notre tour de devenir quillards puis « libérables ». Certains anciens sont donc ici depuis bientôt deux ans, c'est à dire depuis octobre 1958.

En attendant de passer quillards, nous sommes qualifiés de « Pieds aux secs ». Ce n'est déjà pas si mal ! Ce terme désigne, non pas des planqués (cela, nous le ressentirions comme un peu désobligeant), mais des soldats qui ne participent pas directement aux actions de combats. C'est ainsi que nos camarades, crapahutant dans les compagnies, désignent tous ceux appartenant à la C.C.S. que ce soit les secrétaires du P.C. (auquel j'appartiens maintenant) les cuisiniers, les radios, les infirmiers, les chauffeurs, etc. ...

Un rapide calcul : Un soldat passe deux ans (en principe) en Algérie et la guerre durera environ 8 ans. Ceci permet de définir qu'il est passé 4 générations d'appelés sur cette terre. L'armée française ayant compté jusqu'à 500 000 hommes en Algérie, on obtient donc $4 \times 500\,000 = 2$ millions de militaires ayant participé à ces opérations.

Certaines fédérations avancent, effectivement, ce chiffre de 2 (voir 3) millions d'anciens combattants (et, donc, 2 millions d'appelés). Ce calcul est sommaire. D'une part, l'effectif de 500 000 hommes ne fut atteint que durant un très court intervalle de temps (en 1956), d'autre part cette armée ne comprenait pas que des appelés. Il y avait tout de même des militaires de carrière, moins nombreux, certes, si l'on met à part les gradés, officiers et sous officiers. Il ne faut pas oublier les harkis, qui étaient des engagés volontaires et qui étaient donc comptabilisés dans la troupe.

Il y avait aussi des troupes issues de l'ancienne union française : ceux que nous appelions les « tirailleurs Sénégalais » et qui venaient, en fait, de toute l'Afrique noire. Il y avait, aussi, des appelés fournis par l'Algérie elle-même : Des Arabes et des Européens. La population de l'Algérie étant alors 1/5^{ème} de celle de la

Métropole. Il est donc facile d'estimer que 20 % des appelés provenaient de ce côté de la Méditerranée. (5).

Tous ces soldats, tous ces appelés, n'étaient pas tous directement des combattants. Pour entretenir une armée de 500 000 hommes, il est nécessaire de mettre en place une certaine « logistique ». Il faut ravitailler, en vivres et en munitions, les combattants. Il faut, aussi, utiliser et entretenir le matériel. Il faut communiquer et administrer, soigner, etc. Tout cela fait beaucoup de « **pieds aux secs** » (et aussi quelques bons planqués, il faut le dire). Mis à part les grands quartiers généraux (Q.G.), dans toutes les unités il y a des C.C.S., des groupes ou des sections de commandements. Dans quelle proportion sont-ils ? Peut être 20 à 25 % des effectifs (je me base, pour avancer ces chiffres, à la situation du Bataillon où les non combattants sont de l'ordre de 10 %).

Bien sûr, nous, les nouveaux, nous posons beaucoup de questions sur la situation actuelle et, en premier lieu, nous faisons part de nos inquiétudes en ce qui concerne la sécurité. Heureusement, nos camarades du P.C., cherchent à nous rassurer plutôt qu'à « mettre de l'huile sur le feu », comme cela a été le cas lors de notre arrivée.

Les plus anciens nous certifient que la situation en Algérie s'est beaucoup améliorée depuis 1958 et que, si l'on excepte le barrage, le retour à la paix n'est plus qu'une question de temps.

- Regarde la vie au village : C'est bien la preuve que notre optimisme est parfaitement justifié.

Propos que nous écoutons d'autant mieux que nous comprenons que nos interlocuteurs, pour simples soldats qu'ils soient, semblent bien informés. En effet, les secrétaires sont amenés, par leurs fonctions, à être en contact direct avec le Commandement et ... Ils ont des oreilles.

Ainsi, les chaudes soirées d'été nous permettent de mettre à profit le « patio » pour entamer de longues et passionnées discussions sur l'Algérie (et la France, bien sûr), sur l'armée et sur notre avenir, enfin sur tout ce qui nous préoccupe présentement. Parler de politique, c'est s'exposer, généralement, à des désac-

5 Le nombre d'appelés ayant servi en Algérie est de **1 101 000** selon le général Maurice FAIVRE (*Archives inédites de la politique algérienne. Page 172*).

Jean-Charles JAUFFRET (Professeur à l'institut d'études politiques d'Aix en Provence) annonce, dans son ouvrage « Soldats en Algérie », 1 200 000 appelés en 9 ans.

Les associations d'anciens combattants, elles, avancent les chiffres de 2 à 3 millions. ...

cords profonds. Pourtant, ici, il ne semble pas qu'il en soit ainsi. Même si les avis divergent quelquefois, nous sommes tous unis par quelque chose qui s'appelle le Gaullisme.

Je me rappelle, pourtant, que le camarade, arrivé en même temps que moi au P.C., a sorti, un soir, une boutade du genre :

- Les pieds noirs, ils n'ont pas bien entendu sur le forum : De GAULLE n'a pas clamé, en tendant les bras « je vous ai compris » mais « je vous ai baisés ».

S'il a trouvé, là, le moyen de nous faire rire, par son imitation du Général, son sarcasme, du niveau du canard, n'a pas vraiment recueilli toute notre approbation. Nous sommes pourtant bien incapables, y compris lui-même peut-être, de penser qu'il peut s'agir, là, d'une prémonition.

Comment oser mettre en doute la parole et, surtout, les intentions de celui qui est, depuis bientôt deux ans, **le guide de la France**. J'ai déjà expliqué comment, en 1958 comme tous les Français, j'avais suivi les événements avec passion. J'avais vingt ans et c'était la première fois que je votais. Notre génération, malgré tout, avait une certaine chance : Il n'y avait pas à hésiter. Pas besoin de choisir un parti ou un candidat. De Gaulle était là et « acceptait », enfin, après ces longues années de désert, de servir la France.

La « Paix des braves ».

Lors de l'une de ces causeries, dans le patio, j'entends raconter une histoire surprenante :

Il y a quelques mois, un grand chef fellagha a voulu se rendre. Il a demandé « **la paix des braves** », suivant la coutume arabe et en s'appuyant sur une proposition précédemment faite par de Gaulle. Il s'agissait du responsable de la Wilaya IV, c'est-à-dire de l'armée rebelle la plus importante. Celle agissant dans la zone Alger et Sud Algérois. Selon mon interlocuteur : **Sa reddition pouvait entraîner la fin de la guerre en Algérie.**

- Après avoir pris contact avec les militaires, il a été « invité » à faire le voyage à Paris pour négocier. De Gaulle a refusé de le recevoir. A son retour, les services de renseignements se sont débrouillés pour le faire exécuter.

Pour beaucoup de ceux qui sont, là, à écouter cette histoire pour la première fois, cela semble totalement incroyable. Notre narrateur, pourtant, est parti-

culièrement sûr de lui. Ce serait le colonel lui-même qui, il y a quelques mois, dans sa Jeep, aurait laissé filtrer une information du genre :

- *Avec ce qui va se passer dans les prochains jours, la guerre est finie !*

Puis, comme dans les prochains jours, à l'évidence, il ne s'était rien passé, il aurait, d'un ton désabusé, expliqué l'affaire. C'est ainsi que j'entends, pour la première fois, prononcer le nom de **Si Salah**. ⁽⁶⁾

Devant la conviction de notre interlocuteur et au fil des soirées, notre petit groupe finira par accorder foi à cette histoire. Surtout, nous finirons, les uns et les autres, par être convaincus que cette affaire, si elle a bien eu lieu, est la preuve indiscutable que le Président de la République demeure inflexible dans sa détermination à garder une présence française en Algérie. Ceci quelle qu'en soit la forme et quelle que soit, par ailleurs, sa façon de présenter les choses. Si le chef de l'état avait bien parlé de « **paix des braves** », c'était dans l'optique d'un arrêt total des combats, aussi bien dans le pays que sur les frontières, et ceci sans conditions ni négociations. Au-delà des mots, il fallait voir les faits ! : La manière dont le Général avait traité ce chef de la rébellion ne pouvait laisser d'équivoque sur ses intentions véritables : « **Ne jamais traiter avec les rebelles** ».

Cette interprétation de l'affaire, que nous adoptâmes unanimement, fut celle de tous ceux avec qui j'ai eu, par la suite, l'occasion d'en discuter, y compris les officiers. Tout au long de mon séjour en Algérie, à chaque fois que, les uns ou les autres, exprimions un doute sur les intentions du Chef de l'Etat, à chaque fois il se trouvait quelqu'un pour nous rappeler « **l'affaire Si Salah** ».

Si Salah fut donc, pendant toute cette période, l'une des références principales en matière de confiance en De Gaulle, au même titre, peut-être, que le plan de Constantine. De retour en France, je découvris, avec surprise, que personne n'avait jamais entendu parler de cette affaire. Quelques vingt années plus tard, je regardais à la télévision le film « *Les poneys sauvages* » provenant d'un roman de Michel Déon. C'est, alors, que j'y ai vu ressortir l'histoire de **Si Salah**. Cela a été pour moi un éclair, la signification exacte de l'anglicisme « Flash Back ». **C'était donc vrai !**

Depuis, j'ai cherché à en savoir plus. J'ai trouvé, tout d'abord, le livre d'Olivier Todd : « *La Négociation* », certes, très romancé mais racontait, en fin de

6

Au delà des deux romans que je cite plus loin (Les Poneys Sauvages et la Négociation), tous les ouvrages historiques, que j'ai pu consulter, sur la guerre d'Algérie, parlent plus ou moins de l'affaire **Si Salah**.

compte, à peu près la même histoire. Ensuite, des ouvrages plus historiques m'ont permis de ne plus douter de la véracité de ces faits. J'y ai même appris que l'affaire était du plus grand secret. (7).

Le Dessinateur

Laissons, maintenant, de côté la politique et revenons à notre vie au jour le jour : Le « quillard », que je dois remplacer d'ici deux mois, m'explique, peu à peu, les fonctions que j'aurai à remplir. Cela s'appelle : « passer les consignes ». L'essentiel de mon travail tient dans ce rôle de dessinateur par lequel j'ai certainement évité le « crapahut » dans une compagnie.

En quoi consiste donc ce travail ? Principalement à s'occuper des cartes. Pour chaque opération, avant chaque départ, lorsque la destination nous a été communiquée par les autorités, nous devons choisir les jeux de cartes dites « *d'état major* » au 1/50 000^{ème} de façon à « couvrir » les lieux qui seront fouillés par le Bataillon.

Nous devons, tout d'abord, faire les assemblages. C'est à dire coller les cartes bord à bord, car les déplacements prévus chevauchent souvent 2 ou 4 cartes. Nous devons, ensuite, les plier au format A4 (210 x 297 mm). Ce pliage se doit d'être judicieux. Tout l'art consiste à faire en sorte que la feuille, ainsi pliée, corresponde au centre de la zone balayée par l'opération. Le nombre d'exemplaires de ces cartes à préparer dépend de la présence, ou non, de toutes les compagnies. Le bataillon comprend, actuellement, 4 compagnies. Ceci étant le modèle habituel de ce type d'unité. Il faut donc : Une carte pour le capitaine de chaque compagnie. - Une carte pour le capitaine attaché à l'Etat-Major. - Une carte pour le commandant (chef de bataillon). Une carte, enfin, pour l'O.R. (l'officier de renseignements) qui n'est, lui, que lieutenant.

7 L'affaire **SI SALAH** : Secret militaire ou secret civil ?

A propos de l'Affaire, dans son livre sur la guerre d'Algérie, Yves Courrière cite cette phrase du Général : - *Personne ne parlera de l'affaire Si Salah. Et celui qui en parlera n'en parlera pas longtemps.*

Le secret, moi simple soldat de 2^{ème} classe, j'en ai eu connaissance au bout de 3 jours d'Algérie. L'armée est surnommée la « *Grande Muette* » et la presse civile alors ? Aucune trace de cette affaire dans la presse de l'époque. Ni même après coup. Et pourtant les journalistes devaient savoir : Michel Déon, Olivier Todd (un anglais !) en parlèrent les premiers. Encore en parlèrent-ils avec prudence sous forme romancée. Alors il s'agirait donc bien d'un « **silence** », pas seulement militaire, civil et volontaire aussi ! **Mais pour quoi ?**

Il faudra, ensuite, à l'aide de crayons de couleurs jaunes et bruns, « renforcer » les lignes de crêtes. Ces lignes ne sont pas, en fait, représentées directement sur les cartes mais se « déduisent » à partir des courbes de niveaux. Ce coloriage se pratique sur une ou deux cartes seulement. Ces cartes serviront au Commandant et au Capitaine de l'état-major à préparer, sur un calque, le plan de l'opération. Sur ce calque, transparent à la dimension d'une feuille A4 (toujours), seront reportées les lignes de crêtes les plus significatives à partir de celles que nous avons dessinées. Y seront reportées, ensuite, les positions des unités au TOP de départ de l'opération. Des flèches symboliseront le déplacement des unités, chaque Compagnie ayant une couleur conventionnelle. En principe, à partir des points de départs, les unités devront, dans un premier temps, se déployer en se déplaçant le long des lignes de crêtes. Elles descendront, ensuite, vers le fond des Oueds (les talwegs) en ratissant et en fouillant la zone.

Sur ce calque, encore, l'autorité rajoutera, éventuellement, des observations sur les heures de départ, d'arrivée à certains points, de regroupements, de contacts avec les autres unités, locales ou d'interventions. Quelquefois, aussi, y seront portés des renseignements sur l'état des lieux : Le nombre de rebelles prévus, etc. ... Le calque original de l'opération, ayant été ainsi défini, sera transmis au dessinateur qui fera les copies nécessaires, de façon à les joindre aux cartes à distribuer. Les chefs d'unités devront, ainsi, pouvoir en disposer lors du briefing préparant l'opération.

Nous voyons, tranquillement, tout cela dans la fraîcheur (relative) du bureau. Mon camarade, le quillard, m'avertit toutefois, moi le bleu, que, lors d'un départ en opé, il faudra souvent se « remuer ». Nous pouvons être informés seulement 2 heures avant le départ à tout moment du jour ou de la nuit. Cela est vrai, surtout, pour les interventions sur le barrage.

Dans tous les cas, il faut emmener du matériel en opé : Des jeux de cartes supplémentaires pour « rénover » les dotations des capitaines, si l'action se prolonge plus de quelques jours. Surtout, il faut prévoir des cartes des zones limitrophes car une action peut toujours « glisser » hors des limites de l'assemblage initial.

- *Bien entendu, en opé, tu dois **avoir tes crayons** toujours sur toi car il peut y avoir d'autres briefings à préparer et des calques à refaire.*

Je suis, évidemment, impressionné par toutes ces consignes. Il en rajoute peut-être un peu ? Cela me vaudra, lors de mes premières journées de déplacement, quelques belles photos où je me « promène » à travers les djebels avec un cartable contenant les fameux crayons de couleurs. Par la suite, je m'arrangerai pour n'avoir

sur moi, dans une trousse, que le strict nécessaire de dessinateur et à faire tenir le reste dans la musette ou le sac à dos.

Autre consigne importante : **Attention** aux poubelles ! Ne jamais utiliser. Tous les papiers sont classés « secret défense » et doivent être détruits par le feu. Je profiterai aussi de mes nombreuses excursions à Constantine pour aller au Q.G. et connaître, ainsi, le lieu de réapprovisionnement de toutes ces cartes.

J'oubliais un autre détail : Il me faut également apprendre le « carroyage chasse ». Il s'agit d'un quadrillage imprimé en surcharge sur les cartes et qui permet de situer, avec précisions, les positions (⁸). Ceci est, avant tout, destiné aux aviateurs mais est également utilisé dans toutes nos communications inter unités.

Tous ces travaux peuvent, au moment où j'écris ces lignes, paraître dérisoires. J'imagine, volontiers, l'aide que l'informatique aurait pu apporter à tout cela. C'est surtout la reproduction (photocopie et aussi télécopie) qui, à l'époque, nous manquait totalement. Le moindre document, pour être dupliqué à des fins de diffusion, comme on le voit ci-dessus, devait être re-calqué ou re-tapé à la machine à écrire.

La GARDE.

Autre activité **remarquable** de ces premiers temps à la base : La garde. Le calme a beau régner dans le village et dans sa région, « nous sommes tout de même en guerre ». Le P.C. n'en est pas dispensé. Seul les 3 jours qui suivent un retour d'opérations, considérés comme jours de repos, sont une cause d'exemption de ce service.

Dès le surlendemain de notre arrivée, ayant touché armes et bagages, les armes surtout, nous sommes désignés, par ce bon adjudant de compagnie dont j'ai déjà parlé, pour un tour de garde. Au village, le tour de garde est de 2 heures. Ceci, pendant la période qui va de 10 heures du soir à 8 heures du matin.

Une caractéristique de notre casernement à Aïn Abid, c'est que l'on n'y voit pas de barbelés. En conséquence, pas de casemates ou de guérites pour monter la garde. Sans autre protection, je me retrouve donc, en pleine nuit, au milieu de la place principale du village pour effectuer mon tour. Autant que je m'en souviens, il y a, en tout et pour tout, 4 factionnaires pour veiller à la sécurité de tous : Un

⁸ Ce carroyage est décrit en détail page 151 de l'ouvrage « Aviateurs en guerre » de Patrick Charles Renaud.

garde à l'entrée de l'agglomération, du côté de Constantine. Un autre à la sortie, du côté d'oued Zenati. Un sur la place principale et un autre je ne sais plus où...

J'effectue donc les 100 pas, l'arme à la bretelle, au beau milieu de cette place. Le carrefour est éclairé par plusieurs lampadaires. A part l'absence totale de circulation, tant routière que pédestre, car il y a « couvre-feu », je pourrais me croire dans n'importe quel village de France.

Tout autour de la place, il y a des arbres. Quel genre ? Ne m'en demandez pas trop ! Peut-être des acacias, taillés en boule ou quelque chose d'équivalent. A un moment, mes pas me dirigent vers cette bordure. J'arrive tranquillement sous un arbre... TAC TAC TAC...TAC TAC. Difficile à décrire le claquement sec d'un P.M. (Pistolet Mitrailleur).

Je bondis au milieu de la place, mon fusil n'est plus en bandoulière, inutile de le dire. Je regarde partout, le rythme cardiaque est certainement à un niveau des plus élevés... Rien, je ne vois rien. Je m'approche de nouveau des arbres... de nouveau le claquement.

Ca va, j'ai compris, il y a une espèce de gros oiseau dans les branches.

Le calme me revient alors et je m'aperçois qu'il y a plusieurs cigognes qui passent la nuit dans les ramures alentours. Pour ne pas être dérangées, elles font entendre ce caquètement : un claquement de bec, particulièrement sonore.

Au petit déjeuner, le lendemain matin, les anciens nous demandent : - *Alors les bleus ça s'est bien passé ce premier tour de garde ?* ».

Mon collègue répond avant moi. - *Oui, à part les cigognes.* Tiens donc, lui aussi !

En fait, tout le monde y est passé. Ne rien nous dire, de ce qui nous attend, fait partie de notre initiation. Il faut bien se distraire comme on peut.

Voilà comment j'ai appris que les cigognes faisaient partie du paysage algérien.

Chapitre II

Septembre 1960 Première opération

Opération RUBIS II dans le massif de COLLO (La dernière des pierres précieuses)



1960_09_010 Carte postale envoyée à mes parents
CONSTANTINE. Le pont SIDI M'CID et la sortie des gorges.

AÏN ABID le 29/08/1960

J'ai déjà fait deux balades à Constantine et c'est vraiment une belle ville, située dans un site magnifique, bien que n'ayant, par elle-même, que peu de caractère.

J'espère vous envoyer, bientôt, plus de détails à ce sujet. Je vous remercie de votre lettre familiale, à laquelle je n'ai d'ailleurs pas répondu, car nos deux missives se sont croisées (Il faut compter 5 à 6 jours pour le retour du courrier).

Peut-être serait-il possible, Maman, de m'envoyer environ 50 NF (rien ne presse d'ailleurs et je préfère encore recevoir des nouvelles, car c'est, ici, notre seule distraction). Bons baisers à tous.

Loulou

AÏN ABID Le 02-09-60

Chers Parents

Des champignons, des bolets, des pieds de moutons, vraiment c'est à croire qu'ils ne poussent que lorsque je ne suis pas là. Dommage que vous ne puissiez en expédier car j'adore l'omelette de girolles (Le saviez vous ?).

Ici, la terre est sèche quoiqu'il fasse moins chaud depuis quelques jours. L'après-midi, des cumulus blancs apparaissent sous lesquels tournent les buses. Dans la soirée, ces nuages «cunimbifient» et il y a déjà eu plusieurs tentatives d'orages. Oh ! Pas grand-chose : Un gros nimbus noir, un coup de vent, une petite (très petite) goutte de pluie et quelques coups de tonnerre. La région formée de plaines et de collines douces mais nombreuses, se prête particulièrement bien aux atterrissages en campagne. Malheureusement, il n'y a, par ici, que l'A.L.A.T., l'aviation de reconnaissance et les hélicoptères. Dès les premiers jours, j'ai été surpris par ce nom de «vol à voile», donné à l'un des patelins des environs. C'est, paraît-il, un nom opérationnel comme il y a, à côté : Montcalm, Pierre Nord, etc.... car, à cet endroit, une unité du bataillon est stationnée.

Voilà déjà deux fois que je me balade à Constantine. Il est temps, je crois, de vous en parler. Cette ville a été formée autour de la citadelle. C'est, d'ailleurs, ce qui justifie l'absurdité d'un tel site alors qu'alentour le paysage est autrement plus favorable à l'édification d'une agglomération.

Le cours de l'oued, un mince filet d'eau et d'écume bordé d'une bande de verdure et de quelques arbustes, est brusquement coupé par une barrière rocheuse, haute de plus de 300 m.

Le Rummel, c'est le nom du cours d'eau, y a percé une gorge étroite, aux flancs abrupts.

C'est sur l'un de ces côtés, au plus haut sommet, qu'est placée la forteresse. Le reste de la ville dégringole la pente de ce djebel jusqu'au bord de l'eau. La vieille ville d'abord, formée de maisons basses, aux toits de tuiles rondes, puis, plus loin, partant de l'échine de la colline, les grands immeubles neufs, ou encore en construction, qui s'accrochent au rocher comme «cents Rocamadour». Lorsque l'on arrive d'Aïn Abid, après avoir passé le village du «Kroubs», l'on doit traverser la rivière au bas de la

colline sur un pont de pierre : Le pont d'El Katanra. De cet endroit, se découvre une perspective magnifique : Les gorges prises en enfilades ouvrent leurs deux parois colossales sur l'arrière pays au lointain horizon de collines mouvementées ; tandis que, presque au-dessus de nos têtes, le pont suspendu de « Sidi M'Cid » joint les deux bords d'un pas vertigineux. En dehors de ce site, vraiment exceptionnel, la ville n'offre que peu d'attraits. Certains quartiers n'ont rien à envier aux arrières rues de Briançon (je crois que maman voit ce que je veux dire). Les rues commerçantes sont très restreintes et grouillent de militaires et de policiers. Quant aux quartiers neufs, ce ne sont que des chantiers.

Ces balades m'ont permis de renouveler ma bibliothèque et d'aller voir un copain, avec qui j'avais fait mes classes, et qui se repose actuellement à l'hôpital militaire, devant être opéré des sinus.

J'aimerais bien voir les fleurs et la verdure de Dammarie. Cela doit changer de ce décor d'herbes brûlées et de chaumes. A propos, si vous avez des photos, non tavelées et même en couleurs, il est toujours possible de me les faire examiner.

La nourriture est satisfaisante, quoique pas toujours très abondante, mais il est facile de se procurer des œufs ou d'autres denrées dans le village. Nous avons déjà mangé le « Couscous » de fabrication locale. Cela n'est pas mauvais, enfin il faut s'y habituer et boire beaucoup.

Parmi les bandes d'enfants, qui jouent et crient dans les rues, il est un « Caïd » : Il s'agit « d'Omar », un petit bonhomme de rien du tout qui n'a peut être pas huit ans mais qui sait mener les autres par le bout du nez. C'est notre commissionnaire attitré, qu'il s'agisse d'acheter du pain, des œufs, de faire laver ou repasser le linge, il suffit de se confier à lui et l'on a tout ce que l'on veut. Le linge est rendu propre et même repris le jour même et si, chez lui, on prépare un bon plat, nous sommes sûrs d'en avoir une part.

Vous faites des balades en forêt de Fontainebleau mais qu'envisagez-vous pour la seconde partie des vacances ? N'y a t'il pas d'autres voyages organisés intéressants ou préférez vous prendre vraiment des congés de neige ?

J'attends, bien sûr, de vos nouvelles et je vous embrasse bien fort tous les trois. Pour Papa et Maman : A vos 25 ans de mariage.

Louis-René

CIRTA la belle...

Cela fait à peine deux semaines que nous sommes arrivés et j'ai déjà été plusieurs fois « me promener » à Constantine. La première fois, c'était tout juste le 4ème jour après mon débarquement au P.C..

Je dis bien « me promener ». Car il n'y a, dans ces déplacements, aucune nécessité sur le plan militaire. La seule motivation tient, je crois, dans le contentement que certains anciens ont pu éprouver à me montrer « le pays » et à le revoir, une fois encore, avant leur retour. Pour moi qui tente, ici, de décrire mes premières impressions sur mon séjour et, surtout, sur la découverte de ce pays et de son mode de vie, c'est d'abord l'étonnement qui prédomine : Aïn Abid, tout d'abord. Ce village net et propre. Cette population « folklorique » ou « exotique », comme on voudra. Cette armée qui semble vivre en « symbiose » ou, tout au moins, en paix avec le monde civil (et indigène) qui l'entoure !

La découverte de Constantine, c'est autre chose. C'est un choc.

Lors de notre convoyage, nous étions bien passés par cette ville et y avions même dormi. Comme je l'ai dit, précédemment, en fait nous n'en avons rien vu.

Dûment nanti d'un ordre de mission, disposant d'une Jeep et de son chauffeur, sans autre but que de me faire voir le paysage, deux anciens m'emmènent pour une première virée. L'un de ces anciens est, justement, le dessinateur que je dois remplacer. Pas de gradés, juste nos armes et nos bérets pour ne pas nous confondre avec des touristes, chose assez rare à cette époque. Pour ce premier aperçu de la ville, nous nous sommes arrêtés, un instant, au pied de la falaise, avant le pont de pierre d'El Kantara. De là, nous avons une vue saisissante de la cité.

J'ai relu, avec satisfaction je dois le dire, la description que j'en fais dans ce courrier du 2 septembre 1960. C'est bien, là, ce qui est toujours demeuré dans mon souvenir. A part les noms des ponts dont je ne suis plus très sûr... De toute façon, El Kantara, voulant dire « pont » en Arabe, peut être appliqué à n'importe lequel.

Pour l'instant, c'est cette entaille de l'oued Rummel que nous ne pouvons faire autrement que d'admirer. C'est surtout ce pont suspendu, le pont M'Cid, au-dessus de nos têtes, comme en plein ciel, qui nous domine et nous impressionne.

Devant ce spectacle, je ne peux me retenir de dire :

- On ne va tout de même pas monter là-haut ?

Mes 3 camarades, qui sont demeurés silencieux jusque-là, guettaient ma réaction et, à leurs sourires, je compris qu'ils n'en attendaient pas moins de moi. Le chauffeur, en frappant fraternellement le capot de la Jeep, me répond :

- Tu vas voir ce qu'il y a là dessous.

Aussitôt dit, nous reprenons notre véhicule et l'engin nous propulse le long d'une route, accrochée à la corniche au-dessus du Rummel, directement vers ce pont vertigineux. Un instant après, nous sommes déjà au pont. De chaque côté de l'ouvrage, des barrages militaires en contrôlent l'accès. Toutefois, nous ne ralentissons qu'à peine. Les barrières se sont levées à notre arrivée :

- *Pas besoin de laissez-passer, nos bérets suffisent !* Nous traversons donc. Après un nouvel arrêt de l'autre côté, pour une vue plongeante sur la ville, nous retraversons. Enfin, nous pénétrons dans la cité par la forteresse et l'hôpital Laveran.

Si, dans mon courrier, je parle de « l'absurdité » du site, c'est évidemment pour essayer de faire passer ma première impression à la vue de cette cité. Cette ville, à l'étroit sur son rocher, déborde de tous côtés et, du côté de la Casbah, cela dégouline jusqu'au fond du Rummel. Au retour, la route de Constantine à Aïn Abid nous permet d'admirer un autre aspect du pays, l'un des multiples paysages de l'Algérie. La route, jusqu'à la bourgade du Kroubs, c'est, en fait, un peu la banlieue de Constantine. Des habitations diverses, un peu partout, que nous apercevons à travers la végétation bordant la route. La voie, elle même, est ombragée de grands arbres : Eucalyptus, pins parasols, mais n'offre pas de vue exceptionnelle.

A la sortie du village du Kroubs, dernier contrôle militaire. Après, c'est le « bled ». Par mesure de sécurité, la route est fermée à partir de 16 heures. Là encore, nos bérets nous permettent quelques dérogations à cet horaire contraignant.

A cette heure le soleil, plus bas sur l'horizon, nous permet d'apprécier mieux le paysage.

C'est, maintenant, l'espace des hauts plateaux qui s'ouvre alors. Ce n'est pas le désert, au sens géographique du terme. Pourtant, nous n'y voyons que de rares habitations, de loin en loin. C'est un moutonnement de collines qui défile devant nous, de part et d'autre de la route, et qui semble s'étendre à l'infini. Cet ondoisement du sol, ce sont des champs cultivés, des terres à céréales, dont il ne reste, en cette fin d'été, que les chaumes. De loin en loin, comme posées sur ces collines, d'immenses barres de calcaires blancs dominant, de plusieurs centaines de mètres, les cultures environnantes. Ce sont les fameux « Djebels ».

A peu près au milieu de ce trajet, nous apercevons, sur une colline, une grosse ferme. Elle me semble être construite sur le modèle des fermes briardes que je connais bien. Constituée d'un ensemble de bâtiments, formant un carré autour d'une grande cour. C'est, là, que séjourne la quatrième compagnie du Bataillon, la compagnie dite « portée ».

Au long de ce parcours, quelque chose m'intrigue et je ne peux éviter de faire une remarque, traduisant mon inexpérience de la situation. Depuis mon arri-

vée, la notion du danger s'est beaucoup diluée. Ici, maintenant, la guerre semble se résumer à la présence rassurante, mais imposante, de cette armée française. Pour l'instant, nulles traces de l'action des rebelles, à moins que...

- *Ce sont les Fells qui tirent sur les panneaux ?*

Ma question, là encore, provoque rires et haussements d'épaules :

- *C'est nous, voyons ! ... Tu peux t'exercer si tu veux !* En effet, le long de la route nationale, il n'est pas un panneau routier qui n'ait servi de cible, qui ne soit criblé de trous. Les trouffions, que nous sommes, se défoulent comme ils peuvent. Il n'y a, là, rien de bien méchant...

Cette première promenade sera suivie de beaucoup d'autres. 4 ou 5, en tous cas, avant de partir pour ma première opération. C'est ainsi que, de l'anxiété du début, je suis passé à l'étonnement puis à l'admiration pour la beauté de ce pays, pourtant tant décrié.

Bien sûr, nous sommes là, tous, nous autres les appelés, contraints et forcés. Nous ne manquons pas une occasion pour le proclamer haut et fort. Nous, les soldats du contingent, donc les petits, nous n'avons qu'une idée : « La Quille ». C'est à dire rentrer chez nous. Le reste, les intérêts des uns ou des autres, y compris les intérêts supérieurs de la Nation, au minimum, nous indifférent. L'Algérie, ce n'est pas la France ! C'est trop loin de la France ! C'est trop différent, par le sol, par le climat, par les habitants et les mœurs que l'on ne comprend pas.

La dernière des choses serait d'admettre que l'on puisse aimer, un tant soit peu, ce pays. Pays où l'on nous a envoyés « *de force* » pour y remplir je ne sais quel rôle.

Pourtant, malgré le silence que nous observons, plus d'un d'entre nous, je le sens, est sensible à ce qui nous entoure, à ce qui sera notre lieu de vie pour quelques mois encore. Ce silence, on peut le prendre pour de la pudeur. N'est-ce pas, plutôt, un refus de laisser percer ses émotions où un refus de se laisser « prendre » par l'Afrique. Un refus, en tout cas, d'admettre que l'on n'a peut-être pas entièrement raison dans notre rejet de tout ce qui n'est pas notre mère patrie.

Un jour, en rentrant d'opérations, sur cette même route de Constantine à Aïn Abid, mon camarade « le radio », assis à côté de moi dans la Jeep, dira simplement : - *C'est beau.*

Chers Parents,

J'espère que les grandes eaux du ciel ne vinrent pas troubler celles de Versailles et que la soirée fut réussie. Je pense, d'ailleurs, en avoir quelques échos. Ici, le dimanche ne se distingue en rien des autres journées. Si nous devons travailler, nous avons le même programme que la semaine mais, la plupart du temps, nous nous reposons. Le temps, d'ailleurs, commence à sembler long car, à cette inactivité forcée, il manque les plaisirs de la plage ou de la montagne.

Votre projet de voyage en Alsace me plaît et je regrette de ne pouvoir en étudier le parcours. La première semaine d'octobre est certainement un des plus jolis moments pour visiter le pays car ce sera alors le début de l'automne et les vendanges. Toutefois, il faut se méfier des conditions météorologiques et espérer quelques derniers beaux jours pour cette époque.

Je vais finir par être à court de nouvelles car, pour l'instant, il n'y a plus de voyages et vous commencez à connaître Aïn Abid et Constantine. Après avoir parlé des enfants, des rues du village, il est maintenant un autre sujet qui tient autant de place : Ce sont les chiens. Je ne connais pas, et je ne pense pas que nul ne connaisse, le nombre d'habitants canins de la contrée. Toujours est-il que, mis à part ceux qui courent les rues, un grand nombre de soldats en ont adopté, soit individuellement, soit en collectivité. C'est ainsi qu'ici, au P.C., nous en avons cinq, de tailles et de races fort différentes. Je ne connais, malheureusement, pas grand-chose des espèces canines. D'ailleurs, je ne pense pas qu'ils aient des pedigrees. Il y a, d'abord, les deux anges gardiens : « Boy » et « Rita », bêtes impressionnantes mais fort douces, puis « Nenette », de taille moyenne, aux longs poils roux et aux oreilles retombantes, ce qui lui permet de récupérer de la soupe lors de ses repas. Ensuite, en plus petit, vient « Bacchus », un jeune chiot, plus tard un chien loup qui sera, sans doute, magnifique, aux grosses pattes raides et maladroites. Enfin, la dernière est une minuscule « ratière », turbulente et agressive, que le service des transmissions a baptisée « Mini-watt ».

Il y a quelques temps, le commandement avait lancé l'opération « cabot » : Il s'agissait d'une note de service déclarant qu'à partir de telle

date, tout chien n'ayant pas de collier et de certificats de vaccinations serait embarqué (probablement pour l'ordinaire). Les autorités comptaient certainement, par cet édit, supprimer la race canine du village. Malheureusement, l'opération fut un échec, car chacun, se cotisant, réussit à préserver son «Clébart», bien aimé, de la fourrière et des maladies en même temps.

Au fait, pendant que j'y pense, il serait certainement possible de m'envoyer le petit duvet, non que je manque de couvertures en ce moment mais nous aurons, probablement, à partir en opérations un jour ou l'autre, c'est-à-dire à dormir sous la tente.

Je ne sais pas si les bons colis sont valables pour l'A.F.N. s'il y a franchise militaire. Je place donc mon dernier bon dans cette lettre et j'y joins mes meilleurs baisers pour tous trois.

Loulou



1960_09_005

Nénette et Bacchus

Chers Parents,

Préparez-vous à lire, non pas une longue lettre mais simplement quelques mots car l'atmosphère vient de changer depuis deux jours : Nous avons du travail et même beaucoup de travail. Plus le temps de faire la sieste ou d'écrire des romans ou des reportages sur la vie dans le Constantinien : Le bataillon part en opération.

Lundi donc, nous embarquons dans les Jeeps et les G.M.C., avec armes et bagages, car nous venons de toucher le paquetage opérationnel : Casquette bariolée, sac à viande, toile de tente, rangers et pataugas. Pour ma part, je fais partie de l'E.M.T. 1(État Major Tactique N°1) et je voyage dans la Jeep du commandant à la place arrière, à côté du radio. Je fais donc, durant les déplacements, fonction de garde du corps ; mais le plus comique ; et, là, je me «bidonne », je me gondole..., est que : Étant donné qu'il y a déjà un dessinateur, j'ai été nommé : Secrétaire opérationnel avec, pour matériel, Eh bien devinez ? ... Une machine à écrire !

Après un court raisonnement (combien fondé !) je me suis dit que, si je disposais de cet engin, c'était pour m'en servir. Je m'entraîne donc depuis ce soir et, puisque je dois apprendre, autant le faire correctement. A l'aide d'une méthode, j'écrase méthodiquement les touches : Q S D F G M L K J H, peut-être à la fin du service arriverai-je à quelque chose ?

Je vous remercie de votre dernière lettre et des photos bien, qu'à vrai dire, elles ne soient pas formidables. Peut-être est-ce un genre ? Ma première pellicule est développée et je dois vous dire que, par contre, j'en suis fort satisfait. Le format vous paraîtra peut-être un peu bizarre mais c'est le seul pratiqué par les photographes de Constantine. J'ai, d'ailleurs, eu du mal à récupérer ces photos car cela fait 15 jours que je ne suis pas retourné à la ville. Ce qui ne veut pas dire que je ne sois pas sorti car, mardi dernier, j'ai été à Guelma, à 70 Kms au nord-est d'Aïn Abid, mais je vous parlerai de cette balade plus tard.

A propos, il ne fait plus chaud par ici, bien qu'il y ait encore du soleil, et l'on commence à abandonner les tenues légères. Il ne faut pas oublier que ce coin est un des plus froids de l'Algérie.

Si vous allez chez Juliette, vous pourrez en profiter pour leur faire voir mes photos. J'ajoute qu'une deuxième pellicule est en cours de développement et que je compte faire quelques poses durant ces opérations.

Francette, tu peux dire que maman est bavarde, ce que j'apprécie d'ailleurs, mais toi tu ne te foules pas ! ramière !

A bientôt donc de vos nouvelles que j'espère plus complètes. Bons baisers à tous.

Loulou

Cheveux au vent.

Les jours ont passé et, après une assez longue période d'inactivité, le Bataillon va repartir en opération. En fait, cette période a été calme car notre unité était en cours de « réorganisation ». De cela, dans les pages qui vont suivre, je ne manquerai pas de reparler...

Pour moi, ce départ, qui aura lieu le 13 septembre, sera le premier d'une longue série. Bientôt un mois que je suis sur cette terre d'Afrique. Jusqu'ici le séjour se présente un peu, il faut bien le dire, comme des vacances.

C'était bien le temps des vacances. Vacances pour les officiers et beaucoup de sous-officiers qui ont rejoint leurs familles. Vacances pour nous aussi, les sans grades puisque nous n'avons plus, ou presque plus, les gradés sur le dos. Au P.C., nous avons donc mis à profit cette inactivité opérationnelle pour faire nos dernières promenades à Constantine car tous les prétextes sont bons pour faire un saut à la ville. L'un de ces prétextes fût par exemple : L'achat d'une paire de ciseaux !

En effet, si les fournitures et le matériel de bureau, nécessaires au secrétariat, sont normalement fournis par l'économat, ce dernier ne peut nous fournir ce type d'outil. Il n'est pas en rupture de stock. Non, plus simplement, le produit en question n'existe pas au catalogue. En avant, donc, pour un aller retour, entrecoupé, bien sûr, d'une demi-journée à explorer la ville. Pour rétablir la vérité, je dirai que, certaines de ces missions, sont tout de même nécessitées par des raisons plus sérieuses.

Le passage des consignes, par exemple, nous a obligés à faire une visite au camp Fray, à l'état-major de la région. Nous, c'est-à-dire l'ancien et le nouveau dessinateur. Cela, pour faire connaissance avec le service de cartographie et savoir où et comment commander les cartes nécessaires aux opérations à venir.

Le camp Fray, c'est cet immense camp militaire occupant une vaste colline dominant la ville de l'autre côté du pont de M'Cid dont j'ai déjà parlé. On peut dire que ce camp mérite son nom car il est bien ombragé par une abondante couverture de pins parasols. A part cela, il abrite tous les services d'intendance, d'approvisionnement, de logistique et de commandement de la région Nord Constantinois.

Je me souviens toujours de ces virées en Jeep à travers les hauts plateaux du Constantinois. Certes, ce n'est pas tout à fait ce que nous pourrions nommer une « liberté totale » puisque nous accomplissons ici un service long et obligatoire. C'est tout de même des sensations et des souvenirs assez peu ordinaires. Nous roulons cheveux au vent car les bérets ne résistent pas à la vitesse. Toujours sous un ciel uniformément bleu et toujours entre simples soldats, entre collègues serait un terme plus exact.

Pour moi, les craintes des premiers jours sont déjà loin. Et puis, nous sommes jeunes et forcément insouciant. Du moment qu'il n'y a pas de danger immé-

diat, nous profitons de l'instant présent, nous profitons du paysage, nous profitons de notre liberté.

- *Faites tout de même attention les gars, nous dit un jour le toubib, - du danger, il y en a encore... la vérole, cela existe toujours et cela s'attrape facilement...*

La machine à écrire.

A la base, ma nouvelle occupation est donc d'apprendre à taper à la machine à écrire.

Quand certains disent que l'on n'apprend rien à l'armée ! ...

Lors de mon arrivée au P.C. les anciens, qui m'avaient accueilli, m'avaient demandé : - *Sais-tu te servir d'une machine à écrire ?* Sans être un très bon soldat, je connaissais tout de même bien le maniement et le fonctionnement de certaines armes à feu. Dans une unité combattante comme celle-ci, je croyais que cela pouvait m'être utile et intéresser mes interlocuteurs. Ce n'était donc pas la question à laquelle je m'attendais et je répondis bêtement : NON.

- *Que tu ne saches pas t'en servir, cela n'a pas d'importance, tu vas apprendre, mais ne dis jamais NON. Si des gradés t'interrogent, tu réponds « OUI, bien sûr ». Tu peux, à la rigueur, ajouter « un peu », pour ne pas trop froisser ta conscience. , mais répond toujours de manière positive !*

J'ai d'abord cru à une simple question de principe, un avertissement de mes camarades, pour m'expliquer l'attitude à prendre devant les gradés. Les premiers jours, j'ai été surtout absorbé par la prise de connaissance de tout ce qui concernait la cartographie. N'avais-je pas reçu une affectation de « dessinateur » ? Dessinateur–cartographe, telle était ma fonction et, de plus, cela me passionnait. Quelques jours avant le départ en opérations, mes collègues me rappellent que l'utilisation de la machine fait partie de mes fonctions. Parmi le matériel à emporter, lors de ce genre de déplacements, il y a donc cet engin avec, bien entendu, toutes les fournitures nécessaires à son fonctionnement. Ce n'est pas pour rien que notre service s'appelle « Secrétariat du P.C. » Nous sommes des « secrétaires », il faut bien s'y faire.

En 1960, rares sont les femmes qui font un travail d'hommes. Quant aux hommes qui font un travail de femme ! Pour beaucoup, il semble impensable que cela puisse exister !

A l'armée, toutefois, tout est possible. Il faut dire que les A.F.A.T (les Auxiliaires Féminines de l'Armée de Terre) ne sont pas nombreuses et réservées aux grands Q.G. Il faut donc bien que quelques-uns d'entre nous s'occupent de tous les travaux administratifs. « Dommage », disent certains qui préféreraient, certes, des présences féminines. « Heureusement » disons-nous dans notre service

où, conscients d'être des privilégiés, nous apprécions d'avoir, grâce à cela, les « pieds au sec ».

Il n'en reste pas moins vrai qu'utiliser une machine à écrire est, d'une façon très générale, considérée comme « un boulot de gonzesses ». Par notre proximité avec le commandement, nous sommes forcément jalouxés. Compte tenu de cela, certains de nos camarades, qui ne sont qu'un peu moins privilégiés que nous, ne nous privent pas de leurs sarcasmes. Petits problèmes que, personnellement, je traiterai rapidement. Cela ira, pourtant quelquefois, jusqu'à des échanges de coups de poings. Ces mêmes problèmes, jalousie et sarcasmes, j'aurai aussi à les subir de la part des « sous-off ». Là, naturellement, ce sera plus difficile à régler. Je n'y parviendrai, définitivement, qu'au bout de plusieurs mois.

Nos machines sont assez anciennes, pour ne pas dire « antédiluviennes ». La plupart sont des « Remington » avec un clavier « Anglo-saxon ». Je me suis laissé dire qu'elles provenaient des surplus américains de la guerre. Quelle guerre, disons-nous ? La guerre de Sécession peut-être ? La frappe nécessite une certaine énergie, surtout si l'on veut bien marquer les copies à travers le papier carbone. Dans les premiers temps, à la suite des exercices, j'aurai le bout des doigts endoloris. Je ne veux parler, bien entendu, que des seuls index. Car, malgré tous mes efforts et malgré la « méthode » dont je dispose, je n'arriverai jamais à taper qu'avec deux doigts. Pour compliquer les choses, il y a quelques machines avec un clavier français. Très pratique pour s'embrouiller cette trop célèbre « exception française » !

Des années plus tard, quand « les machines à cartes perforées » seront devenues des « ordinateurs personnels », je repenserai à ces soirées passées au P.C. d'Aïn Abid à apprendre la dactylographie. Au moins n'ai-je pas perdu mon temps en Algérie ! J'arriverai, bientôt, à taper assez vite, toujours avec deux doigts. Cela, aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes, m'est encore des plus utiles.

Il est heureux que, pour ma première opération, je sois accompagné par mon collègue « quillard ». C'est lui qui se chargera des quelques travaux de frappe qu'il y aura alors. Plus tard, bien sûr, je devrai prendre la relève et, j'éprouverais quelques difficultés à me former à ce travail de « gonzesses ».

Prises de contact.

En attendant ce premier départ en opération, je complète ma connaissance de notre base en visitant, au fil des jours, les différents services qui s'y trouvent implantés.

Un des services, parmi les plus intéressants, se nomme : « les transmissions ». C'est le service chargé d'assurer l'ensemble des moyens radios. Une permanence assure la communication, à toute heure du jour et de la nuit, avec le G.Q.G. de Constantine. Certains échanges s'effectuent encore en Morse, d'autres en « phonie ». A côté, les techniciens du « chiffre » s'affairent au codage et décodage des messages les plus importants. Ils ont, pour cela, d'étranges machines à manivelles qui leur permettent d'effectuer rapidement (relativement) le cryptage des communications. D'autres, encore, procèdent à l'entretien du matériel radio. Les transistors viennent à peine d'apparaître et, si l'on trouve des récepteurs à acheter dans le commerce, cette nouvelle technologie n'est pas encore introduite dans le domaine militaire. Ici, nous en sommes encore aux postes à lampes, du moins ces dernières sont-elles miniaturisées. C'est ce qui s'appelle des « Mini watts ». C'est aussi ce qui explique le nom du chien du service transmission.

Dès l'entrée dans ce service, une impression d'activité fébrile est ressentie. Si le visiteur vient ici, pour la première fois, il n'est pas rare de voir apparaître un soldat tenant un paquet de câbles électriques. Il semble tellement empêtré dans tous ces fils que lorsqu'il dit : - *Machin ! Tu peux me tenir ces deux là ?* on ne peut que s'empresser de saisir les extrémités des câbles qu'il nous tend.

Je précise, tout de suite, que je ne me suis pas laissé prendre à ce genre de plaisanterie. Elle n'est pas sans me rappeler le bizutage qui se pratiquait à mon lycée technique. Celui qui, trop naïf, tombe dans le piège fait immédiatement un bond en l'air et lâche une bordée de jurons. Les rires fusent alors, certains se tapent sur les cuisses et crient : - *Il est passé à la gégène ! Il est passé à la gégène ! ...*

La gégène, c'est une génératrice de courant qu'un gars, placé en retrait, s'est mis à tourner avec frénésie dès que le visiteur se trouve, bien involontairement, branché. Il s'agit d'un courant continu de 48 V. Rien de bien dangereux mais c'est tout de même parfaitement désagréable.

Cette fameuse gégène alimente beaucoup de conservations entre soldats. Combien de fois ne m'a t'on pas dit : - *Tu vas partir en opération ! Tu vas voir fonctionner la gégène...* C'est, bien sûr, le matériel employé pour rendre les prisonniers plus loquaces. L'intérêt de ce matériel est que, sur le terrain, il est disponible pour les besoins des transmissions et qu'il est donc utilisable pour d'autres besoins. Paraît-il que le général Massu se l'est fait appliquer à lui-même pour démontrer que ce n'était pas vraiment méchant. C'est, du moins, une des légendes qui court sur ce personnage célèbre.

Autre lieu intéressant à visiter : Le chantier du réfectoire. En effet, nous avons vu que la base ne dispose pas de lieu pour les repas des soldats. Les officiers ont leur mess. Les sous-off ont leur popote. Pour les soldats, ni réfectoire, ni foyer d'ailleurs. En vérité, cela ne nous pose pas de problème car chaque service s'est

installé un coin pour prendre, tranquillement, les repas que nous allons chercher aux cuisines. Les sous-officiers, l'Adjudant de compagnie surtout, aimeraient bien qu'un tel lieu existe car c'est un bon moyen de réunir les hommes de troupe et de les tenir un peu plus en mains.

Le chantier en cours annonce une sorte de grand hangar qui pourra servir, sans doute, à bien d'autres usages. Les murs commencent à peine à sortir du sol. A proximité, sont entreposés des éléments de charpente, des fermes pour être précis. Ces pièces, ainsi couchées au sol, semblent gigantesques. Je me demande d'où cela peut provenir ? Un gars du chantier, voyant mon regard interrogateur, me dit : - *C'est de la récup. ...*

Le chef de chantier est l'adjudant de compagnie lui-même. Des soldats travaillent là, ainsi que des ouvriers arabes. Ces derniers, payés par l'armée française, sont plus particulièrement chargés de préparer les briques. Les uns apportent des brouettes remplies de boue argileuse qu'ils vont chercher dans le lit de l'oued. Les autres remplissent d'un mélange de boue et de paille des sortes de moules en bois. Ils compriment les planchettes des moules pour en expulser l'eau et alignent les briques molles, ainsi obtenues, sur le sol. C'est la chaleur du soleil qui va les « cuire ». Il ne reste plus, ensuite, qu'à prendre les briquettes séchées pour monter les murs en utilisant encore de la boue liquide pour coller l'ensemble. Le tout ne donne guère une impression de grande solidité, ni de sérieux, compte tenu du poids que représenteront les fermes une fois l'ensemble monté. Un jour, contemplant ce chantier, je ne peux m'empêcher d'émettre un doute, en forme de sarcasme, sur ce qu'il pourra en résulter en cas de pluie. Ma remarque est, malheureusement, tombée dans l'oreille de l'adjudant, la réaction est immédiate : Il m'en donne pour son grade et je préfère ne pas insister.

Le tour de ville est, tout de même, vite fait. L'agglomération n'est pas si grande. Pourtant, durant toute cette période d'oisiveté, je ne pousserai jamais jusqu'à l'O.R. Ce sigle désigne le service dirigé par l'Officier de Renseignements. Celui-ci étant, bien évidemment, en vacances pour l'instant. Nous voyons bien, quelquefois, passer Jeeps et camions, qui, me dit-on, sont ceux de ce service. Ils résident à une extrémité de l'agglomération où je ne me suis pas encore aventuré. Il ne semble pas qu'il y ait quelque chose à voir dans cette direction, sinon des terrains vagues et des champs. Peut-être, d'ailleurs, n'y a-t-il pas seulement qu'un manque d'intérêt à cela. ? Un peu d'appréhension aussi. L'O.R. n'est ce pas, par définition, les gens chargés de récupérer des renseignements auprès des prisonniers. Ce service est aussi constitué par une « harka », c'est-à-dire un groupe d'arabes que l'on nomme « harki ». Je n'ai pas encore, jusqu'ici, pu connaître ces

gens et quelques idées préconçues, que je ramène de métropole, m'empêchent encore de les apprécier à leur juste valeur.

Je suis donc loin de supposer que ces gens-là compteront bientôt parmi mes meilleurs copains.

Dans la région d'El Milia Le 14-09-60

Chers Parents,

C'est hier matin qu'a eu lieu le départ en opé. A Aïn Abid, le temps était couvert et il ne faisait pas chaud dans les camions et les Jeeps à 6 heures du matin. Nous sommes passés par Constantine pour aller jusqu'à El Milia. De Constantine, en passant sous le pont d'El Katanra, l'on a littéralement l'impression de s'envoler, tant la région est située bien au-dessous de la perspective de la route.

C'est, d'ailleurs, un vol particulièrement mouvementé qui nous conduit jusqu'au fond de l'oued en basculant d'une fesse sur l'autre à chaque virage. Après El Milia, nous prenons les pistes et le paysage se voile derrière des nuages de poussière. Enfin, après les chaos et les bosses, c'est, pour le P.C., le repos. Tandis que les compagnies vont « crapahuter » pendant toute la journée et toute la nuit, dans une région de montagnes peu élevées mais escarpées et coiffées d'une végétation très dense d'amandiers et de genévriers. Dans ce massif il y avait, paraît-il, 3 ou 4 groupes d'environ 35 « Fells » qui auraient, récemment, fait quelques coups payants du côté de « Collo ».

Alors que ces derniers jours, il faisait plutôt frais, du moins à Aïn Abid, c'est maintenant une chaleur accablante qui nous apporte des torrents de mouches et soulève des tourbillons de poussière. Je plains sincèrement les gars qui doivent fouiller la région dans ces conditions et ne regrette pas ma fonction, bien qu'ignorant encore en quoi elle consiste réellement.

Le P.C. est stationné dans un « Bordj », tenu par une compagnie de la « Colo », et le courrier est seulement distribué par un « Piper ». Aussi, la liaison hebdomadaire de l'approvisionnement étant arrivée, je termine ma lettre immédiatement.

La suite au prochain numéro. ...

Bons baisers à tous.

Louis-René

Septembre 1960.

Massif de COLLO. Cote 120



1960_09_020 Un camarade et collègue dessinateur.



1960_09_040 Le même camarade devant le Bordj de la cote 120.



1960_09_050 Toilette matinale au Bordj, en construction, de la cote 120.

« En opé » Le 16-09-60

Bonjour à tous,

Les opérations continuent par un temps couvert mais orageux et lourd. Depuis hier matin, c'est un défilé continu de «bananes» et autres «hélico», déposant des gars aux quatre coins des montagnes.

Le P.C. est installé dans un «bordj» en construction. Nous sommes situés sur une faible hauteur barrant la vallée entre les murailles abruptes des montagnes. J'ai, enfin, depuis hier, une mission officielle : «Observateur». C'est ainsi que je passe mes journées, en haut de la plus haute tour du poste, à observer les djebels alentours et les évolutions des sections qui ratissent la forêt. J'ai, comme matériel, une lunette binoculaire, espèce de gros engin sur trépied et ressemblant de loin à un périscope, une planche à dessin pour situer mes observations, une paire de jumelles et un fusil mitrailleur. J'ai donc, pour mission, de regarder se poser les «Sikorsky» et de signaler, aussitôt, le moindre mouvement suspect de Fells. En fait, nous sommes à deux pour faire ce travail et encore nos observations sont-elles réduites, car pas une ombre n'apparaît sur les rocs ou les pentes boisées. La région a été «regroupée». C'est-à-dire que toute la population de la région a été ramassée et entassée sous des tentes, entre des barbelés, à proximité du camp. De ce fait, toute la montagne est déclarée «zone interdite» et toute personne, s'y promenant, peut être prise à partie par les armes qui y sont pointées en permanence.

Il faut dire que les 50 rebelles, supposés habiter ces lieux, n'ont guère fait parler d'eux. Malgré les embuscades, les ratissages, les fouilles, les bouclages et même les «tirs à priori» d'une batterie de 4 canons de 105 installée au pied du Bordj, personne n'a encore été appréhendé. Pourtant, la nuit dernière, alors que toutes les sections étaient en embuscade de nuit, un «half-track» qui revenait d'El Milia, il était 23 h, surprit, là où la piste traverse l'oued, une vingtaine de «Fellouses», se baladant à cet endroit où personne ne les attendaient. La mitrailleuse de «50» se mit alors à répercuter son «tam-tam» à tous les échos des rochers. Mais les rebelles eurent vite fait de se disperser dans les broussailles où le véhicule isolé ne pouvait les suivre. Depuis, malgré les patrouilles, on ne parle plus de ces messieurs.

La montagne brûle de tous les côtés. Les mortiers, les canons et les grenades ont vite fait d'incendier les broussailles et l'horizon est vite masqué par ces nuages de fumées. Il est étonnant de constater combien d'habitations, de gourbis ou de mechtas, maintenant abandonnés et en ruines, sont construits sur les flancs et les à-pic. Ce sont, parfois, de vrais villages qui sont bâtis sur d'étroites plates-formes. Tout cela rappelle les chalets et les fermes perchées aux quatre coins des Alpes.

Le «regroupement» fut, pour le bataillon, une source de photos car c'est un spectacle curieux, pour ceux qui arrivent, que de voir ces femmes et ces enfants vêtus de haillons aux couleurs vives et non voilées, porter les lourdes cruches de la corvée d'eau. Mais le plus curieux est encore la distribution de vivres, qui a lieu une fois par jour sous la surveillance de «l'administrateur». Il est distribué environ la valeur d'un quart de semoule par personne et encore faut-il avoir sa carte de travail et ne pas avoir flâné pendant la journée. Heureusement que la semoule gonfle à la cuisson. L'on entend pourtant dire, devant ce spectacle :

- C'est la France qui doit encore nourrir ces gens là.

Par ici il n'y a, ordinairement, aucune liaison par la route. Tant à cause du mauvais état des pistes que du danger que peuvent rencontrer quelques véhicules isolés. Il faut que ce soit, pour le moins, un bataillon comme le nôtre pour se permettre de faire ce voyage. Dans les postes, le courrier ordinaire est jeté par un «Piper» et, environ deux fois par semaine, un hélicoptère «Alouette» se pose pour ramasser les missives. Quant aux vivres et objets lourds, de temps à autre, un «Noratlas» passe et parachute ce qu'il faut.

Nous avons, pour la première journée, goutté aux rations, ce qui n'a rien de bien enthousiasmant. Depuis, l'approvisionnement est arrivé et nous avons de la nourriture normale bien que peu abondante. A l'occasion, si vous avez suffisamment de cartons, j'accepterais volontiers un colis. D'autant que nous sommes en «alerte barrage» et que nous disposons de 2 heures, si l'on nous appelle, pour partir vers l'Est. Ce qui veut dire : Être au régime ration pour quelques temps. Toutefois, attention : Il faut compter, pour un colis, environ une dizaine de jours. Donc, il serait préférable de ne pas mettre de fraises ou de fruits supportant difficilement le voyage.

J'espère que tous trois allez bien et que les champignons poussent aux 8 routes. Peut-être voulez-vous un peu de chaleur ou bien quelques essaims de mouches ?

En attendant de vos nouvelles, je vous embrasse tous bien fort.

Loulou

RATION «TYPE E» (Européens)

MENU E 1

CASSE-CROUTE	DEJEUNER	SOUPER
Café soluble	Bouillon	Potage
Sucre en morceaux	Sardines à l'huile	Pâté
Chocolat	Bœuf assaisonné	Concrète de fruits
	Nougat	Café soluble
		Sucre en morceaux

COMPLÉMENTS. — Boissons en poudre, eau-de-vie, comprimés de purification de l'eau de boisson, dragées toni-hydratantes, papier hygiénique.

En cas d'avarie ou de manquant constaté dans cette ration, adresser la réclamation à :

INSPECTION TECHNIQUE DES SUBSISTANCES - 1^{re} Section
6, boulevard des Invalides - Paris-7^e

En renvoyant la présente fiche.

NEVERS **0502786** PROGRAMME 1960



1960_09_060 Cote 120. Distribution de la semoule au regroupement.



1960_09_070 La corvée d'eau au pied du djebel « OULED TAHAR ARBI ».

Regroupement.

Lorsque j'écris ces commentaires, nous sommes déjà le 24 février 1999. C'est dire que j'ai eu du temps pour oublier... Les questions soulevées, par ma première vision de ce qu'on appelait alors des « regroupements », sont loin et ont été, heureusement, effacées par d'autres découvertes. C'est donc avec un peu de surprise que je relis cette lettre qui me remémore combien j'avais été troublé par ce que je voyais et choqué par les réflexions de certains de mes camarades :

- *C'est la France qui doit encore nourrir ces gens là.*

En fait, la recherche d'un équilibre, entre la sauvegarde des populations et la sécurité du pays dont l'armée était chargée, présentaient un problème complexe. La solution militaire à ce problème s'appelait : **regroupement de la population**. Reportons-nous donc au moment où, pour la première fois, en Algérie, je vois un de ces fameux regroupements.

Le lieu-dit « cote 120 » se situe au milieu d'une petite dépression, au pied des montagnes constituant le massif de Collo. Cette zone de terrain au relief modéré est, quand nous y arrivons, un vaste chantier. Des unités d'infanterie et d'artillerie sont installées là et procèdent à la construction d'un « *bordj* » sur une petite élévation au milieu de la plaine. C'est cette fortification qui correspond précisément à la « cote 120 ». Autour s'étendent d'autres aménagements qui sont aussi en cours : D.Z. pour les hélicoptères et les avions légers (Piper), bâtiments divers que nous n'identifions pas encore. Toute une zone est réservée à une sorte de campement fait de tentes militaires. Cette zone est bizarrement entourée de clôtures de barbelés. Les chemins, qui y mènent, sont également bordés de gros rouleaux de barbelés. A l'intérieur, vont et viennent des individus en civil : beaucoup de femmes et d'enfants, certes, mais aussi des hommes. L'ensemble peut évoquer facilement un univers concentrationnaire.

Au P.C., nous sommes plusieurs « bleus » à être intrigués par ce campement. A nos questions, il est répondu d'une manière blasée : « C'est le regroupement ». Réponse souvent accompagnée par un haussement d'épaules, comme si cela était l'évidence même et qu'il n'y avait pas de commentaires à en faire. Dans un premier temps, nous nous contentons d'observer, depuis notre poste, cette population qui vit là, à côté de nous, mais qui nous semble singulièrement isolée.

Chaque matin, ce « village de toile » s'anime. Le campement se réveille et, bientôt, les hommes vont aller travailler dans la campagne et sur les pistes. Pour cela, des soldats français les accompagnent, le fusil à la bretelle, sans que l'on sa-

che vraiment s'ils sont là pour surveiller les travailleurs ou simplement pour les protéger.

Peu d'animation le reste de la journée : Les enfants vont à l'école, les femmes vont à la source pour la corvée d'eau. L'école est, bien entendu, faite par un appelé, sous une grande tente. L'après-midi, compte tenu de la chaleur ou des habitudes quand il ne fait pas chaud, c'est la sieste.

Une fois par jour, en fin d'après-midi, l'animation devient plus importante. C'est l'heure de la distribution des vivres. Les longs rouleaux de barbelés, que nous avons vus, conduisent à une petite baraque où se situe l'administrateur de la S.A.S. Ces barbelés sont, en fait, destinés à contenir la population qui fait la « queue » en attente de la nourriture. L'ensemble de la distribution se fait dans le calme, voire même, semble-t-il, avec une certaine indifférence ou, plus probablement, avec un certain fatalisme. Un soldat pointe sur un papier ceux qui passent. Un autre soldat plonge un quart dans un sac de toile contenant de la semoule de blé et le verse dans les récipients présentés par chaque famille. Il compte soigneusement le nombre de quarts distribués en fonction du nombre de parts auxquelles chacun à droit.

Bientôt, nous ne nous contenterons pas de regarder de loin. Nous irons voir et photographier. La distribution offre, au sens propre, un spectacle coloré. Si les vêtements ne sont tout de même pas des haillons, comme je le dis dans mon courrier, ils n'ont pas l'aspect du neuf. Pourtant, les femmes sont, la plupart, habillées de couleurs vives et, qu'elles soient jeunes ou vieilles, elles ne sont pas voilées. Les enfants nous sourient mais la conversation est difficile car, s'ils vont à l'école, leur français reste très limité. Quant aux adultes, ils ne parlent vraiment pas notre langue. Pourtant, il ne semble se dégager de cette population, tout de même soumise, ni haine ni peur.

Nous discutons avec les soldats qui s'occupent d'eux. Ce regroupement n'est pas vraiment des plus récents, peut-être date-t-il du début de la guerre ? Ce qui est récent, c'est la constitution de la S.A.S. Les bâtiments, en cours de construction, que nous apercevons de l'autre côté, c'est le futur village, il y aura une école en dur, un dispensaire... c'est ainsi que j'apprends que les habitants du regroupement sont des Kabyles (le massif de Collo fait partie de la petite Kabylie). Ceci explique, paraît-il, les vêtements aux couleurs voyantes et les femmes non voilées.

Par ce premier contact, j'ai, avant toute chose, été saisi par l'absence totale de respect humain que représentaient le déplacement de ces populations de montagnards et leur entassement dans des camps entourés de barbelés. Certes, il ne s'agissait pas, là, de camps de concentration, les barbelés participaient à la protection de la population et devaient éviter les intrusions des rebelles la nuit. De jour, la population pouvait parfaitement en sortir. Ils ne devaient, toutefois, pas regagner

leurs montagnes. Ceci dans leur intérêt, puisque celles-ci étaient déclarées « zones interdites » et qu'ils risquaient, alors, d'être pris eux-mêmes pour des rebelles.

Jusqu'ici, j'avais connu une population autochtone, celle d'Aïn Abid, qui vivait librement, et dignement, aux côtés des européens et des militaires. Cette dignité, nous la ressentions involontairement au point de les appeler des « Arabes ».

Ici, ce ne sont plus des Arabes mais des « *bougnouls* ». Les mots, que nous employons par réflexes, sont malgré tout révélateurs de la façon dont nous les considérons. Cette population, parquée comme du bétail, a perdu une bonne part de sa dignité. Ajoutons à cela que ce sont des peuples qui, apparemment, durant 130 ans, ont vécu isolés dans leurs montagnes. Ils ont ignoré, et ont été ignorés, de la colonisation française. La réflexion de certains de mes camarades, sur ce que la France doit faire ou ne pas faire, me navre particulièrement. Le regroupement de la population à été inventé par des militaires et il me semble normal que l'armée en assume les conséquences qui en découlent. Nourrir des gens à qui ont été supprimées leurs ressources habituelles, et pourtant chiches, venant des cultures montagnardes et de l'élevage des chèvres, cela me semble relever d'un minimum humanitaire.

D'après ce que je comprends, malgré l'ancienneté de la présence française sur ce sol, de vastes régions ont été laissées en l'état : Il s'agit des zones désertiques des Aurès et du Sud mais, aussi, de toute la bande de montagnes côtières, s'étendant de la frontière tunisienne à la grande Kabylie comprise. Ces zones, je serais tenté de dire « ces réserves », ignorées des français, ont naturellement servi de base arrière à l'implantation rebelle dès que, ce qui ne semblait initialement qu'une simple révolte, a pris l'importance d'une guerre (disons à partir de 1955 à 1956). Cette situation était alors désignée par l'expression de « guerre subversive ». Dans ce type de guerre, selon Mao, le révolutionnaire devait se sentir au milieu de la population, comme « un poisson dans l'eau ».

Dans un premier temps, nos stratèges décidèrent d'utiliser des pêcheurs pour éviter que le poisson prolifère. Cela a conduit au « Quadrillage ». La présence militaire française devait se faire sentir en tous lieux, y compris dans les zones les plus reculées. Des postes (de pêche) isolés ont ainsi été installés un peu partout, ce qui a conduit à un grand gaspillage des effectifs et à une totale inefficacité, sur le plan de la sécurité. Vint alors la deuxième idée géniale de nos stratèges : Retirer l'eau pour que le poisson crève la gueule ouverte. Les zones, ainsi désertifiées, étant déclarées « interdites », pouvaient, de cette façon, être traitées avec des moyens lourds.

Cette nouvelle stratégie, jointe à la construction et au renforcement des barrières frontaliers, devait se révéler payante et permettre le nettoyage en profondeur

qu'ont été les grandes opérations dites « pierres précieuses ». Nous en voyons maintenant le résultat puisque le FLN n'est plus capable d'aligner, même dans ces régions, des Katibas comme cela avait été le cas durant une certaine époque.

Bien entendu, l'aspect humain ne pouvait, dans un premier temps, être pris en compte. Il le serait sans doute plus tard avec le développement et le renforcement des SAS. Aujourd'hui, seul le résultat militaire compte et c'est un beau résultat.

Voilà donc ce qu'il ressortait de nos discussions, non seulement entre bleus et anciens, mais surtout avec les officiers du bataillon qui ne se privaient pas de dénigrer l'absurdité du quadrillage et de justifier, du même coup, l'utilité des opérations de regroupements.



1960_09_080 Septembre 1960. Massif de COLLO. Entrée d'un cache contenant 8 tonnes de blé.



1960_09_090 Les mulets sont bien utiles pour récupérer les 8 tonnes de blé.



1960_09_110 Une pause sur le chemin muletier de la cote 335



1960_09_120 Cote 432. Quelques copains qui jouent les baroudeurs.

Cote 120 Le 22-09-60

Chers Parents,

J'écris vraiment plus vite à la main, sinon mieux, du moins les erreurs ou les ratures ne se remarquent pas trop. J'espère que Melun va bien car ici le vaguemestre n'est pas vraiment à la hauteur. La dernière lettre du 12 n'est parvenue que le 19. D'ailleurs, je n'ai pas attendu de la recevoir pour vous écrire.

Les opérations se poursuivent tranquillement. On sait maintenant, par 2 prisonniers qui ont été pris dans la montagne, que la «Katiba » s'est dispersée. Chaque rebelle essayant pour lui-même de se défilier. Ce qui semble avoir assez bien réussi. Il a été trouvé de nombreuses caches de nourritures et de vêtements : des conserves par dizaines de kilos, de la semoule, de la farine, des fruits, des pommes de terre et près de 8 tonnes de blé dur. Ce blé, en parfait état de conservation et qui a été récupéré à dos de mulet au profit du regroupement, était dans un silo vraiment bien construit : Situé au fond d'un petit ravin, loin des passages habituels, creusé à 2 m sous terre, il comprenait un double plancher avec aération et des parois aux planches jointes impeccablement. Avant hier, une section a découvert toute une série de casemates fortement blindées et bien situées. Il est, d'ailleurs, préférable que les occupants n'y soient pas restés car ils auraient pu y faire une âpre résistance.

Je ne sais pas s'il s'agit de la flotte (une source venant de la montagne) ou des nuits un peu fraîches, toujours est-il que, tous, nous éprouvons le besoin de courir, pour ne pas dire galoper, pour se rendre aux W.C. Nous avons à peine le temps de baisser le pantalon et un sort glorieux est réservé au papier à lettre. Il faut ajouter que le lieu réservé à ces besoins vraiment pressants, est ici très élémentairement construit. Un trou rectangulaire et suffisamment profond, que traversent 6 planches, permet à trois personnes d'y être présentes à la fois. Bien sûr, le tout est en plein air mais c'est, là, un détail qu'il faut traiter avec indifférence. Le plus grave est qu'aux heures de pointes le débit est vraiment insuffisant. Quant aux mouches, puisqu'il y en a partout, il n'y a aucune raison pour qu'il n'y en ait pas là. C'est, d'ailleurs, assez inconfortable de faire deux choses à la fois : Chasser les mouches et ... «la France pousse ! »

On appelle cela : Lieux d'aisances !

Le plus drôle est encore quand le colonel, d'un pas rapide, accourt lui aussi vers cet endroit. Le règlement ne prévoit pas, je pense, que l'on puisse saluer la culotte basse.

Ce matin, j'ai marché. Oui, j'ai fait 2 Kms (un effort). Accompagnant le P.C. léger nous avons grimpé jusqu'à la «cote 335 ». C'est-à-dire jusqu'à un autre petit poste, situé sur un piton, et qui nous permettait de suivre la fouille du djebel Arbi à nos pieds. La vue, du haut de ce blockhaus, était vraiment magnifique, un panorama complet du massif de « Collo » s'étalait devant nous. Je regrette qu'au lieu d'un belvédère avec buvette et cartes postales, l'on n'y ait trouvé qu'un mortier de 120 et une mitrailleuse de 50. Je viens, d'ailleurs, d'user ma 3ème pellicule depuis le début de ces opés.

La fouille, ce matin, a donné d'assez bons résultats, en matériel tout au moins : Un fusil de chasse, 1 grenade, des couvertures, des vivres et, tenez-vous bien : une machine à coudre et un vélo, tous les deux en bon état. Ce n'est pas tout : Un veau, immédiatement récupéré, au profit de l'ordinaire de la compagnie qui fit cette heureuse découverte.

Un détail pittoresque : A côté du poste, de la «cote 335 », en gratant un peu le sable, les gars ont fait pousser une rangée de radis, grâce à la récupération des eaux usées et du crottin de mulets. Ce petit jardin de banlieue, en plein paysage méditerranéen, fait un drôle d'effet.

Je viens de recevoir le numéro H.S. de « Science & Vie » mais toujours pas de colis. En attendant de vos nouvelles, je vais donc ici terminer mes écritures manuelles.

Bonsoir et bons baisers à tous.

Louis-René

Cote 120 Le 25-09-60

Chers « noceurs »,

Si dimanche prochain l'Alsace vous paraît trop humide, ce que je ne souhaite pas, je vous invite à faire un tour dans ce coin, car il ne manque pas de soleil et le pays est superbe. Bien sûr, pour 8 jours, cela fait un peu loin et le « fossé Rhénan » est, de nos jours, plus paisible.

Quel est votre programme pour cette sortie ? J'espère que vous irez jusqu'à Strasbourg et que Francette pourra vous faire visiter ce qu'elle a vu au mois de juillet. A propos ! Ces photos en couleurs sont-elles développées et réussies ? Si c'est affirmatif, il sera sans doute possible de me les faire examiner. Vous pouvez garder les photos que j'ai expédiées. Ici, les développements sont assez longs car il faut trouver l'occasion d'aller à Constantine. Pour le moment, bien sûr, il n'en est pas question. Mais, le plus grave, est que les 3 pellicules, que j'avais en réserve, sont maintenant utilisées alors qu'il me reste pas mal de photos à faire dans le coin.

Hier, le P.C. léger s'est de nouveau déplacé : Après un parcours en camion, nous avons traversé 'l'Oued El Kebir » à « pieds secs ». Cette expression ne veut d'ailleurs rien dire car les « pataugas » avaient pris une certaine quantité de flotte.

Le P.C. éprouve toujours le besoin de se placer sur le piton le plus haut afin de bien assurer les liaisons radio et de voir, le plus possible, les mouvements s'effectuer. Nous sommes donc partis en direction de la « cote 432 », distante de 6 bons Kms ; de quoi piquer une bonne suee ! Le pire est que, sous le chaud soleil matinal, les sommets apparaissaient, les uns au-dessus des autres, d'une façon vraiment décourageante. Quel horizon du haut de ce djebel ! Des montagnes à n'en plus finir, couvertes de forêts épaisses ou cendrées de larges bandes brûlées. Des traits de brumes, dorées par la lumière matinale, masquaient encore l'oued et les profonds ravins qui y descendent.

Une végétation, très dense, montait jusqu'à 50 m du sommet. Ce dernier étant couvert d'herbe rase et de cailloux. Nous étions installés à la lisière, à la recherche de l'ombre, depuis quelques instants, quand j'entendis un bruit de branches et feuilles remuées. Il ne fallut faire entendre que le son caractéristique du fusil que l'on arme pour que retentisse une véritable cavalcade à travers le maquis, sans toutefois que l'on puisse rien y

voir. Probablement, quelque gros animal, pas forcément un sanglier, était là en surveillance.

Pour redescendre, nous n'empruntâmes pas le « coupe feu » qui nous avait, dans une certaine mesure, facilité la montée mais, au contraire, un petit sentier au travers de dangereuses haies de cactus, (qui s'y frotte s'y pique) puis en pleine brousse. Nous traversâmes d'épais buissons formés d'épiniers de toutes sortes et auxquels les équipements s'accrochaient de toutes parts, de touffes parfumées de menthes géantes, de fougères et de ronces et de « je ne sais » quels végétaux encore, où il fallait nous glisser à quatre pattes et où la visibilité n'excédait guère 1 mètre. Ce fut donc une journée bien remplie.

Le dimanche, en Algérie, ne se distingue en rien des autres jours. Toutefois, pour ces opérations, celui ci est consacré à une « remise en condition », autrement dit c'est un jour de repos. Nous avons, ce matin, été nous décrasser dans l'oued et nous comptons bien pouvoir y retourner, cet après-midi, pour pêcher à la grenade. Par ici, s'il n'y a pas de pommes, les figues de barbarie abondent. Seulement voilà, il y a toute une méthode, que j'ignore hélas, pour pouvoir les déguster : Si les feuilles sont armées de redoutables pointes, les fruits eux sont enduits de minuscules mais nombreuses aiguilles et l'on a un mal fou à s'en débarrasser.

*Personne ne sait, pas même le Colonel, si l'on doit rentrer bientôt à Aïn Abid, car, devant le peu de succès de l'opération « **Rubis II** », il est fort possible que le général décide de prolonger le camping dans ce massif.*

A la base, un pyjama me serait, en effet, très utile ainsi que des slips car les élastiques de ceux-ci cassent et je ne sais comment les remplacer. J'avais, au départ, complètement oublié de prendre des gants de toilette aussi ai-je dû en acheter à Constantine. Vous devriez essayer la haie de cactus pour remplacer les lauriers à Dammarie. Je ne sais si la croissance en est plus rapide mais c'est en tout cas très efficace.

Sur ce, bons baisers à tous et à la prochaine correspondance.

Loulou



1960_130 Massif de COLLO. En opérations Cote 120. La garde

« Cote 120 » : La corvée de pain.

Le P.C. est installé, depuis quelques jours déjà, à la « cote 120 ». Je dis bien « cote », sans accent circonflexe, car ce mot exprime l'altitude du lieu qui est ainsi « coté » sur les cartes d'État-major.

Nous sommes donc, là, en bivouac dans un endroit difficile d'accès et les réserves de nourritures commencent à s'épuiser. Nous devons, maintenant, passer aux rations. Le principe étant : Une boîte de ration individuelle et une portion de pain, par homme et par jour. Fort heureusement, comme toujours en opération, la réserve de rations est conséquente et est prévue pour nourrir tout le Bataillon pendant plusieurs jours. Le pain, par contre, commence à diminuer et il va falloir, bientôt, passer chez le boulanger...

Bien sûr, par ici, le boulanger c'est « *l'appro* ». Par ce mot, nous désignons les « services d'approvisionnements », chargés de fournir la nourriture quotidienne aux cinq cents et quelques milles hommes qui « pacifient », présentement, le terri-

toire algérien. Un après-midi où, mon collègue dessinateur et moi-même, traînons notre oisiveté du côté des tentes servant de P.C., nous entendons une conversation un peu vive entre le Colonel et l'Adjudant de compagnie.

Ce dernier vient de recevoir l'ordre d'aller chercher le pain. Un ordre est un ordre, il ne saurait être question de le contester puisque nous sommes à l'armée. Toutefois, à ce que nous comprenons, l'Adjudant semble contrarié par la faiblesse de l'escorte qui lui est accordée pour cette expédition. Il se verrait très bien accompagné par le « *half-track* » mais le blindé est occupé sur une autre affaire. Outre le camion nécessaire pour le transport du pain, il n'est autorisé à prendre qu'une Jeep avec radio pour rester en liaison « au cas où... ». Il réussit tout de même à obtenir quelques gars supplémentaires pour le protéger.

L'Adjudant sort de la tente, il est blanc et en sueur. Il ne fait pourtant pas si chaud ! Il tombe sur nous, qui semblons un rien goguenards. Un seul dessinateur suffit au P.C. et je suis un « bleu ». Me voilà donc réquisitionné pour une « corvée de pain ». Cela m'apprendra à me trouver là où il ne faut pas. J'aurais mieux fait de faire la sieste dans ma tente.

Le convoi se forme. Devant : La Jeep avec l'Adjudant, le chauffeur et le radio. A la suite, le G.M.C. avec, à l'avant, le chauffeur et un Sergent-chef, copain de l'adjudant. A l'arrière du G.M.C., nous sommes 4 soldats à embarquer pour servir de supplément d'escorte.

Tous les quatre, « désignés volontaires », nous « rouscaillons » quelque peu. Tous les soldats de toutes les armées du monde sont, sans doute, plus ou moins râleurs. Étant soldats et appelés, et Français de surcroît, râleurs nous le sommes particulièrement.

- Il nous emmerde ce con... Il a peur pour ce qu'il a entre les jambes... vous avez vu il était blême de trouille... .

- Et puis cette connerie... servir d'escorte dans un camion bâché ! On ne risque pas de voir venir les Fells de cette façon. Heureusement qu'il n'y en a plus beaucoup !

La conversation continuera, quelque temps encore, sur ce ton.

Enfin, après un très long temps de voyage, nous quittons la piste et roulons sur une vraie route goudronnée. Nous arrivons à un centre régional d' « appro », qui doit se situer à proximité d'El Milia, je pense.

Dans ce centre, nous nous dirigeons vers la boulangerie. Cela se passe dans un grand hangar. Une odeur de pain chaud assaille nos narines. Des collines de boules, à la croûte dorée, se présentent à l'intérieur de cet abri. Tout cela ouvre brusquement notre appétit. Il faut avouer que le pain que fabrique l'armée, pour nous nourrir, est particulièrement bon. Nous ne sommes pas, aussi bien les uns que

les autres, du genre à faire des compliments sur les conditions de vie qui nous sont imposées. Le pain, lui, recueille tous les suffrages, même des plus récalcitrants. Il nous est fourni sous forme de grosses boules à la croûte épaisse et craquante qui protège une mie tendre et savoureuse. De quoi en avoir l'eau à la bouche !

Autant que je m'en souviens, une boule doit nourrir une personne pendant 8 jours. Bien entendu, le pain se conserve bien durant ce temps, à la condition de ne pas entamer la boule. Il faut donc, chaque jour, procéder à la distribution d'un 8ème de boule pour chaque soldat. Aujourd'hui, nous devons donc charger la ration de pain nécessaire pour le Bataillon pendant une semaine, soit, compte tenu de l'effectif en opération, environ 700 pains.

Dès notre arrivée, l'Adjudant et son copain le chef, ont retrouvé un autre Adjudant s'occupant de cette « *appro* ». Que font deux Adjudants quand ils se rencontrent ? Ils vont boire une mousse ! (Une, ou plusieurs).

Pendant ce temps, sous le contrôle, plus que théorique, d'un appelé chargé de surveiller la distribution, nous chargeons le G.M.C.. Nous comptons les pains 10 par 10. :

- *Chez moi, on compte 10 et on prend 12.*

Je ne sais plus qui a lancé cette idée, mais nous le prenons au mot et respectons, de cette façon, scrupuleusement les quantités. Quand nous avons fini de charger, ce que nous croyons être une bonne mesure, le responsable de la distribution, qui a fait semblant de ne rien voir, nous dit d'en prendre encore une centaine de plus pour faire le complément. Voilà, c'est chargé, Nous aurions eu du mal à en mettre beaucoup plus.

Les sous-offs reviennent. Nous pouvons partir. Au moment d'embarquer, nous avons un instant d'inquiétude devant le chargement et posons une question à l'Adjudant. - *Et nous ? ... on va où ?* Il hausse les épaules et nous montre le camion bâché - *Dedans, au-dessus !... Allez oust !*

N'ayant pas d'autre choix, nous escaladons les ridelles et tentons de marcher, avec nos grosses rangers, sur l'amoncellement de boules tendres et craquantes. Nous nous enfonçons, d'abord, puis nous écroulons et nous étalons de tout notre long sur ce matelas d'un genre particulier. Le véhicule s'ébranle, nous sommes incapables de trouver des points d'appui stables. Nous roulons d'un bord sur l'autre. Notre situation doit être des plus cocasses. Nous l'apprécions comme telle et partons d'un énorme fou rire. Cela vaut la peine de voir les têtes, des uns et des autres, émerger de cette étrange piscine. Au bout de quelques Kms, surtout lorsque nous abordons la piste, les soubresauts du véhicule nous enfoncent encore plus dans cet élément. Nos armes ont disparu. Elles ont coulé à pic sous les boules. Comme dans les sables mouvants, il ne faut pas tenter de se lever ou de s'asseoir. Couché sur le dos ou le ventre, nous pouvons tout de même surnager.

C'est dans cette situation que l'un de nous dit alors : - *Les gars, il ne faut pas se laisser abattre !* L'on n'en attendait pas moins d'un militaire. Pour confirmer ses paroles, il sort, de ses poches de treillis, une réserve de conserves provenant des boîtes de rations. Sardines à l'huile, Thon, pâtés, rillettes. Il y a, là, tout ce qu'il faut pour quatre et pour une collation conséquente. Les couteaux sont vite sortis. Nous entamons, avec ardeur, les belles miches et étalons nos denrées sur d'énormes tartines. La bonne odeur du pain dans laquelle nous nageons, au sens propre, nous a mis, naturellement, en appétit et nous dévorons à belles dents. Pour éviter l'entame, dont la croûte est un peu plus dure, chacun a coupé une michette en deux et en a pris, au centre, les tranches les plus belles. Les moitiés, que nous reposons, ont vite fait de disparaître avec les soubresauts. Peu importe, ce goûter ne se fait pas sous le signe de l'économie.

Il ne nous manque que quelques canettes. L'huile des sardines est, quant à elle, généreusement répandue, non seulement sur la mie du pain, mais aussi sur les mains et les treillis. La farine, qui poudre les boules, nous permet de talquer nos vêtements et d'essuyer un peu cette huile en excédent. Les livraisons, aux compagnies, des quantités de pain prévues, auxquelles nous rajoutons un « rabiote » conséquent, nous permettent, bientôt, de retrouver la « terre ferme ». Je veux dire le fond du camion... et nos armes par la même occasion. Il est heureux que le comptage à l'embarquement ait été si généreux : Le « petit gaspillage », auquel nous nous sommes livrés, n'aura pas de conséquences visibles.

Il nous restera, de cette « mission », simplement un bon souvenir de camaraderie. Ce que nous appellerons « **Une bouffe entre copains** ».

Altitude : 813 m. Le 26-09-60

Chers Parents,

Nous venons ce matin de déménager. Tout le bataillon s'est porté un peu plus au Nord, dans la presqu'île de Collo. Il a fallu grimper drôlement pour arriver jusqu'ici. Les camions ont emprunté une route du genre : « montée au point sublime » des gorges du Tarn. Inutile de dire que plus d'une manœuvre fut nécessaire au long convoi pour franchir les obstacles divers : Virages serrés, lits de torrents, etc.... Le P.C. est de nouveau installé dans un Bordj, situé sur un piton à l'altitude de 813 m.

D'ici, le paysage est vraiment splendide. A part deux autres pitons qui culminent vers 950 m. au Nord, vers le centre de la presqu'île, la vue est très dégagée et l'on aperçoit la mer, d'une part à l'Ouest c'est-à-dire au large de l'estuaire de l'oued Zhour et, d'autre part, à l'Est où s'étend la large plaine rase de Collo. Au Sud, la vue se perd de sommets en sommets dans les brumes des lointains. On y aperçoit, pourtant, encore les toits de tôle ondulée, qui scintillent, de notre ancien campement distant de 25 Kms à vol d'oiseau. Inutile de dire qu'avec la lunette binoculaire, il y a de quoi regarder. J'ai même aperçu, cet après-midi, un bateau au large de Collo et, ceci, fort nettement.

La forêt, ici, est magnifique et rappelle assez celle de Fontainebleau, car, à part le chênes-lièges célèbres dans cette région, il y a toutes sortes d'essences d'arbres : Merisiers, châtaigniers et chênes ordinaires. De plus, le sous-bois est assez dégagé et est composé de fougères et d'herbes. J'ai remarqué une sorte de fleur vraiment curieuse : les feuilles sont petites, à peu près de la taille et de la forme des jacinthes; quant à la plante, elle atteint facilement 2 m. de hauteur, se composant d'une longue tige, sur laquelle fleurit un fuseau de petites corolles blanches ressemblant un peu aux « ornithogallum ». Le bulbe, lui-même, mesure près de 10 cms de diamètre. Ces plantes pullulent dans la région.

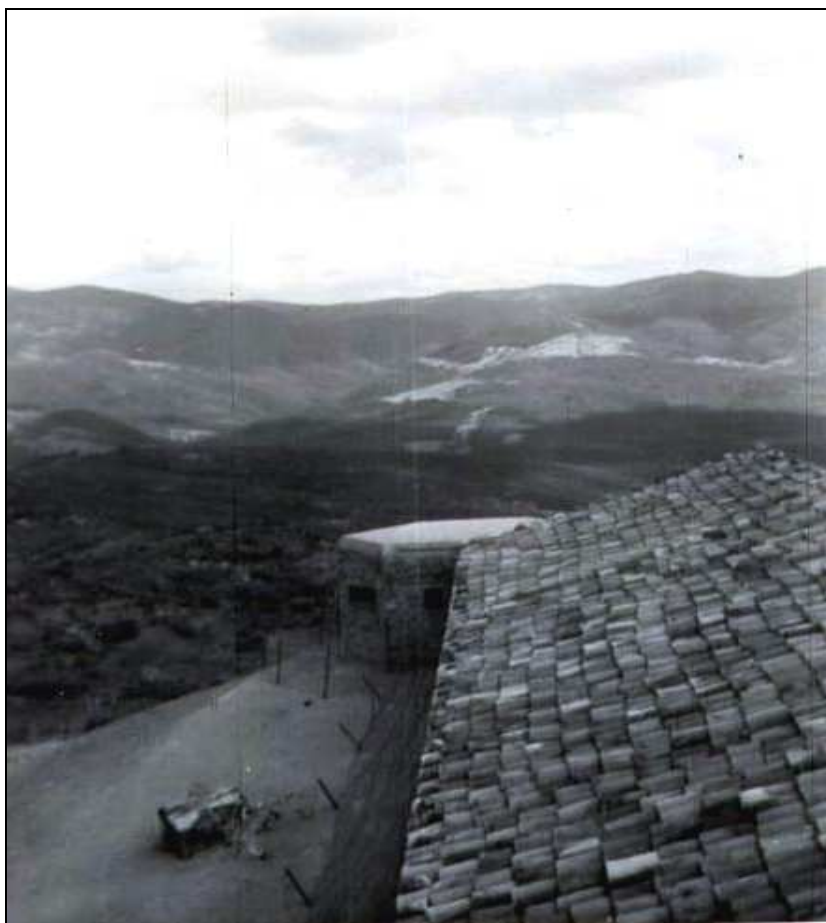
L'opération a bien débuté, ce matin, par la prise de deux rebelles et de nombreuses caches ont été découvertes ; mais cette fin d'après midi n'a rien donné et il semble bien que, pour cette fois, c'est fini. Nous rentrerons probablement, sauf ordre contraire, mercredi à Aïn Abid. Ce qui est néces-

saire car le linge commence à être plutôt sale. Quant à nous-mêmes, si nous nous sommes lavés dans l'oued hier, la poussière de la route nous a vite ré-imprégnés.

Je viens de recevoir une lettre de Jeannot qui me parle de Vol à Voile. Je compte y répondre dès que l'on sera de retour à la base.

J'espère que tout va bien à Melun et que vous préparez le voyage. En attendant d'avoir de vos nouvelles, recevez donc, par «alouette», mes meilleurs baisers.

Loulou



1960_09_180 Cote 335 : Djebel « OULED TAHAR ARBI » Le poste vu de la tour de guet.



1960_09_220 Col du MELAB. Notre bivouac à la cote 813.

« Les feuillées »

Pour aborder le massif de Collo par l'Ouest, il est nécessaire de traverser la plaine formée par l'embouchure de l'Oued Zhou. Région inculte et insalubre, formée de marécages, où ne poussent que les roseaux.

Le piton, où nous devons bivouaquer, se dresse sur les premiers contreforts du massif. Le sommet en a été arasé par les bulldozers du Génie. Un bordj est implanté tout en haut. Les autorités appellent « bordj » toutes ces constructions, on ne peut plus récentes, à caractère défensif, qui ont été établies dans des zones difficiles, au fur et à mesure de la re-pacification.

Celui-ci se présente sous la forme d'un carré approximatif, constitué de 4 murs de parpaings. Des tours carrées, peu élevées, elles aussi de parpaings, et protégées par de la tôle ondulée, garnissent chacun des angles. Le mirador, que consti-

tue chaque tour, est armé d'une mitrailleuse lourde de «30 ou 50 ». Cette fortification est implantée sur une moitié de l'ovale que forme le «scalp» du piton. L'autre moitié est réservée à la D.Z. (*dropping zone*). Nous nommons, ainsi, une zone d'atterrissage où seuls les hélicoptères peuvent, en fait, se poser.

Une piste abrupte taillée, elle aussi, par les bulldozers permet, par des lacets impressionnants, d'accéder au site. Grimper jusque là, je le dis dans mon courrier, ne fut pas une partie de plaisir pour le convoi et les G.M.C. durent négocier les virages par plus d'une manœuvre. Au-delà de la D.Z., à l'extrémité du plateau, opposée au Bordj, la végétation n'a pas été entièrement décapée par les bulls. Si les arbres ont bien été coupés, il subsiste une barrière formée de bruyère arborescente haute d'environ 1,5 à 2 m.

La plate-forme est vaste et forme, tout autour du fortin, un « glaciais » isolant de l'inquiétante forêt environnante. Cela renforce, encore, l'impression de « bout du monde », ou de navire perdu dans la houle de ces arbres, qui couvrent toutes les montagnes. Le P.C. opérationnel s'installe sur ce glaciais au pied du fortin, d'un côté, tandis que, de l'autre, une de nos compagnies établit, également, son camp pour la nuit.

Après avoir traversé la D.Z., un sentier serpente à travers la haute bruyère et permet d'accéder aux feuillées. Ce lieu, banal on ne peut plus, est conforme à ce que j'ai décrit dans mon courrier du 22 septembre. Il suffit de trouver son équilibre en mettant un pied sur les madriers, disposés en travers d'une tranchée, elle aussi creusée par le matériel du Génie.

Les problèmes intestinaux, dont j'ai parlé à la cote 120, ne se sont que peu calmés. Comme plusieurs de mes camarades, dès que le camp est monté, j'effectue une visite de prudence à ces installations précaires.

Le Bordj est gardé par une section de tirailleurs sénégalais, composée de quelques dizaines de grands gaillards, noirs bien sûr, encadrés par un sous-lieutenant, et complétée de quelques autres appelés tels que sergents et radios. L'isolement de cette unité est total. A part pour des opérations comme celle qui est en cours, aucun véhicule, ou même convoi, ne se risque sur le trajet que nous venons de faire. Autant dire que l'expression « ravitaillés par les corbeaux » prend, ici, tout son sens.

Juste avant la tombée de la nuit, l'adjudant de compagnie réunit les soldats du P.C. pour nous avertir que, compte tenu du lieu, il y aura garde cette nuit. Il distribue donc les tours de garde et conclut par :

- *Une dernière chose les gars : Vous avez vu ceux qui sont dans les tours au-dessus de nous ?...*

En effet, nous voyons tous, sur la tour la plus proche, un Sénégalais derrière sa mitrailleuse, qui surveille les alentours.

- Attention les petits gars, je vous rappelle que ces gens là, s'ils sont très courageux au combat, de jour, ne valent rien la nuit.

Ils ont une peur bleue des esprits et croient aux zombies et je ne sais quelles autres conneries !

Toujours est-il que, la nuit, ils tirent sur tout ce qui bouge !

Un conseil donc, n'allez pas traîner sur la D.Z. pendant la nuit.

Là-dessus, il ne nous reste plus qu'à déplier nos sacs de couchage et à nous endormir sous la voûte étoilée.

Je me réveille au matin, au moment où le jour commence à peine à pointer. Est-ce bien le jour que ce blanc laiteux dans lequel nous sommes plongés ? Nous sommes en plein brouillard. Autour de notre campement, tout a disparu : Plus de fortin, plus de forêt. Le froid et l'humidité de l'air me transpercent. Ce n'est pas le jour qui m'a réveillé mais plutôt cette « fraîcheur matinale » qui a réveillé mon mal de ventre.

Je sens qu'il y a urgence. Je sors de mon sac, me rhabille, et cours le plus vite possible vers les feuillées. Heureusement, je n'ai pas oublié de prendre une bonne provision de papier. J'arrive sur place et j'ai tout juste le temps de baisser le pantalon.

C'est cela que l'on appelle avoir la « courante ».

Cette position, les pieds écartés sur les madriers, n'est pas des plus confortables, d'autant que ce mal de ventre dure quelque peu. Enfin, peu à peu, cela se calme et arrive le moment où je peux réajuster mon pantalon. Je me redresse enfin, les jambes ankylosées. Le brouillard semble s'être dissipé. Le ciel est déjà bleu au-dessus de ma tête. Le soleil n'est certainement plus très loin.

J'émerge au-dessus des bruyères et ... que vois-je ! Le sommet des tours du bordj. Le reste est encore masqué par une écharpe de brouillard qui traîne au sol. Vue de ce lieu, les deux mitrailleuses, qui me font face, semblent particulièrement menaçantes.

M. M. et Merde ... J'avais complètement oublié l'avertissement de l'adjutant.

Bien sûr, ce n'est pas la nuit. Ce n'est pas vraiment le jour non plus. D'ailleurs, le brouillard a l'air de s'épaissir à nouveau. Comment peuvent réagir les lascars qui sont postés derrière ces armes redoutables ? Je n'ai pas envie d'en faire l'expérience. Après cette vision, par simple réflexe, je me retrouve dans ma position première au-dessus de la fosse. Position peu idéale pour réfléchir mais il ne me reste que cela à faire.

Que faire ? Question ? Question ? Question ... Les Sénégalais tirent-ils vraiment sur tout ce qui bouge ? Peut-être est-ce exagéré ? Leurs peurs nocturnes ne s'étendent-elles pas à toutes les conditions où la visibilité est mauvaise ? Le temps de me poser ces questions, le brouillard s'est de nouveau épaissi. Si j'en profitais pour retraverser incognito cette foutue D.Z. ! Je me redresse mais voilà que la brume se déchire de nouveau en écharpes. Je devine à peine les maudites tours mais je ne peux plus passer inaperçu maintenant. En regardant intensément dans cette direction, j'ai la nette impression que je peux même distinguer le noir qui est derrière la mitrailleuse la plus proche et... il « me vise ». Oui, j'en suis certain ! Son arme vient de s'orienter dans ma direction.

Je replonge à l'abri des bruyères et voilà le mal de ventre qui me reprend. Je dois à nouveau baisser le pantalon. D'ailleurs, est-ce bien maintenant une « courante » que ce mal de ventre ? Je pourrais tout aussi bien employer le jargon militaire qui appelle « chiasse » ce genre de phénomène. Il y a, sans doute, une nuance mais l'heure n'est pas aux considérations philosophiques. Ce sale brouillard n'arrête pas de modifier ma vision de la situation. Ce sont des fragments de nuages qui montent au flanc de la montagne. Ils jouent à cache-cache avec le fortin aussi bien qu'avec les feuillées. Combien de temps vais-je rester, là, à attendre dans ce décor fantomatique ? J'ai l'impression que mon pantalon suit le rythme du défilement des nuages.

Tout à coup, c'est le soleil. Enfin, il nous inonde de lumière. Ses rayons rasent encore les sommets mais il n'en faut pas plus pour que toutes traces de brume soient effacées. Toutes les choses environnantes apparaissent, nettement, dans la clarté du matin.

Je peux me rhabiller. Les gardes du fortin ne risquent plus de me confondre avec un zombi. Là bas, j'aperçois le camp de notre P.C. qui commence à s'agiter. Des camarades s'avancent sur la D.Z., le plus naturellement du monde. Je vais à leur rencontre et je croise bientôt le premier d'entre eux qui semble très pressé. Il me lance au passage un bref :

- Salut,... ça urge pour moi aussi !

J'adopte, maintenant, l'allure décontractée de quelqu'un de « soulagé ».

Ce genre d'anecdote édifiante, je ne l'ai pas racontée dans mes courriers. Je ne pouvais pas parler de tout.... Je n'en étais pas très fier non plus, il faut le dire. Cela fait partie, pourtant, de mes premières expériences en opérations et, quelquefois, lors d'un besoin urgent, ce souvenir me remonte à l'esprit.

AÏN ABID Le 29-09-60

Chers Parents,

Le bataillon est de retour à Aïn Abid, probablement pour peu de temps d'ailleurs, car, selon certains bruits, nous pourrions repartir sur la frontière très prochainement. Le « col du Melab » est loin maintenant. Quelques jours de « remise en condition » sont nécessaires, surtout pour le linge qui a besoin d'un bon coup de savon.

Une de mes dernières fonctions, en opérations, est de ramasser le courrier lors de sa distribution par les « corbeaux ». C'est ainsi que mardi, le dernier jour d'opé, le Piper, qui lança le paquet, passa un peu vite au-dessus du piton et le sac, suivant la pente, alla atterrir en pleine broussaille au fond du ravin qui bordait la plate-forme. Il fallut presque une expédition et plus d'une ½ heure de recherches pour récupérer le courrier du bataillon. C'est de cette manière originale que m'est parvenue votre dernière lettre.

Il est toujours difficile de comparer des pays, forcément différents, même pour aider l'imagination. Pourtant, je crois qu'il ne faut pas prendre toute l'Algérie pour un désert. Cette région là, surtout, si elle est très sauvage et loin des routes habituelles, n'est pas aussi aride que vous le pensez. On trouve de l'eau partout dans les oueds, même à cette époque, et les sources ne manquent pas sur les pentes ou au creux des ravins. Certes, les sommets, comme au poste du Djebel « Ouled Tahar-Arbi », à la cote 335, sont assez secs et il faut descendre une pente assez raide pour ramener, chaque jour, avec l'aide des mulets, heureusement, les jerricans nécessaires à la vie d'une section. Quant aux « bordjs », ce ne sont pas des châteaux du XII^{ème} siècle, ni même des fortins du style « Escadron blanc » mais, bien moins poétiquement, des bâtisses de parpaings et de tôles ondulées qui ouvrent sur une cour centrale et dont les angles, au nombre de 2, 3 ou 4, suivant l'importance, sont garnis d'une tour carrée et trapue d'un ou deux étages. Au centre de la cour est placé, généralement, un mortier de 80 ou de 120 mm. Par les meurtrières des tours, sortent les canons menaçant des armes automatiques, quelquefois d'une mitrailleuse lourde.

En arrivant hier, j'ai touché au vaguemestre mon duvet, enfin arrivé. Ce duvet me parut d'ailleurs, au premier abord, fort mal enveloppé. J'en compris vite la raison. Les giroldes sèches se sont bien conservées malgré le temps écoulé. Malheureusement, il n'en fut pas de même du deuxième paquet, qui, lui, était moisi. Le plus drôle est la poussière de galette, également jointe, qui n'en est pas, pour cela, moins bonne. Le deuxième colis a fait plus vite : Je viens ce soir de le recevoir et tout était en état à l'intérieur. J'ai très apprécié le pot de beurre et le pain de mie qui permettront d'améliorer les petits déjeuners. A propos, je ne pense pas que les bons-colis du 3eme RIMA soient valables ? Je n'ai pas encore touché ceux du bataillon.

Je vous souhaite, maintenant, une bonne balade en Alsace, en espérant bien en avoir des échos, je vous embrasse tous trois.

Loulou



1960_09_170 Cote 120. Les "roulettes" du P.C. lourd au poste de la cote 120.

L'opération RUBIS II est terminée...

Nous sommes de retour à la base arrière d'Aïn Abid. Cette première opération m'a déjà permis d'avoir un petit aperçu de « l'autre Algérie ». Une Algérie un peu plus conforme aux clichés qui avaient cours en Métropole. Un pays sauvage, et magnifique certes, mais où les rebelles se sentent chez eux comme les Indiens pouvaient l'être dans les plaines du Far West.

La région de Constantine, d'Aïn Abid et les agglomérations alentour, tout cela donne l'impression, finalement, qu'il s'agit d'une province française comme une autre. Bien sûr, le paysage est très particulier. De même qu'en métropole, les plaines de Picardie ne ressemblent pas aux montagnes de Savoie. De même, les terres à blés des hauts plateaux Constantinois ne ressemblent pas à la Brie ou à la Beauce. Pourtant, le mode de vie des habitants, des autochtones comme des européens, n'est pas si éloigné du nôtre. Il y a, certes, un folklore et un langage différents. Cela n'est pas, pour moi, sans évoquer la façon de vivre de certains de nos cousins de basse Bretagne. Le marché d'Aïn Abid n'est pas sans me rappeler les petits marchés de villages de la Vendée où, durant mon enfance, nous passions nos vacances. Quant au parlé, le patois reste encore très employé dans toutes les régions rurales de France et l'Arabe n'est jamais qu'un dialecte de plus.

N'était son site, et peut-être aussi l'omniprésence des militaires, Constantine, par elle-même, peut tout à fait nous donner l'illusion de séjourner dans une quelconque ville de garnison de l'hexagone. Il y a des quartiers aux immeubles bourgeois, des quartiers commerçants et puis, aussi, des quartiers pauvres. Si, parmi ces derniers, il y a surtout la Casbah, la misère y dépasse t-elle celle des « fortifs » et autres « zones » des alentours de Paris ?

Bref, après ce passage dans ces lieux sauvages, nous sommes bien contents de revenir à notre base c'est-à-dire à la civilisation.

Une petite pensée, tout de même, pour ces soldats, que nous avons rencontrés vivant en ces lieux écartés, sur leurs pitons, ravitaillés par les corbeaux. Ils passeront, sans doute, le reste de leur service dans des conditions particulièrement précaires et combien éprouvantes.

Dans l'ensemble, la vie en opération ne me déplait pas. Mis à part quelques petits inconvénients (tels que les feuillées). Nous avons l'occasion de voir et d'apprendre beaucoup de choses. Cela a un petit parfum d'aventure. ...

Ce fut aussi, pour moi, l'occasion de retrouver un copain d'école. Il s'agit de Claude D. Dans les courriers qui suivront, je le citerai bien souvent. Nous avons

été, ensemble, élèves du Lycée Technique La Fayette de Champagne sur Seine. Il est arrivé en Algérie un an avant et est, présentement, « Radio de l'O.R. ». C'est donc un ancien. Il devrait, normalement, finir son service dans à peu près un an, soit 4 mois avant moi. Nous avons donc un bon bout de route à faire ensemble. D'emblée, un courant de sympathie s'établit entre nous. Au lycée, nous nous connaissions peu. Il avait fait une autre filière que la mienne et nous n'étions donc pas dans les mêmes classes. Il appartient donc à ce fameux service chargé d'obtenir les renseignements qui permettront les actions militaires au niveau du Bataillon.

Le service de l'O.R. (ou la section de l'O.R.) est directement rattaché au P.C. Deux véhicules le transporte : Une Jeep pour l'Officier de Renseignements lui-même, avec son chauffeur, bien sûr. Le chef du service, le Lieutenant RF, est un « deux barrettes ». Cela veut dire que c'est un militaire de carrière. De plus, c'est un F.S.E. (un Français de Souche Européenne). C'est le sigle employé par l'administration militaire pour distinguer les Français d'Algérie des Algériens d'Algérie (ceux-ci, sont des F.S.N.A.).

L'armée a trouvé ainsi, dans sa grande sagesse, le moyen d'éviter l'utilisation des termes désobligeants pour les uns, voire injurieux, pour les autres. (9).

Aux places arrières de la Jeep, le radio et l'interprète. Le radio, c'est donc Claude D. L'interprète, lui, c'est le Caporal-chef Émile C. Le deuxième véhicule, il s'agit d'un camion Dodge 6x6, est destiné à la harka. Une quinzaine d'Arabes (10) s'y entassent bruyamment. Ce sont donc, eux, ces fameux harkis dont le rôle ne m'apparaît pas clairement pour l'instant.

9 Pour les métropolitains que nous sommes, ces FSE, ce sont tous des Pieds Noirs. Pourtant, ce qualificatif ne plait pas beaucoup à nos camarades originaires de ce pays. Ils ne manqueront jamais de nous faire observer que ce mot, à l'origine, désignait certains personnages qui, dans les rues d'Alger, assuraient la sécurité des dames. L'appellation est donc bien désobligeante, comme me le fit remarquer, un jour, l'un d'entre eux :

- *Pourquoi nous appeler ainsi ? Nous, nous ne disons pas que tous les francaouis sont des maquereaux !*

10 Quant aux FSNA, là, les désignations ne manquent pas. Au moins pourrions-nous parler d'Arabes, d'indigènes ou de Musulmans. Cela n'aurait rien de désobligeant et encore moins d'injurieux. Pourtant, la plupart du temps, nos conversations les désignent tout autrement.

Le Caporal-chef Émile C. est originaire du Maroc, je crois, et est, dans le civil, instituteur dans un village de ce pays. Ses origines et son travail lui ont permis d'acquérir une bonne connaissance de la langue Arabe, d'où son affectation d'interprète. C'est donc lui aussi un Pied-noir, pardon un F.S.E. ! Il ne lui reste plus qu'un mois de service à effectuer. Dommage ! Car, s'est un copain des plus sympathiques.

Son contact me permettra d'abandonner rapidement toutes mes idées préconçues envers cette variété de français. Bien qu'il ne nous reste que peu de jours à passer ensemble, il aura le temps de parler de son métier et de son pays. Je crois bien qu'il fut le premier à éveiller en moi ce qui deviendra plus qu'un intérêt, une véritable passion pour l'Algérie.

A travers lui, je compris bientôt, que tous les FSE n'étaient pas des « ultras », contrairement à ce que les événements du début de cette année 1960 pouvaient laisser croire, qu'ils ne réclamaient pas (pas tous) une « *Algérie Française* » pure et dure d'où les indigènes seraient exclus (ou ravalés au rang d'esclaves).

L'Algérie de mon nouvel ami était plutôt une *Algérie généreuse* où tous, Arabes et Européens, pourraient trouver une place. Bien entendu il croyait, lui aussi, en De Gaulle. Il croyait, comme bien d'autres le croyaient alors, qu'il fallait surtout lui faire confiance. S'il existait une solution au drame algérien actuel, lui et lui seul, saurait trouver le bon moyen pour nous en sortir.

De Gaulle n'avait-il pas dit, justement, pendant cette « semaine des Barricades » de janvier 1960 :

- La France veut aboutir à une paix qui soit la paix, faire ce qu'il faut pour que le drame ne recommence pas. Ensuite, agir de manière à ne pas perdre, en fin de compte, l'Algérie, ce qui serait un désastre pour nous et pour l'Occident.

-
- *Que veux-tu que, nous les français, ayons à faire dans un pays où il n'y a rien que des Pieds Noirs et des bougnouls ?* Réflexion que j'ai entendue, maintes fois, de la part de certains appelés venant de métropole.

Chapitre III

Octobre 1960 La MECHTA JOYEUSE

AÏN ABID

Le 3 octobre 1960

Chers Parents,

En ce moment, le courrier afflue de tous les coins et je m'y perds dans les dates et les réponses. Je crois comprendre que votre lettre du 1/10/60 vient en réponse de celle du 26. En ce cas, il me semble bien vous avoir écrit depuis. De toute façon, cette missive arrivera pendant votre balade alsacienne. Francette se lance dans la littérature maintenant. Si elle prétend ne plus faire de fautes de frappe, elle se contente, avec prudence, de n'écrire que l'adresse à la machine.

J'ai fait pas mal de photos durant ces opés mais je ne fus pas le seul reporter et, pour ne citer que les plus illustres, je peux vous dire qu'à chaque sortie du P.C., le Colonel, le Commandant de l'état major, et son capi-

taine adjoint, portaient appareils et cellules en bandoulière. C'était, d'ailleurs, leurs seuls équipements, ce qui ne les empêchaient pas de souffler et de peiner pour nous suivre le long des pentes raides des djebels. Je me rappelle, même, qu'au poste de la côte 335, le Commandant m'a prêté son appareil, de marque allemande et valant sans doute quelques billets, pour prendre des photos de tout l'état major, groupé autour des cartes et encadré des postes de radios.

Il ne peut donc être question, dans ce cas, de confisquer des photos qui n'ont rien de secrètes, au contraire, puisque le commandant compte en envoyer quelques-unes à « Paris-Match ». Certes, il ne faudrait pas chercher à faire des microfilms ! Je ne vois donc pas ce qui peut justifier cette information. Peut-être un commandant d'unité grincheux et peu photogénique croyait-il avoir trouvé, en confisquant ses portraits, le moyen de ne pas se faire ridiculiser ?

... / ...

A la base le temps semble long, car il n'y a vraiment rien à faire, tant pour le travail que pour les loisirs. Je pense que je pourrai en profiter pour réviser un peu afin de ne pas trop perdre. Aussi, serait-il possible de m'expédier mes bouquins de « Math. Génè ». Je ne vois, maintenant, plus grand-chose à vous dire et espérant que vous aurez fait un bon voyage, en espérant aussi en avoir des nouvelles d'ici votre retour, je vous salue tous trois et je vous embrasse bien fort.

Louis René

Chers Parents

C'est une véritable avalanche de lettres et de cartes postales qui m'arrive et je vois que le voyage a eu l'air d'être réussi, malgré les quelques imprévus qu'il ait dû subir. Le beau temps vous a, malgré tout, favorisés. Je veux dire, qu'étant donné la saison, il n'a pas trop plu. Ce qui est toujours préférable, même si l'on ne couche pas sous la tente. Tous les voyages, que nous organise l'armée, ne sont pas du vrai tourisme et, si je lis avec plaisir toutes les descriptions de Maman, c'est aussi avec un peu de regret que je pense à vos balades.

Si, la semaine dernière, le courrier arrivait en abondance, j'étais, par contre, beaucoup plus avare de papier et je ne pense pas avoir écrit beaucoup. Encore que je ne me rappelle plus très bien la date de ma dernière lettre.

Il faut dire qu'au retour d'El Milia, nous n'eûmes que peu de jours pour récupérer. Lundi dernier, il fallut faire une « ouverture de route », du côté de Constantine pour permettre le passage de « Debré ». Vint ensuite la préparation de la fête du Bataillon qui devrait avoir lieu, théoriquement, le 13 octobre. La fin de la semaine fut marquée par une importante préparation de calques et de montages de cartes pour un départ en opé qui eut lieu samedi 8/10/60.

Cette dernière opération, qui ne dura que 3 jours, puisque nous sommes rentrés hier soir, fut une véritable course. Nous dûmes poursuivre une « Kasma » vers le sud. Cela sans succès d'ailleurs, rassurez-vous, nous n'avons pas été jusqu'au Hoggar !!!

Nous partîmes samedi matin en direction d'El Aria puis Delrieux et Ras El Aïoum par des pistes infectes où les G.M.C. en Iére « crabotée » renâclaient et où le convoi soulevait des tempêtes de poussière nous transformant en meuniers. Il faut que je parle au passage de Ras El Aïoum : Il s'agit du nom d'un piton, un lieu complètement ignoré et qui ne figure même pas sur les cartes détaillées au 1/50 000ème. Là, autour d'un Bordj où loge une section du bataillon, la S.A.S. locale a fait un travail formidable. Une vraie ville s'est construite avec école, dispensaire, mosquée, fermes et jardins en terrasses. Alors qu'il y a seulement 5 ans, il n'y avait absolument rien. Les gourbis des environs, construits de galets branlants et de chaumes, ont fait place à des petites maisons blanches aux cours intérieures, qui sont

autre chose que les huttes issues directement de la préhistoire, qui formaient jusqu'alors tout l'habitat.

Nous ne fîmes que passer, trop rapidement, pour descendre ensuite sur Bordj Sabath (au nord ouest d'Oued Zenati) et nous montâmes enfin le camp sur un sommet dénudé et battu par le vent, à 1000 m d'altitude. Si le jour, jusqu'à 4 heures de l'après-midi, le soleil tapait dur, le soir, par contre, et la nuit, il ne faisait guère chaud sous la tente.

Le lendemain, déménagement direction Oued Zenati puis Renier dans les environs duquel nous campâmes. De nouveau démontage lundi, direction Montcalm puis enfin retour à Aïn Abid. Certes, une opé de 3 jours, ce n'est pas beaucoup. Mais démonter et remonter les tentes, décharger le matériel, s'installer, repartir aussitôt, tout cela, vous le savez déjà, ce n'est pas des vacances. Aussi, étions-nous bien contents de rentrer car ces 3 jours ont été autrement plus fatigants que les 15 jours dans le massif de Collo.

J'ajoute, qu'à peine arrivés ici, de nouveaux calques nous attendaient, car nous repartons jeudi matin, et pour une dizaine de jours, « grenouiller » dans la région du Toucouya, au sud-ouest de Constantine entre Telergma et Châteaudun du Rhumel.

J'ai bien reçu le mandat de 50 NF et vous en remercie. Je ne pense pas être fauché pour l'instant car je viens à peine d'entamer mon premier billet de 50 NF datant de la fin août. Il faut dire qu'il n'y a guère de dépenses à faire ici. Il n'y a ni restaurants ni cafés fréquentables à Aïn Abid, quant à ceux de Constantine, certaines personnes ont l'habitude de placer des grenades dans la soupe (ou plutôt, sous les chaises) ce qui ne met guère en appétit. Je précise, d'ailleurs, que, pour les « balades opérationnelles », il n'y a pas de foyer et l'on est bien content de trouver quelques petites choses dans les colis pour ajouter aux rations. La seule dépense ici concerne les photos. J'ai, comme vous le voyez, l'occasion d'en faire pas mal et le photographe de Constantine impose ses conditions : 45 Frs la photo et grand format. Je viens de recevoir deux pellicules et d'en renvoyer une 3ème. Malheureusement, avec mon appareil, il est plus facile de prendre des camarades que moi-même. Voilà donc mes dernières nouvelles.

Veillez maintenant agréer mes meilleurs baisers pour tous trois.

Loulou

La S.A.S. de RAS EL AÏOUN.

Il y a à peine un mois, je voyais mon « premier regroupement ». Jusqu' alors, le sigle **S.A.S** n'évoquait pas grand chose pour moi, pas plus que pour mes camarades d'ailleurs. Certes, ces sections administratives semblaient s'occuper, avec plus ou moins de bonheur et peut-être de moyens, des populations arabes déplacées du fait de la guerre.

Pourtant, ce matin là, notre passage à Ras El Aïoun va soulever parmi nous un enthousiasme qui, aujourd'hui, n'est pas encore éteint dans ma mémoire. En route pour une nouvelle opération, le P.C. s'est dérouteré vers « ce piton, ce lieu complètement ignoré ». Une section « du bataillon » est implantée là et notre Commandant désirait faire connaissance avec cette unité. Peut-être s'agit-il d'une section de « l'autre bataillon » puisque nous venons d'être réorganisés en régiment ? En effet, l'incorporation de ces nouveaux éléments, non opérationnels, n'est pas sans poser quelques problèmes.

Le terme de piton est un peu exagéré. En fait, il s'agit plutôt d'une colline ou d'une éminence en haut de laquelle est bâti un poste (un Bordj) et qui domine légèrement les hauts plateaux environnants. Nous sommes à la limite de la zone montagneuse et de grands djebels, vers le Nord, surplombent la région. Le coin est perdu, à l'écart des grandes routes de Guelma et de Bone et les pistes, pour venir jusque là, sont assez éprouvantes. Ce qui surprend, lorsqu'on arrive en vue du site, c'est de découvrir un vrai village, un beau village tout neuf, dont les maisons blanches, aux toits de tuiles rouges, s'étagent sur les pentes autour du poste.

Dans cet endroit, pourtant isolé, pas de défenses autour du village, pas de barbelés pour séparer les habitations du reste du pays.

Le bas de la colline est cerné de nombreuses taches vertes : Ce sont des jardins. Dans l'univers des hauts plateaux, les arbres sont rares. Le sol, où ne pousse qu'herbages ou céréales, présente, à cette époque de l'année, une teinte uniformément ocre. Un peu de vert, cela attire l'œil et procure immédiatement une sensation de paix. Même s'il s'agit « d'une paix armée », c'est, malgré tout, une première impression agréable. Le Bordj, ainsi que les supplétifs assurant l'autodéfense du village, tout cela est là pour nous rappeler que ce n'est pas encore tout à fait le temps de la paix.

Toutefois, chacun vaque tranquillement à ses occupations. Les champs alentours sont entretenus, des tracteurs y travaillent sans protection particulière.

Le commandant, et les autres officiers de l'E.M.T.1, vont passer le reste de la matinée à visiter et à discuter avec les différents responsables et acteurs du lieu.

Durant ce temps, nos véhicules sont garés en haut de la colline devant l'entrée du poste. Nous décidons donc de nous donner nous-mêmes « quartier libre » et ceux que cela intéresse peuvent visiter le village de Ras El Aïoun. J'en suis, bien entendu, car ce site m'intrigue et la visite promet d'être passionnante.

Nous rencontrons plusieurs militaires, des appelés comme nous, qui exercent ici des fonctions civiles auprès de la population arabe. Il y a, bien sûr, de jeunes soldats qui s'occupent des enfants aussi bien pour l'école que pour les animations extra-scolaires. Il y a, même ici, un terrain de sport et nous pouvons y voir les gamins faire des parties de « Foot » et de « Volley ». D'autres appelés s'occupent de l'éducation sanitaire des familles, car une évolution des usages, en ce domaine, est des plus nécessaires. C'est ce nous expliquent les infirmiers du dispensaire.

Et voici ce qui, pour nous, constitue la découverte la plus surprenante : Il y a même des appelés qui font du « conseil en agriculture » ! L'un d'entre eux, particulièrement disert, va nous fournir beaucoup d'explications. Vous voyez les champs alentours, ici les deux fléaux sont la sécheresse et l'érosion. Car il pleut dans cette région, mais pas tout le temps. Souvent, les pluies sont trop abondantes et ravinent le terrain, détruisent les sols cultivables, etc.... La solution, ce sont ces labours en « courbes de niveau ». Le tracteur suit une direction toujours perpendiculaire à la plus grande pente. Les sillons barrent la route au ruissellement des eaux de pluies au lieu de la conduire vers le bas, comme dans un labourage traditionnel.

Reste le problème de l'eau : Il pleut abondamment sur les hauts plateaux mais pendant une courte période (de novembre à mars environ). Cela suffit pour les céréales, principalement le blé dur qui est semé avant l'hiver. Pour les autres cultures, les jardins et les arbres, tout est grillé par l'ardent soleil des mois d'été. Si l'on veut récolter quelque chose il faut arroser, irriguer et ceci abondamment pour compenser l'évaporation. Or, sur ce versant de la montagne, pas de cours d'eau permanents ni même semi-permanents. Tout juste des « Chabbets », c'est-à-dire des ravines où l'eau déferle durant les fortes pluies.

La solution : Ce sont les barrages. Plusieurs retenues ont, paraît-il, été établies dans la montagne. Des conduites amènent, maintenant, le précieux liquide jusqu'au village et les réservoirs, que vous voyez, sont remplis toute l'année. Admirez les jardins, il faut de l'eau pour les melons, les pastèques, les artichauts et nous récoltons aussi des tomates et même des pommes de terre. Cette terre, ici, n'appartenait à personne car elle était trop aride pour être cultivée par les Arabes qui vivotaient plus haut dans la montagne, près des sources. Même les Européens avaient renoncé à la mettre en valeur car elle était trop éloignée des routes et trop

accidentée pour une exploitation agricole traditionnelle. Voilà ce, qu'en moins de 5 ans, nous sommes parvenus à faire !

Notre interlocuteur nous expliquera encore le fonctionnement d'une S.A.S. basée, selon lui, sur la notion de coopérative. Le matériel et les moyens de production agricole du village sont mis en commun. Le village est géré par les habitants eux-mêmes avec, bien entendu, l'aide des « conseillers » et le contrôle de l'administrateur. Certes, leur apprendre à vivre en communauté, à travailler de façon solidaire pour le bien de tous en oubliant les pratiques ancestrales, tout cela n'a pas été des plus faciles. Il a fallu, pour ces montagnards, changer bien des habitudes, surmonter les individualismes bien enracinés par un isolement de toujours. Pourtant, croyez le bien, ces gens sont capables de travailler, pour peu qu'ils soient motivés. Nous avons réussi à les motiver de plusieurs façons : Par leurs conditions de vie, le remplacement de leurs masures, de leurs gourbis, par ces coquettes habitations. Par la disparition de la misère, des récoltes qui leur permettent de vivre, leurs jardins pour améliorer l'ordinaire. Par l'amélioration de la sécurité, surtout. Maintenant, ils n'ont plus peur du F.L.N. et ils ne se privent pas de nous renseigner sur les faits et gestes des rebelles. Ceci, sans se faire prier.

Tous les militaires, qui s'occupent de la S.A.S. et avec qui nous parlons, ont ceci en commun : Ils semblent passionnés par ce qu'ils font. En fait, ils ont peu l'allure de militaires. Tenues des plus décontractées, pas d'armes et pas de galons pour la plupart. Ils nous font presque l'effet d'être des missionnaires d'un nouveau genre.

La discussion va bientôt prendre un tour politique qui nous montrera les limites de leur mission. En somme une S.A.S., ce n'est ni plus ni moins qu'une ferme collective, une sorte de « Kolkhoze » peut-être ?

Pas du tout ! Un Kolkhoze, surtout pas ! Un Kibboutz, à la rigueur.

Il nous faudra alors quelques explications pour comprendre la différence entre un Kolkhoze et un Kibboutz. Selon eux, le Kolkhoze est une exploitation contrainte et forcée des individus qui travaillent pour une entité, lointaine et supérieure, que l'on nomme l'État. Dans un Kibboutz, les individus sont volontaires pour le partage de toutes les ressources et de tous les biens. Dans une S.A.S., les habitants assurent en commun un certain nombre de tâches agricoles lourdes (labours, moissons, etc...), assurent également leur autodéfense. Toutefois, leur individualité est préservée. Chaque maison, chaque jardin, appartient à une famille. Ils sont responsables de tout ce qu'il font.

Tant mieux car il ne manquerait plus que l'armée les aident à évoluer vers un univers communiste ! (Nous savions que, pour beaucoup de politiques, ces S.A.S sentaient le soufre...). La discussion va se terminer là, car la fin de matinée approche et les officiers doivent avoir terminé leur propre visite.

Nous embarquons donc dans les quatre Jeeps. Il nous faut rejoindre le Bataillon pour la suite de l'opération. Le commandant saute dans la Jeep de tête et fait son habituel signe de main signifiant : en avant. Nous sortons du village.

Bientôt, le Commandant se retourne vers nous, le radio et moi, pour dire :

- *Vous avez vu ?*

Un large sourire l'illumine. Il a l'air épanoui !

- *Vous avez vu ?* nous répète t-il - *Vous avez vu cette S.A.S. ? Vous avez vu toutes ces réalisations ?*



Une S.A.S. : L'école. Ref : 071 1

Une S.A.S. : L'école. Ref : 071-01 Photo Alain P.



Une S.A.S. : Convocation des parents d'élèves.

Nous ne pouvons qu'acquiescer. Il est tellement enthousiaste qu'il n'est guère possible de surenchérir. Nous confirmons que, nous aussi, nous avons vu et nous approuvons, sans réserves, ses commentaires. Toutefois, il nous reste à apprendre et comprendre le « pourquoi » de tout ça :

*- Tout ce que vous avez vu ce matin, c'est le résultat du « **Plan De Constantine** ».*

Jusqu'alors, ce Plan de Constantine, si nous en avons entendu parler, était resté, pour nous, un peu dans le domaine de la théorie. Nous pensions, de plus, que toutes ces grandes réalisations, ces routes, ces voies rapides, ces ponts et ces barrages, tous ces grands travaux étaient surtout destinés à profiter aux Européens, aux grandes sociétés et aux gros colons.

Le Commandant nous explique que la réalisation d'une S.A.S. de ce modèle, et il en existe bien d'autres, ne sont possibles que par l'injection des capitaux débloqués pour le Plan. Les barrages hydrauliques, les adductions d'eau, les réservoirs, tout cela c'est encore le Plan. Ce Plan est en train de bouleverser, non seule-

ment la vie économique du département le plus pauvre de l'Algérie, mais aussi la vie (tout court) de ses habitants.

- Vous vous rendez compte : Ces types qui vivaient dans la préhistoire, nous les projetons dans le 20^{ème} siècle !

Ainsi va t'il continuer, longtemps encore, pendant que nous roulons sur les pistes, à nous expliquer les tenants et les aboutissants de la politique actuelle du chef de l'État.

Ce Plan (11), c'est ce qu'a voulu De Gaulle. Il a compris que la victoire sur le plan militaire ne suffisait pas. Il fallait gagner les cœurs de la population majoritaire dans ce pays. Il fallait changer leur manière de vivre, mais d'abord, et surtout, leur permettre de vivre décemment, leur permettre de ne pas mourir de faim, bref leur permettre de retrouver leur dignité.

La politique coloniale avait sans doute protégé et préservé les populations indigènes dans leur situation qui était celle d'avant la conquête. Elle les avait surtout coupées du monde économique actuel et, par là, rendues plus sensibles au fanatisme politique et religieux. Bien sûr, ce n'était pas De Gaulle qui avait lancé l'idée des S.A.S. Elles avaient été créées au temps de Soustelle dès 1955 (12). Toutefois, il manquait alors le nerf de la guerre, qui est aussi le nerf de la paix.

11

Le plan de CONSTANTINE.

« ... et ici, il faut bien s'interroger. A quels mobiles profonds répond Charles De Gaulle lorsqu'il lance son plan économique ?

Par son plan de Constantine, De Gaulle fait coup double. Dans l'immédiat, il conforte les partisans de l'Algérie française dont il ne peut encore se couper. Il trouve la corde sensible des militaires, des gens simples, qui voient dans ses propos la meilleure preuve de sa volonté irréfutable de rester en Algérie :

De Gaulle a compris le problème. Il sait que la majeure partie du mal est d'origine sociale et qu'il faut vaincre la misère. Il va s'attacher les musulmans en élevant leur niveau de vie. Ils ne pourront plus, ces musulmans, désertir une France assurant leur bien-être matériel. »

Raisonnement qui rejoint une autre certitude, encore plus terre à terre :

« Il ne dépenserait pas autant d'argent si nous devons tout lâcher ! ».

Extrait de « La guerre d'Algérie » de Pierre Montagnon (page 282).

12

Les SAS : « Fondées par Jacques Soustelle, avec le général Parlange, figure légendaire des affaires indigènes au Maroc, le Service des Affaires Algériennes donne naissance, à la fin de 1955, aux **Sections Administratives Spécialisées**. Les SAS qui représentent l'autorité civile auprès des 1484 communes créées par la réforme municipale de 1956. Confiées à des lieutenants ou à des capitaines les 800 SAS d'Algérie vont tout faire parmi une population déshéritée : nourrir, enseigner, soigner, équiper, gérer, administrer, assurer la sécurité avec l'aide de l'armée. De 1956 à 1962, 73 officiers, 33 sous-officiers, 42

Ce n'est pas la frileuse 4^{ème} République qui aurait trouvé le moyen de débloquent les capitaux nécessaires pour un tel Plan. Que l'on ne m'objecte pas le coût de ce Plan ! (C'est toujours le Commandant qui parle). Avez-vous idée du coût du maintien d'une armée de 500 000 hommes sur ce territoire ? Chaque S.A.S., comme celle que vous venez de voir, devrait permettre, bientôt, de remplacer bon nombre d'unités employées sur le terrain pour un quadrillage qui a, depuis longtemps, fait preuve de sa totale inefficacité.

Ces propos, je ne peux bien sûr, les reconstituer dans leur complète exactitude. Disons qu'il s'agit du sens général de tout ce qu'il a pu nous dire ce jour-là. Je tiens à dire, ou à répéter, que je ne suis pas de la tribu des « BENI OUI OUI », loin de là. Si j'écoute si bien, si « je bois » ainsi les paroles du commandant, c'est parce qu'elles correspondent exactement aux impressions que je viens de me faire sur le terrain, c'est parce qu'elles confirment mes observations et mes déductions. J'ai toujours été, et je suis toujours, réfractaire à toute propagande.

Aujourd'hui, le discours que j'écoute et que j'approuve c'est celui d'un homme de cœur, certainement, qui est passionné et qui croit en ce qu'il dit. C'est d'abord, et surtout, celui d'un homme qui fait passer la raison avant toute chose et qui explique toujours ses choix et sa passion par la réflexion.

Le résultat, de ce que nous venons de voir et de ce que nous venons d'entendre c'est, je l'ai dit en début de ce texte, un enthousiasme qui, pour moi, traversera les années. Aujourd'hui, **nous sommes fiers d'être français ! Nous sommes fiers d'appartenir à un grand pays** (beau et généreux, bien sûr) et **nous sommes fiers que ce pays soit dirigé par l'un des hommes qui passe pour être le plus visionnaire de son époque.**

Cette matinée a effacé le souvenir, un peu gênant, du regroupement de la cote 120, dans le massif de Collo. (Cf. commentaires du 16/09/60). Nous comprenons, maintenant, que ce regroupement est un passage obligé, un peu pénible certes, vers de belles réalisations comme celles que nous venons de voir.

A partir de ce moment, je commencerai vraiment à penser que, ce que la FRANCE fait ici, est une « œuvre de civilisation » sans équivalence dans l'histoire de l'humanité et dont nous, soldats qui y participons, chacun à notre manière, n'aurons jamais à rougir, loin de là.

attachés civils et 612 Moghaznis tomberont « pour la France et pour l'Algérie » au cours de leur combat pour la paix ».

Extraits de : La guerre d'Algérie en photos 1954 -1962.

Cette visite, et les commentaires qu'elle m'a suscités, d'autres pourront les trouver, peut être un peu dithyrambiques. Comment faire ressentir notre enthousiasme et surtout l'affermissement de notre foi, dans **la grande œuvre entreprise par le guide de notre pays** ?

Pourtant, quelques-uns ne partageaient pas forcément cette foi. De retour à la base, j'ai parlé de tout ce que j'avais vu et ce qui avait été dit. Certains de mes camarades, qui n'avaient pas eu la chance de faire cette visite, émirent des critiques souvent mordantes : A quoi servait tout cela, l'argent que l'on gaspillait pour ces « Bognouls » serait mieux employé en métropole. Si l'on ne s'occupait pas tant d'eux, il y a longtemps que l'on serait rentrés chez nous, etc. ... Serait-ce à ce moment là, que je me suis laissé conter « **l'histoire de la baignoire** » ? : Non seulement on leur faisait cadeau de belles maisons, mais encore, ces maisons possédaient, paraît-il, tout le confort moderne : W.C. Salles de bain...

- A quoi servent les W.C. pour des gens qui ont l'habitude de s'essuyer avec un caillou ? Quant à la salle de bain ! Tu sais ce qu'ils font de la baignoire ? Ils mettent de la terre dedans et font pousser des patates.

Je n'avais pas poussé ma visite jusqu'aux intérieurs et je ne savais pas vraiment comment ils vivaient maintenant. Tout au plus, nous avait-on parlé « d'éducation sanitaire des familles ». Que recouvrait ce terme pudique ?

Il faut, peut-être, se rappeler quelle est la situation sanitaire de la France en 1960. Moins de la moitié des logements possèdent une salle d'eau. Quant aux toilettes ! bien souvent, elles sont à l'extérieur de l'appartement, voire à l'extérieur de l'immeuble. Beaucoup de mes camarades, issus du milieu agricole, vivent chez eux dans des conditions sanitaires que l'on peut qualifier de précaires, sinon d'étonnantes pour un pays comme le nôtre. Comment, dans ces conditions, ne pas éprouver un sentiment de révolte pour « tout ce que l'on fait pour ces Bognouls » ?

J'avoue, pourtant, avoir été quelque peu décontenancé par ces arguments. Si, vraiment, on leur offre un confort supérieur à celui de la plus grande majorité des citoyens français, cela signifie que l'on va peut être trop loin dans la générosité. En tout cas, cela entraîne un sentiment d'inutilité dans notre action qui risque de ne pas atteindre le but fixé. Plus tard, j'ai plusieurs fois réentendu cette histoire (l'histoire de la baignoire à pommes de terre), toujours émanant de personnes ayant un jugement particulièrement négatif sur le rôle de la France en Algérie. Je n'ai jamais pu en vérifier le bien fondé et je préfère classer cela parmi toutes les « légendes » qui nous sont si souvent serinées sur notre action dans ce pays.

Des SAS comme celles-ci j'en verrai bien d'autres durant mon séjour, à commencer, peut-être, par celle d'Aïn Abid à laquelle je n'avais jusqu'alors pas prêté attention (trop près de moi, sans doute !).

Chers Tous,

Nous devons donc partir jeudi 13 au matin pour une «opé » dans le Toucouya mais, la veille, arriva un message annulant l'opération et nous disant de nous tenir prêts pour un départ vers le barrage dans 2 h.

Vint ensuite un nouveau message annulant le précédent et, de messages en messages contradictoires, nous partîmes finalement le jeudi à midi vers Oued Zenati puis Guelma. Nous descendîmes ensuite de Guelma sur Bone en passant par Duvivier.

Le paysage, après Guelma, est fort différent de la région d'aïn Abid : La plaine est un vrai verger. D'immenses orangeraiies étendent leurs quadrillages de petits arbres au feuillage vert vif. Des champs de tabac et de cultures diverses sont encadrés de haies de roseaux et, de temps en temps, des fermes blanches, décorées de palmiers aux troncs massifs, jaillissent au milieu de la verdure.

Les collines alentour sont peuplées de magnifiques couleurs : Les gris multiples, les jaunes et les blancs de roches ou de sables qui affleurent, tranchent sur les touffes de végétations où de longues coulées de cendres noires, signes d'incendies récents, aux bords cernés du roux des broussailles grillées, barrent les pentes. Par endroits, comme un cube, se dresse un cimetière planté de grands ifs et dont les 3 dimensions semblent presque égales. Qu'il est difficile de décrire les nuances et les tons de ce pays qu'il n'est pas possible de comparer, d'ailleurs, avec quelques coins par vous connus !

Enfin, après avoir poireautés pas mal de temps dans la campagne, dans l'attente de notre destination, nous avons mis le cap sur La Calle. Le premier barrage de la « ligne Morice », qui maintenant ne sert plus, fut d'abord traversé. Ce n'est qu'une « barrière à vaches » : Un tas de barbelés de quelques mètres de large. Notre arrivée sur le second barrage, de nuit, fut plus impressionnante. Ce n'est pourtant pas la Riviera ! Tous ces méandres illuminés, qui grimpent de collines en collines, marquent la ligne que balayent, du haut des pitons, de puissants projecteurs plongeant le paysage dans une lumière étrange et bleutée.

J'ai examiné, d'assez près, l'un de ces projecteurs : Il s'agit d'une lampe à arc placée devant un miroir parabolique de 2 m de diamètre et qui peut éclairer jusqu'à 14 km. L'engin, abrité dans une casemate, oscille et tourne tout seul. Des gars se relaient la nuit pour régler et changer les charbons, mais le mouvement du miroir est lui-même télécommandé d'une tour dans laquelle se trouve un observateur possédant une lunette binoculaire très puissante.

Durant la journée, l'artillerie et l'aviation s'entraînent sur les collines de l'autre côté du réseau. De lourds nuages de fumée assombrissent le ciel. Le barrage est, ici, à une quinzaine de Kms de la frontière.

Les « Fells », utilisant ce « no man's land » comme base à leurs attaques, le bataillon est chargé de s'y « promener » et de surveiller. Nous sommes, pour l'instant, stationnés au fort de Fedj-Takout entre Toustaint et Le Taft.

Je viens de procéder à un très important labeur : Au cours du voyage, les virages et les coups de freins on eu raison de mon fond de pantalon. La trouée étant de taille, j'ai dû découdre une des pièces placées aux genoux du treillis pour l'appliquer, avec de la colle, sur la fesse gauche. J'ai, néanmoins, fait une magnifique couture au fil blanc tout autour : 1 grand point en avant et à l'intérieur, 1 petit point en arrière et au-dessus. C'est autre chose que le point de « Jésus ». Qu'as-tu à te marrer, Francette ?

Je viens, à midi, de recevoir votre lettre « suite et fin » de vacances. Je vois donc que ce voyage s'est fort heureusement terminé. Dommage qu'il n'ait duré que 8 jours.

Question climat : Ici, le soleil est toujours le même et, la journée, il tape sec. Pourtant, il se couche maintenant plus tôt et il fait nettement plus frais dès qu'il n'est plus là. Le sac de couchage et le duvet sont encore très nettement suffisants et l'on campe, tout de même, dans de meilleures conditions qu'à Mourmelon.

J'ai reçu le numéro d'octobre de Science et Vie. Où il est question d'un livre de vol à voile : « Invitation au Vol à Voile » de Beuville J. et G. Serait-il possible de me le commander ?

Vous avez, et moi aussi bien sûr, déjà pu lire des extraits du livre de Beuville dans le Touring Club et je crois qu'il est assez intéressant.

Je n'ai, maintenant, plus rien à dire et, comme vous ne pouvez me forcer à parler, je vous quitte en vous embrassant bien fort tous trois.

Loulou

En route vers le Barrage. Octobre 1960



1960_10_005

Col de Raz el AKBAS. Le Dodge est en panne.



1960_10_010 La ligne Morice à gauche. Devant, quelques copains des « Trans ».



1960_10_020 La pause sous les palmiers sur la route de Mondovi.

Le BARRAGE

La relecture de ce courrier me surprend quelque peu. Finalement, je n'ai pas écrit grand-chose concernant le barrage. Celui ci m'a pourtant laissé une impression et un souvenir des plus durables. Le sujet mérite pourtant d'être développé. Il faut donc que j'en parle, maintenant, beaucoup plus longuement.

En France, tout le monde avait, bien sûr, entendu parler du « Barrage » ou plutôt des barrages, le tunisien et le marocain, depuis qu'ils avaient été érigés. D'une façon générale, cette histoire de barrage faisait, pour le moins, sourire... Pour expliquer cette attitude, je pourrais dire que notre subconscient, mais surtout le subconscient de la génération précédente, celle de nos parents, avait fait le rapprochement facile entre Ligne Morice et Ligne Maginot.

Cette ligne Maginot, réputée « impenable », selon la propagande de ce temps là, était, par la suite, devenue le symbole de l'échec politique et militaire d'une époque que nos parents nommaient « l'avant-guerre » et qui avait mené la France au désastre de 1940. A noter que le général De Gaulle n'avait jamais été parmi les partisans de ce qui pouvait sembler être une hérésie stratégique. Quand les journaux, ou la radio, fournissaient des informations sur les barrages qui isolaient l'Algérie de ses voisins indépendants, insistant trop souvent sur le rôle et l'utilité de ces installations, nous ne pouvions que considérer que barrage était synonyme de « **bourrage de crane** ».

J'étais dans cet état d'esprit quand, aussitôt après mon arrivée, lors de nos conversations du soir, dans le « patio », j'ai entendu les anciens évoquer le barrage. Il ne s'agissait plus alors que du seul barrage avec la Tunisie, de laquelle nous étions fort près. Le Bataillon, j'allais l'apprendre, était en alerte quasi-permanente pour cette destination et avait eu l'occasion d'y faire des interventions à de nombreuses reprises. J'ai bien, alors, tenté, à ce moment là, quelques réflexions sarcastiques sur la futilité de cette nouvelle « ligne Maginot ». A ma surprise, mon opinion ne fut pas du tout partagée par ceux de mes camarades qui connaissaient déjà l'ouvrage. Je me suis donc fait immédiatement rembarquer sur ce sujet : Moi qui n'exprimais qu'une idée, commune en métropole, je n'avais, paraissait t-il, rien compris. Je ne tarderais pas à me rendre compte sur place. Le barrage, en cette fin 1960, était devenu le principal outil de guerre et avait permis ce qui s'appelait la « pacification ». Si l'Algérie, dans son ensemble, connaissait le retour au calme, si l'on pouvait parler à la fois de paix et de reconquête, si l'on se promenait et si l'on vivait à Aïn Abid de façon si décontractée, ou si naturelle, nous devions tout cela au barrage.

Du côté du Maroc, il n'y avait qu'un « petit barrage », selon mes interlocuteurs, car la rébellion était beaucoup moins active dans ce pays. Cela tenait, paraît-

il, à la situation de chaque pays : Le Maroc était une royauté qui voulait garder son indépendance politique envers tous les systèmes et qui n'aidait ses frères musulmans que du bout des lèvres. La Tunisie, au contraire, était un état socialiste, inféodé à Moscou, dont la volonté était de servir de base à la révolution Marxiste, prévue pour couvrir tout le Magreb.

Je ne rapporte, là, bien sûr, que des propos et des opinions, qui n'étant pas les miens, ne sauraient m'engager, du moins pas encore. Les jours passant, plus je réfléchissais à ce que je voyais et à ce que l'on me disait, plus je pensais, effectivement, tenir là un début d'explication. L'Algérie, où je vivais maintenant, où avait lieu ce formidable déploiement militaire, malgré, ou à cause de cela, n'était pas, ou n'était plus, « à feu et à sang ». Quoiqu'en puissent dire les journaux métropolitains.

Ce jeudi 13 octobre 1960, comme on me l'avait prédit dans le « patio », je suis bien près de découvrir ce fameux barrage. Arrivés dans l'après-midi à La Calle, nous attendons à l'entrée du barrage. Contrairement à ce que je croyais, le début du barrage ne correspond pas à la frontière. En fait, le barrage ne suit cette frontière que de loin. Si je parle d'un premier et d'un deuxième barrage, c'est justement parce que le tracé en a beaucoup évolué. La ligne Morice, à l'origine, était située beaucoup trop près de la Tunisie. Les Fellaghas avaient beau jeu de nous allumer. Quant à répondre, c'était un autre problème. L'affaire de Sakiet était là pour l'illustrer.

Aujourd'hui, donc, la ligne est en retrait de 15 à 20 kms et s'appuie, quand c'est possible, sur les défenses naturelles que constituent les collines et autres djebels. Ce retrait, c'est le fameux No Man's Land (en français dans le texte) qui, d'une part, oblige les rebelles à se replier assez loin, d'autre part permet à notre armée de tirer au canon, de bombarder ou d'intervenir physiquement en envoyant l'infanterie, dès qu'une incursion est signalée.

Le Bataillon est donc en arrêt près de la calle et attend que la nuit tombe. Serait-ce pour faire une entrée discrète ? L'obscurité arrive et nous attendons toujours, le commandement devant émaner du Q.G. de Constantine.

Enfin, nous recevons l'ordre d'avancer. Quelle heure est-il ? Minuit ou une heure du matin, facilement ! Devant nous, aussi loin que puisse porter la vue, s'étend un long ruban illuminé qui serpente à travers les collines. Si ce n'est pas la Riviera, cela pourrait y ressembler. L'évocation s'arrêtant là car la route s'éloigne rapidement du bord de mer et se dirige vers le sud. Nous devons maintenant rouler pleins phares. Si nous avons tant attendu pour avancer sur le barrage, c'était pour y faire « la herse ». Cette expression désigne des sortes de patrouilles qui, plusieurs

fois par nuit, parcourent la piste qui longe le barrage. Cette fois-ci, notre arrivée est voulue pour être la plus visible possible. Le Bataillon comprend une centaine de véhicules, ce qui, en respectant les distances de sécurité, représente un ruban qui se déroule sur 2 à 3 kms. Nous nous rendons compte que nous ne sommes pas les seuls à rouler ainsi sur ce boulevard. Le balayage des phares nous montre que d'autres unités nous précèdent. Nous savons aussi, par les liaisons radio, que d'autres unités sont derrière nous.

Qu'est-ce qui justifie un tel déploiement de forces ? Nous ne tarderons, sans doute, pas à le savoir.

Nous parcourons, ainsi, 30 ou 40 kms. Nous avons, constamment, à notre gauche, côté Tunisie, la haute barrière de barbelés éclairés et électrifiés et, à notre droite, toute une ligne de fortifications diverses. Nous arrivons enfin. Des points de stationnement sont prévus pour les compagnies et pour le P.C. lui-même. Nous nous installons et pouvons enfin passer notre nuit, ou ce qu'il en reste, sans que se déroulent d'autres faits notables.

La journée qui suit, nous la passons à attendre. Le P.C. est installé sur un petit piton dont le sommet dégagé est prévu pour servir de D.Z. aux Hélicos. Ne sachant que faire de notre temps, et en attendant de nouvelles instructions, nous nous promenons et visitons les installations alentours. Au pied des collines, c'est-à-dire au bord de la piste, l'accès est défendu par des fortifications légères, assez habituelles en Algérie. Ce sont, essentiellement des postes de guet, constitués de parpaings et de sacs de sables. Le tout étant défendu par des armes « légères » : F.M. et mitrailleuses. Ces armes sont toutefois complétées, presque partout, par des systèmes de visée Infra-Rouge. Le Bataillon, lui-même, possède quelques lunettes de visée de ce type. Toutefois, nous ne les utilisons pratiquement jamais. En effet, la technologie actuelle impose, pour leur fonctionnement, des batteries qui pèsent quelque chose comme 50 Kg. Pas question, donc, de crapahuter avec de tels engins. Ici, ce matériel est utilisable et est utilisé de manière courante. Bien sûr, il n'y a pas que l'armée française qui en soit équipée. Les gars en faction nous racontent que, la nuit, lorsqu'ils surveillent le barrage à travers ces lunettes, il n'est pas rare d'être éblouis par un éclair subit. Ce sont des Fells qui, eux aussi, nous observent avec le même genre de matériel.

Dissimulées sur les pentes des pitons et à demi enterrées, nous découvrons des casemates plus conséquentes. C'est dans ce genre d'installation que nous trouvons les postes de commandes des projecteurs à arc que je décris dans ma lettre. D'autres postes de commandes sont encore plus impressionnants. Ceux-ci sont destinés à piloter des canons de gros calibres (155 et 210 je crois). Seuls les fûts des canons pointent hors des casemates. Les systèmes de visées sont optiques (par périscope) de jour et Infrarouges la nuit. Les munitions arrivent sur des tapis rou-

lants et les serveurs, comme les tireurs, sont entièrement protégés de l'extérieur. Cela évoque, déjà plus, la ligne Maginot.

En fait, la grande différence, par rapport à cette trop célèbre ligne, est qu'ici le barrage n'est pas contournable. Au Nord, il y a la mer. La marine veille et intercepte, paraît-il, tout ce qui est suspect. Au Sud, c'est le désert. Tout déplacement de troupe, un tant soit peu conséquent, est immédiatement repéré par l'aviation. Quant aux défenses sur la ligne elle-même, elles bénéficient de tout un arsenal ultra-moderne. Elles sont aussi organisées en plusieurs niveaux, plus ou moins légers et plus ou moins lourds. C'est ainsi que, de l'autre côté de la route, s'étend le barrage, proprement dit, constitué d'une triple rangée de barbelés branchés sur haute tension (5000 volts), enterrés jusqu'à 2 m. de profondeur, et s'élevant à 3 ou 4 m de hauteur. Les champs de mines viennent évidemment agrémente le tout. Des patrouilles des différentes armes parcourent, sans cesse, ce barrage pour y détecter le moindre problème et y effectuer les opérations de maintenance. Pour les soldats, en poste sur cette ligne, cette maintenance constitue, en fait, un danger bien plus présent que les tentatives de passages des rebelles. Les incidents, et même les accidents, n'y sont pas rares et la tension y est donc permanente (la haute tension aussi).

Sur le piton, au P.C., les informations crépitent. Cette phrase n'est sans doute pas originale. C'est ce que l'on entend ou ce que l'on lit toujours dans ces cas là. Pourtant « crépiter » est bien le terme réel. En effet, tous les messages importants sont transmis, non en phonie, mais en Morse. Aux « Trans », ainsi s'appellent les services de transmissions chargés de recevoir et d'émettre ces messages, les manipulateurs crépitent donc pendant de longues heures. Les messages, ainsi reçus et convertis, ne sont pas lisibles pour cela. Ce sont des suites de chiffres qui doivent être décryptés. Les « chiffreurs » sont les spécialistes qui, aidés par des moulinettes, des petites machines à calculer à manivelles, doivent ainsi convertir les messages qui, après de sérieux contrôles, seront remis à leurs destinataires.

Il semble, aujourd'hui, que ces messages soient particulièrement abondants. Un briefing est prévu entre tous les officiers du Bataillon et d'autres unités du secteur. Nous allons traîner du côté des Trans et, pour confirmation de ce que nous glanons ainsi, nous attendons la sortie des officiers. Entre eux, les commentaires sont nombreux. Ils ne manquent pas de nous tenir au courant. Ce que nous apprenons, ainsi, est particulièrement édifiant.

Un « passage » est prévu pour la nuit prochaine. Ceci ne semble pas une révélation. Si nous sommes là, c'est certainement parce que le haut commandement craint un passage en force des rebelles. En fait, les informations sont des plus précises. Nous connaissons le nombre d'hommes qui y sera engagé du côté tunisien. Nous connaissons même le nom ou le numéro des régiments de l'A.L.N. et le nom des principaux chefs devant participer à l'action. Le lieu de passage est également

indiqué. Bref, c'est presque comme si « l'ordre de bataille » de l'ennemi nous était communiqué ! Commentaires des officiers : La précision de tous ces renseignements est particulièrement étonnante. Nous savions, qu'en Tunisie, il y avait encore beaucoup de sympathisants français mais à ce point là ! A croire que les informations émanent de l'A.L.N. elle-même ou, pourquoi pas, du gouvernement tunisien.

L'A.L.N. a besoin d'une opération spectaculaire, plusieurs milliers d'hommes doivent y être engagés. La rébellion intérieure est exsangue. Elle était déjà en grande difficulté au moment de l'affaire Si Salah. Le temps, et surtout les actions incessantes des troupes opérationnelles, comme la nôtre, n'ont rien arrangé pour eux. Il leur faut réussir à envoyer des renforts et à compenser les pertes. Il leur faut surtout montrer à l'opinion internationale qu'ils sont toujours les maîtres de la situation en Algérie. Ceci est peut-être un début d'explication. Cela n'explique, toutefois, pas la précision des renseignements qui nous sont parvenus et qui peuvent mettre en danger la réussite même de l'opération. A moins que ces informations ne soient des faux destinés à nous tromper ?

Un travail important du 3^{ème} bureau consiste à « estimer » la valeur des renseignements. Différentes notes, établies à partir des recoupements possibles, de l'origine, etc... permettent d'élaborer une note finale qui qualifie le renseignement. D'après ce que nous croyons comprendre, celui-ci à une note parmi les plus élevées. Cela n'empêchera toutefois pas le haut commandement de prendre des mesures, au cas où ! ... Le franchissement de la ligne doit avoir lieu plus au sud, entre Toustaint et Munier. Nous sommes au Nord de Toustaint, donc pas concernés en principe. Toutefois, il peut y avoir des manœuvres de diversions. Il peut, aussi, y avoir un changement de dernière minute dans les projets des rebelles. Il faut donc rester vigilants.

Ce soir là, nous veillons fort tard, commentant la journée et dans l'attente de ce qui devrait se passer. Quand nous ne pouvons plus résister au sommeil, nous finissons par nous coucher. Vers les 3 heures du matin, une rafale de P.M. me réveille. Quelques coups de fusils semblent répondre. Ce n'est sans doute qu'une fausse alerte.

D'un seul coup, ce sont rafales sur rafales : P.M. fusils, fusils mitrailleurs, mitrailleuses, bref, cette fois, tout l'arsenal doit être utilisé. C'est du sérieux, nous sommes tous levés, écoutons et essayons de savoir ce qui se passe. Les détonations viennent du sud, ce qui était prévu. Les premiers coups de feu ont certainement été tirés pas très loin : 3 ou 4 kms. Maintenant le feu s'intensifie et s'étend beaucoup plus loin vers le sud. Il y a des explosions, grenades, mortiers, difficile à dire. Bientôt ce sont les coups plus sourds de l'artillerie. A un moment, des tirs se font entendre, tout près de nous, mais au Nord. Probablement, depuis le prochain piton. Cela

ne dure pas. Etait-ce une diversion ou, plus simplement, une méprise. Il arrive souvent que des animaux, sangliers, cerfs, sautent dans les champs de mines.

Au sud, cela semble bien ne pas devoir s'arrêter. Nous avons beau regarder, nous ne voyons ni les départs des coups ni les explosions à l'arrivée. Dans ce décor étrange, presque irréel, la lumière, qui émane de ce serpent qui court de colline en colline, les puissants projecteurs qui, inlassablement, balayent le paysage, tout cela nous éblouit et nous empêche de voir beaucoup plus loin que ce qui est directement devant nous. Ne pouvant rien faire d'autre, nous finissons par nous recoucher. A peine allongés, nous nous apercevons que le sol tremble. Ce sont des coups sourds que nous percevons malgré le vacarme des autres armes. Les « résidents du barrage » donnent leur diagnostic : « Artillerie de marine ». Il y a, paraît-il, du côté du « bec de canard », de grosses pièces installées, quelque chose comme du 380 mm ? (J'en doute encore en écrivant cela). Toujours est-il que cela fait un énorme bruit qui se répercute dans le sol.

Le « bec de canard » est une anomalie dans le tracé de la frontière entre Algérie et Tunisie. Un triangle, issu du territoire tunisien, s'avance en pointe et pénètre profondément du côté algérien. Compte tenu des contraintes du relief et de la présence, proche de la frontière, de la ville de Souk-Ahras, il n'a pas été possible de conserver, en ce lieu, un No Man's Land suffisant. Résultat : Une bonne majorité des tentatives de passage ont lieu dans cette région. Si cette nuit, l'attaque a bien lieu du côté de Munier, il faut dire que, justement, cette petite ville est située sur un des côtés du fameux bec. Le jour se lève. C'est maintenant au tour de l'aviation de participer à la fête. Les fameux T6 monomoteurs font du « straffing » c'est-à-dire du mitraillage au sol. Bientôt, arrivent les bombardiers bi et quadrimoteurs. Cette fois, nous voyons la fumée qui s'élève aux points d'impacts. Les militaires de l'armée de terre, même les officiers, ne sont guère versés dans l'identification des avions. J'avais déjà remarqué cela. Au cours des précédentes opérations, le terme de Piper était appliqué à pratiquement tous les avions légers à ailes hautes. C'était bien souvent des Cessna-L19 ou quelquefois des Broussards. Étant passionné d'aviation, et ayant approché cette activité en aéroclub, ce manque de précision m'avait déjà chagriné. Aujourd'hui, je m'aperçois que dans le cirque, qui se déroule non loin de nous, il y a non seulement des T6 mais aussi, très certainement, des Corsairs de l'Aero-Navale. De même, tous les bombardiers sont nommés B26. D'après ce que je sais, les B26 sont des bimoteurs. Il y en a, certes, mais que sont les quadrimoteurs que l'on voit ? Des B29 ? Je ne sais pas ?

L'intervention de l'aviation ne dure pas très longtemps, en fait. La tentative de percée, par les forces de l'A.L.N., ne semble pas, cette fois encore, avoir été couronnée de succès. Les rebelles se replient d'autant plus rapidement qu'avec le jour, l'action de l'aviation leur rend le terrain intenable. Bientôt, il faut aller « aux

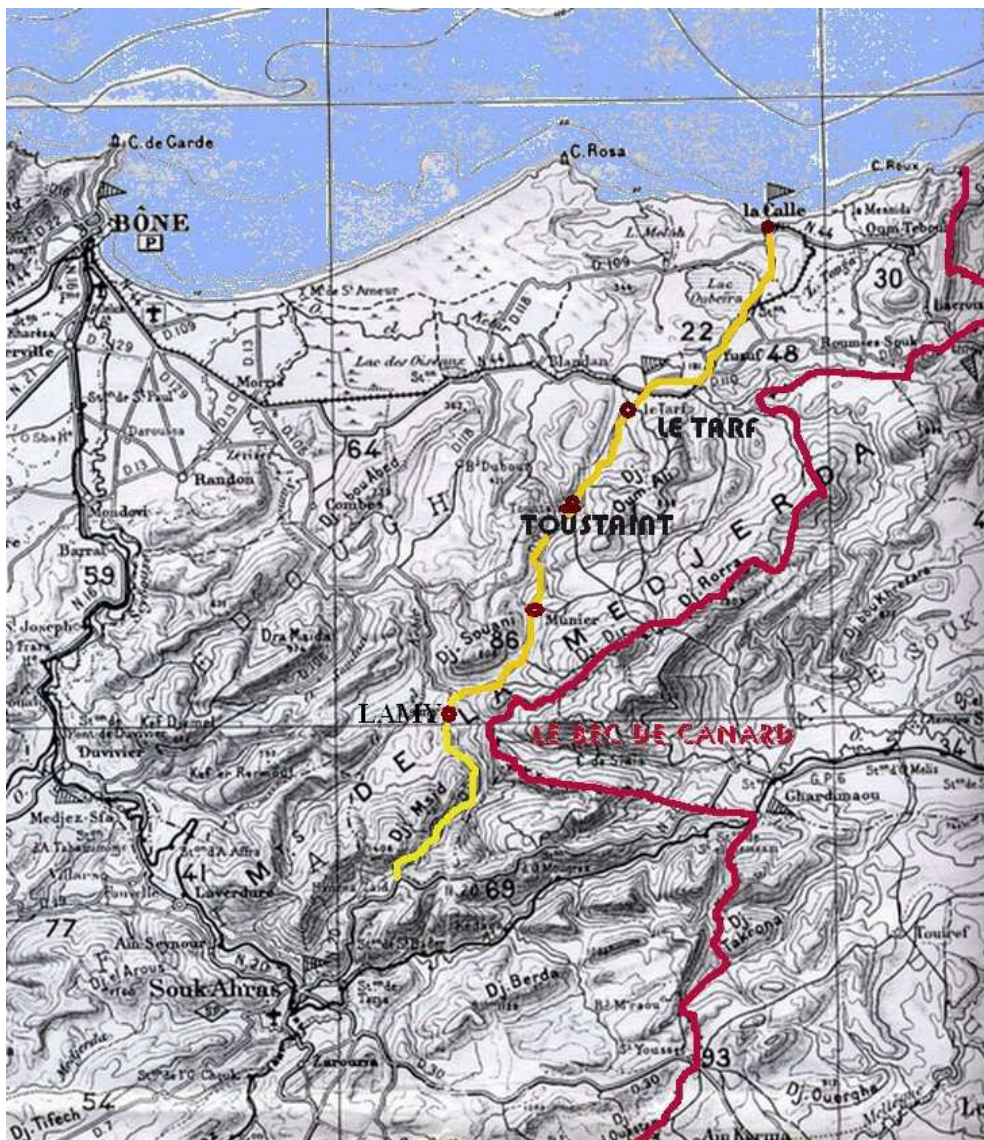
résultats ». Cela veut dire que les unités, qui sont venues en renfort le long du barrage, vont passer de l'autre côté, dans le No Man's Land . Tout le long de la ligne, il y a des portes et des cheminements répertoriés à travers les champs de mines. Les compagnies peuvent aller, de l'autre côté, pour patrouiller. Dans la matinée, les premiers résultats tombent dans les radios des P.C.. « Aller aux résultats » : Cette expression veut dire : Faire le comptage des ennemis abattus et le matériel détruit ou récupérable. Nous entendons, par radio, les chiffres annoncés par les unités chargées du nettoyage. De message en message, une estimation rapide permet d'annoncer le chiffre de 800 rebelles « au tapis ». De notre côté, y a t'il eu des pertes ? Je ne le saurai pas.

Toutefois, une autre information viendra, au fil des heures, tempérer ce « beau » résultat. Des Fells sont passés. Certes, pas des milliers, ni des centaines, quelques dizaines tout de même. La « poursuite » est engagée avec l'aide des hélicoptères, dont nous apercevons le tournoiement. Les paras vont harceler les groupes, les faire éclater et les disperser, sinon les annihiler entièrement. Les rebelles survivants, ayant réussi à échapper aux forces françaises, ne seront sans doute que quelques-uns. Pas de quoi changer grand-chose, de toute façon, au processus de « pacification » qui se poursuivra à l'intérieur du territoire ! Le lendemain de ces événements, nous regagnons notre base arrière. Le F.L.N. a vu ses ardeurs calmées pour quelques temps. Nous l'espérons du moins.

En conclusion, je peux maintenant dire : « **Le barrage, c'est quelque chose...** ». Si ce n'est pas la guerre, cela y ressemble...

Sans vouloir m'improviser stratège, je commence, maintenant, à comprendre le rôle de ce barrage et à croire, vraiment, à son efficacité. J'en comprends surtout sa fonction et l'espoir que cela peut susciter sur le devenir de l'Algérie.

Le Barrage TUNISIEN



1960_10_32 Extrait (après grossissement) d'une carte IGN au 1/500 000ème de 1957

AÏN ABID Le 18.10.60

Ma très chère sœur,

C'est un événement : tu viens, dans ta dernière lettre, de dépasser les cinq lignes de texte. Comment as tu fais ?

Indique-moi la recette. En tous cas, tu manques de finesse : Je te précise que toutes les photos, par moi envoyées, furent également faites avec mon propre appareil. Or donc, comment veux-tu qu'avec ledit appareil je puisse à la fois prendre des photos et figurer sur celles-ci ? Ah la la ! Tu ne dis que des bêtises ! Il s'agit, bien entendu, de jumelles dans leur étui. Tu peux, par la même occasion, remarquer la « serviette opérationnelle » contenant les documents secrets (taille-crayons, gommes équerres...) dont j'ai la charge.

Pour Maman, je précise que la toilette du matin fut prise sur le vif et que les figurants furent bien surpris quand je leur montrais le tirage, car ils ne s'étaient aperçus de rien. Les deux photos en couleurs sont vraiment bien réussies, mais je te signale, toutefois, qu'il est toujours permis de faire un sourire. C'est peut-être une manière de faire ressortir les fleurs. Elles sont magnifiques et viennent du jardin, je le suppose. Un camarade qui descend à Constantine, demain matin, doit donner deux autres pellicules au photographe. J'espère que, bientôt, vous en verrez les résultats. Je ne pense pas faire retirer ces photos. Toutefois, vous pouvez les garder, si vous voulez, car elles seront mieux à Melun qu'ici.

A propos, Francette ne s'en est certainement pas aperçue, nous sommes rentrés à Aïn Abid. Cela depuis ce midi, je le précise. Ce fut le résultat ou plutôt la victoire finale, d'un message, d'une série d'ordres et de contre-ordres. Personne n'a compris ce que nous devions faire là-bas mais il paraît que la mission était terminée.

(Il ne faut pas chercher à ...).

Je vais ici donner l'occasion à Papa de parler boulot : En opérations, les grandes tentes du Colonel sont éclairées grâce à de petites bouteilles de butane sur lesquelles sont installées des lampes « Lumogaz ». Je ne sais pas si tu connais ce type d'éclairage dont le fonctionnement et l'entretien nous incombent, à nous autres dessinateurs. Il arrive quelquefois des anomalies

de fonctionnement telles que l'on voit la flamme sortir du verre et former au-dessus une auréole. Ceci à la grande terreur du Commandant qui m'a certifié, plusieurs fois, que tout risquait de sauter et que cela venait, à coup sûr, du gicleur qui devait être bouché. Ne voulant pas le contredire, (je partage bien sûr son avis sur tout...), j'aimerais tout de même connaître celui d'un spécialiste car il me semble que, si le gicleur est bouché, il n'y a plus de gaz, donc pas de flamme.

Je manque de lecture, ici, et je ne vois pas d'inconvénients à recevoir « sélection du livre ». Je ne pense pas qu'il souffre trop du voyage et je peux ici le conserver. Ceci ne doit pas vous empêcher de le lire, à condition que la lecture ne dure pas trop longtemps.

Ne l'ayant pas fait, tu peux, Maman, donner ma nouvelle adresse à la Bull. Tu parles de « Shako » ! Je vois donc que tu as remarqué la casquette de brousse, que j'apprécie d'ailleurs. C'est une casquette de toile, extralégère et peu encombrante, peinturlurée et dotée à l'arrière d'un rabat couvre-nuque pour le soleil, qu'il ne faut pas confondre avec la visière qui, elle, est devant. C'est un des rares matériels de l'armée que j'estime bien conçu. Il me faudrait exactement la même pour faire du Vol à Voile.

Le Bataillon est formé à 80 % de personnel en provenance de Maisons-Laffitte. Il m'arrive, d'ailleurs souvent, de me faire interpellé par des gars qui déclarent m'avoir déjà vu ou connu au 3eme RIMA. Un grand nombre de copains sont ici, mais peu ont eu ma chance de rester au P.C. et sont disséminés dans les compagnies : au Hamma, à El Aria, à Bou Nouara ou à Oued Zenati. Il faut donc les opés pour nous rencontrer. C'est ainsi qu'hier, j'ai retrouvé un camarade que je croyais encore en France et qui était arrivé il y a un mois déjà.

Sur ce, je vous envoie mes meilleurs baisers, pour tous trois, et je vais me coucher.

Louis René

AÏN ABID Le 23.10.60

Chers Parents,

Les premières nouvelles, que je vous donne, sont celles de mon pantalon ou plutôt de son fond. Les coutures, par moi, exécutées n'ayant pas tardé à lâcher, je dus fixer la pièce avec de la colle forte, genre « Texticroche ». Au retour à la base, voyant que l'autre fesse était, elle aussi, bien râpée, je décidais de donner mon pantalon au fourrier pour échange. Il fallut d'abord arracher la pièce, car il n'est possible que d'échanger du matériel en suffisamment mauvais état. Puis, le matériel devant être rendu propre, je donnais mon treillis à laver à Omar. Seulement, je n'avais pas pensé que la mère d'Omar avait de la conscience professionnelle et se refuserait à me rendre un pantalon propre mais troué. C'est pourquoi je dus, une nouvelle fois, arracher cette maudite fesse. C'est à la suite de cela que j'eus, tout de même, un nouveau pantalon de treillis qui, s'il est suffisamment long, fait au moins le double de ma taille. Je vais donc devoir me livrer, une nouvelle fois, aux travaux d'aiguilles et faire des pinces afin d'ajuster, quelque peu, cette ceinture. Pour moi, la couture... c'est pire que l'orthographe !

A part cela, je dois vous dire que c'est avec plaisir que l'on reçoit une lettre aussi bien garnie, surtout un dimanche. L'appareil de Papa s'est donc bien remis de son bain forcé et, cette fois, les photos sont réussies ; ainsi que celles de Francette.

Il est, de nouveau, question d'une « opé » dans la région d'El Milia, probablement pour mardi. Vendredi dernier, nous avons fait une courte virée entre Oued Zenati et Renier. Zone que nous avons déjà parcourue, il y a quelques temps, mais où rodent toujours une vingtaine de rebelles dont un chef de « Medjeles », armé d'un P.M. Beretta. Ce bouclage a permis la découverte d'un blessé dans une cache et d'un cadavre. Tous deux possédant une arme et pas mal de munitions. L'arrestation d'une centaine de « suspects » a permis de déceler 3 rebelles notoires mais peu décidés à faire des confidences. L'un d'eux a, d'ailleurs, attendu 2 heures avant de déclarer qu'il connaissait bien une cache proche où se planquaient 6 hommes, mais ce délai avait permis aux oiseaux de s'envoler.

A Aïn Abid il y a, en ce moment, quelques bouleversements : Le « Bataillon français de l'O.N.U. », créé en 1950, qui était passé régiment lors de son arrivée en Indochine puis, redevenu bataillon en Algérie, vient de nouveau, par addition du 2/43 bataillon d'infanterie, de redevenir régiment et de prendre le nom de 156^{ème} R.I. (de Corée).

Il se trouve donc que les services administratifs des deux bataillons vont fusionner en un seul renforcé. Or le 2/43 R.I. étant un corps implanté », c'est à dire dispersé dans une multitude de petits postes et de fermes, ne peut se déplacer. Il y a donc création d'un P.C. de régiment qui restera à Aïn Abid mais s'installera dans de nouveaux locaux plus spacieux et d'un Etat Major Tactique opérationnel : « l'E.M.T.1 » qui se déplacera en opérations. Cet état major aura ses locaux à part.

C'est pourquoi je vais, dès demain, me retrouver habiter la « Mehta Joyeuse », nom du bâtiment où se situe le bureau du Commandant de l'E.M.T.1 et de son capitaine adjoint.

J'ai, pour moi, une grande pièce qui me servira à la fois de chambre et de bureau avec évier et eau courante dans la pièce. Je vais donc faire office, officiellement, de dessinateur et de secrétaire, mais le Commandant a bien précisé qu'à la base, tout ce qu'il y avait à taper, serait fait par le secrétariat du P.C. ... Comme, d'autre part, il n'y a pratiquement rien à faire en « opé»...

C'est par ces bavardages que se termine, ce soir, ma lettre mais, avant de vous dire bonsoir, je rappelle à Francette que, moi, il y longtemps que je sais faire les lits, même en « portefeuille ». Là dessus : Bonsoir et bons baisers à tous.

Loulou

« La MECHTA JOYEUSE »

Dans mon dernier courrier je viens, pour la première fois, de citer ce nom : « La Mechta Joyeuse ». Me souvenais-je donc de ce nom ?

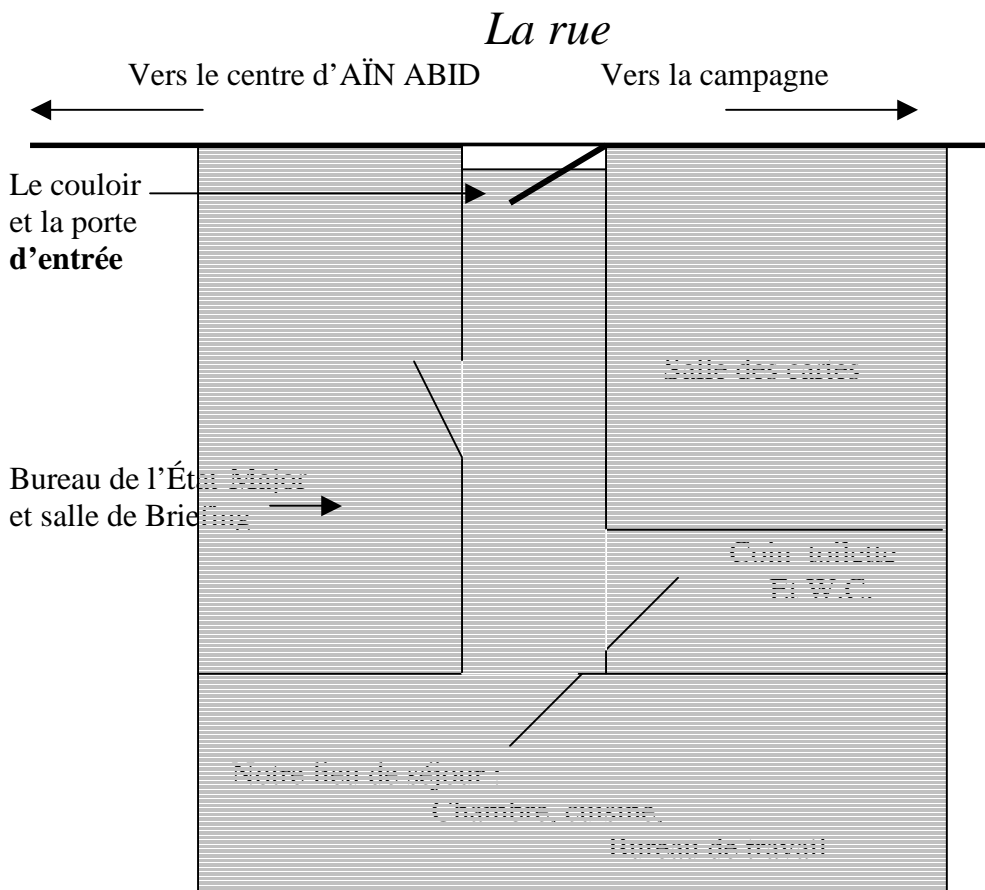
En fait, il a fallu que je relise mes courriers de cette époque pour me confirmer que le lieu, où j'avais passé de nombreux mois, s'appelait bien ainsi. Je me souvenais bien de ce nom, certes, mais je n'osais plus l'attacher à la « villa » que j'avais habitée. Comme quoi les souvenirs, même bien conservés, s'estompent toujours un peu au fil des ans et les faits, qui s'y amarrent, ne peuvent plus être considérés comme des certitudes.

Dans les jours qui ont suivi mon arrivée, j'ai compris que ce Bataillon de Corée, où je débarquais, était en cours, ou était sur le point, de subir une profonde mutation. Le Bataillon allait devenir un régiment et ce régiment serait composé de deux bataillons. A la place du Lieutenant-Colonel qui avait dirigé cet élément, avec un certain brio semble-t-il, il y aurait 2 Commandants et un Colonel. Pour nous, il y aurait donc 2 PC dits « opérationnels », c'est-à-dire de structure assez légère, pour suivre les opérations et un PC « lourd » pour coiffer le régiment. C'est ainsi que, fin septembre, au retour de l'opération Rubis II, j'ai appris que j'étais désigné comme seul élément constituant le secrétariat du nouveau P.C. du 1^{er} bataillon. Ce P.C. sera désigné, dorénavant, sous le sigle d'E.M.T.1. (Etat Major Tactique n° 1). J'y serai à la fois secrétaire, dessinateur, garde du corps du Commandant. Cette nouvelle affectation va se traduire, aussi pour moi, par un déménagement. Ceci n'est pas pour me déplaire. La solitude ne me fait pas peur. Par contre, dans l'actuel logement des secrétaires, l'exiguïté, et donc forcément la promiscuité qui en découle, me pèsent un peu. Fin octobre, j'irai donc habiter la « *Mechta Joyeuse* », puisque tels sont les ordres.

A la sortie de l'agglomération d'Aïn Abid, côté Ouest, la route pour Constantine oblique brusquement et traverse un vallon pour reprendre ensuite son orientation vers la grande ville. Ce vallon est formé par l'Oued, issu de la source qui donne son nom au village. A l'endroit où la route quitte, ainsi, sa direction première, une petite rue s'aligne tout droit dans l'axe de la rue principale du village. Cette rue goudronnée court encore sur quelques centaines de mètres, puis se transforme bientôt en une piste qui va se perdre dans les champs en direction des djebels. La dernière maison de cette petite rue, à la fin de l'asphalte, c'est la « *Mechta Joyeuse* ».

Les militaires, par ici, appellent Mechta toute construction en dur quelle qu'en soit son importance. Celle-ci n'a rien d'une villa, ce que j'en ai dit au début

de ce texte n'était qu'une boutade ! Tout au plus, pourrons nous la comparer à un petit pavillon de banlieue. Pour en situer l'importance, je vais essayer, autant que mes souvenirs me le permettent, d'en faire un plan approximatif :



Trois pièces seulement, mais des pièces assez grandes, distribuées autour d'un couloir. Au bout du couloir, notre chambrée. Ce que, aujourd'hui, nous pourrions appeler notre « pièce à vivre ». Cette pièce est suffisamment vaste, apparemment, pour y mettre nos châlits, y disposer d'un coin cuisine et avoir deux grandes tables, servant aussi bien pour les repas que pour le secrétariat. J'y ai tout mon matériel : machine à écrire (ultramoderne), fournitures, papiers, de quoi dessiner, calquer et faire les collages des cartes. Nous y logerons donc à deux, tout au moins

dans un premier temps. Plus tard, comme je serai un peu « surchargé de travail », un bleu arrivera à mon secours et deviendra le troisième larron de cette résidence.

Malgré son isolement, pratiquement à l'extérieur du village, ce P.C. n'a rien d'un Bordj, ni d'une quelconque fortification militaire, comme on serait en droit de se l'imaginer. Je l'ai déjà dit : A Aïn Abid, on a du mal à se croire dans un pays en guerre. D'une manière générale, les systèmes défensifs sont réduits à leur plus simple expression. Tout est banalisé. Nous logeons dans une maison banale d'un village banal. Serait-ce une ruse de guerre ?

La mechta dispose tout de même d'une porte d'entrée blindée (une simple plaque de tôle) qui ferme à clé. Il n'y a qu'un rez-de-chaussée et les fenêtres ont des barreaux métalliques. Ce ne sont que des précautions élémentaires, qui n'ont sans doute même pas été prises par l'armée. Ce sont, en tous cas, des précautions qui paraîtront bien légères si je me projette 40 ans plus tard. En cette fin de siècle, le moindre pavillon de la banlieue parisienne est autrement protégé. Des hauts murs, bien souvent, des caméras de surveillance, des systèmes électroniques anti-intrusion, voire de la télésurveillance, des portes blindées bien sûr... et avec des détecteurs divers. Tout cela alors que nous ne sommes toujours pas en guerre (puisque officiellement nous ne l'étions pas à l'époque).

En ce mois d'octobre 1960, dans la région où se situe alors notre camp de base, nous ne semblons donc pas avoir de craintes particulières. Je rappelle que nous sommes dans le Constantinois, région réputée comme étant la plus dure de l'Algérie. Nous, soldats du contingent, vivons simplement au contact de la population civile comme nous pourrions vivre dans nos lointains villages de France. Nos officiers, qui ont décidé d'installer là un P.C., donc un lieu tout de même important sur le plan des décisions et de la confidentialité, ne semblent pas non plus éprouver de doutes quant à la sécurité des personnes et des biens.

Rapidement, après quelques semaines de vie dans le village, après, aussi, quelques promenades à Constantine, et, enfin, quelques déplacements en opérations, Aïn Abid est devenu pour moi un « havre de tranquillité ». Le retour est pour mes camarades, comme pour moi, synonyme de repos et de détente, de « remise en conditions » suivant l'expression en usage. Les angoisses des premiers jours sont donc bien oubliées ou paraissent lointaines. Aïn Abid, c'est le calme et la sécurité. Je ne dis pas « c'est la paix » car, si cela était vrai, nous ne devrions pas être là. Pour moi, dans cette cité calme et tranquille (je me répète, pour essayer de bien faire comprendre nos sentiments d'alors) la « *Mechta Joyeuse* », c'est l'accès à un certain confort matériel et surtout à une certaine quiétude d'esprit.

Dans mon souvenir, j'ai vécu l'emménagement dans ce local un peu comme une récompense. De quoi d'ailleurs ? Je crois avoir déjà fait comprendre que je ne goûtais qu'assez peu la vie dans les chambrées où nous étions souvent logés de façon précaire. A la compagnie imposée de mes camarades, je préfère, tout de suite, le calme et l'isolement de cette mechta qui va me permettre de lire et d'écrire, donc de vivre à mon rythme.

Maintenant, je m'aperçois que je n'ai pas encore parlé de la situation générale de ma nouvelle habitation. La rue, qui y mène, n'est bâtie que d'un seul côté, de petits pavillons guère plus grands que la mechta. De l'autre côté, bordée de grands arbres, probablement des eucalyptus, la rue est en léger surplomb. Entre les troncs de ces grands arbres, on aperçoit les champs qui descendent vers l'oued puis, de l'autre côté, la route de Constantine, puis de nouveau le moutonnement des champs et les djebels lointains. Ces maisons, bâties donc d'un seul côté de la rue et assez semblables à celle où je loge, sont toutes habitées par des arabes. Les gosses viennent jouer, après l'école, devant la mechta et nous pouvons y reconnaître l'inévitable Omar à qui nous prendrons l'habitude de confier bien des courses. Encore une fois, je dirai que cet « environnement », comme l'isolement relatif dont je viens de parler, nous paraît naturel. Je trouverai tout de même quelques camarades bien intentionnés pour me dire :

- *Tu n'as pas peur au milieu de tous ces Bougnouls ?*

Ces « Bougnouls », ceux qui habitent ici, je préfère personnellement les nommer « Arabes ». Cela me semble plus simple et plus correct. Ce sont nos voisins et ils ne suscitent, pour moi, vraiment aucune inquiétude. Leurs comportements sont des plus normaux et des plus banals. Un petit signe de la main pour se dire bonjour, bonsoir. Les contacts sont certainement réduits et peu démonstratifs mais pas le moins du monde antipathiques. Si nous faisons appel à leurs services, par l'intermédiaire des enfants, il nous arrivera aussi d'être invités à prendre le caoua chez eux. Les relations de voisinage sont donc bonnes. Je suis vraiment incapable d'imaginer que de quelconques actes de violence puissent émaner de cette population.

J'ai beaucoup parlé de la « *Mechta Joyeuse* ». Pourtant la première question qui se pose est évidemment : Pourquoi ce nom ?

En fait, je n'ai pas d'explication véritable à fournir. Libre cours est donc laissé à l'imagination de chacun. J'ai bien essayé de me renseigner auprès des uns ou des autres. J'ai surtout obtenu des ricanements et quelques sous-entendus. Etait-ce un ancien « bobinard » ? Pourquoi pas ! On m'a dit, aussi, que, précédemment,

ce pavillon avait été occupé par des officiers. De là à croire qu'ils se sont livrés, ici, à quelques beuveries ou bien à quelques parties fines...

Pour moi, donc, et pour mon camarade aussi, j'en suis persuadé, ce lieu laissera un souvenir certainement parmi les moins désagréables de notre séjour en A.F.N. Bien sûr, ce sentiment est relatif. Malgré cette situation, que d'autres peuvent juger enviable, nous n'aspérons qu'à une chose : Revenir « chez nous », vivre auprès et parmi les nôtres.

Le temps ayant passé, quand je relis mes courriers et quand je repense à cette période et à notre façon de vivre ici, je me dis que cela était paradoxal, et pourtant bien réel. C'est pour cette raison que j'ai décidé de donner ce titre de « *Mechta Joyeuse* » à l'ensemble de mes souvenirs, que je tente présentement de reconstituer. Finalement, c'est cet isolement, cette absence de protection, mais aussi cette liberté et cette paix (je dis bien cette paix, même si elle peut ne paraître qu'apparente) qui symbolise le mieux une bonne partie de ce que j'ai pu vivre à cette époque.

(Cette lettre porte, en réalité, la date du 28/09/60, mais il s'agit d'une erreur)

Chers Parents,

Encore une opé de terminée. J'ai l'impression que j'en verrai encore plus d'une d'ici mon retour. C'est du côté de Jemmapes que nous avons été, cette fois-ci, et pour une durée de 5 jours.

Nous sommes partis lundi par Constantine et, au moyen d'une magnifique route nationale, nous avons gagné Jemmapes puis Auribeau où nous avons campé pour la nuit. Il est toujours curieux de trouver des noms « bien de chez nous » parmi toutes les dénominations à consonances arabes : Bayard, Auribeau, Jemmapes, Robertsau. Tous des noms datant du temps où les paysans français, venant « coloniser » ces régions, donnaient aux villages qu'ils créaient des appellations de leur patrie d'outre Méditerranée.

Pour la journée du mardi, tout le monde était dehors et, moi, je suivais bien tranquillement le commandant avec une boîte de crayons de couleurs dans la poche (il faut bien justifier sa fonction).

Le P.C. léger, suivant les compagnies, entreprit d'abord l'ascension du Djebel Mazeur haut de 473 m, alors que nous n'étions au départ qu'à quelques 50 m d'altitude. Le temps couvert était lourd et chaud, le soleil plombant à travers les nuages. L'ascension n'avait rien de bien attrayant, car, après le passage dans des chardons géants, de plus de 2 m. de haut et des herbes plus grandes encore et aux tiges acérées, il nous fallut pénétrer dans des buissons, hauts et touffus, où tous les équipements s'accrochaient et où les épines, longues de plusieurs centimètres, griffaient et mordaient le tissu et la peau au passage. Ce furent, ensuite, de véritables rochers qu'il fallut escalader pour progresser sur les pentes du Mazeur. Cela valait largement la Forêt de Fontainebleau, même dans ses coins les plus sauvages et les plus escarpés.

Il faut ajouter que les Trans trimbalaien un poste « lourd » : Le « C9 », engin pesant, à lui seul, plus de 20 Kg et auquel il faut ajouter : piles, antennes et dynamo à manivelle, transportés dans un sac à part. Bien

entendu, le gars, à qui était confié le port de l'engin, cala dans la première montée et, comme je n'avais pour tous bagages que mon fusil, mes cartouchières, mon bidon, la boîte de ration, les jumelles, l'appareil photo et les crayons de couleurs, je dus me soumettre à la charge de cet engin.

Cela est fort agréable et rend le pas plus pesant, sinon plus sûr.

Tôt dans la matinée, nous n'avions déjà plus d'eau et nous dûmes attendre jusqu'à 17 h et, après avoir descendu et remonté, je ne sais combien de ravins et de contreforts, pour pouvoir nous abreuver grâce à quelques caisses de bières chaudes transportées par les camions. Bilan de la journée : 2 mulets et 1 pot de chambre, dans une cache.

Durant toutes ces opés je n'ai pas eu, une seule fois, l'occasion de monter la tente. A quoi bon ! On dort aussi bien à la belle étoile par ce temps et le duvet suffit largement. Il est, d'ailleurs, très agréable de s'endormir par une chaude nuit, en pleine nature, parmi le chant des cigales ou des criquets, le regard tourné vers les étoiles qui scintillent.

La journée du mercredi fut employée à traverser le Djebel Bourzourlech en entier, soit près de 15 km à pied mais, fort heureusement, en empruntant au maximum les lignes de crêtes.

Pour cette journée, il y eut 5 coups de feu tirés (après un sanglier qui d'ailleurs s'échappa) et une évacuation sanitaire par « Alouette » (un gars atteint de coliques hépatiques que l'infirmier avait pris pour une crise d'appendicite). Nous parvînmes ce jour, fort tôt vers 13 h 30, à notre emplacement de bivouac pour la nuit.

La proximité d'un oued nous permit de nous baigner et de faire un bon lavage (cela un 26 octobre). Au cours de cette baignade, je m'aperçus que la rivière était pleine de crabes, se cachant sous les roches. Ayant signalé cela à un camarade, celui-ci passa le reste de sa journée à pêcher ces bestioles, n'excédant pas 4 cm de large pour les plus gros modèles. Ces crustacés sont, paraît-il, d'origine chinoise ? ? ? et ont envahi les rivières d'eau courante où ils font, d'ailleurs, des ravages parmi les poissons. Quoiqu'il en soit, ces bestioles bouillies ne nous apportèrent absolument rien à manger ; Car, à part les pinces, où l'on trouve quelques milligrammes de viande, toute la carapace est vide.

Ce soir là, nous apprîmes notre nouveau but du lendemain : Le Taya. Le djebel Taya, à ce nom, les harkis (je veux dire la Harka), accom-

pagnant « l'O.R. » (l'Officier de Renseignements) réagirent et se lancèrent dans de nombreuses discussions : Le Taya est un des seuls coins où l'armée n'est pas définitivement implantée en Algérie. C'est un nom « pire que les Aurès » ! Dans ce massif, les « Fells » se réfugient grâce aux innombrables grottes et la dernière opération qui date de plus de trois ans a été très dure : « j'te l'dis. Si y en pas les Fells au TAYA, y en macach dans toute l'Algérie. La guerre finie, c'est tout ! ». Autrement dit : Il était certain qu'il y aurait accrochage dans ce coin ou, sinon, il n'y avait pas de raison pour qu'il y en ait ailleurs.

C'est ainsi que, le jeudi, nous reprîmes la route d'oued Zenati. Nous passâmes au Hammam Meskoutine, magnifique petite station balnéaire. Des sources chaudes sortent à proximité et forment une cascade couverte de calcite translucide d'un effet saisissant. Au-dessus, des ruisseaux fumants serpentent au travers d'un plateau parsemé de bizarres rochers coniques. (Sur quelle planète sommes-nous ?).

Après Oued Zenati et Bord Sabath, la route s'arrête. Il nous fallut emprunter une piste à peine carrossable sur près de 20 km. Plus d'une heure de trajet pour arriver au pied du Taya. C'est un rocher qui ressemble un peu aux « dents du Lanfont », au-dessus d'Annecy, mais en un peu plus émoussé. Il atteint tout de même 1120 m et est défendu par d'importants contreforts.

Une voie ferrée partait, autrefois, de Bord Sabath et, passant par la station du Taya au bord de l'oued, rejoignait le Hammam Meskoutine. Aujourd'hui, le chemin de fer est coupé en de nombreux endroits. Le torrent a emporté les ponts et le ballast, quand les rails n'ont pas sauté sous l'effet de l'explosif. La station du Taya était une petite ville comptant, peut-être, 3 à 4 mille habitants, en plein cœur du massif. C'est maintenant une ville fantôme. Tout est désert. Les maisons sont en ruines ou détruites, les rues envahies par les décombres. La gare n'est qu'un amas de tuiles et de traverses. Il est triste de voir une cité, construite de toutes pièces par quelques hommes courageux, ainsi réduite à néant.

Pour prouver que la guerre d'Algérie n'était pas finie, il y eut tout de même de petits accrochages. 3 hommes furent signalés dans un coin. A un autre endroit, deux fuyards furent aperçus et, enfin, 5 hommes armés furent découverts par un Piper; Cela suffit pour déchaîner l'aviation. Vers

le soir, T6 et B26 firent des passages et des virages sur la montagne pour lâcher napalm et roquettes, déclarant un gigantesque incendie.

Ce matin le vent chaud, qui avait commencé depuis quelques jours, s'amplifiât, et charriant des tonnes de sable et de poussière, se mit à hurler sur les flancs de la montagne.

Le Sirocco réveillât les incendies et tout le djebel ne fut bientôt qu'un brasier. Le rocher lui-même était en feu. L'incendie sautant sur la moindre touffe, la moindre épine. Un véritable brouillard noyât alors la vallée dès 10 h du matin. Tandis que les compagnies qui avaient passé la nuit sur les pentes, en embuscades, s'emparaient de 3 mulets et de 2 vaches, nous explorions, quant à nous, le village à la découverte de quelque chose à récupérer. Avec quelques copains, nous avons déjà charrié 25 traverses métalliques, quand le Commandant nous donnât l'ordre de reposer cela. Il craignait des complications avec le marchand de ferraille et surtout les « C.F.A. » (Chemins de Fer Algériens). D'autant que le Bataillon était déjà accusé d'avoir « volé » une ferme au cours d'une précédente opération.

Nous nous rejetâmes alors sur les tuyaux de plomb où les morceaux de ferraille pouvant présenter un intérêt pour la construction d'un bâtiment. Je découvris, au cours des fouilles, un ancien atelier : Probablement une minoterie, car il y avait d'immenses meules de granit et des presses. La machinerie comprenait une machine à vapeur dotée de 2 volants de grands diamètres, d'un arbre de transmission générale et de tout un tas de machines reliées par courroies à l'arbre moteur. Le tout était, d'ailleurs, dans un état pitoyable, par suite de l'effondrement du toit. Je repérais bien vite que tous les paliers comportaient des coussinets en bronze (Combien vaut ce métal ? J'ai avancé le chiffre de 500 Frs le Kg ? ? ?).

Il fut, certes, facile de retirer les demi coussinets supérieurs mais nous eûmes plus de mal pour ceux du dessous et nous dûmes, entre autres, pour retirer les deux demi coussinets inférieurs, de l'arbre de la machine à vapeur comprenant le vilebrequin, deux volants de 2 m de diamètre et une poulie, nous aider de la partie excentrée du vilebrequin pour faire grimper celui-ci sur un quartier de rocher que nous avons astucieusement placé, grâce à l'élan donné par une courte rotation. 40 kg de bronze, tel est, pour nous, le bilan de l'opération. Nous avons quitté Le Taya et son vent de sable

à deux heures de l'après-midi. Si le Bataillon n'a pas fait grand-chose, il faut dire qu'il y avait un grand nombre d'unités engagées dans le mouvement et qu'il y eut certainement des résultats.

Au cours du retour, le vent s'est transformé en une véritable tempête et, en descendant de Jeep à Constantine, nos 4 bérets se sont envolés d'un commun accord. Il fallut une meute de gosses pour rattraper, à la course, nos couvre-chefs qui s'éloignaient rapidement. Il ne fait, d'ailleurs, pas bon, à l'heure présente, roder dans les rues car les tuiles volent bas.

J'ai reçu, en arrivant, votre dernière lettre ainsi que « sélection du livre » et un colis de « graille ». Une boîte hermétiquement fermée m'a bien intrigué : Une fois ouverte, elle subit, d'ailleurs, une profonde attaque, car il s'en dégagait un de ces parfum ! ... Un parfum de gelée de coings et pommes, je crois ? C'est assez différent des rations.

Mes compliments pour les photos en couleurs. Je vous les renverrai par un prochain courrier.

Maintenant, il commence à se faire tard et ce retour d'«opé», par les pistes et le vent, fut assez fatigant. Je laisse donc tomber plumes et papiers pour aller me coucher. Ce qui ne m'empêche pas de penser à vous et de vous expédier (mais très rapidement) mes meilleurs baisers.

Loulou

Octobre 1960. Opération TAYA.



1960_10_040 Opération du djebel Taya. Le poste ANGRC9 et sa « gégène » en campagne. A gauche le Commandant DUMETZ



Réf : 1960_10_050 Djebel MAZEUR. Fouille d'une cache (vide)

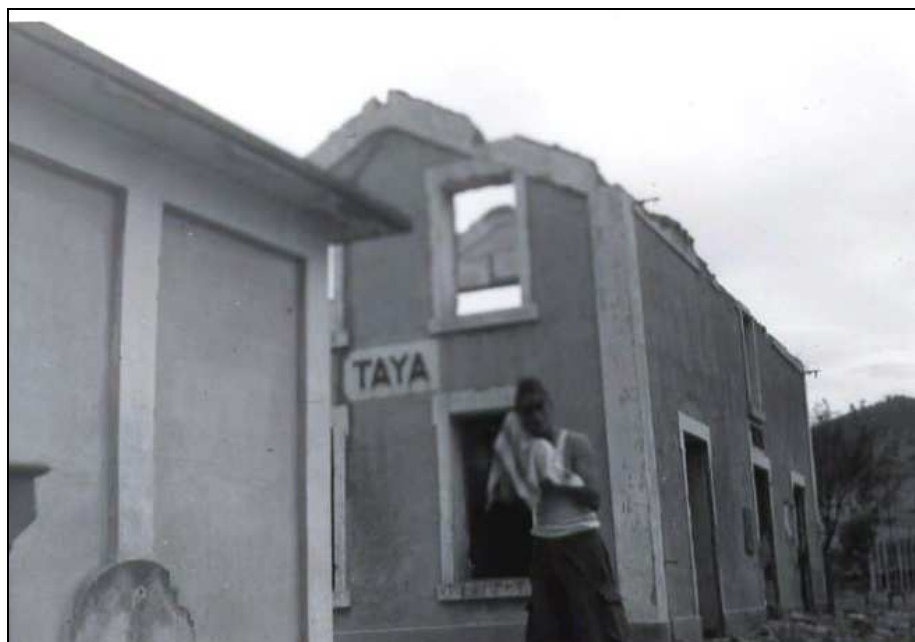


1960_10_060 Sur les pentes du djebel MAZEUR.

Au premier plan : Le Caporal chef Émile C, Ensuite : le lieutenant RF (l'O.R.)
 Puis : Le chef de Bataillon DUMETZ. Celui qui porte un calot est le capitaine d'artillerie.



1960_10_070 La station en ruines. J'ai couché au pied du mur sous l'inscription TAYA.



1960_10_080

Toilette matinale à la station TAYA

DJEBEL MAZEUR.

A peine suis je installé à la Mechta Joyeuse (mon courrier du 23/10/1960), que nous sommes repartis en opérations. Nous avons pas mal couru à travers les djebels : Djebel Mazeur, Djebel Bourzourlech et djebel Taya. Cette région ⁽¹³⁾ est considérée comme étant parmi les plus difficiles d'accès de l'Algérie et par voie de conséquence, elle fût toujours très active sur le plan de la rébellion.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus de ces grandes opérations dites « pierres précieuses ». La dernière, à laquelle nous avons participé, étant l'opération « Rubis II » dans le massif de Collo. Les moyens utilisés, au cours des opérations actuelles de quelques jours, sont tout de même importants : Unités locales implantées en bordure de la zone (quadrillage), unités opérationnelles telles que Para, Légion etc. ... et aviation, bien entendu.

Notre intervention commence par le djebel Mazeur. En bordure de cette zone, ce sont les artilleurs qui « quadrillent » le secteur. Ici, comme bien souvent durant la guerre d'Algérie, des unités, n'ayant aucune vocation pour le genre de combats imposés par les rebelles, ont été implantées.

Utiliser l'artillerie pour écraser un ennemi, qui fait tout pour se rendre invincible et insaisissable, c'est vouloir écraser une mouche avec un marteau pilon. Autant l'artillerie est indispensable lorsqu'il y a besoin d'une grande puissance de feu (sur le barrage, par exemple), autant cette arme devient un outil encombrant, et plutôt ridicule, dès qu'il s'agit de crapahuter dans les djebels. Pour ce faire, il faut des jambes et des armes individuelles : Fusils, P.M., « lance-patates », mortiers à la rigueur. Bref, la guerre subversive, qui se déroule en Algérie, c'est le travail de la Biff, « la reine des batailles ». C'est, en tout cas, le sentiment général qui prévaut au sein d'une unité d'infanterie comme la notre.

J'ajouterais, d'abord, qu'il existe d'autres armes qui semblent tout aussi inadaptées : La cavalerie, dont les blindés ont beaucoup de mal à s'aventurer hors des grandes pistes et qui servent de cibles aux embuscades et aux mines. La marine dont on imagine mal quel peut-être son rôle dans les djebels, mise à part la surveil-

13

« C'est dans l'Est Algérien, plus particulièrement dans le Constantinois, que la rébellion se révèle la plus active. Dans le Nord Constantinois, la zone d'action couvre la Petite Kabylie à l'Ouest jusqu'aux monts de la Medjerda à l'Est. En son milieu, entre El Milia et Philippeville, se situe une région montagneuse et boisée, d'accès difficile. C'est dans ces régions que l'activité rebelle est la plus intense ».

« Aviateurs en guerre » Page 16

lance des côtes. J'exclue, bien entendu, l'aviation car il ne se passe guère d'opérations sans son intervention.

J'ajouterais, ensuite, qu'il me semble, surtout, que l'armée française est une armée « classique », conçue pour des guerres « classiques ». Sa structure, ses équipements, tout date de la fin du dernier conflit mondial. Cette armée, qui avait disparu dans la débâcle de 1940, a été reconstituée suivant le modèle américain. Nous ne sommes pas, ici, devant les divisions allemandes et nous ne pouvons nous empêcher, quelquefois, devant le spectacle qu'offre une partie de l'armée française, de lancer cette boutade « *encore en retard d'une guerre !* ». ⁽¹⁴⁾

Pourtant, certaines de ces unités, sous l'impulsion d'un chef suffisamment énergique, ont su s'adapter et transformer leurs structures traditionnelles. C'est ainsi que nous découvrons ce régiment d'artillerie commandé par un capitaine, dynamique et sympathique. Ces artilleurs possèdent leurs propres « commandos de chasse » qui semblent bien connaître la région. Comme l'aviation ou la marine, ils ont laissé un peu de côté leur encombrant matériel et décidé de faire la guerre, façon « Bigeard ».

La veille au soir, nos officiers font un point (« briefing ») au P.C. des artilleurs. Le dessinateur, moi en l'occurrence, est appelé et, aidé d'un autre dessinateur, artilleur et néanmoins collègue, procède à la préparation des calques. Compte tenu du nombre d'unités dont l'engagement est prévu pour le lendemain, il y a du pain sur la planche. Le capitaine en profite pour nous offrir une anisette qui, par ce temps de Sirocco, est la bienvenue.

Ne croyez pas que cela soit la seule raison pour laquelle je qualifierais ce Capitaine de « sympa ». Cette sympathie m'est d'ailleurs immédiatement confirmée par mes camarades artilleurs que je vais côtoyer.

Durant toute la journée du lendemain, le Capitaine, accompagné de son propre P.C. léger, crapahutera avec nous comme un vulgaire « biffin ». Les batteries, restées à leurs emplacements, ont été simplement pointées sur la montagne que nous visitons.

Arrivés à l'étape du soir, nos officiers demanderont au Capitaine de leur faire une démonstration de tir au but. Le camp est installé, pour la nuit, dans une

14

« À Saïda, comme partout en Algérie, une Armée mal préparée à la guerre contre-révolutionnaire subit des revers et s'épuise dans un quadrillage stérile ».

« *Commando Georges* » général R. Gaget Page 22

petite plaine au pied du djebel. Comme bien souvent, en opérations, nous sommes en pleine zone interdite et les artilleurs vont pouvoir s'en donner à cœur joie. Les canons sont à quelques kms d'un côté et vont tirer, par-dessus nos têtes, sur un groupe de mechtas que nous apercevons au loin, de l'autre coté. Le capitaine donne ses instructions par radio et, bientôt, nous entendons des sortes de chuintements au-dessus de nos têtes. Ce sont les obus qui passent. Nous parviennent, ensuite, le bang du départ puis celui de l'arrivée. Les impacts s'éparpillent d'abord autour des habitations. Il faudra, tout de même, un certain nombre de salves pour pulvériser l'objectif. Durant tout ce temps, nous sommes quelque peu impressionnés par ces obus que nous entendons passer au-dessus de nos têtes. Un des officiers interroge :

- *Vous êtes sûrs de la qualité des charges ? Il n'y a pas de risques à voir un obus tomber au milieu de nous ?*

- *Pas de problème, j'ai fait faire des prélèvements sur les munitions, ces lots sont corrects. Ce n'est, d'ailleurs, pas toujours le cas et j'ai déjà eu des lots où la moitié des munitions faisaient long feu.*

La réponse peut sembler rassurante...Fort heureusement, la démonstration se termine et nous n'avons pas constaté de tirs défectueux. Pour conclure, quel-qu'un rappelle que les trois plus grands dangers pour le fantassin sont : L'artillerie, l'aviation, et ... le service de santé. Cela n'est pas sans entraîner quelques protestations des uns ou des autres :

- *vous oubliez les ennemis ?*

- *Bah, pour ce qu'il en reste !*

J'aurai, quant à moi, l'occasion de vérifier, plus tard, qu'au moins l'un de ces trois dangers est bien réel.

DJEBEL TAYA.

Les opérations s'enchaînent et les noms des djebels se succèdent. Mazeur, Bourzourlech, Taya, Tout cela représente bien peu de choses sur une carte. Le nom de Taya, lui, résonne de manière particulière. Taya ce n'est pas seulement un beau rocher, c'est aussi une commune, une petite ville, une voie ferrée, la route « normale », d'avant les événements, pour aller de Constantine à Bône. Je vais bientôt apprendre qu'aujourd'hui, cette région n'est plus accessible. Elle a été déclarée « zone interdite », toute la population civile (arabes et européens) a été évacuée. La ville est morte, la route passe maintenant par les hauteurs et, ainsi, d'Oued Zenati, on rejoint Guelma, en évitant les défilés de la rivière qui sont, au sens propre, autant de coupes gorges. Le djebel, quant à lui, est devenu, durant toutes ces années de guerre, un des fiefs « inexpugnable » des Katibas rebelles.

Toutes ces explications, sur l'endroit où nous devons nous rendre, nous sont données par nos harkis. Les commentaires vont bon train et peuvent se résumer à ceci : Si nous n'y trouvons pas de rebelles, c'est qu'il n'en reste vraiment plus beaucoup dans toute l'Algérie et que l'on peut vraiment croire que la guerre est bien finie.



1960_10_090

Dans les ruines du village TAYA

Système « D » à la station TAYA.

Station TAYA, jeudi 27 octobre 1960 au matin. :

Le P.C. s'éveille. A part les officiers, dont la tente a été dressée sur ce qui dû être une place de village, nous avons dormi, les uns et les autres, éparpillés dans les décombres de la cité. Pour ma part, avec Claude, mon camarade radio de l'O.R., nous avons choisi le quai unique de la gare car nous n'avons, évidemment, pas trouvé de salle d'attente. Après la toilette et le petit déjeuner, à base de rations, nous nous promenons un peu dans la ville.

Comme toute ville fantôme, une certaine mélancolie se dégage de ces ruines. Cela n'est pas sans rappeler le Far West avec ses cités abandonnées après la ruée vers l'or. Devant tous ces décombres, nous nous posons des questions :

- Le coin a certainement été abandonné depuis le début des hostilités, soit depuis plus de 5 ans ou 6 ans. Y a t-il eu des combats ou est-ce à cause de sa situation géographique qui, militairement, semble difficilement tenable ? L'agglomération est entourée, de 3 côtés, de montagnes abruptes, dont l'imposant djebel Taya. Seuls du côté Sud, les rochers s'écartent un peu pour laisser passer l'oued qui longe la ville. La voie ferrée et la piste profitent de cette ouverture pour se faufiler tout au long d'une vallée très encaissée, entrecoupée, par endroits, de gorges plus étroites. L'oued, qui filait plein Nord, semble avoir dû s'incliner devant la masse du djebel Taya qui lui fait face et exécute un ample virage pour se faufiler au pied de la montagne et couler ensuite plein Est. L'érosion, due à ce virage, a dégagé une plate-forme de bonne dimension, c'est ce qui a permis l'établissement de la station.

- Ce n'est que ruines partout. Pourtant nulles traces de combats, nuls impacts de balles, nuls trous d'obus. Il ne reste que des murs. Tuiles et charpentes semblent avoir été démenagées. Comme si les habitants, qui ont dû quitter ces lieux, avaient décidé de ne rien laisser derrière eux, sachant qu'ils n'y reviendraient jamais !

Je me promène, maintenant, sur la voie ferrée. Hier, en arrivant, j'avais observé quelque chose qui me paraissait bizarre ! Mon observation est bien confirmée : Aussi loin que je puisse aller, de part et d'autre de la gare, je vois que toutes les traverses sont métalliques. Cela peut, certes, sembler être un détail. Ma fréquentation des voies ferrées, entre Melun et Champagne sur Seine, durant les années où j'allais au lycée par ce moyen, m'a appris que ce genre de détails pouvait avoir de l'importance. Normalement, les rails sont fixés sur des traverses de bois, elles-mêmes bloquées par le ballast. Ceci est valable, aussi bien pour des voies secondaires, que pour les voies rapides telles que celles du Paris-Lyon. Alors, pourquoi des traverses en métal ici ? Dans ce coin, le bois n'est peut-être pas assez abondant et de bonne qualité pour en faire des traverses ? Il y a pourtant de belles forêts en

Algérie, il ne me semble pas qu'il soit nécessaire d'importer le bois. De toute façon, le métal il faut bien l'importer, lui aussi. Après avoir été forgé, de plus. En effet, ces traverses sont en tôle épaisse emboutie à la presse.

Je soupçonne quelques trafics où des hommes d'affaires de la sidérurgie, à moins que ce ne soient des édiles de la 3^{ème} république, auraient trouvé, là, un moyen pour s'enrichir en obligeant les C.F.A. à utiliser des traverses métalliques plutôt que du bois. Ce qui m'amène à de telles pensées, c'est le souvenir qui me revient, alors, de la lecture de « La cousine Bette ». Honoré de Balzac ne s'y privait pas de dénoncer les trafics auxquels certains se livraient sur les marchés d'états concernant l'Algérie. Il ne s'agissait, à cette époque, que de fourrage, pas de chemin de fer. De là à imaginer que ces habitudes auraient perduré et se seraient appliquées à d'autres produits ?

Pendant que j'erre, ainsi, sur la voie et que je m'y livre à ces profondes réflexions, le ciel s'est obscurci. Rabattant de la montagne les fumées des incendies, le vent chaud, qui soufflait déjà la veille, nous plonge dans une atmosphère irréelle où les objets les plus lointains s'estompent. Je retourne dans le village voir ce que deviennent mes camarades. L'équipe de l'O.R. semble affairée à fouiller dans les ruines, que font-ils donc ?

Ils récupèrent tout ce qu'ils peuvent trouver de métallique : Ferrailles diverses, huisseries, potences fixées dans les murs, fragments de tuyaux en plomb ou en laiton...

- Nous voulons nous constituer une cagnotte en revendant tous ces métaux à un ferrailleur de Constantine. Cela nous permettra, s'il y a assez, de nous payer une bouffe en ville. Si tu veux nous aider, nous t'invitons !

Je regarde le résultat actuel de leur recherche d'un œil critique et déclare :

- Les gars, à mon avis, vu le peu de choses intéressantes qui restent dans cet endroit et vu le prix de la ferraille, je pense que vous aurez juste de quoi vous payer une bière.

- Maintenant, pour que ma participation soit significative, j'ai une idée ! Venez un peu voir sur la voie ferrée.

Je leur fais part de mes observations sur les traverses. C'est un peu lourd mais transportable, quant aux rails, eux-mêmes, n'en parlons pas. L'idée plait à tout le monde et nous nous mettons au travail. Nous n'avons pas de démontes tire-fonds mais quelques clefs à molettes, empruntées au camion chargé du dépannage, font l'affaire. Une fois les tire-fonds enlevés, il faut creuser le ballast, autour de la traverse, pour la dégager sans avoir à soulever le rail.

Un camion est libéré pour le chargement. Le lieutenant RF surveille l'opération car, compte tenu de l'état de la piste, il faut épargner la suspension des

véhicules. - *Ne le chargez pas trop, de toute façon nous avons encore deux autres G.M.C. disponibles pour y mettre des traverses.*

C'est à ce moment que le Chef de Bataillon découvre notre occupation et l'interrompt définitivement. J'avais déjà remarqué que le Commandant Dumetz avait tendance à avoir des accès de colère, brusques mais brefs. Nous en avons, ce matin là, une belle illustration. Je ne me sens pas très à l'aise quand il demande aux gars, occupés au chargement, qui leur a commandé de faire cela. Heureusement, le Lieutenant RF est quelqu'un de très droit et qui sait assumer sa position d'officier. Il prend immédiatement l'entière responsabilité de l'initiative. Bien sûr, l'ordre de décharger le camion est exécutoire séance tenante. Toutefois, le Commandant, c'est là aussi un point de son caractère, se croit obligé de nous donner des explications sur l'origine de son brusque mouvement d'humeur. Peut-être, pensions-nous que l'armée était intouchable et n'avions-nous pas estimé la toute puissance d'une administration comme les CFA (Chemins de Fers Algériens) ? Nous nous attendions, encore moins, à apprendre qu'un civil (colon et pied-noir, de surcroît) pouvait se permettre d'accuser le Bataillon et lui faire un procès.

Cette histoire de procès, nous en reparlerons, car l'affaire suivra son cours. C'est bien du « vol d'une ferme » qu'il s'agit. C'est à dire de la disparition du bâtiment tout entier, toitures et murs, à l'exception des fondations (tout de même !).

Après l'échec de cette opération, je vais voir le Lieutenant. Il ne m'en veut pas et s'excuse même : - *Le Commandant a raison, nous aurions eu quelques ennuis en essayant de revendre cette marchandise.* Je lui fais part, alors, d'une autre idée qu'il approuve immédiatement. J'ai remarqué, dans le village, un grand bâtiment que j'ai identifié comme étant une minoterie (Ceci est d'autant plus facile que le fronton porte une inscription du genre « Moulin du Taya »). Les presses et les meules étant là pour confirmer qu'il s'agissait bien de produire ici de l'huile d'olive. Sans doute, par le passé, y avait-il beaucoup d'oliviers dans les contreforts des montagnes alentour ?

Le bronze vaut beaucoup plus cher que la ferraille et compense l'importante différence dans le poids des matières récupérées.

Toute cette activité de récupération, et les péripéties que je viens de décrire, auront pour résultat que, maintenant, l'opération ne se limite plus à l'équipe de l'O.R. Tout l'E.M.T.1 est au courant et chacun s'efforce de nous aider, intéressés par l'aspect « cagnotte » de l'affaire. Dommage ! Car il aurait mieux valu rester en petit comité. Cela aura pour moi une conséquence dont j'aurai, plus tard, l'occasion de parler.

Départ du TAYA.

La matinée s'achève dans une atmosphère de plus en plus lourde, de plus en plus chaude, et de plus en plus sombre. Une atmosphère de fin du monde qui me fait penser à ce que j'ai pu lire sur les derniers jours de Pompéi. Fort heureusement, ici, la cause n'est pas un volcan mais simplement la conjonction entre le Sirocco et les incendies de broussailles qui ravagent la montagne.

Le départ est prévu pour 14 h. Les compagnies rejoignent leurs véhicules. Nous voyons passer les copains dont certains semblent au bord de l'épuisement. Les gars, qui ont passé la nuit en embuscades et qui ont crapahuté encore ce matin, ont fait le plein de fatigues et les gourdes sont vides. Enfin, nous quittons le Taya. Les compagnies viennent déjà de passer en camions. C'est maintenant à notre tour. Le convoi est prêt et les véhicules, alignés sur la piste, attendent pour partir. Le commandant Dumetz monte dans le véhicule de tête : « notre Jeep » et, un instant debout sur le marchepied, fait un grand signe de la main pour signifier « en avant ». Très théâtral le départ !

Nous avons à peine parcouru 50 m. que le commandant se tourne vers le chauffeur et dit : - *Mon ceinturon ! Vous n'avez pas vu mon ceinturon ?* Celui-ci ne peut que répondre : - *Non, Mon Commandant.* Il se retourne alors vers nous et pose la même question sur un ton des plus impatientes. Nous ne pouvons que faire la même réponse. Il commence par grommeler quelque chose comme : - *Vous ne pouvez donc pas faire attention à mes affaires...* mais ne termine pas sa phrase. Brusquement, il hurle « STOP ».

Arrêt immédiat de notre Jeep et, bien sûr, de tout le convoi qui nous suivait. Nous voyons alors, avec étonnement, le Commandant bondir de la Jeep et courir en arrière le long du convoi, puis bifurquer perpendiculairement à la piste et disparaître, toujours en courant, dans les broussailles. Surpris et plutôt indécis devant le manque d'ordre flagrant, nous descendons, le radio et moi, et nous nous apprêtons à prendre la direction des broussailles pour le « couvrir ». Nous le voyons alors réapparaître, il court toujours, passe devant nous en criant un - *On embarque !* un peu essoufflé. Nous sautons dans la Jeep et nous voilà repartis. Silence à bord. Aucun d'entre nous n'ose demander ce qui s'est passé. Mais, après quelques instants, ayant retrouvé son souffle, il se tourne vers nous et en souriant, presque en riant, il nous dit :

- *Mon ceinturon ! Je l'avais oublié.... Heureusement, je l'ai retrouvé tout de suite.*

Nous réalisons... Juste avant le départ, il s'est éloigné dans les broussailles environnantes pour « satisfaire un besoin naturel » et probablement urgent. Il a forcément dû baisser le pantalon et, pour ce faire, enlever son ceinturon.

L'un de nous interroge : - *Et votre pistolet ?*

Il répond - *Oui, je l'ai, ... C'est surtout pour cela que j'ai eu peur...*

Il faut rappeler que nous sommes tous très conditionnés par le soin à apporter à notre armement. L'arme individuelle, fusil, PM, PA mais aussi les chargeurs, cartouchières, grenades, doivent être considérés comme faisant partie intégrante de l'individu. Perdre une arme, pour un soldat, est passible du « conseil de guerre ». Ce risque est sans doute moindre pour un Commandant mais le ridicule et la déconsidération, qui auraient pu en résulter, restaient certainement très préoccupantes.

A la halte, les camarades, qui nous suivaient dans les autres véhicules, nous interrogent sur ce curieux incident. Nous devons donner quelques explications. Si l'histoire fait un peu sourire, cela contribue aussi à rendre notre chef plus sympathique. Le Commandant Dumetz étant, depuis peu chef du Bataillon, nous commençons tout juste à le connaître et avons encore du mal à le situer.

Il ne faut pas oublier que, de plus, il remplaçait le Lieutenant-Colonel De La Casinière. L'autorité et la compétence du précédent Chef du Bataillon étaient reconnues de tous et les anciens lui témoignaient un respect et une admiration telle que, pour un nouveau venu, la comparaison devait être difficile à égaler.

La suite du voyage de retour va se poursuivre en toute tranquillité. A peine deux petits incidents dont je me souviens encore et que je me permets de mentionner ici.

Nous roulons en devinant la piste au milieu d'un paysage qui a disparu dans le vent de sable et la fumée. Tout à coup, surgi des broussailles qui nous encadrent, un magnifique serpent traverse la piste dans une série de grandes ondulations verticales. Quand je dis magnifique, c'est bien entendu un euphémisme car, pour tous, c'est un sentiment de répulsion qui se manifeste à la vue de ce genre d'animal. Le radio, à côté de moi, ne peut s'empêcher de dire au chauffeur :

- *Tu aurais dû accélérer pour écraser cette sale bête.*

Heureusement, notre chauffeur est d'un genre calme et flegmatique, il répond simplement :

- *Je ne vais tout de même pas risquer de nous foutre en l'air pour une saloperie pareille !*

A l'aller, nous avons pu voir que la piste s'élevait quelquefois de plusieurs dizaines de mètres au-dessus de l'oued. Nous avons pu voir aussi que, par endroits, l'érosion avait attaqué la bordure même de la piste. Tout cela ne manquait pas d'être assez impressionnant. Au retour, la visibilité étant réduite, le terme impressionnant était à remplacer par inquiétant. Notre Commandant approuve ferme-

ment la réponse de notre chauffeur et rappelle qu'une Jeep n'est pas un engin de rodéo et que le chemin, que nous suivons, n'est pas, non plus, une arène de rodéo.

Après avoir été bien secoués sur cette piste défoncée, le paysage s'éclaire un peu. Plus de fumée depuis quelques temps déjà. Il reste toujours le vent de sable et la chaleur, mais nous n'avons plus l'impression d'écrasement que nous procuraient les flancs de cette vallée encaissée. Nous arrivons en vue de Bordj Sabbath, le goudron remplace les caillasses de la piste. Tout à coup, notre convoi est de nouveau stoppé. Un bourricot, lourdement chargé, occupe toute la route.

Depuis mon arrivée en Algérie, j'avais souvent contemplé ce spectacle, folklorique certainement ! Affligeant peut-être ? Des petits ânes utilisés comme bêtes de somme ou comme moyen de transport. Le tableau habituel étant le suivant : L'homme, un Arabe quelquefois bedonnant, en djellaba grise, coiffé d'un chèche, gris également, est assis sur sa monture, qui semble bien fragile. Le dos de l'animal plie sous la charge au point que les pieds du cavalier, nus ou chaussés de larges sandales, traînent presque par terre. L'impression de surcharge, donnée par l'ensellure de la bête, est encore renforcée par les bagages rebondis et autres couffins qui sont arrimés de part et d'autre. Derrière cet équipage, accrochés quelquefois à la queue, cheminent épouses et enfants.

C'est, évidemment, un spectacle que tous ceux, qui sont restés quelques temps dans ce pays, ont pu contempler. En général, cela a le don de déclencher l'hilarité parmi les soldats. Les quolibets, quand ce ne sont pas les injures, fusent vers ce groupe biblique. Rares sont ceux qui, quelquefois, osent s'apitoyer. Je veux dire plaindre la monture, car c'est, on s'en doute, le seul élément du tableau qui peut inspirer quelque pitié. L'Arabe, qui se laisse ainsi porter n'est qu'un de ces « fainéants de bicots ». Quant à la femme, cela semble normal qu'elle suive son mari. Le seul problème étant d'essayer d'en deviner les formes, et la jeunesse, à travers les oripeaux qui la protègent. La bourrique qui, aujourd'hui, barre notre route, présente cette courbure significative et inquiétante de la colonne vertébrale. Courbure expliquée par l'énorme chargement qui déborde de part et d'autre et qui, par voie de conséquence, bloque complètement le passage sur la petite route où nous sommes. La bête est conduite par un seul Arabe qui est à pied devant et tire de toutes ses forces sur la bricole, essayant de faire bouger cette sorte de véhicule, particulièrement rétif.

Notre Jeep est donc arrêtée. Le chauffeur klaxonne, nous crions à l'Arabe de dégager la route. Rien ne bouge. L'animal semble avoir les quatre sabots scellés au sol. Le Commandant descend et tente d'expliquer à l'ânier qu'il ne doit pas rester là. Devant le peu d'effet de ses paroles, il envoie deux coups de canne bien son-

nés sur le derrière du bourricot. Peine perdue, les sabots ne bougent pas d'un millimètre.

Nous descendons tous des premiers véhicules, c'est-à-dire des quatre Jeeps de tête et essayons de tirer et de pousser (attention aux ruades possibles avec ce genre de matériel). Cela ne bouge toujours pas. D'autres camarades arrivent des camions, le spectacle doit en valoir la peine. Quelques-uns prennent des photos. Occupé à pousser ou à tirer le baudet, je n'ai pas pensé à prendre mon appareil, dommage !

La situation est certainement assez comique et chacun y va de son conseil ou de son observation du genre :

- *Les photos, il faut les envoyer à Paris - Match. Il suffira d'y joindre la légende suivante :*

«*La force de frappe, immobilisée dans son avance, par un bourricot arabe* ». ⁽¹⁵⁾

- *Peut-être serait-il encore mieux d'envoyer directement les clichés à **Gamel Nasser** ? Il devrait apprécier !*

Enfin, un camarade va nous montrer que les Français n'ont rien perdu de leur bon sens paysan. Il se place, avec un autre copain, sur un côté, contre le bât de l'animal et, d'une violente poussée latérale des épaules, à eux deux, ils le déséquilibrent complètement. Pour ne pas basculer sur le bas côté, il ne reste plus à l'animal qu'à choisir la fuite en avant. Son propriétaire devra un peu courir derrière pour le ramener à une allure normale. Hourra ! La voie est libre et l'incident est clos.

15

Le Bataillon, je devrais dire le régiment, fait maintenant partie de la toute nouvelle « **force de frappe** » que vient de créer le général De Gaulle. Nous n'en sommes pas peu fiers.



Photo extraite de l'ouvrage « SOLDATS en ALGERIE » Jean-Charles JAUFFRET

1960_10_046 Cette photo est intitulée : « Dans les ruines d'un centre de colonisation ». Cela ressemble beaucoup à la station TAYA ! Si c'est le cas, après notre passage la machinerie, dont on voit axes et poulies à l'arrière plan, n'existait plus.



Réf : 1960_10_130

Le convoi arrive à Bordj SABATH



Réf : 1960_10_140

Camping sur les hauteurs de Bordj SABATH

Chapitre IV

Novembre 1960 Les Harkis.



Ref : 1960_11_000

Photo Claude D.
L'équipe de L'O.R. se restaure

...

De gauche à droite :
Le Harki Slimane,
le C/C Émile C,
et 2 autres Harkis.

Chers tous,

C'est facile à constater, j'écris. Malheureusement, cela ne va pas durer longtemps. Je tiens tout de suite à vous prévenir car, aujourd'hui, je n'ai rien à vous raconter. C'est dommage car, ce soir, je suis plein de bonne volonté, mais que voulez-vous, il n'est même pas question (pour le moment) de nouvelles opés et la vie à Aïn Abid n'offre rien de bien nouveau.

Je suis maintenant installé dans mon nouveau logement. Ce qui est appréciable à l'armée, c'est qu'il n'y a pas à courir, prendre le train, le métro ou le bus, pour gagner son travail. J'ai exactement 4 pas à faire pour joindre mon lit à la table qui me sert de bureau.

Le Commandant, désirant qu'il y ait toujours quelqu'un de permanence, a logé également son chauffeur dans la chambre, afin, m'a t'il dit, que je ne sois pas rivé à la « Mechta Joyeuse » et que je puisse, si je le désirais, profiter d'une journée à la base pour aller à Constantine en permission.

Où est-il le temps où il me fallait passer à travers le grillage du camp de Maisons-laffitte pour aller me promener ? Qu'irais-je faire, tout seul, à Constantine ? Peut-être irons-nous, avec quelques camarades, car il faut vendre le bronze dont le ferrailleur d'Aïn Abid nous offrait seulement 30 Frs le Kg

Je viens de recevoir le bouquin de « Vol à Voile » de Science et Vie et, ma foi, je l'ai déjà dévoré. Il est vraiment bien et traite certains passages sur un ton humoristique vraiment plaisant. Vous vous souvenez peut-être de certains articles parus dans le « Touring Club » sur les dépannages ou sur l'éventualité des « vaches » en Normandie ? J'ai attaqué également « Sélection du livre » qui a l'air d'être pas mal, comme à son habitude. Le premier ouvrage : « Le Lion » de Joseph Kessel est vraiment extraordinaire et vaut « L'Équipage ».

Je réexpédie les photos après maints examens et après avoir gardé celles qui me plaisent le plus : 7 photos au total. Je m'étonne du prix des tirages car des camarades me disaient, récemment, qu'ils préféraient envoyer leurs pellicules en France, où elles étaient faites pour 30 Frs pièce (la photo, bien sûr).

A propos, Marie France, les dernières des choses que j'aurais pensé me procurer, ce sont bien des timbres. Pourquoi faire ? Il est si facile de mettre « F.M. » que je ne vois pas l'utilité de rechercher ces petits bouts de papier. Un bon conseil : fais donc collection de tous les « F.M. » que j'inscris sur mes enveloppes. Il n'y en a pas un pareil, je parie ! J'essaierai, quand même, de faire un tour à la poste du coin, mais je ne te garantis rien.

Voilà donc : Ici, les nouvelles sont bonnes mais sont courtes. C'est pourquoi je ne prendrai pas la peine d'aller jusqu'au bas de la page. Recevez mes meilleurs baisers.

Loulou

P.S. Dis donc, petite soeur, il faudra apprendre à écrire, car je vois que tu es obligée de faire des gribouilles en guise de signature.

STOP et FIN.

AÏN ABID Le 3 novembre 1960

Chers Parents,

Cette semaine, la correspondance ne manquera pas, je crois. Cette avalanche de lettres est due à un repos un peu prolongé à la base. N'ayant rien d'autre à faire, j'écris. Remarquez, ce n'est pas si mal. Cette fois, je vais en profiter pour vous réexpédier les photos, en couleurs, après les avoir, une dernière fois, admirées.

Ce matin, j'ai été jusqu'à Philippeville accompagner le Commandant de l'E.M.T.1 qui part à Paris pour un stage d'un mois (Dommage qu'il n'ait pas besoin d'une ordonnance). Il est toujours agréable de revoir la mer et le port à l'endroit où, il y a 3 mois, l'on a débarqué et où, un jour, l'on rembarquera. La route de Constantine à Philippeville, en passant par le col des Oliviers, est une belle nationale aux virages redressés et qui change un peu des pistes du Taya ou de Bordj Sabath. A partir de St Charles, nous pénétrons dans un véritable verger, fort semblable à la région de Bône, et où les orangeries alternent avec les champs de choux. Ce voyage fut trop rapide car, après avoir souhaité bon voyage au Commandant, nous étions de retour à 13 heures. Juste à temps pour avoir les restes du déjeuner.

Je vois, par la lettre que je viens de recevoir à midi, que vous êtes dans la culture. Cette clôture, qu'en advient-il ? Il ne doit pas être facile d'arracher les pieds de lauriers mais une machine coûte cher et il n'y aurait plus d'obstacles à la vision de la « mechta ». Pour les briques, je conseille, Papa, de les remplacer par des parpaings de paille et d'argile tassée et foulée aux pieds, tels qu'on les fabrique par ici, pour l'édification des gourbis. Cela ne donnerait, peut-être, pas de résultats car il pleut trop dans notre pays. Par ici, le temps est toujours égal à lui-même et, maintenant que le vent est calmé, si les nuits sont fraîches, on apprécie encore, la journée, le trottoir à l'ombre pour cheminer dans les rues. De même que l'on supporte aisément les chemisettes. .../...

Maintenant, à une prochaine correspondance et bons baisers à tous.

Louis-René

Mes respects Mon Commandant !

En ce jour du 3 novembre 1960, le Commandant Dumetz est parti pour un mois. Il y a peu de temps, une telle information nous aurait réjouis : - *Cela fera toujours un officier de moins à avoir sur le dos !* Et voilà que, maintenant, nous n'arrivons même pas à nous faire ce genre de réflexion !

En très peu de temps, finalement, en à peine deux mois, mais surtout au fil des longues heures de Jeep que nous avons passées ensemble, nous avons appris à connaître, et à apprécier, cet officier supérieur. Quand je dis « on » c'est tout à fait intentionnel ! Ce « on » désigne tout d'abord l'équipage de la Jeep, c'est-à-dire : Le chauffeur, le radio et moi. Ce « on » désigne aussi, sans doute, l'ensemble des soldats de l'E.M.T.1.

Suivant le protocole militaire, nous devons accueillir cet officier en nous mettant au « garde à vous » et par la formule : - *Mes respects Mon Commandant !*

Au fil du temps, nous garderons, bien sûr, l'habitude de prononcer cette formule qui en vaut une autre. Nous la prononçons comme nous disons « Maître » pour certaines professions ou « Docteur » lorsque nous nous adressons à un « Toubib ». Quant au « garde à vous », cela se fera selon les circonstances. S'il pénètre dans le bureau de la « Mechta Joyeuse », et que je suis au travail, il dira tout de suite « ne bougez pas ». Si, le matin, nous sommes assis dans la Jeep prêts à partir, il suffira que l'un de nous prononce, pour tout l'équipage, la phrase rituelle auquel il répondra par un simple « bonjour ». Il prendra ensuite place dans le véhicule et enchaînera par un « En avant », sans autre forme.

Je l'ai déjà dit, un trait du caractère de notre commandant est sa tendance à faire des colères, aussi soudaines que rapides, et qui retombent aussi vite qu'elles sont montées. L'expression « soupe au lait » convient parfaitement à ce genre de personne. La plupart du temps, ces mouvements d'humeur sont justifiés ou, tout au moins, explicables. Je veux dire, par là, qu'une fois les premiers éclats passés, il tient beaucoup à en donner les raisons et à faire comprendre à son interlocuteur le pourquoi de l'incident.

Personnellement, la seule fois où j'ai cru devoir essayer un de ses mouvements d'humeur, était à la station du Taya (voir mes commentaires du 28/10/1960). En fait, bien que je fusse l'instigateur de la récupération des traverses de chemin de fer, c'est le Lieutenant RF qui en a pris la responsabilité. A part cela, il ne me souvient pas d'avoir eu le moindre problème avec lui.

Je crois même qu'une bonne part de notre entente venait du fait que nous avions un peu le même genre de caractère. Je l'ai, en tous cas, souvent admiré car certaines de ses colères faisaient ressortir sa grande rigueur morale. Je ressortirai

plus tard, au fil de mon récit, quelques anecdotes qui permettront d'illustrer mes propos.

Dès le début, la confiance s'est établie entre le Commandant, donc le Chef du bataillon, et son « dessinateur – garde du corps ». Comme je l'ai déjà évoqué dans l'un de mes courriers, celui-ci ne va pas tarder à me confier quelques missions et quelques petites responsabilités supplémentaires.

La première de cette fonction, pour moi, consistera à m'occuper de l'ordinaire en opérations. Lorsque nous nous déplaçons avec le P.C. lourd, les cuisines font partie du convoi. Dans ce cas là, plutôt que les rations, nous pouvons manger chaud. Encore faut-il être là au moment de la distribution !

Durant les opé, pour les uns et les autres, les déplacements se succèdent et se bousculent quelquefois. L'O.R. les infirmiers, les mécanos autos, comme les chauffeurs et les radios des officiers sont très souvent absents au bon moment. Il ne faut surtout pas compter sur la solidarité des camarades pour garder quelques parts au chaud. Tout ce qui reste est immédiatement considéré comme « rabiote » et traité en conséquence.

La « bouffe » est une préoccupation, parmi les plus importantes, pour les soldats. Les parts suffisent à peine à rassasier nos jeunes appétits et la distribution donne lieu à bien des conflits. Conflits pouvant aller de simples coups de gueule à des bagarres plus ou moins violentes. Les sous-officiers, dont cela devrait être le rôle d'arbitrer ces différends, se trouvent toujours de bonnes raisons pour se dérober, une fois leurs parts prélevées.

Un jour, le Commandant m'appela et m'expliqua qu'il tenait absolument à ce que le moment des repas cesse, une fois pour toutes, d'être cette « foire d'empoigne » qu'il ne peut admettre :

- Tout est question d'organisation, m'explique t-il. - Vous allez créer des fiches sur lesquelles, pour chaque jour, vous établirez, service par service, le nombre de présents, soldats et sous-officiers. Chaque service devra vous avertir des départs et retours de mission et les parts de chacun seront gardées au chaud pendant 2 heures après l'heure des repas. Vous veillerez, personnellement, à la régularité de la distribution en pointant vos fiches et me rendrez directement compte de tous problèmes.

Très rapidement, le système se mit en place et les repas cessèrent d'être une source de conflit. Bien entendu, pour cela, je ne manquais pas de proclamer, haut et fort, que je répondais directement devant le Commandant du bon fonctionnement de cette organisation. Comme, d'autre part, c'était l'intérêt de chacun, il

n'y eut que très peu de tiraillements. Sans doute, quelques inimitiés et jalousies ? Venant toujours des même « camarades », d'ailleurs. ...

A partir de ce simple travail, mes fonctions s'étendirent, au fil des jours et des opérations. Prévoir la distribution des repas était une chose. Encore fallait-il s'assurer qu'il y avait l'approvisionnement nécessaire et le répartir en fonction de la durée de l'opération.

De cela aussi, j'aurais l'occasion d'en reparler...

Je me rappelle, aussi, d'une petite anecdote, qui marqua mes débuts comme dessinateur-cartographe : Le Cdt Dumetz avait préparé sur une carte, avec difficulté je crois, le plan d'une opération et m'avait fait faire les calques nécessaires au briefing. Tout content de lui, il remit un exemplaire au Lt/Col, qui y jeta rapidement un coup d'œil, et dit : « *Ça va pas !* ». Ce dernier me fit ressortir de nouvelles cartes, prit un calque et redessina les positions des unités et leurs mouvements. Tout ceci avec peu de mots et plutôt sèchement. Le Cdt semblait être comme un enfant à qui le maître d'école fait recommencer sa copie. En fait, c'est moi qui ai dû recommencer les calques.

Le Lt/Col De La Casinière m'apparut, ce soir là, comme un « pète sec ». Le genre de type, avare de ses mots, et n'aimant pas répéter deux fois la même chose. Par la suite, mon jugement, sur ce chef, évolua plus favorablement. Net et précis, certainement, exigeant envers ses officiers, mais sachant défendre et respecter jusqu'aux simples soldats.

Quant au Cdt Dumetz, il ne tint, apparemment, pas rigueur à son chef de s'être ainsi fait rabrouer. Il faut dire qu'il ne semblait pas du tout être « un homme de terrain ». Il avait quelques difficultés à lire une carte d'état major. Il me la faisait préparer afin de pouvoir reconnaître, plus facilement, le relief. Je devais colorier en jaune les lignes de crêtes (les lignes de séparation des eaux, en fonction des courbes de niveaux) et renforcer en bleu les cours d'eaux.

Par la suite, c'est le Capitaine Charbonnier qui, la plupart du temps, s'occupait des cartes. Le Cdt était, en fait, un spécialiste des missiles. C'est pour cela qu'il venait de partir, pour tout le mois de novembre, en stage à Suippes-Mourmelon. Devait-il se parfaire dans cette technique ou l'enseigner à d'autres ? Je n'en savais rien!

Vous avez dit : CENSURE ?

C'était un fait connu et évident, tout ce qui passait en Algérie était sous contrôle de la censure. Il ne pouvait pas y avoir d'informations valables en provenance de cette contrée, du fait de cette pratique légalisée par l'armée. C'est du moins ce qui se disait partout, dans tous les milieux en France. C'est aussi ce que rapportaient beaucoup de soldats ayant terminé leur service (peut-être, pour ces derniers, était-ce une explication à la rareté de leurs courriers ?).

Dès le début de ma présence ici, mes parents ne manquèrent pas de m'interroger pour savoir ce qu'il en était réellement. Le courrier, dans un sens comme dans l'autre, était-il ouvert ? Avions-nous le droit de dire tout ce que nous voyions ? Tout ce conditionnement fit que je fus quelque peu surpris dans les premiers temps de cette impression de liberté, ou de laxisme peut-être, où nous vivions. J'eus beau interroger mes camarades, sur cette question de censure, je ne reçus que des réponses très évasives : - *c'est possible... mais on ne le sait pas... Notre courrier est-il lu ? Pas en Algérie en tout cas... peut-être en France...* Bref ! Rien ! Aucun indice pouvant affirmer ou infirmer cette pratique.

Mes premières photos, expédiées à ma famille, étonnèrent et relancèrent le débat. Oui, nous avions le droit de photographier ce qu'il nous semblait bon. Mieux encore, le Commandant me confiait son appareil pour certaines prises de vues. Au passage, j'enviais beaucoup son matériel, un 24x36 reflex Allemand, un « Voigtlander », je crois. Mes moyens ne me permettaient que de posséder un anti-que 6x9 à soufflet. J'ai souvent regretté de n'avoir pas eu un appareil plus perfectionné pour garder les souvenirs de cette époque.

Des photos, donc, nous en prenions comme nous en voulions et cela n'était pas un fait isolé, propre à notre seule unité. Plus tard, des amis, ayant « fait l'Algérie », me feront visionner de magnifiques diapositives, montrant que, malgré la situation, ils avaient pu mettre à profit leur séjour pour mitrailler autrement qu'avec des cartouches.

Pas de censure photographique, donc. Pour le courrier, nous fîmes avec mes parents de nombreux tests. Je m'efforçais de fournir le plus de détails possibles sur les opérations, sur le barrage, sur les gradés (sans leur faire de cadeaux, surtout pas). A chaque fois, Maman put me confirmer que le courrier parvenait sans altérations. Seuls, les délais de transmission laissaient un peu à désirer. Il est possible, évidemment, que le simple hasard me fit passer au travers des contrôles.

Cela a au moins le mérite de démontrer que, si censure il y avait, elle était loin d'être systématique.

Dans l'autre sens, celui des informations pouvant nous parvenir, il n'était pas possible, non plus, de parler de censure, du moins en théorie.

La radio, tout d'abord ! De pratiquement n'importe quel endroit d'Algérie, il était possible de recevoir, sur les grandes ondes, les postes de France ou limitrophes. Les transistors commençaient à se répandre. Pour ma part, depuis que je me trouvais un peu à l'écart dans ma mechta, je songeais sérieusement à en acquérir un. Mais la radio n'était pas, elle-même, censurée ? Autre débat ! ... Il s'agissait de la radio d'Etat, bien sûr, et l'on était en droit de penser que les informations, qu'elle diffusait, étaient plus ou moins tendancieuses.

Quant aux journaux ! Le problème était différent. Comment se les procurer, tout d'abord ? Pas de kiosque à Aïn Abid et encore moins dans le bled. Pourtant si ! Nous recevions tous, une fois par mois, le « Bled » justement. Ce journal, édité par les services d'actions psychologiques de l'armée, était diversement apprécié dans les rangs de la troupe. Le moins que nous puissions en dire est qu'il n'était pas toujours objectif et souvent malhabile. Quelques articles éhontés sur « le bonheur de servir au sein de l'armée française » suscitèrent, de notre part, une belle colère. Pour certains, c'était tout de même le journal qui permettait, le plus facilement, de trouver une marraine de guerre ou de commander des objets divers que l'on ne trouvait pas au foyer le plus proche.

Y avait-il des journaux interdits ? Je ne le pense pas vraiment. Un camarade m'a même dit avoir régulièrement reçu « l'Huma », auquel il était abonné, durant tout son temps en Algérie. Du moment que l'intéressé ne se livrait pas à une propagande visible, cela était généralement toléré. Sauf, peut-être, lorsqu'un gradé tatillon décidait de pratiquer sa propre censure à l'encontre de ses subordonnés.

Finalement, la meilleure censure ne consistait t'elle pas dans le manque total d'intérêt dont faisaient part beaucoup de mes camarades envers les informations politiques.

- Nous, tout ce que l'on attend, c'est la quille !

Notre équipage, je veux dire les trois soldats de la Jeep de commandement, nous bénéficions d'un régime de faveur qui m'a, bien entendu, fait perdre toute objectivité quand à l'hypothèse de la censure.

Chaque semaine, le Commandant reçoit directement du Q.G., une revue de presse comprenant un éventail de ce qui était écrit de notre pays. Eventail qui se veut représentatif des diverses tendances politiques. Parmi ces publications, quelques titres qui me reviennent : **L'Humanité, le Canard Enchaîné, le Monde, la Croix ...** Cela, sans doute, parce qu'il s'agit de la presse dite « subversive » selon

certains, en tous cas d'une presse qui n'est pas tendre envers l'action que nous menons ici.

Notre chef ne manque pas de nous faire profiter de sa lecture. Commentant à haute voix ce qu'il lit, s'emportant quelquefois sur certains articles. Cela devient particulièrement intéressant quand des événements importants constituent l'actualité.

- *Lisez, lisez donc tel ou tel article...* Nous disait-il à ce moment là, en nous tendant la liasse de journaux. Ces journaux, ainsi mis à notre disposition, dépassent rarement l'environnement de notre Jeep. Comme je l'ai dit les soldats, pas plus que les sous-Officiers d'ailleurs, ne sont motivés par la lecture de la presse. Mis à part, peut-être, le Canard Enchaîné qui attire certains, ceci à cause de ses contrepèteries.

Seul les discours du Général peuvent susciter quelque intérêt quand ils ont lieu. Dans ce cas, la question principale étant : - *A t-il parlé de diminuer le temps du service ?*

Pour en revenir au Commandant, je dois reconnaître que ce sont surtout ses commentaires qui nous sont profitables. Nous n'avons, ni les uns ni les autres, une connaissance politique suffisante ni, surtout, une passion ou des positions bien affirmées sur ce sujet. L'analyse faite par le Commandant, analyse dont il nous fait ainsi profiter, nous permet de nous y retrouver dans les fatras des informations qui arrivent en ces temps troublés.

Bien entendu, le Commandant est un fervent Gaulliste. Lui, comme bien d'autres, fait confiance au chef de l'Etat. Ceci quels que soient les événements et les craintes exprimées par certains.

En fait, j'ai toujours pu admirer le bon sens, la pondération et la logique qu'il manifestait dans ses convictions. Ceci malgré sa tendance à l'emballement facile. J'ai, pour ma part, rapidement fait miennes les vues de cet officier, ceci sans que son opinion ait été modelée par un quelconque bourrage de crâne ou par une pression psychologique délibérée.

Ceci, je ne l'aurais pas supporté très longtemps et, pour qui me connaît, il est évident que j'aurais rapidement pris le contre-pied des vues que l'on aurait, ainsi, tenté de m'imposer. J'écoutais le Commandant comme j'avais écouté, il n'y a pas si longtemps, certains de mes professeurs. Dans ses commentaires politiques, il exprimait, à la fois, beaucoup de connaissances, de discernement et de logique.

C'était, me semblait-il, *la voix de la raison* autant que celle de la sagesse. La voix de quelqu'un qui m'en imposait, non par sa position hiérarchique, mais par son discernement et la clarté de son jugement.

Chers Parents,

Encore une lettre ! J'en profite car il n'est toujours pas question de nouvelles opés pour le moment mais toutes ces lettres se croisent et s'entrecroisent et je ne sais plus bien où j'en suis de ce que j'ai à raconter.

Parlons climat : Eh bien, ça y est ! Il fait froid. Depuis 2 jours, le fond de l'air est plus que frais et il est de notre intérêt de mettre les pull-overs. La nuit dernière, étant de garde, j'ai enduré facilement la veste matelassée et le « sèche » ainsi que les grosses chaussettes de laine par-dessus les socquettes.

Bien sûr, à midi, le soleil se mettant de la partie, l'on peut s'asseoir devant la porte, comme les Arabes mais, dès que le soleil descend vers l'horizon où qu'un nuage le cache, il faut alors rentrer.

Il a même plu, il y a de cela 3 jours. J'ai été réveillé la nuit par un tac. ... tac. ...tac. ... Des gouttes qui traversaient le plafond de la chambre. Bien entendu, ces gouttes ne tombaient pas n'importe où mais sur mon lit. J'ai donc dû, à 1 heure du matin, déplacer le plumard et mettre une cuvette à la place.

Alors quoi, on ne peut même plus dormir !

Tu me parles, Maman, dans ta dernière lettre de Djidjelli et de Dusquene. Or, il se trouve que je viens de retrouver, dans les archives, des calques et des cartes d'une opé qui s'est déroulée dans cette région. Tu vois donc qu'il se peut fort bien que nous nous retrouvions dans ce coin un jour ou l'autre, puisque le Bataillon y a déjà été. Tant qu'a se promener, d'ailleurs, j'aimerais autant aller là qu'ailleurs, car je pourrais au moins connaître le quartier.

Pour ce qui est des bestioles, s'il n'y a plus de panthères par ici, j'ai déjà vu d'autres animaux. En revenant du Taya, un magnifique serpent, faisant facilement 1,5 m de long, a traversé paisiblement à une dizaine de mètres devant la Jeep. Du côté de Bordj Sabath, nous avons également trouvé un scorpion de 3 cm de long environ et qu'un infirmier a endormi avec une ampoule de « je ne sais quoi » pour s'en emparer et le mettre dans un flacon. Le plus plaisant furent les scolopendres, horribles mille-pattes de 10 cm, qui se baladaient près de notre bivouac à la « cote 120 », à proximité d'El Milia.

Alors quoi, on ne peut même plus dormir !

Les chameaux sont, certes, des animaux plus paisibles et moins repoussants et qu'on ne risque pas, en tous cas, de retrouver dans son duvet. J'ai déjà eu l'occasion de vous en montrer en photos. Vers la fin août, les nomades descendent des hauts plateaux de l'intérieur pour venir, d'une part, aider aux travaux des champs et profiter, d'autre part, des chaumes pour faire paître les bêtes et, enfin passer l'hiver. On rencontre souvent de ces grandes tentes à plusieurs mats près desquelles pâturent les moutons, les chèvres et les chameaux. Dommage que l'on n'ait pas toujours le temps de s'arrêter pour prendre quelques photos.

Cela me fait penser que j'ai deux pellicules de développées à Constantine mais que je n'ai pas pu trouver l'occasion d'aller les reprendre.

Pour ce qui est des colis, j'ai fort bien reçu celui de Grand-mère. Je viens également d'en recevoir un de la rue des Fabriques. A l'ouverture, une délicieuse odeur de pommes ne pouvait laisser de doutes sur son contenu. Malheureusement, tous les colis ne voyagent pas dans des conditions de confort identiques et celui-là n'avait sans doute pas été verni. Les pauvres pommes étaient rouées de coups et l'une d'elles avait même éclaté. Pourtant, si elles n'avaient pas bel aspect, elles n'étaient pas trop pourries et récupérables.

Ce colis n'a eu, décidément, pas de veine. Il n'y a vraiment que la boîte de Nescafé qui n'avait pas souffert, mais que voulez vous que je fasse du Nescafé ? J'ai donc jeté la boîte après l'avoir vidée bien sûr. Il est, hélas, à constater que les colis se suivent et ne se ressemblent pas (Comme la jeunesse, les voyages (dé) forment les colis). A propos de colis et, à l'occasion, il serait peut-être possible de m'expédier mes moufles (après quelques réparations, car je ne suis pas fort en couture). Rien ne presse, bien sûr, mais il paraît qu'il fait vraiment très froid dans ce pays et, si l'on doit faire des opés dans la neige, mieux vaut être équipé.

C'est là dessus que je termine la présente missive, me préparant, d'ailleurs, à en écrire à des personnes qui semblent avoir de curieuses idées sur l'Algérie.

Bonsoir à tous et bons baisers.

Loulou

La terre de mes aïeux.

Dans ma dernière lettre, je réponds à ma Mère qui m'a parlé de Djidjelli et de Duquesne. Y aurait-il, là, un petit secret entre Maman et moi ? Quelques éclaircissements sont, sans doute, nécessaires pour faire comprendre pourquoi elle semble s'intéresser particulièrement à ces deux localités d'Algérie.

Dans mon enfance, donc bien avant qu'il soit question pour moi de venir en Algérie, et surtout sans me douter que j'y viendrais un jour, Maman m'avait souvent raconté une histoire qui s'était passée sur cette terre. Terre lointaine mais histoire de famille ! Eh ! Oui, nous étions un peu, un tout petit peu de « là bas ». Du moins, avons-nous failli l'être (¹⁶).

Je m'explique : A la fin du siècle dernier, vers les années 1880 – 1890, mes arrières grands-parents viennent de toucher un petit héritage. Déjà chargés de famille, le couple décide d'exploiter ce pécule en allant tenter sa chance en Algérie. A cette époque, le gouvernement essaie d'attirer des colons afin de défricher et mettre en valeur de nouvelles terres. L'Etat offre, alors, à ceux qui osent l'aventure, un certain nombre d'aides : Attribution de terres vierges, semences et plants. Peut-être aussi quelques exonérations d'impôts sur les bénéfices à venir, ceci je le suppose car c'est, en général, l'habitude pour ce genre de promotion.

Les voilà donc partis, avec leurs enfants déjà nés et celui à venir, de l'autre côté de la Méditerranée. Les terres, qu'on leur attribue, se situent du côté de Djidjelli. Cette petite bourgade, ancien repaire de pirates, est alors blottie autour d'une forteresse bâtie sur un rocher s'avancant en mer. A l'est de la cité, une plaine alluviale, assez large, s'étend sur plusieurs Kms de long. C'est cette région que les nouveaux « colons », venus en même temps qu'eux, doivent faire fructifier. Quand ils arrivent dans cet endroit, c'est la déception. Les riches terres, à mettre en valeur, n'existent pas. La plaine est, présentement, totalement inculte et semble absolument infertile. Les torrents qui descendent des montagnes ont, depuis des siècles, rempli toute cette zone de cailloux, de galets et de rochers. Entre ces minéraux, ne poussent que des taillis d'arbustes, sauvages et résistants. Par endroits, après les crues de l'hiver, les oueds ont laissé d'immenses flaques d'eau stagnantes qui se sont couvertes de grands roseaux.

16

Mon Grand père maternel, Maurice Delage, est né le 28 janvier 1886 à Duquesne (ALGERIE).

Ils doivent, pour s'installer sur « leurs terres », camper sous des tentes prêtées par l'armée. Dans des conditions très précaires, il faut se mettre à l'ouvrage : Défricher, dessoucher, enlever les galets, faire sauter les rochers ... Les bêtes sauvages sont nombreuses : serpents, singes, sangliers, cerfs et panthères. Le plus dangereux de ces êtres sauvages étant le plus petit qui, bien entendu, pullule dans les marécages : Le moustique.

Et les gens qui habitent alors ce pays où sont-ils donc ? Surtout pas dans la plaine, un peu de bon sens ! Ils vivent, depuis des générations, sur les premiers contreforts des montagnes. Là, ils cultivent de petits lopins de terre en terrasses. Ils sont prêts, d'ailleurs, à aider tous ces étrangers, même s'ils trouvent leurs tentatives un peu vaines de vouloir vivre dans ce bas pays, de tous temps, insalubre. Ils constituent une main d'œuvre, certes disponible, mais à condition de la payer. Heureusement que mes aïeux disposent de leur pécule. Ils doivent donc, pour commencer, engager des ouvriers, acheter du matériel pour défricher, puis pour cultiver, puis des matériaux de constructions pour essayer de vivre dans de meilleures conditions.

Dès le début du séjour, la famille s'est agrandie : Mon grand-père est né. Il vivra ses dix premières années sur cette terre d'Afrique. Enfin, après avoir nettoyé le terrain, asséché les zones humides, ils peuvent mettre en culture. Combien cela leur a-t-il pris de temps ? Je ne le sais pas. J'imagine seulement qu'il leur en a fallu beaucoup et, aussi, beaucoup d'efforts pour en arriver là. A cette époque, la grande aventure agricole de l'Algérie, c'est la vigne. Sous les conseils éclairés des fonctionnaires de l'Etat, pour les nouveaux colons de cette région, le vignoble deviendra la préoccupation essentielle. Avant que la vigne ne commence à produire, il faut encore que quelques saisons s'écoulent. Qu'importe, mes ancêtres semblent patients et obstinés. Obstinés, il leur faudra l'être quand arriveront les premières catastrophes naturelles. Un hiver, les pluies sont particulièrement abondantes et les rivières, qui dévalent depuis les hautes montagnes environnantes, sortent de leurs lits. Les bonnes terres, qui avaient patiemment été reconstituées, sont emportées vers la mer. Tout est détruit, les galets et les rochers recouvrent, de nouveau, les champs. Il faut nettoyer et replanter mais la nature semble, tout de même, généreuse. Aidés par le beau soleil de ce pays, les nouveaux plants prospèrent rapidement et l'espoir renaît. Arrive alors un été où le soleil, justement, en fait trop. L'eau commence à manquer. Voilà, maintenant, qu'un vent chaud et brûlant, venu du sud, descend de la montagne : Le Sirocco. Exceptionnellement, cette année là, il soufflera longtemps. Trop longtemps, en tout cas, car tous les pieds de vignes seront grillés.

Il faut racheter, encore, acheter, des plants et ... recommencer. Le pécule familial, lui, a fondu. Il est maintenant nécessaire d'emprunter, d'hypothéquer, en offrant, pour seules garanties, ces terres qui n'ont toujours rien produit. La terre d'Algérie, comme nous le voyons, est un pays de grands contrastes climatiques. Toutefois, il faut croire que cette terre porte encore leurs espoirs et, un jour, les nouvelles plantations leur apporteront, sans doute aucun, bien plus qu'ils n'ont donné.

Dans le petit clan familial, l'espoir renaît donc. Les enfants ont grandi et participent aux travaux des champs. Mon Grand-père doit avoir, alors, dans les huit ou neuf ans. La vie demeure, tout de même, précaire. Toute la plaine n'est pas cultivée et les animaux sauvages rodent encore aux abords des fermes. Une nuit, une panthère vient enlever un de leurs chiens. Une battue est organisée avec l'aide des autres cultivateurs et des arabes de la montagne. Sur les premiers contreforts, hormis les villages et les terrasses cultivées, c'est la grande forêt. Sous ce couvert, les animaux ont beau jeu de s'échapper. Les chasseurs rentreront bredouille. Mais, au retour, mon Grand-père et une de ses sœurs, qui a 2 ou 3 ans de plus que lui, ont disparu de la ferme. Nouvelle battue, dans la nuit, pour retrouver les enfants. Ils les retrouveront, heureusement, car ils n'étaient pas loin. Ils étaient partis tous les deux, la main dans la main, pour voir et essayer d'attraper « le gros chat » que les adultes nomment panthère.

Enfin, un bel été vient. Les grappes se forment sous le vert feuillage. Une belle, une vraie récolte, la première, s'annonce.

Un jour de cet été là, le ciel s'obscurcit bizarrement. Chez les ouvriers agricoles, c'est l'affolement. Les Français, eux, s'étonnent d'abord, puis comprennent... Dans les villages arabes, les tambours résonnent. Dans les fermes, les ouvriers tapent sur tout ce qu'ils trouvent : les bidons, les casseroles, le bruit est au maximum. Les Européens se veulent plus efficaces, ils allument de grands feux, dont la fumée contribue encore à obscurcir le ciel. Rien n'empêche le nuage de grossir toujours plus.

Et bientôt les sauterelles s'abattront.

Ces maudits insectes sont partout. Ils couvrent les champs, s'introduisent dans les maisons. Ils sont écrasés et brûlés en quantité. Rien n'y fait. Ils sont trop nombreux. Toute lutte contre ce fléau est dérisoire.

Voilà c'est fini !

Devant le paysage dévasté, devant le résultat de cette dernière catastrophe, mes arrières grands-parents baisseront les bras. Ils rentreront, avec leur famille, en

métropole, éccœurés et ruinés. Avec eux, d'autres familles sont parties. D'autres sont restées. Faut-il croire qu'il s'agissait, là, de la dernière des plaies d'Egypte ? Par la suite, ils auront des nouvelles de ceux qui sont restés. Ce sera, pour les exploitants agricoles, qui auront persévéré malgré tout, des « années de vaches grasses ». Les bonnes récoltes se succéderont et leurs permettront, enfin, de vivre décemment, de rembourser leurs dettes et de s'installer « durablement là bas ».

Maman m'avait donc souvent raconté cette histoire qu'elle tenait de son père et de ses tantes qui avaient laissé une partie de leurs souvenirs de jeunesse là-bas. A dire vrai, j'avais toujours écouté ce récit d'une oreille distraite. Quand on est jeune, on a du mal à s'intéresser au passé ! L'avenir semble toujours bien plus passionnant. J'étais incapable de situer la localité de Djidjelli sur la carte d'Afrique. Je savais seulement que c'était de « l'autre côté ». Je n'avais jamais cherché à en savoir plus.

Les années passant, les événements que l'on sait se déroulant, il devenait de plus en plus évident que je serais, comme tous les jeunes de ma génération, sollicité pour aller faire un tour de cet « autre côté ». Certes, je n'étais pas pressé. Quelle importance, d'ailleurs, car la guerre savait attendre. Elle traînait en longueur, malgré les bouleversements politiques, et le peuple français avait l'impression de ne jamais en voir le bout.

Comme je l'ai déjà dit, je n'en voyais pas la nécessité. Je ne voyais pas pourquoi la France avait besoin d'envoyer sa jeunesse défendre les intérêts de quelques gros colons qui tenaient les Arabes en esclavage. Ces réflexions, que j'entendais tous les jours autour de moi, j'ai certainement dû les rapporter à la maison. Je me souviens très bien que ma Mère m'avait dit que « ce n'était pas si simple ». Il ne fallait pas écouter les slogans des uns et les avis péremptaires des autres. Seuls, ceux qui avaient vécu là-bas pouvaient comprendre. Ces propos prémonitoires ne m'avaient, bien entendu, pas fait changer d'avis. Un jour, j'ai donc mis les pieds sur le sol de l'Algérie en me demandant toujours ce que nous venions y faire.

Entamant, maintenant, mon 3^{ème} mois dans ce pays, mes sentiments avaient déjà un peu évolué. Les gros colons étaient difficiles à voir. Des exploitations agricoles, il y en avait, certes. Certaines appartenant à des Européens, d'autres à des arabes. Pas d'esclaves marchant au fouet, en tout cas. Des ouvriers agricoles comme dans mon pays, dans la Brie. Etaient-ils plus malheureux, plus misérables ? Ils vivaient, sans doute, différemment mais ne donnaient pas l'impression d'être accablés de travail. Chacun vaquait à ses occupations bien tranquillement, au rythme du pays.

J'avais déjà eu l'occasion de traverser une zone encore vierge de toute exploitation. J'en ai parlé dans les commentaires que j'ai faits sur mon courrier du 26 septembre. L'estuaire de l'Oued Zhour, petit fleuve côtier à l'Ouest du massif de Collo, est aussi une plaine alluviale formée par les déjections arrachées à la montagne. Cet endroit insalubre, nous l'avons traversé, après avoir été dûment « briffés » par le « toubib » qui nous a expliqué tous les risques liés au paludisme et qui nous a surtout recommandé de prendre régulièrement les comprimés de « Nivaquine ». En passant sur la route qui, sur quelques kms, traverse ces grandes étendues de roseaux, j'ai pensé, alors, à mes arrières grands-parents découvrant un paysage aussi sauvage et aussi insalubre

Je me suis aussi posé la question inévitable : Pourquoi tous ces indigènes, vivant plutôt chichement sur les hauteurs, n'avaient-ils pas, depuis longtemps, mis en valeur cette plaine ? Peut-être attendaient-ils, toujours, que d'autres Européens prennent le risque de s'y installer, (de se les accaparer) et fassent l'effort nécessaire pour transformer la région ? On m'objectera que les Arabes ne disposaient, sans doute, pas des mêmes aides de l'État. Ces aides, on l'a vu, ne représentaient, en fait, que peu de choses, un simple encouragement. Du courage, il en fallait autrement plus pour s'expatrier et vouloir vivre dans cette nature hostile. ⁽¹⁷⁾ Je commence donc à me rendre compte, maintenant, que ces premiers colons avaient l'esprit « pionnier ». Tout comme ces autres Européens qui ont traversé l'Atlantique et sont partis à la conquête de L'Ouest. Ceux qui ont permis la création de la nation la plus puissante du monde. Voilà donc pourquoi, dans ce courrier

17

De tous les récits que ma Mère a pu me faire, de cette époque, jamais je n'ai entendu parler de luttes ou de conflits violents entre les colons et les Arabes.

En lisant l'ouvrage de Jacques Duquesne : « **Pour Comprendre La Guerre d'Algérie** », j'ai eu l'impression que ces 132 ans de présence française se sont déroulés dans une violence continue. Je m'en suis donc fait la réflexion aux vues de ce que je connaissais par ma famille. Cela ne semblait guère coller. Les difficultés n'ont certes pas manqué. Toutefois, elles ne provenaient, à cette époque, pas des habitants mais de la nature elle-même. Il est vrai que vouloir expliquer toute la guerre en 311 pages ? ...

Heureusement, j'ai découvert dans « **Ferhat, Instituteur Indigène** » de Albert Truphemus la réflexion suivante - N'est-il pas surprenant que, dans un pays aussi mal gardé que le bled algérien, des Européens osent établir des fermes isolées, des maisons forestières, des écoles perdues, des villages minuscules, des voies ferrées, des lignes télégraphiques et téléphoniques sur des kilomètres de solitudes ... »

(Albert Truphemus était inspecteur de l'enseignement primaire en Algérie et cet ouvrage a été publié en 1935).

du 7 novembre, je reparle avec Maman de cette « histoire de famille » à laquelle je me sens, désormais, un peu plus sensible.

Si les archives du Bataillon font référence à cette région, c'était au moment du plan « Challes » ⁽¹⁸⁾. C'est-à-dire pendant la grande série d'opérations qui a « libéré » l'Algérie de l'emprise du F.L.N. Aujourd'hui, la situation revient doucement à la normale. Les opérations n'ont plus la même ampleur. Le Bataillon semble cantonné à une région plus proche de Constantine. A part pour le barrage Tunisien, nous ne nous éloignons plus guère de cette ville.

Si je dis à ma Mère que la possibilité d'aller un jour à Djidjelli existe, c'est d'abord pour lui faire plaisir. **Je ne crois pas aux coïncidences** et le fait de me retrouver, un jour, sur les lieux mêmes où mes ancêtres ont tenté de s'installer, me paraît hautement improbable.

18

Le J.M.O. indique : Le 12 au 18/1/59 Opé Bataillon au Sud de TAHER

Salut la famille,

Toujours rien. Je veux dire, toujours pas de nouvelles Opés. D'ailleurs, à quoi bon les Opés. Hier, l'O.R. (Officier de Renseignements) d'Oued Zenati, avec une « Harka », a fait 17 rebelles prisonniers, tous porteurs d'armes dont 1 F.M.

C'est autre chose que les résultats d'opérations qui déplacent cinq ou dix mille bonshommes pour fouiller des régions d'où les Fells ont eu vite fait de s'enfuir. Ce sont les renseignements qui rapportent et, sans obliger les gens, il y a toujours des moyens pour les convaincre que c'est de leur intérêt de parler.

Ce qui, en France, est considéré comme une sorte de crime, paraît, ici, naturel. « Après tout, on fait la guerre ou on ne la fait pas ! A partir du moment où l'on est autorisés à tuer, on peut tout faire et par tous les moyens ».

Quittons plutôt ce sombre sujet. Tu me dis, Maman, que je ne vous ai pas parlé des camarades. Je ne me souviens décidément plus de ce que j'écris. Il ne manque pas de gars que je connaisse au Bataillon car bon nombre ont fait leurs classes à Maisons Lafitte et il m'est arrivé, plusieurs fois, de rencontrer des gars qui déclaraient m'avoir vu au camp mais dont je ne me souviens « ni d'Eve ni des dents ». Il y en a pas mal de ma section d'EOR qui sont aussi ici : Gérard P. (l'homme à la moto). R. (le séminariste) et d'autres dont le nom ne vous dirait rien. Mais ils sont tous dans les compagnies et nous n'avons que peu l'occasion de nous voir.

Par contre, ici à l'E.M.T.1, j'ai retrouvé Claude D., un camarade que j'avais connu à Champagne et qui a été, lui aussi, à Maisons Lafitte mais en est parti au mois de septembre, c'est à dire juste quand je suis arrivé. Il est maintenant radio de l'O.R. d'Aïn Abid et nous sommes pratiquement toujours ensemble lors des sorties. Il y a d'ailleurs, dans ce service, une bonne équipe et, que ce soit pour pêcher des crabes, ramasser des traverses de chemin de fer ou récupérer du bronze, on s'entend toujours bien.

Je loge, maintenant, avec le chauffeur du Commandant et, à deux, il est plus facile de s'entendre bien. Maintenant que notre chef est parti, ses

jours, comme les miennes, sont de tout repos et il se lance dans la lecture. Il a apprécié ma petite bibliothèque, quoi qu'il préférerait des bouquins plus faciles à lire. « L'Étranger » d'Albert Camus l'a laissé rêveur ... N'ayant rien à faire, j'en profite pour me relancer dans les Maths. La mise en route fût difficile car je n'y étais plus du tout (depuis un an déjà). Cela va, maintenant, nettement mieux et j'ai déjà revu le premier bouquin. C'est au moins une chose utile car s'il est vrai que, « le temps perdu ne se rattrape jamais », j'aurai peut être évité d'en perdre trop.

A propos ! Vous savez la nouvelle pour la classe ? Il paraît que c'est sérieux : 26 mois et 8 jours. C'est toujours mieux que les 30 mois dont il était question.

Je ne vous ai toujours pas parlé des chefs. C'est, là, une question d'importance car mes supérieurs ne manquent pas, puisque ayant le grade de 2^{ème} classe (Qui n'en est pas un et n'est « même pas » une distinction comme on pourrait s'y attendre).

J'ai, maintenant, assez parlé et je remets cela, si vous le permettez (Si vous ne le permettez pas, cela n'a aucune importance d'ailleurs...), à une autre fois.

Sur ce, je vais vous quitter, je ne tarderai pas à reprendre la plume, rassurez-vous.

Je vous envoie mes meilleurs baisers à tous deux.

Louis René

RENSEIGNEMENTS.

Sujet déjà effleuré dans ma lettre du 23 octobre, sans plus... Dans mon dernier courrier, je n'en dis guère plus : Bien sûr, ce sont les renseignements obtenus, en interrogeant les prisonniers, qui permettent d'agir avec un maximum d'efficacité contre les terroristes.

Voilà ! Nous abordons, aujourd'hui, un sujet délicat. Pour obtenir ces renseignements, il faut interroger. Pour interroger, il faut exercer une contrainte, donc « **torturer** ». Le mot est donc lâché : Pas de bonne narration de la guerre d'Algérie s'il n'est pas fait allusion à la torture. Je vais donc devoir parler de la torture. ⁽¹⁹⁾.

Comme tout bon français, en métropole, je n'étais pas resté insensible au propos de certains journaux et de certains intellectuels condamnant l'attitude de l'armée vis-à-vis de la rébellion. Sans trop y croire, comme tous mes camarades, nous n'étions pas loin de penser que l'on nous envoyait là-bas uniquement pour faire ce « sale » boulot. Inutile de préciser que, pour beaucoup, ce mot possède une résonance terrible. La torture c'est l'inquisition, la question appliquée aux hérétiques et, surtout, bien plus près de nous, la Gestapo dont l'évocation éveille de si sinistres souvenirs. Sur place pourtant, au premier abord, les manifestations de ce sale boulot ne semblaient guère visibles. A mes questions, aux anciens, les réponses étaient plutôt évasives ou carrément négatives. Tout au plus parlait-on de « *gè-gène* ». Cela relevait, d'ailleurs, plus de la farce de collégien que des procédés sadiques qui étaient habituellement contés à l'opinion française. Les soldats de la base arrière d'Aïn Abid ne semblaient connaître du problème que ce qui en avait été rapporté lors de la bataille d'Alger. ⁽²⁰⁾.

J'aurais, peut-être, pu, moi aussi, rester à l'écart et ne rien connaître de ces méthodes. Il s'est trouvé que Claude, mon camarade, était radio dans le service de l'O.R. Contrairement à ce que l'on a pu prétendre, et à ce que prétendent toujours ceux qui veulent à tout prix noircir l'image de la France et de son armée durant cette période, la **torture** ne concernait pas, **ne pouvait pas concerner**, l'ensemble de l'armée. Ceci, tout simplement à cause d'un petit détail technique. Pour interroger, il faut comprendre celui que l'on interroge. C'est-à-dire parler Arabe et, mieux encore, en comprendre les multiples dialectes. Bien entendu, les soldats du contin-

¹⁹ **Torture** : Souffrance grave que l'on fait subir volontairement à quelqu'un pour lui arracher des aveux. (Dictionnaire : Hachette Multimédia).

²⁰ Cette action, « la bataille d'Alger », datait de 1957, pour nous, c'était déjà de l'histoire ancienne. Ces faits avaient permis de rendre célèbre Massu et Bigeard.

gent, venant de métropole, en étaient bien incapables. Les officiers eux mêmes, à moins d'avoir déjà fait un long séjour dans ce pays, ne connaissaient que quelques mots, pas de quoi soutenir une conversation, encore moins pratiquer un interrogatoire. En fait, pour parler du « travail » de l'O.R., le mot **torture** ne convient vraiment pas. Ce n'est absolument pas par honte ou par remords que je répugne à ne pas employer ce mot. Je n'ai pas peur des mots mais je préfère, toutefois, chercher à utiliser celui qui correspond le plus aux faits incriminés plutôt qu'un mot chargé, par son passé historique, d'une telle portée émotionnelle.

La signification du mot **torture** ⁽²¹⁾ a trop le sens d'un acte délibérément sadique. Ce qui se pratique, ici, au sein de la section de l'O.R., ce sont des « interrogatoires » et rien d'autre.

Utiliser le mot **torture** permet, trop souvent, d'accuser l'Armée de tous les forfaits imaginables. Forfaits qui peuvent aller de la « corvée de bois », aux massacres de populations civiles (toujours innocentes, bien sûr) en passant par le viol, les pillages et je ne sais quoi encore.... Bien entendu, dans une situation où les individus se trouvent investis de tous les pouvoirs et, bien souvent, livrés à eux-mêmes, ce qui paraît inadmissible peut devenir possible. Les interrogatoires, c'est ce que pratique toutes les polices du monde. Certes, il peut y avoir des façons, plus ou moins brutales, de poser les questions. Quelle que soit la méthode, le but reste le même : Contraindre le suspect à avouer ou à parler, alors même qu'il n'en a pas

²¹ Extrait de « ENCYCLOPEDIE UNIVERSALIS » : TORTURE.

*Un traité de police judiciaire, datant de 1951, et conçu à l'usage des commissaires et officiers de police conseillait : «Il existe un degré inférieur de torture qui ne tombe pas sous le coup de la loi, qui ne vicie même pas la procédure et qui aide grandement l'officier de police dans son interrogatoire du criminel : n'est-ce pas une forme de torture que l'interrogatoire qui se prolonge des heures et des heures et où les policiers se relaient jusque dans la nuit pour profiter de l'épuisement de leur adversaire, finalement acculé au vertige mental d'où procède l'aveu ? [...] À l'opposé, **il y aurait une torture totale exclusivement justifiée par la défense de vies innocentes** ; elle serait la réponse obligée, donc «juste», au scénario, classiquement évoqué, du terroriste qui a caché dans New York une bombe capable de faire sauter la ville et qui est tombé aux mains des policiers peu avant l'heure connue de l'explosion. La justification de la torture est ici pratique (elle a un but clairement défini et totalement moral) et politique : le terroriste s'est sciemment et volontairement placé en dehors des normes de la société qu'il combat ; les lois de celle-ci ne lui sont donc plus applicables et il ne peut se plaindre de ce que cette société, qu'il cherche à détruire, le détruit pour se sauver.*

Torture acceptable ; torture obligée : le discours, qui tend à justifier la torture, oscille entre ces deux exemples, entre ces deux attitudes rationnelles, responsables et que ne marque nulle tendance sadique.

forcément le désir. Cette contrainte ne peut, certes pas, s'exprimer par des formules de politesse.

Ces interrogatoires, donc, n'ont qu'un seul but : Obtenir des aveux, des renseignements, de la part des prisonniers. Pour obtenir un maximum d'efficacité, ceci est toujours pratiqué par des unités spécialisées (22). En conclusion, toute confusion de ces actions, avec des actes de vengeance ou de sadisme, ne peut être le fait que de personnes cherchant à obtenir un dénigrement systématique de notre rôle sur cette terre d'Algérie.

Je le répète, **obtenir des renseignements est une nécessité**. Encore faut-il savoir les obtenir. Ils doivent se rapporter à des faits récents et ils doivent être valables et vérifiables.

S'assurer de la « fraîcheur » et de la qualité des renseignements, est l'obsession de nos autorités. Pas question qu'un prisonnier raconte n'importe quoi, ou qu'il s'accuse de tous les crimes de la terre, comme cela pouvait se faire au temps de l'inquisition ou dans les geôles communistes. Les renseignements doivent être vraisemblables et doivent toujours être recoupés avec les aveux d'autres prisonniers et avec les connaissances que le service possède sur la rébellion.

Mon camarade Claude eut tôt fait de me « briefer », de m'expliquer les « pourquoi » et les « comment ». Puisque notre nation nous demandait de faire la police (nous n'étions pas en guerre, officiellement), il était de notre devoir de remplir correctement notre rôle.

« Faire la police », c'est arrêter des individus et les interroger, pour les empêcher, et en empêcher d'autres, de nuire gravement à la société.

Dans toute guerre, **ne pas chercher à obtenir des renseignements revient à se mettre en péril ou à mettre en péril ses compagnons**.

Tout particulièrement, dans le genre de conflit où nous sommes plongés. Sans renseignements, nous nous trouvons « pieds et poings liés », à la merci des tueurs, des terroristes, qui peuvent alors tout se permettre : Monter des embuscades, poser des mines, massacrer. Ceci, non seulement contre nous, mais aussi contre les populations civiles, Européennes et Arabes, que nous sommes censés protéger.

22

Durant les 16 mois que j'ai passés en Algérie, je n'ai jamais entendu parler de « **D.O.P.** » (Détachement Opérationnel de Protection). Ce n'est que, quelques décennies plus tard, que j'ai pris connaissance de ce sigle, référencé, pourtant, dans beaucoup d'ouvrages sur l'Algérie. A mon époque, les unités spécialisées se nommaient **C.R.A.**. (Centres de Renseignements et d'Actions). Ce sigle expliquait bien quels étaient leurs rôles. Bizarrement, je n'ai pas encore trouvé un ouvrage historique citant les dits **C.R.A.**.

En Algérie, ne pas « faire tout ce qu'il faut » pour obtenir ces renseignements, c'est tout simplement **criminel**.

Je précise, tout de suite, que mon opinion, au moment où j'écris ces lignes, n'a pas changé. **Accepter de faire la guerre, c'est en accepter toutes les conséquences.** ⁽²³⁾. La **torture**, pardon **l'interrogatoire**, a été pratiqué dans toutes les guerres, par les ennemis aussi bien que par les troupes françaises ou par leurs alliés. De nombreuses narrations, sur le premier conflit mondial, expliquent comment « nous effectuions des raids sur les tranchées ennemies » uniquement pour pouvoir ramener quelques prisonniers et savoir « ce qu'ils mijotaient » de l'autre côté.

Bien entendu, les soldats des deux bords avaient le **Devoir** de ne rien dire. Leur grade et leur matricule étant les seules réponses permises. Ce fut aussi les seules réponses autorisées par la convention de Genève pour, soi-disant, « *codifier* » la Guerre. Pouvons nous penser que ceux qui, ainsi, prenaient l'initiative de ces raids, de quel côté soient-ils, pouvaient se contenter de poser, aux prisonniers, de telles questions sans intérêt ?

Cette chasse aux renseignements ne fut-elle pas, non plus, la cause qui amena le haut commandement de l'époque à considérer les prisonniers comme déserteurs ? A la fin de cette première guerre mondiale, beaucoup de prisonniers français, après leur libération d'Allemagne, passèrent en conseil de Guerre, accusés d'avoir livré des secrets aux ennemis et, certains, furent même fusillés.

Laissons là ces considérations historiques ou philosophiques, bien qu'elles aient une importance certaine dans ce débat, et voyons un peu comment cela se passe sur le terrain.

Un jour, comme bien souvent en opération, nous faisons étape sur le terrain, en zone montagneuse, à plus de 1000 m d'altitude, du côté de Raignier. Le P.C. est installé sur un mont dénudé mais accessible à nos véhicules. C'est, là, que j'ai eu l'occasion d'assister, pour la première fois, à un « interrogatoire ».

Certes, j'étais déjà averti par les gens de l'O.R. - *Tu verras, nous ne sommes pas des bourreaux !* M'avait-on dit. Cela ne m'empêchait pas d'envisager la chose avec un peu d'appréhension.

Dans la journée, à la suite de fouilles, en pleine zone interdite, deux individus, qui s'enfuyaient, avaient été arrêtés. Ces prisonniers avaient été amenés au P.C., à la section de l'O.R., pour être interrogés. Au moment de leur arrestation, ils n'avaient pas d'armes sur eux, mais, à leur allure et à leurs vêtements, il semble

²³ « *Il n'y a pas de crime de guerre, c'est la guerre en soi qui est un crime et criminels tous ceux qui travaillent à la rendre inévitable !* » (Bernard CLAVEL « Les grands malheurs »).

évidemment qu'il ne peut s'agir de simples bergers égarés. L'interrogatoire est donc mené par l'officier, chargé des renseignements, assisté de ses interprètes : Mon nouvel ami le caporal-chef Émile C. et quelques harkis. Ce sont eux, et eux seuls, qui sont habilités à faire ce travail au sein du Bataillon.

La « conversation » se déroule en plein air. Nous autres, soldats, regardons de loin ce qui se passe. Malgré notre curiosité, nous n'avons, bien entendu, pas le droit, ni de participer, ni d'intervenir, dans le débat. Comment pourrions-nous, d'ailleurs, le faire dans une langue que nous ne comprenons pratiquement pas ?

Cette conversation va durer plusieurs heures. De temps en temps, l'un des questionneurs se lève pour se détendre un peu et en profite pour nous commenter l'avancement des choses. C'est, ainsi, que nous apprenons qu'il s'agit certainement de deux responsables, haut placés dans l'organigramme de la rébellion. Les renseignements, qu'ils sont susceptibles de nous fournir, devraient être très importants. Toutefois, malgré les heures qui s'écoulent, il devient difficile d'en savoir plus car ces gens ne sont vraiment pas coopératifs.

L'interrogatoire se poursuit donc, ainsi, jusqu'au soir. Si, par instants, les voix s'élèvent et se font menaçantes, s'il y a quelquefois des coups on ne peut parler d'atroces exactions, comme cela a trop souvent été dit. Depuis le début, les prisonniers ont les mains liées derrière le dos par de solides cordes. C'est ainsi que, dans le jour finissant, l'interrogatoire sera suspendu et, la nuit portant conseil, les prisonniers seront attachés à un camion. Simplement, leurs mains seront liées suffisamment haut après les ridelles pour qu'ils soient obligés de rester debout. Simplement aussi, ces individus qui, au moment de leur fouille, ont été dépouillés de leurs « Kachabias », se retrouvent très légèrement vêtus dans cette position voulue pour être peu confortable. Bien sûr, il faut aussi préciser, qu'avec le soir, une bise glacée et coupante s'est mise à souffler sur ces sommets dénudés et que nous sentons le froid, même à travers nos vestes matelassées.

La Kachabia est une sorte de manteau ample et épais, en poils de chameau, qui protège aussi bien du froid que de la chaleur. Celles de nos deux prisonniers étaient d'une qualité exceptionnelle et avaient fait précédemment l'objet de notre curiosité admirative. Je dois aussi préciser que les soldats de garde, cette nuit-là, ont été dûment avertis que, s'ils devaient surveiller les prisonniers, il n'était pas question que ces derniers portent la moindre trace de sévices.

Au matin, sans que les prisonniers, visiblement épuisés, ne soient ni déliés, ni alimentés, l'interrogatoire a repris. A quel moment l'un d'entre eux a-t-il « craqué » ? Je ne m'en souviens plus. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il n'y a jamais eu de véritables violences exercées contre eux. A partir de ce premier aveu, la conversation devient « passionnante ». Il s'agit bien de responsables politiques et leurs aveux vont constituer une « mine » d'informations que nos services de renseignements s'empresseront d'exploiter ou de communiquer à d'autres unités.

Commentant ces événements avec mon ami Claude, je ne puis qu'exprimer mon étonnement devant l'apparente facilité avec laquelle ces aveux ont été obtenus. Je m'entends encore dire : - *Ce n'est donc que cela un interrogatoire ?* Réflexion à laquelle mon camarade me répond :

- *Tu vois, je te l'avais dit, ni notre chef, ni nos camarades, ne sont des tortionnaires !*

Pourtant, il ajoute aussi - *Cela ne se passe pas toujours aussi bien !*

J'avais lu, en classe de philo, un ouvrage qui m'avait passionné : « Le zéro et l'infini » d'Arthur Koestler. Je ne peux m'empêcher de penser que la réponse était déjà dedans. Il existe des moyens d'agir sur la volonté des individus sans pour cela utiliser la brutale souffrance physique. La fatigue, la privation de sommeil, ajoutée à la peur, la menace, l'abrutissement sous des flots de questions, tout cela est une bien meilleure façon d'aboutir à un résultat, à condition d'en avoir le temps. A partir de là, pour moi, comme pour mes camarades, « le renseignement » devient quelque chose d'habituel et de banal à la fois. Il fait pratiquement partie de notre quotidien en opérations et, seuls nous intéressent, ce que peuvent dire les prisonniers, car leurs propos influencent directement les actions à venir.

Après tout, ne sommes nous pas là pour faire la guerre. Guerre qui a été imposée à notre pays (quelles qu'en soient ses origines et sa justification). Les interrogatoires et, même, la torture ne sont-ils pas un moindre mal en regard de la finalité véritable de la guerre qui est la mort ?

Il n'est pas loin le temps où dans la cour de l'école, au cours de mémorables bagarres, certains camarades donnaient le conseil suivant aux protagonistes : - *Battez, tuez-vous, mais... ne vous faites pas de mal.* Ces propos infantiles ne sont-ils pas du même niveau que les conseils humanitaires des organisations internationales, qui prétendent codifier ce qui constitue la négation même de l'humanité : **La Guerre.**

Ce mot, le mot torture, est un des sujets qui, à mon retour d'Algérie, a été la cause de beaucoup de difficultés dans les discussions concernant cette période. Avec ma famille, et surtout avec mes amis et mes collègues, ceux qui n'avaient pas été là-bas, bien sûr, et encore plus avec les plus jeunes, impossible d'évoquer ces événements sans que nos opinions divergent, totalement, sur cette question. De là à éviter d'aborder ce sujet qui fâche, l'habitude en fût vite prise.

Notre génération fut marquée par l'Algérie. Non pas simplement par une guerre mais tout autant par la beauté, l'étrangeté du pays, par la situation exceptionnelle où nous nous trouvions plongés et, en fin de compte, par l'inutilité de toute cette action. Les générations, qui firent ou subirent, les guerres mondiales furent, certainement, autrement marquées. Au moins parent-ils en parler librement

et avec fierté sans qu'ils leurs soient reprochés, justement ou injustement, d'avoir fait « leur devoir ».

Nous nous sommes vus reprocher : Le fait d'avoir été là-bas, comme si nous pouvions faire autrement. Le fait d'avoir agi dans un combat qui, jusqu'au 19 mars 1962, était officiellement un «**combat juste**», qui devint ensuite un «**combat injuste**». Le fait que, pour combattre, pour sauver sa peau et la peau des autres, certains utilisèrent des méthodes que **tout le monde, à l'époque, connaissaient** mais préféraient faire semblant d'ignorer, pour ne pas à avoir à les approuver officiellement.

Alors, pourquoi, n'aurions nous pas oublié puisque le destin de la France n'était plus là où nous l'avions cru. Nous étions jeunes et avions, nous aussi, notre destinée à vivre. Pourtant, se taire, ne pas pouvoir parler d'une période, qui nous avait tant marquée, ce fut une autre épreuve.

Voir, à travers les études de nos enfants, l'histoire des années 50 - 60, notre histoire, transformée puis, finalement, reconstruite pour devenir «politiquement correcte» et conforme à l'évolution de l'opinion de notre Pays, cela fut certainement la dernière épreuve et pas la moins importante.

Pour moi donc, l'impossibilité d'évoquer le mot **torture** fut certainement une des raisons de mon silence. Certes, je ne l'avais pas pratiquée, pas plus que l'immense majorité de mes camarades, mais je l'avais approuvée et j'en avais compris sa nécessité. Je pense que, pour mes camarades, ce mot fut, aussi, une des causes principales du divorce de ceux qui avaient fait leur service en Algérie d'avec le reste de l'opinion publique française.

Je me suis souvent posé une question, que je me pose encore : En quoi cette pratique, que je viens de décrire, diffère t-elle d'un quelconque interrogatoire de police, tel qu'il se déroule lors d'une garde à vue ?

En fait, ce genre de réflexion n'a jamais servi qu'à m'attirer de sérieux reproches. Ceux, qui nous accusent d'avoir torturé en Algérie, ont beau jeu de répondre que la police, si elle utilise aussi des méthodes plus ou moins semblables, ce n'est, toutefois, que dans le but de faire avouer des « **CRIMINELS** ». ⁽²⁴⁾. ...

24

Refuser la torture cela revient donc à dire que *les Fells n'étaient pas des criminels ! Quel parti pris !*

ACTUALISATION

Octobre 2000 : L'actualité remet au goût du jour les événements de la « guerre » d'Algérie. Elle ne les remet, décidément pas, de la meilleure manière. Pas de manière à apaiser le conflit entre « ceux qui ont fait l'Algérie » et l'opinion publique. Pas de manière à faire réellement comprendre la situation qui régnait là-bas et à expliquer l'enchaînement, la logique, qui pouvait amener aux actes reprochés.

Jean Pierre Vittori, un journaliste, vient d'écrire : « **On a torturé en Algérie** » (Editions Ramsay). Dans cet ouvrage, l'auteur semble avoir découvert, « preuves à l'appui », que l'Armée française a pratiqué la torture pendant cette guerre. A partir de là, un certain nombre d'intellectuels ont commencé à parler de « repentance » ...

Pourquoi sembler redécouvrir ce que tout le monde a toujours su ?

Tout cela semble procéder de beaucoup d'hypocrisie et de mauvaise foi.

Quant à « La repentance », demandée bien sûr par les Algériens, pourquoi pas ?

Encore faudrait-il qu'ils commencent eux-mêmes à en faire preuve :

Nous réclamons la repentance du FLN pour tous les crimes commis pendant cette guerre (massacres de civils innocents, tortures et disparitions des prisonniers, etc....) et pour tous les crimes commis après le 19 mars 1962 (sur les pieds noirs, sur les harkis et sur tous les opposants). Quand on en sera arrivé là, nous pourrons véritablement commencer à parler de repentance !

A propos ? Pourquoi la torture, tant reprochée par les Algériens et par leurs amis intellectuels français, à-t-elle continuée à être pratiquée par la nouvelle Nation algérienne après le 19 mars ?

Dans le calme de la MECHTA JOYEUSE

Depuis le début du mois de novembre, depuis que nous avons accompagné le Commandant à Philippeville, d'où il partait pour son stage, c'est le calme. Pas « d'alerte barrage » (les Fells doivent avoir besoin de récupérer, après leur dernière tentative), pas d'opération importante en l'absence du chef du Bataillon. Les jours passent à la Mechta Joyeuse de façon uniforme et il n'y a d'occupations que celles que l'on se crée pour passer le temps. Le chauffeur du Commandant est venu s'installer à la Mechta. Cela lui convient très bien car il n'appréciait que, moyennement, la grande chambrée des chauffeurs où il logeait jusqu'alors. Dans un grand local, comme cette chambrée, où s'entassent de 20 à 30 personnes, les conditions d'installations et de vie ne sont pas toujours idéales. Tous les camarades, qui logent là, ne sont pas des copains. Je veux dire, par là, que les inimitiés sont parfois plus vives que les amitiés.

Comme le commandant est absent, sa Jeep et son chauffeur sont souvent récupérés pour des missions diverses au profit de quelques sous-officiers. Depuis son installation, le chauffeur est donc fréquemment en déplacements. Ceci fait que je suis seul la plupart du temps. Situation qui me convient très bien. J'ai de la lecture en réserve, ce qui doit me permettre de tenir assez longtemps. De plus, je m'instruis : J'avais préparé une année de « Mathématiques générales » au CNAM et j'en profite pour réviser. J'ai emprunté aussi, auprès de copains du service des transmissions, des bouquins d'électronique. L'absence du chauffeur me pose, toutefois, un problème. Les cuisines sont dans le centre du village. Quand il est là, il nous suffit de faire un saut en véhicule pour aller chercher la « graille » midi et soir. Le petit déjeuner du matin, nous le faisons nous mêmes et le prenons à la Mechta. Quand il n'est pas là, il faut donc que j'aille à pied chercher mes repas, soit 20 à 25 minutes A.R. et les plats ont tendance à refroidir en route. Je renonce donc assez souvent à l'ordinaire de l'armée, préférant me rabattre sur mes colis.

Je ne reste pourtant pas enfermé à longueur de journée dans le P.C. Il y a d'abord, et c'est très important, le courrier à porter et à aller chercher. Il y a, souvent, une petite visite dans les services où j'ai des copains : Les transmissions, le P.C. du régiment, c'est-à-dire le patio où j'avais séjourné les premiers jours, le service de l'O.R. où sont mes camarades Claude et Émile, et puis aussi, deux fois par semaine, il y a le marché du village, ne serait-ce que pour renouveler ma provision d'oranges et mandarines.

L'endroit, où je me sens le plus à l'aise, est encore l'O.R. Non seulement nous avons beaucoup de discussions avec les copains que j'ai cités plus haut, mais les harkis sont, eux mêmes, très sympathiques et distrayants. Seul inconvénient, il

faut traverser tout le village pour arriver à ce service. Il y a aussi, bien entendu, les promenades à Constantine. Quand le chauffeur est là, il suffit d'un ordre de mission, facilement signé par l'un de nos officiers : L'O.R., le Toubib ou le Capitaine adjoint, pour pouvoir aller en ville. Quand il n'est pas là, je peux souvent profiter d'une place restante dans la Jeep de l'O.R. missionnée, elle aussi, par mes copains Claude ou Émile (encore eux).

La nature humaine est ainsi faite que nous ne savons pas apprécier le temps présent. Nous regrettons le passé et nous attendons l'avenir. Quand nous sommes en opérations, nous nous plaignons d'être toujours en mouvement ! Maintenant qu'il n'y a pas d'opérations, nous nous ennuyons et vivons dans l'espoir que les déplacements ne tarderont pas à reprendre.

En ce mois de novembre, le ciel est souvent couvert, quelquefois pluvieux. La température a naturellement baissé. Ce ne sont pas les grands froids, il ne gèle pas. Il arrive, pourtant, que certains matins le thermomètre indique à peine 5 degrés (au-dessus) dans la Mechta. Aucun chauffage n'est prévu, il faut faire avec, puisque cela ne dure pas ! A ma table de travail, pour lire ou étudier, les doigts deviennent vite gourds et ont du mal à tenir la plume. Je pense alors aux moines copistes du moyen âge qui trouvaient, paraît-il, dans les dures conditions physiques qu'ils devaient supporter, un encouragement au travail. Je n'ai, sans doute pas, l'esprit assez mystique pour accepter cela et je préfère, quand il fait trop froid, abandonner tout travail, me faire chauffer un bon Nescafé et aller me promener.

J'ai observé aussi que, dans ce pays, le moindre rayon de soleil, qui perce à travers les nuages, a pour effet de faire remonter rapidement la température à un niveau agréable. Mes voisins arabes le savent bien et profitent souvent de ce réchauffement en s'asseyant au bord de la route, le long des murs de leurs maisons. Après le déjeuner, si je vois un peu de soleil passer à travers les fenêtres, je sors dans la rue et m'assois, comme eux, devant ma Mechta. Ils me font un petit signe de la tête ou de la main auquel je réponds de même. Je crois même entendre un mot, du genre « Salam », venant des plus proches. Certains ont toujours un livre à la main. Je les imite donc et m'octroie une heure, quelquefois deux, de lecture avant la sieste.

Une nuit que je dors seul dans ma Mechta, je fais un rêve. Ceci n'est, sans doute, pas bien exceptionnel. Ce rêve, pourtant, présente un caractère tellement lancinant, entêtant, qu'il va se graver dans ma mémoire. Je rêve que l'on frappe à la porte. TOC TOC, TOC TOC. Celui qui frappe, ainsi, insiste vraiment. Dans mon rêve, je proteste : personne n'a le droit de me déranger la nuit de cette façon. S'il s'agissait d'une alerte, d'un départ en opération précipité, c'est la sonnerie stridente du téléphone qui devrait me réveiller. Je pense que je n'ai aucune raison de me

lever et d'aller ouvrir. Me lever, j'en suis bien incapable puisque, poursuivant mon rêve, je ne peux tenter la moindre action pouvant faire cesser ce TOC TOC qui, comme une obsession, me martèle le crâne.

Résultat : Ce martèlement, qui ne veut pas s'arrêter, finit par me réveiller. Je m'assois sur mon lit, j'écoute : Tout est silence. Il est regrettable de faire, quelquefois, des rêves aussi stupides au lieu de dormir tranquillement. Ah si nous pouvions être maîtres de nos rêves ! Je m'apprête à me recoucher quand j'entends cogner à la porte d'entrée. Cette fois, il n'y a pas de doute : TOC TOC TOC... TOC TOC. C'est clair et net. Quelqu'un demande à entrer. Il est environ 2 heures du matin et absolument personne n'a à frapper, ainsi, à ma porte. Je l'ai déjà dit, les appels urgents se font par téléphone.

Le service des transmissions assure une permanence toute la nuit. Si le chauffeur, rentrant de mission, voulait se faire ouvrir, il irait certainement téléphoner depuis ce service. Les coups continuent, je ne peux pas me recoucher et me rendormir en entendant cela. Il faut que j'en aie le cœur net. J'arme prudemment mon fusil et me dirige vers la porte d'entrée. Le mince blindage de tôle, qui recouvre le bois de cette porte, n'est pas une protection contre des armes de guerre. Si quelqu'un voulait tenter une action violente, il lui suffirait d'envoyer une rafale pour faire sauter la serrure. Je m'approche tout de même prudemment, tourne les verrous et procède comme je l'ai vu faire dans les films. Je donne un grand coup de pied pour ouvrir la porte et je me jette sur le côté, prêt à plonger dans l'autre pièce au cas où une grenade jaillirait de l'extérieur.

Rien. ... rien ne se passe, rien ne bouge. Je sors dans la rue. La lumière des lampadaires éclaire suffisamment pour me rendre compte qu'il n'y a rien, ni personne. A 500 mètres de là, j'aperçois la sentinelle qui fait les cent pas au milieu du carrefour. « *Dormez brave gens, tout est calme* ». C'est ce que j'en conclus. Décidément, j'ai bien rêvé ! Je ferme tout, désarme prudemment mon fusil, et vais me recoucher, bien décidé à ne plus me laisser déranger, quoique je puisse entendre.

TOC TOC TOC... TOC TOC. Voilà que cela recommence ! Je me dresse brusquement au risque de me cogner dans le châlit. Je suis maintenant debout et j'entends de nouveau les coups :

TAC TAC TAC... TAC TAC. Je réalise enfin, ce n'est pas TOC que j'entends mais bien TAC. C'est, en fait, le bruit d'une mitrailleuse qui, par intervalles, tire des petites rafales. C'est même, je peux l'identifier, j'en suis sûr, une mitrailleuse lourde, certainement une 12,7 mm.

Ce n'est donc que cela... et puis... ce n'est pas tout près ! Peut être 2 ou 3 km en direction de l'oued. Je peux donc me recoucher et me rendormir en espérant que le reste de la nuit sera tranquille.

Le lendemain, lorsque je rencontre mes copains de la section de renseignements, j'ai droit à une simple question : - *Bien dormi ?*

J'ai vite compris, car je m'en doutais un peu.

- *C'est à vous que je dois le concert de mitrailleuse de cette nuit ?*

- *Il ne faut rien exagérer, ce n'était que le tireur du Half-Track qui a fait un peu parler la poudre.*

J'ai droit à un complément d'explications : Ils avaient eu un renseignement leur indiquant qu'il devait y avoir une réunion de responsables politiques du F.L.N. dans une petite Mechta, à l'extérieur du village, en bordure de l'oued. Dans la nuit, la Harka avait encerclé l'endroit mais les Fells n'étaient pas décidés à sortir, malgré les exhortations. Le Half-Track, appelé en renfort, a dû leur jouer ce bruyant solo pour qu'ils acceptent enfin de se rendre. Rien de bien important, en fait. J'avais juste mélangé mon rêve avec la réalité.

A part cela, de nuit comme de jour, tout est calme à la Mechta Joyeuse.

Chers tous,

Quelle avalanche ! Pas de courrier mais de colis. Jeudi, j'ai reçu le vôtre et hier ceux de Grand-mère Delage et de Juliette. Il me faudrait un entrepôt pour garder tout cela. C'est pourquoi, je ne vais pas les garder. Cette fois, ils n'avaient pas trop souffert du transport. Les pommes, toutefois, se comportent moins bien que lors des premiers envois. Au fait, maman, la postière ne t'a pas raconté d'histoires. Le colis était bien sec (au bout de dix jours).

Ici, la saison des oranges commence et mardi dernier, au marché, nous avons fait quelques achats. Je ne connais pas les prix de ce légume en France mais, ici, ce ne semble pas exagéré : 80 frs les clémentines et 60 frs les grosses oranges (4 au kilo). Nous ne sommes pourtant pas dans le bon coin (Il faudrait aller à Bône) et ce sont les premières.

Mercredi dernier, j'ai été faire un tour à Constantine pour récupérer les photos et j'en ai profité pour faire une Razia chez un libraire, car les « Sélections » ne suffisent pas : Je vous envoie donc quelques vues du pays. Toujours les mêmes, d'ailleurs, des camions et des montagnes.

Hier, il y a eu opé, pas bien loin : A 10 kms de Constantine, derrière les « jardins du Hamma ». Le « Hamma » est un petit village de la banlieue de Constantine qui, au bord du Rummel, est entouré de vergers et verdure. Nous étions, donc, sur une des collines entourant ce coin à la recherche de 5 Fells qui avaient été signalés par-là, quelques jours auparavant. Pour essayer de les prendre au pied du lit, nous étions partis de très bonne heure (3 heures du matin) et le jour n'était pas encore levé que le « bouclage » était en place. A 7 h, une section en surprend deux qui, armés de mitraillettes allemandes, essayent de se défendre mais sont abattus au F.M.

Le Colonel décide d'aller voir la tête des deux rebelles et le voilà parti en Jeep à travers le terrain, armé seulement d'un P.A. Peu après, il revient par le même chemin quand on entend de nouveau « ferrailler ». Deux gars venaient de tomber nez à nez avec deux autres rebelles et les avaient abattus d'une rafale de P.M.

Le Colonel reprit alors sa Jeep pour aller se rendre compte. Ils se rendit surtout compte qu'il était passé, quelques instants auparavant, à moins de 5 m de l'endroit où les Fells étaient planqués dans l'herbe haute.

Ce fut, d'ailleurs, le seul résultat de la journée car le 5^{ème} réussit à passer à travers le bouclage. Il y eut donc tout de même 4 armes récupérées, ainsi que des papiers.

Nous sommes toujours à la base et je ne vois rien de plus à signaler (R.A.S.). Entre parenthèses, (Maman, peux-tu m'envoyer des chaussettes (de nylon) car j'en ai une paire de déchirée et je ne suis pas capable de les raccommoder. Je te laisse le soin de fermer la parenthèse car moi je vais, maintenant, fermer l'enveloppe.

En attendant une prochaine correspondance, bons baisers à tous trois.

Loulou

P.S. Francette, j'ai encore trouvé un « super magnifique » timbre de « valeur ». Remercie-moi !

Un ACCIDENT !

Entre le 10 et le 19 novembre, la vie est tellement calme à la Mechta que je n'ai pas dû écrire beaucoup. Rien à dire... Donc pas de courrier ! Tout au moins, n'ai-je pas retrouvé de lettres de cette période.

Je repense, pourtant, que c'est à peu près, à ce moment là, que s'est déroulé, à Aïn Abid, un événement particulièrement dramatique. Evènement dont j'ai préféré ne pas parler à ma famille. Qu'est-il donc arrivé ? J'en serai, moi-même, informé par mes camarades infirmiers, de retour de l'hôpital de Constantine. Ils venaient, en effet, d'y déposer un soldat à la section psychiatrique.

Il y avait eu un accident mortel, cela s'était passé dans la chambrée des chauffeurs. L'un d'entre eux, en nettoyant son arme, avait fait partir un coup de feu qui avait atteint un de ses compagnons d'une balle en pleine tête. Le responsable de ce tragique accident avait été tellement retourné par ce qu'il venait, involontairement, de faire qu'il avait tenté de se « flinguer » lui-même. Il avait donc fallu le maîtriser. Le médecin lui avait d'abord administré des calmants puis, devant les manifestations d'un désespoir qui risquait trop d'être suicidaire, avait décidé son internement à l'hôpital, pour ce qu'il appelait pudiquement une « cure de sommeil ».

Ce qui paraît extraordinaire, dans ce genre de situation, c'est que l'on parle beaucoup plus du responsable des faits que de la victime. Que pouvait-on en dire, d'ailleurs, de cette victime : Il était mort sur le coup. Il aurait droit aux honneurs militaires, la médaille, etc. ... car il était « *tombé au champ d'honneur, en servant la France* ». L'armée, dans sa grande sagesse, préférait ne pas accroître la peine des familles. Il ne servait à rien de vouloir préciser que ce n'était pas, en combattant les ennemis, qu'il avait perdu la vie, mais, bien inutilement, dans un accident à la fois banal et absurde. L'auteur de l'incident est, lui, bien en vie. Pourtant, nous sommes tous bouleversés par ce qui vient de lui arriver et nous souhaitons, sincèrement, qu'il parvienne à se sortir moralement de cette situation. Il ne pourra certainement pas oublier ce qui s'est produit. Puisse-t-il apprendre à vivre maintenant qu'il est responsable de la mort de son camarade !

A la suite de cela, il y aura, bien entendu, une « commission d'enquête », menée par les officiers qui firent leur rapport. Rapport concluant qu'il s'agissait bien d'un lamentable accident.

A la suite de cela, aussi, il aura un renforcement des consignes et des ordres concernant le maniement des armes. En Algérie, nous vivons avec nos armes et leurs munitions, je dirais, presque en « symbiose ». Notre fusil, ou notre P.M., doivent nous suivre partout. Ceci, aussi bien dans la plupart des déplacements de la

vie courante, que pour dormir. Bien entendu, ce matériel n'est, en principe, pas armé. C'est-à-dire qu'une cartouche n'est engagée, dans le canon, qu'exceptionnellement, quand il se présente vraiment un danger particulier. L'entretien des armes, leur nettoyage, doit aussi faire l'objet de toute notre attention. Avant toute manipulation, il faut donc retirer le chargeur, s'assurer que la culasse est vide. Quand l'arme est prête, il faut toujours donner deux coups de sécurité à vide, le canon dirigé vers le haut, ou dans une direction ne présentant pas de danger. Tout cela, tous ceux qui ont eu l'occasion de faire un passage « sous les drapeaux », en temps de guerre, le savent bien. Ce sont des règles élémentaires qui sont apprises et qui sont répétées. Et malheureusement, malgré cela, il y a tout de même des accidents ! J'ajouterai que ces armes individuelles : Fusils, P.M., P.A. ne sont pas les plus dangereuses. Il y a, sans doute, encore plus d'accidents graves avec les grenades à mains, les grenades à fusils, les mortiers, etc. ...

Le chauffeur, avec qui je partage ma Mechta, était absent le jour où cet événement s'est produit. Dès son retour, je l'informe de ce qui s'est passé. Il décide, immédiatement, d'aller faire un tour à la chambrée pour en savoir plus. Il revient bientôt avec la mine sombre, ce qui est rare chez lui qui, d'habitude, est d'humeur plutôt égale. En le voyant arriver ainsi, quelle question lui ai-je posée pour provoquer, de sa part, une réaction aussi vive ?

- Vous êtes tous à dire qu'il s'agit d'un accident ! Qu'en savez vous ? Peut-être n'est ce pas un accident ?

Je comprends son émotion, d'autant que je sais que celui, qui a été tué, était un de ses meilleurs copains. Tout de même ! Je ne peux imaginer autre chose ! Pourquoi envisager qu'il puisse ne pas s'agir d'un accident ? Nous n'avons aucune preuve pour penser autrement ! Mon copain sort de sa réserve habituelle pour m'apporter quelques précisions sur ce qui s'est passé, selon lui :

- Tout d'abord, peu de temps avant, ils (celui qui a tué et celui qui a été tué) se sont violemment querellés, ils en sont venus aux mains et il a fallu les séparer.

Je pense qu'une simple querelle, même s'il faut donner du poing, cela arrive à bien d'autres et ne suffit pas à expliquer un acte aussi grave.

- Ensuite, Ils se trouvaient tous les deux seuls dans la chambrée quand le coup est parti. L'arme, qui est en cause, est un P.M., une MAT 49 plus précisément, or une seule balle a été tirée.

Cela, c'est un élément particulier troublant car il est extrêmement difficile de tirer moins de 3 ou 4 cartouches, à la fois, avec ce type d'arme. En cas de tir intempestif, c'est plutôt la moitié d'un chargeur qui risque de partir.

- Il prétend qu'il venait de retirer les balles de son chargeur et qu'il le croyait vide quand il l'a réengagé et a appuyé sur la gâchette.

Tous ces arguments peuvent sembler effectivement bien troublants... mais n'expliquent rien. En fin de compte, il n'existe aucune preuve de quoi que ce soit ! Simplement, l'intime conviction d'un ami de la victime. Pour ma part, dans l'immédiat, je me refuse à ne pas croire à la thèse de l'accident car je ne puis imaginer autre chose. Naïveté ? Peut être ! Comment admettre la « possibilité » d'une action, bien plus terrible, que le simple geste maladroit d'un soldat imprudent ?

Soyons clairs, je n'ai pas, heureusement, vécu d'assez près cet événement navrant. Je ne prétends donc pas avoir, aujourd'hui, autre chose qu'un doute. Je sais bien que, durant cette guerre d'Algérie, il y a eu un certain nombre de, ce que les uns appellent pudiquement de «lamentables accidents», ou ce que d'autres nomment des «règlements de compte». Bref, des soldats français sont morts, sur cette terre d'Afrique, sans que les rebelles y soient, directement, pour quelque chose.

Depuis, celui qui retourne son arme contre lui-même, dans un moment de désespoir, que ses camarades et ses chefs n'ont pas su prévoir, car ils ne peuvent pas forcément le comprendre. En passant par cet autre pour qui le désespoir devient folie et qui tire sur tout ce qui bouge, amis ou ennemis, humains ou animaux. Sans oublier, ceux qui s'entre-tuent froidement ou le font dans un moment de beuverie. Tout cela, j'en avais déjà entendu parler avant de venir. J'avais, et j'aurais encore l'occasion, à plusieurs reprises, d'écouter quelqu'un raconter ce genre d'événement dramatique.

Cette fois-ci, ce n'est pas du domaine de la narration. C'est dans le village, au sein même du Bataillon. Il s'agit de camarades que je connais, que nous connaissons tous. Cela nous touche tous profondément et cela explique notre émotion. En repensant à cet événement, je ne peux m'empêcher de protester sur ce que je lis, ou ce que j'entends, 40 ans après, quant à la formidable camaraderie qui, soi-disant, régnait alors entre les soldats du contingent. Parmi tous ces camarades que j'ai pu côtoyer, des copains j'en ai rencontrés, des vrais, des bons, des solides, sur qui je pouvais compter en cas de coup dur. Il y a eu, aussi, quelques mésententes, voire des haines profondes. Essayons de nous souvenir, essayons d'imaginer, ces milliers de jeunes, issus de milieux français très différents, de conditions sociales les plus diverses. Ces milliers de jeunes se retrouvant loin de chez eux, loin des leurs, vivants des situations difficiles, dans des conditions souvent précaires. Comment peut-on penser, peut-on admettre, qu'entre eux tout se passa toujours à la perfection, sans tension, sans haines, sans querelles et sans accidents ?...

C'est bien connu, c'est même une tradition, quand des anciens combattants se rencontrent, pour évoquer leur passé, ils en viennent toujours à évoquer le bon

temps. Pour les anciens d'Algérie, ce bon temps ne peut pas venir d'un exil forcé sur une terre qui n'était pas la nôtre. Il ne peut pas venir, non plus, d'une hiérarchie militaire que, par principe, le simple soldat ne subissait pas de gaieté de cœur. Faut-il donc le rechercher dans cette incroyable camaraderie ?

C'est trop facile !

Je ne veux pas faire ce genre de concession au passé.

Bonjour à tous,

En attendant l'habituelle lettre du lundi retraçant les événements de la journée du dimanche : Chasse aux champignons, balade en forêt, etc... je prends, moi aussi, la plume, histoire de bavarder quelques instants. J'espère que les photos vous plaisent, bien qu'elles ne valent pas les précédentes, tant au point de vue reportage que tirage. Je joins, à cette présente missive, différents papiers : tout d'abord, un extraordinaire timbre, sans aucun doute d'une inestimable valeur, si inestimable d'ailleurs que... Bref, tu vois que je pense à toi Frangine. Ensuite, un exemplaire du menu que nous offrent les rations en vous signalant qu'il n'est guère possible d'utiliser café soluble, bouillon et potage car sur le terrain, seul endroit où l'on mange de ces rations, nous ne disposons pas de quoi faire chauffer tout cela.

Enfin, comme je ne cesse de penser à vous, j'expédie également un sachet de thé à la menthe provenant d'une ration musulmane. Vous pourrez le déguster tous trois en famille, à l'heure voulue pour cette boisson, un dimanche soir en revenant de promenade, par exemple.

Bien sûr, il n'est absolument pas question de chercher un rapport entre le menu ci-joint et les bons colis également joints. Toute relation, pouvant être déduite de ces deux choses, ne découlerait que du plus pur hasard. Et puis, je suis bien obligé d'utiliser les dits bons. Du moins pas tous, tout de suite. D'ailleurs, en ce moment, je ne sais plus où mettre les cartons et les papiers d'emballage.

Toujours à Aïn Abid. Les dimanches y passent comme les lundis et les autres jours de la semaine, mais, si en semaine, on n'a pas à se plaindre car on ne se fatigue pas trop (pour ce qu'on est payés). Le dimanche, par contre, c'est moins marrant. Surtout quand on se dit : « Tiens c'est aujourd'hui ! » Et que l'on pense à ce que l'on pourrait bien faire un dimanche, autre part que dans ce bled.

Le plus pénible, ce sont bien les jours de fêtes car, si c'est avec plaisir que l'on reçoit des nouvelles en ces occasions, c'est aussi avec plus de mélancolie que l'on regrette de ne pas être avec la famille. Évoquer vos occupations, en ces journées, n'est pas fait pour remonter le moral.

Enfin, il serait question d'une opération vers le djebel Toucouya pour cette semaine, mais il n'y a, là, encore rien de sûr. Pourtant, quelques jours de grand air changeraient les idées car, dans ces voyages, on n'a guère le temps de penser et on ne voit pas les jours s'écouler.

Sur une des photos : Fouille de mechta (suite), vous pouvez distinguer, au premier plan et de dos, un gars qui porte un poste de radio : Il s'agit du 2^{ème} classe Claude D., ce camarade de Champagne dont je vous ai déjà parlé et qui est maintenant radio de l'O.R. A sa droite, en tenue camouflée et brandissant un pistolet mitrailleur replié, marche l'O.R. lui-même. Il s'agit d'un lieutenant (deux barrettes) et, puisque vous désirez que je vous parle un peu des chefs, je vais commencer par lui. Il est plus que sympathique car, pour un officier, il se comporte, bien souvent, presque comme un camarade. C'est vraiment un « chef » au sens propre du mot car il n'a pas besoin de menaces pour se faire obéir et son équipe est prête à tout pour lui.

Loin d'être à cheval sur le règlement, c'est bien souvent lui, au contraire, qui demande au Commandant si ses gars peuvent aller à la pêche à la grenade ou s'ils ont l'autorisation de tirer sur un sanglier. Lors de notre séjour au Taya, c'était l'un des plus enragés pour la récupération du bronze et du plomb qui pouvait s'y trouver. C'est lui qui s'est arrangé pour que l'argent de la vente des vieux métaux n'aille pas dans une caisse quelconque mais reste entre ceux qui l'on récupéré.

Je me souviens, enfin, que, lorsque nous avons escaladé le djebel Mazeur, à côté d'Auribeau, il paya, à notre arrivée au bivouac, deux caisses de bières et d'orangeades pour tous les gars du P.C. léger.

Vous pouvez juger, je pense, quelle peut être l'estime des gars de l'EMTI pour le Lieutenant RF.

A la tête de l'EMTI il y a, je vous l'ai déjà dit, je crois, le Commandant Dumetz (4 barrettes). C'est lui qui est parti, il y a 3 semaines, pour la métropole afin de servir de démonstrateur pour un stage d'engins télégués, au camp de Mailly (près de Mourmelon) car il est spécialiste de ce genre de matériel. C'est un officier très sympathique et, pour ma part, je suis très bien avec lui, mais c'est le genre de personne très distraite et qui, ne sachant pas trop ce qu'il fait de ses affaires, a tendance à accuser les autres de leur disparition. C'est ainsi qu'au moment de repartir du Taya, il s'est aperçu qu'il lui manquait son pistolet. Jugez de son affolement. Il ne

tenait certes pas à faire cadeau de cette arme aux Fells et aussi s'en prit-il, aussi bien au chauffeur, qu'au radio et au dessinateur (soit, tout le personnel de sa Jeep). « Bon sang, vous ne pouvez pas me dire où je l'ai F... » Finalement, il le retrouva à l'endroit où le matin il avait dû baisser son pantalon.

Lors des départs en opé, quand il faut préparer sur les cartes les mouvements et les emplacements de différentes unités, il est également complètement perdu car ce genre de choses n'est pas du tout sa spécialité. Il ne s'agit pas, à ce moment, de venir l'importuner, d'autant qu'il a vite fait d'accuser quelqu'un d'avoir dérangé ses calques mélangeant ainsi tous ses croquis ou un dessinateur d'avoir fait une erreur en recopiant un calque quand quelque chose ne colle pas du point de vue stratégie. Toutefois, s'il lui arrive de râler un peu, 5 minutes après il retrouve son sourire et il va même jusqu'à s'excuser.

Vous voyez qu'il y a, là, un bon sujet de conversation et, ne voulant pas l'épuiser d'un seul coup, j'attendrai une prochaine lettre pour vous parler du Capitaine adjoint et du Colonel, du moins de l'ancien car il vient d'être remplacé.

J'espère avoir l'occasion de vous parler un peu des sous officiers de Corée; Car cela en vaut la peine. Pour, eux la plus belle chose de l'armée est certainement le Mess.

Assez causé pour aujourd'hui et, en attendant des bonnes nouvelles du lundi, bonsoir à tous et bons baisers.

Louis René



1960_11_002 Du côté de RAINIER. Fouille de mechtas
Le radio est Claude D., à droite c'est l'O.R., le Lieutenant RF



1960_11_003 Du côté de RAINIER. La Harka fouille les mechtas

Chers tous,

Je reprends la correspondance, histoire de bavarder un peu, ne serait-ce que pour parler de la pluie et du beau temps. J'espère que vous n'avez pas déjà les pieds dans l'eau à cette heure. S'il arrive qu'il tombe un peu d'eau de votre côté, ici cela n'arrête pas. Du moins depuis midi car, avant, nous avions du soleil bien sûr.

Nous sommes encore à la base. Ce mois de novembre n'aura été guère propice aux balades. Nous avons fait, toutefois, une petite sortie d'une matinée la semaine dernière. Il s'agissait d'aller surprendre, au pied du lit, 5 Fells qui venaient de faire parler d'eux, d'une triste manière, dans la banlieue de Constantine, à quelques kms du « Hamma ».

Nous nous étions, pour cela, levés à 3 h du matin et, au lever du jour, le bouclage était en place. Dès 7 h, deux rebelles armés de mitraillettes allemandes étaient tués au F.M. A ce moment là, le colonel décida d'aller voir la tête des deux lascars et il lança sa Jeep, seul à travers le bled, pour se rendre du P.C. à l'endroit de l'accrochage. A peine était-il revenu, que nous entendions de nouveau « ferrailler ». Un gars venait de surprendre et de neutraliser, d'une rafale, deux autres rebelles armés de fusils et dissimulés dans les hautes herbes. Lorsque le Colonel arriva sur les lieux de ce second accrochage, il s'aperçut qu'il était passé, quelques instants plus tôt, à moins de 5 m. de ces derniers. Il y a, là, de quoi être dégoûtés des balades en solo. Ce n'est pourtant pas, là, le premier accident de ce genre car il aime bien aller à l'aventure. Ne s'est-il pas retrouvé une fois en Tunisie alors que le Bataillon campait entre le barrage et la frontière. Une autre fois, aussi, cela a failli se terminer mal pour lui. Il s'est retrouvé, sur une route, nez à nez avec 2 Fells qui marchaient visiblement l'arme à la bretelle. Évidemment, si tout le monde fut surpris, chacun réagit mais le chauffeur fut tué et le radio blessé. Quant au Colonel, seulement armé d'un pistolet, il réussit à se planquer sous la Jeep et, ensuite, à emprunter le P.M. du blessé en attendant le secours d'une autre voiture qui suivait plus loin.

Pour en revenir à cette journée, sur les 5, il y en eût tout de même un qui réussit à s'échapper et la journée se termina par l'habituel contrôle

de « suspects » fait par la gendarmerie mobile mais qui ne donna pas grand chose.

Il serait maintenant question, pour la fin de la semaine, d'une opé de quelques jours, cette fois dans la région du Djebel Toucouya, au sud de Constantine. Cela va changer un peu de l'air d'Aïn Abid, car, ici, les jours semblent longs. Il est vrai que nous avons maintenant un nouveau passe temps : La cuisine. A l'aide d'un réchaud à pétrole on se mijote, ou du moins on essaye, des petits plats. Ce soir, pas exemple, nous avons décidé de faire une omelette. Pour cela, il y avait des œufs, bien sûr, mais aussi des girolles que Maman avait fait sécher. Tout était prêt et il ne restait plus qu'à la mettre sur le feu quand on décida d'attendre et, d'abord, d'aller chercher la « soupe » aux cuisines. Qu'y avait-il au menu ce soir ? De l'omelette ! C'est pourtant pas souvent que cela arrive. Enfin... nous aurions ainsi loisir de comparer.

Nous étions, mon camarade et moi, en train de faire revenir un morceau de lard et les champignons quand le capitaine entre dans la pièce et se met à renifler : - Ah, ah... on se fait des extra ! De l'omelette, cela doit changer un peu... . A ce moment, il se retourne pour voir quelle était la tambouille préparée par les cuisines. - Hein... Ben ! Vous en avez de l'omelette ! Complètement soufflé, il est reparti sans dire un mot de plus.

Nous pourrions difficilement, après cela, râler contre les cuisiniers.

Pas de signature ?

Chers tous,

Je viens de recevoir les dernières photos de la « petite soeur » .../...

Autre sujet : Dans ta dernière lettre, Maman, tu declares que je ne sais même pas raccommoier les chaussettes. Rien de plus faux ! Je ne sais pas « bien » les raccommoier car, pour être exact, j'ai réussi à joindre les deux bords et à les faire tenir à l'aide de fils, mais cela a eu, pour résultat, de créer un bourrelet qui est fort gênant pour marcher. J'ai donc, tout de même, une paire de chaussettes propres et à peu près en bon état mais que je ne peux pas mettre.

Nous venons, ce jour, de faire une petite opération afin d'essayer de capturer 4 terroristes qui venaient de commettre un attentat à Constantine.

L'opé s'est presque déroulée dans les rues de Constantine, ou peu s'en est fallu. Imaginez : Melun à la place de Constantine, nous aurions eu alors La Rochette à fouiller. C'était, ici, les quartiers de Sidi M'Cid et les fonds du Rummel sous Constantine. Zones de jardins et de mechtas, à comparer un peu à la banlieue du côté de Brunoy. Nous nous étions levés à 2 h. du matin pour cerner tout le coin. Le travail de la gendarmerie mobile était de rassembler tous les civils afin de faire des contrôles d'identités.

Inutile de dire qu'il y avait du monde dehors. Pourtant, vers midi, tout le quartier étant fouillé, il apparut que les dits rebelles ne logeaient pas dans le secteur, ou avaient échappé aux recherches. Le P.C., situé au bord de l'oued Rummel, était dans un endroit assez pittoresque puisque la ville de Constantine nous surplombait du haut de sa falaise. Sur près de 500 m, se détachant sur le ciel, les remparts de la citadelle et le pont suspendu d'El Kantara, vus sous cet angle, semblaient littéralement aériens mais aussi peu rassurants.

Il est question que nous repartions demain pour le Toucouya et pour quelques jours cette fois. Bien sûr, rien n'est encore sûr...

A propos de Ras El Aioun : Il ne s'agit pas du même, comme tu t'en es rendu compte. Celui, dont je parlais, ne figure même pas sur les cartes détaillées d'état major au 1/50 000 ème. Car Ras El Aioun était le nom d'un petit piton, perdu en plein djebel, et sur lequel fut d'abord construit un poste puis fut fait un regroupement de la population du coin. Quand on arrive à

cet endroit, que l'on voit les jardins en terrasses et les champs, les constructions propres et solides, la ferme S.A.S., l'école et les boutiques, je crois que l'on peut parler de « présence française » en Algérie. J'indique souvent, à titre indicatif, des noms que vous ne pouvez découvrir sur une carte routière à très petite échelle. De plus, il y a souvent des noms de pays qui se retrouvent un peu partout, comme l'on retrouve en France : Nogent, Villiers, etc...

Je disais, je crois, dans ma dernière lettre, que ma bibliothèque s'agrandissait. J'ai, en effet, trouvé quelques bouquins à Constantine : « Cyclone à la Jamaïque » de Richard Hughes, « Fatome » de Paul Vialard, « Tu récolteras la tempête » de Jean Hougron et « Erromango » de Pierre Benoit. Toutefois, les boutiquiers de Constantine manquent de choix. Si, à l'occasion d'un colis, il y avait de la place pour quelques-uns tels que : « Sous le regard des étoiles » et « La dame aux œillets » de A.J. Cronin, « Le basalte bleu » de John Knittel, « Un testament espagnol » et « La tour d'Ezra » d'Arthur Koestler, ou d'autres auteurs que je n'ai pas encore tout lus tels que : St Exupéry ou Émile Zola ! Cela ne presse pas car j'ai quand même à lire pour quelques temps.

Cette lettre est assez décousue, car j'écris comme me viennent les idées et j'allais conclure, quand je repense à hier. Étant allé accompagner un capitaine à Constantine, je l'attendais dans la Jeep pendant qu'il faisait quelques courses. Il existe, au centre de Constantine, un parking réservé exclusivement aux véhicules militaires et il y a une grande abondance de Jeeps, 4x4, 6x6 GMC, Fords, etc... Mais ce parking est vraiment intenable car il n'y a pas moyen de faire un pas tant il y a de marchands à la sauvette. On y vend de tout, depuis les tapis, bien sûr, jusqu'aux pâtisseries et confiseries. Le plus curieux est encore le gosse qui se promène avec son plateau, sa cafetière d'étain et des petits verres proposant du café à chaque passant. Les gosses sont, ici, encore plus entreprenants que les Marseillais des barques du Château d'If. Des nuées de cireurs de chaussures accourent dès qu'un véhicule arrive et n'ont pas de respect pour le grade. La dernière des choses à faire est de céder car j'ai vu un « tringlot », qui venait de se faire astiquer ses « pompes », être littéralement assailli par les autres cireurs prétendant faire mieux que leur concurrent plus heureux.

Voilà donc, pour aujourd'hui, ma correspondance terminée, tout au moins pour la rue des Fabriques. Bons baisers à tous

Loulou

Faits divers ...

En cette fin de mois, le Bataillon a enfin bougé. Nous venons d'effectuer deux petites opérations autour de Constantine. Ceci nous a permis de rompre la monotonie de novembre. Il s'agit, en fait, d'actions de maintien de l'ordre, ou de police, comme nous nommons ce type d'interventions. Pour nous, le terme « Opérations » est réservé avant tout à ces manœuvres militaires, qui prennent l'allure de vastes mouvements stratégiques avec utilisation de la plupart des moyens dont dispose l'armée et qui se déroulent, généralement, dans ces zones reculées et peu accessibles de l'Algérie (plus précisément dans « l'autre Algérie » dont j'ai déjà parlé).

Le Bataillon est là pour aider les gendarmes à encercler certains quartiers ou villages et permettre, aux forces de police, de pratiquer des contrôles ou d'exploiter des renseignements. J'ai, précédemment, conté notre journée dans les jardins du Hamma (journée qui s'est déroulée, plus précisément, le 18 novembre dernier). Je récidive ma narration avec mon courrier du 22/11, j'y raconte de nouveau « l'exploit » du Lieutenant-Colonel De La Casinière.

La date du 18 restera dans nos mémoires et augmentera encore le prestige de notre chef auprès de ses hommes. En l'absence de notre Chef, le Cdt Dumetz, le Bataillon a été, je pense, mis en veille par le Q.G. Seules, ces deux actions très limitées ont permises au Lt-Colonel de reprendre une dernière fois la direction de son unité. Bien entendu, l'exploit du Colonel, est tout au plus une circonstance imprévue qui aurait pu devenir dramatique seulement si sa Jeep était passée quelques mètres plus près des Fells.

Comme quoi, il suffit de peu de choses pour asseoir une réputation ! Il n'est pas besoin d'un fait de guerre important mais, simplement, de la présence du chef là où est le danger. De sa présence au milieu de ses hommes dans les moments les plus difficiles. Après tout Bonaparte, au pont d'Arcole, en avait-il fait beaucoup plus ? Il s'était simplement porté en avant de ses hommes, sous la mitraille il est vrai ! Dans tout cela, ce qui est encore le plus étonnant, c'est la façon dont se forge l'opinion de la troupe. Dans ce Bataillon où servent une majorité d'appelés, où il n'est question que de « quille » de libération, de retour à la vie civile, il suffit d'un acte comme celui-ci pour générer un élan de sympathie envers des officiers qui risquent leur vie comme de simples soldats.

Un camarade rentre chez lui ...

J'y repense, n'est-ce pas non plus durant ce mois de novembre qu'un beau matin j'ai reçu, à la Mechta Joyeuse, une délégation de l'O.R. ? Il s'agissait de mes copains Émile et Claude accompagnés d'un troisième larron. Le C/C Émile nous quittait : « La quille » était arrivée pour lui. Il allait, dans son pays, retrouver ses « petites têtes blondes » et continuer à leur enseigner le calcul et le Français (25). Pour nous, c'était un adieu. Comme il me le dit en me serrant la main :

- Nous ne nous reverrons certainement pas. Nous avons chacun notre pays. Tu retourneras, toi aussi, dans le civil et la mer nous séparera.

Nous en resterons là sur ces bonnes paroles. Nous avons, les uns et les autres, notre pudeur de soldat et admettre une quelconque émotion, dans une séparation, serait déchoir. Donc « **vive la quille et vive le retour à la vie civile** ».

Mes deux amis me présentent donc Albert que je ne connaissais pas encore. Bien sûr, il parle arabe et c'est, lui aussi, un enfant de ce pays. Pas tout à fait, car il a également de la famille en France, du côté de Toulouse, nous dit-il. Il est heureux que 3 mois se soient déjà écoulés depuis mon arrivée en Algérie. Beaucoup des mes préventions se sont effritées au fil des jours et mes préjugés de métropolitain, pour ce pays, sont déjà fortement ébranlés. Cela est heureux dis-je ! Car le nouveau venu à tout le profil d'un de ces pieds-noirs tels que je me les imaginai. Trois mois plus tôt, il m'aurait été facile de le classer parmi ces gens que nous accusons de nous avoir obligés à traverser la Méditerranée. Je l'aurais sans doute ignoré et j'aurais ainsi rejeté son amitié. Tout cela pour dire qu'il fera partie, lui aussi, de mes meilleurs copains.

25

Quand il est question de l'enseignement en Algérie, il se trouve toujours quelqu'un pour évoquer : « *Nos ancêtres les Gaulois...* » C'est mon ami Émile, qui, un jour, me fit remarquer qu'il y avait longtemps que cette ineptie ne faisait plus partie du programme. (Depuis la fin du 19^{ème} siècle, paraît-il !).

L'ironie était facile, certes, mais totalement inexacte. Il existait, depuis longtemps, pour le Bled un enseignement simplifié et adapté aux besoins des « indigènes ». On peut lire « cette ineptie » dans tous les « bons ouvrages » sur la guerre d'Algérie.

Chapitre V

Décembre 1960 Le 156^{ème} R.I.R.C. (Régiment d'Infanterie – Régiment de Corée)

AÏN ABID Le 1/12/60

Chers Parents,

Et encore un ! Nous voici en décembre et le 16^{ème} mois d'armée qui commence. Les gars de la 58 2A parlent sérieusement de la « quille » mais il n'embarqueront pas avant le 27 et ne pourront même pas passer les fêtes chez eux. En sera t-il de même pour nous dans un an ?

Pour changer, nous sommes partis, dimanche dernier, en opé. Direction le Djebel Toucouya pour une durée de 4 jours. Nous avons campé à Aïn Smara et Oued Seguin, sur la route de Constantine à Télergma. Il commence à faire vraiment froid maintenant et, le matin, il y a de la gelée blanche. La pluie tombe de la même façon qu'en Seine et Marne et cela un jour sur deux, quelquefois plus.

Fort heureusement, lors des sorties, nous avons maintenant une grande tente où l'on peut coucher à une trentaine et évoluer plus aisément malgré l'inclémence du temps. De plus, la nuit, 3 couvertures, 1 sac de couchage et 1 duvet, suffisent largement. Le jour, la veste matelassée est très appréciée, ainsi que les pull-overs. Quand nous ne sortons que pour quelques jours, nous sommes placés au régime rations et, ma foi, cela devient lassant. Je vous joins quelques menus. La prochaine fois que j'aurai une boîte pleine, je pèserai les ingrédients pour vous donner une idée de la quantité. Une boîte mesure 120 x 60 x 200 mm et tient aisément dans une poche de treillis. Les menus E16 et M15 sont ceux des boîtes collectives, contenant une journée de vivres pour 5 personnes et sont nettement plus riches en calories et meilleures que les petites mais il faut disposer de quoi faire du feu.

Nous sommes rentrés hier de cette opé et il y a eu quelques résultats. Les 2 premiers jours, de nombreuses caches furent trouvées et 2 rebelles abattus d'un coup de canon de 106 sans recul. Le 3^{ème} jour, alors qu'une section approchait de l'oued Rummel, un gars se fit blesser d'une rafale de mitraillette partie des broussailles. Peu après, le Piper repérait 8 hommes « se taillant la route » le long de l'oued.

L'aviation intervint alors et 4 « T6 », pendant plus d'une heure, firent du « Traffing » (mitrillage en rase motte) Et lancèrent des « bidons spéciaux » (Napalm). En cet endroit, l'oued est assez encaissé et empêche les avions de bien évoluer. D'un côté, une falaise abrupte puis un champ labouré et environ 50 mètres de broussailles pour arriver à l'oued qui est assez profond et rapide. De l'autre côté, 2 à 3 mètres de broussailles seulement puis un talus et la route nationale. Tout autour, bien sûr, la zone était cernée, mais les Fells, prévoyant que les avions viseraient les broussailles du côté le plus large, s'étaient réfugiés du côté de la route et, quand les compagnies essayèrent de voir s'ils étaient encore là, elles furent reçues par une violente fusillade. Les F.M. et les mitrailleuses lourdes de 12,7 mm se mirent alors à cracher durant toute l'après-midi. Finalement, vers le soir, estimant, sans doute, que la position n'était plus tenable, les rebelles tentèrent de re-traverser l'oued, se mettant alors à découvert et se firent littéralement déchiqueter par les A.A. 52 (F.M. à bandes).

Avec l'aide des pompiers, car plusieurs coulèrent, il fut retrouvé 7 cadavres et 7 armes (fusil à répétition : Mausers, MAS 36, Lebel et 1 fusil de

chasse). Le 8^{ème} H.L.L., qui devait être armé d'un P.M., ne fut pas retrouvé. Il est probable qu'il réussit à s'échapper, d'une manière ou d'une autre. L'opération s'acheva d'ailleurs là-dessus car les H.L.L., ne s'étant pas rendus, il ne fut pas possible d'obtenir d'autres renseignements sur la région.

La coutume est, ici, de laisser exposés les cadavres quelques heures sur le bord de la route et cela n'est pas un drôle de spectacle. Les rebelles furent tous identifiés comme étant des « Caïds » : Responsable politique, responsable financier de la région, etc...

Maintenant, il est question de repartir, soit samedi, soit dimanche, pour une destination encore inconnue. Cela sera peut-être le barrage car, paraît-il, cela remue par là. Voici donc quelques nouvelles rapidement car il y a, après chaque retour d'opé, pas mal de travail.

J'espère avoir bientôt l'occasion d'écrire plus longuement et, en attendant de vos nouvelles, recevez tous trois mes meilleurs baisers.

Louis René

P.S. Un timbre pour Francette.

1^{er} décembre 1960. Opération TOUKOUYA.



Référence : 1960_12_010

Les baroudeurs : Le caporal Albert A. (F.M.) et son cousin SPAHI (P.M.).



1960_12_020

FM AA52 servi par mes camarades : Le Caporal Albert A. (tireur) et le 2^{ème} classe Claude D. (pourvoyeur).

Une opération sur le RUMMEL.

Le Rummel, (L'orthographe de RUMMEL est assez variable, on écrit aussi : Rhumel ou Rhummel...), ne fait sans doute pas partie des « grands fleuves » d'Algérie. C'est, en tous cas, un cours d'eau qui a singulièrement modelé le paysage de cette région. Il a taillé les belles gorges qui ont permis de créer le site de Constantine. Pour rejoindre la mer, il a coupé tout droit à travers la montagne de petite Kabylie et, là aussi, du côté d'El Milia, il a découpé des gorges particulièrement impressionnantes. Il profite d'ailleurs de ce passage pour changer de nom et devenir « El Kébir ».

Les opérations viennent de reprendre. C'est donc le Rummel qui nous intéresse mais seulement la partie située immédiatement en amont de Constantine. Là, le cours d'eau ne coule pas vraiment dans des gorges, bien que quelquefois la présence de « gros cailloux » rende son cours plus ou moins encaissé. C'est cette partie de ce cours qu'emprunte la route Constantine – Alger. La première étape étant Sétif. La route est importante, bien sûr, et est particulièrement surveillée, on s'en doute.

Les « gros cailloux », entre lesquels se faufile l'oued, sont : Le Djebel Chettaba, tout de suite au sortir de Constantine, puis le djebel Toucouya. Pour cette fois-ci, le bataillon s'occupera du Toucouya qui s'étend jusqu'en bordure du grand terrain d'aviation de Télergma

Les deux premiers jours d'opérations ont été assez décevants. Nous sommes là pour une « opération de Secteur ». C'est-à-dire que ce sont les autorités militaires territoriales, ayant en charge la sécurité de ce secteur, qui ont fait appel à nous, en tant qu'unité opérationnelle, pour les aider dans l'éradication des rebelles. Le secteur nous fournit les ordres d'opérations et les renseignements concernant la situation de la rébellion dans ce quartier. Résultats décevants, la plupart des caches étaient vides et certaines abandonnées depuis longtemps. Les deux rebelles, tués d'un coup de canon, n'étaient pas armés. Peut-être, n'était-ce que des bergers ou des « choufs » ? Les unités territoriales crapahutant avec nos sections en sont réduites au même résultat. Dans ce coin, d'ailleurs, les uns et les autres semblent habitués, sinon résignés, à ce genre de choses. A croire que toutes ces courses dans le djebel, ces fouilles et ces embuscades ne font partie que d'un plan concocté par leurs autorités pour faire passer le temps aux bidasses.

Au P.C. avec mes amis, Claude et Albert, nous sommes désœuvrés. Fort heureusement, leur service (l'O.R) vient de toucher un F.M. modèle AA 52. Les compagnies de combats en sont équipées, depuis longtemps. Au P.C. les armes collectives étaient encore, jusqu'à lors, les célèbres, mais anciens, F.M. modèle 24/29. C'est donc un nouveau « jouet » qui nous occupe un peu. Au matin du 3^{ème}

jour de « grenouillage », une de nos compagnies demande au P.C. l'autorisation d'aller jeter un coup d'œil en bordure du Rummel où, semble-t-il, un peu de végétation pourrait abriter quelques hôtes indésirables. Bien que les abords du fleuve ne se situent pas dans la zone prévue pour les opérations, l'autorisation est facilement accordée par notre officier OPS.

C'est ainsi que se produit l'accrochage où l'un des nôtres est blessé. La base de Telergma, n'étant pas loin, les T6 furent immédiatement à la verticale, ce qui n'empêcha pas les rebelles d'éviter les coups. Pendant ce temps, la section de renseignements, accompagnée de nos chefs, se rendit sur les lieux. Pour ma part, étant responsable de la subsistance, je dus rester sur place pour faire démonter le camp et attendre les ordres pour en établir un nouveau.

Nous pensions tous que ce serait rapidement l'hallali. En fait, les types se défendirent âprement, se permettant même un instant de tirer sur le P.C., sans toucher personne heureusement. Le tout nouveau FM, servi par Albert fut mis en batterie, Claude assurant la fonction de pourvoyeur. Les Fells se trouvent coincés au fond de l'oued qui coule en contrebas de la route. L'équipe de l'O.R. s'installe au bord de la nationale. De là, ils dominent bien l'endroit où les rebelles se terrent. Ils durent pourtant brûler un nombre impressionnant de cartouches avant de les forcer à sortir de leurs abris. Leur tentative de fuite faillit réussir. Je ne sais plus qui s'aperçut que quelque chose se déplaçait dans l'oued. Il ne fallut que peu de temps à mes camarades pour réaliser qu'il s'agissait des extrémités des canons de fusils qui dépassaient de la surface. Le FM d'Albert arrosa copieusement toute la surface liquide, tant et si bien que, bientôt, ils virent les cadavres remonter et partir au fil de l'eau. Le reste du P.C. pouvait maintenant faire route et monter le camp là où ces événements venaient de se passer. A peine arrivé, j'eus droit à la narration détaillée de l'épisode, directement par mes deux camarades, c'est-à-dire par les principaux protagonistes.

Pourtant, l'affaire ne se termina pas tout à fait avec la fin des combats. ... Les nôtres étaient tout juste en train de récupérer les cadavres que plusieurs Jeeps arrivèrent sur la route et stoppèrent à leur hauteur. De la Jeep de tête, jaillit un Colonel hurlant, gesticulant et exigeant de voir immédiatement le responsable de l'opération. Il s'agissait du Colonel commandant le secteur : - **La route** ... *Vous !... Vous n'avez pas coupé la route !*

Dans le feu de l'action (au sens propre), personne n'avait pensé à arrêter la circulation sur la nationale. Effectivement, mes deux camarades, durant tout ce temps, avaient envoyé leurs rafales juste un peu au-dessus de la route et plus d'un automobiliste, civil ou militaire, était passé à toute vitesse dans le virage, certainement impressionné par ce qui se passait dans le coin.

Notre chef ne semble pas prendre les reproches du Colonel au tragique. Ce qui compte, c'est le tableau de chasse. Les cadavres commencent à s'aligner sur le bord de la route. Ce spectacle ne calme pas ce Colonel, bien au contraire. Il semble bien qu'en donnant l'ordre de fouiller cette zone, notre officier a piétiné les plates bandes des troupes du coin. Tout juste s'il ne demande pas que « le résultat » soit attribué au secteur. Pendant cette discussion, les nôtres ont fait cercle autour de notre chef, le face à face en restera là et le Colonel repartira sans que sa fureur soit passée.

Voilà un bel exemple de la collaboration entre les unités.

Deux jours plus tard, nous déambulons, avec Claude, dans les rues de Constantine, lorsque nous sommes interpellés par un commerçant qui se tient sur le pas de sa boutique :

- *Eh ! Les bérets noirs, c'est vous qui étiez sur la route de Sétif, en train de tirailler, l'autre jour ... ?* - **Eh oui, c'était bien nous !** Et mon camarade d'annoncer le résultat. ...

- *P. ... La trouille de ma vie ! ... Quand je suis arrivé dans le virage j'ai vu, droit devant moi, les flammes qui sortaient du fusil mitrailleur. Je me suis couché sur le volant et j'ai écrasé l'accélérateur. Je ne sais pas comment je ne suis pas sorti de la route...* nous conte, avec force gestes et jurons notre interlocuteur.

Nous nous trouvons rapidement entourés d'un petit groupe d'européens et devons recommencer plusieurs fois le récit de nos exploits. Nous nous sentons devenir des héros... surtout moi, qui n'aie pris part à l'action qu'à travers les communications radios.

Chers Tous,

Voici la lettre du lundi qui parle, bien entendu, des faits du dimanche et, comme pour vous qui passez, en général, cette journée à travers la forêt de Fontainebleau, j'ai passé ce jour dans une forêt : Celle de Chettabah.

Elle ressemble d'ailleurs pas mal, par certains aspects, à celle de Fontainebleau. Il s'agit d'une forêt domaniale à une dizaine de kms de Constantine et qui est comprise entre deux gros djebels : Zouaoui et Karkarra.

Elle commence d'ailleurs juste en dessous du point où s'est produit le dernier accrochage dont je vous ai parlé. Entre les 2 arêtes de ces djebels, orientés parallèlement Sud – Nord, ce ne sont qu'une succession de petits canyons sombres et couverts de bois de pins et bruyères. La piste, qui plonge dans la forêt, réapparaît souvent sur des lignes de crêtes où l'on distingue, au-dessus de soi, le mur abrupt et long de près de 10 kms du Zouaoui, qui culmine à quelques 1300 m ou bien, tout à l'horizon, les environs de Constantine, entrelacs de petites plaines et de grosses bosses.

Ce que nous faisons dans ce coin ? Inutile de le dire : Une dizaine de rebelles venaient d'être signalés et le Bataillon de « Crapahuter » dans cette zone particulièrement favorable pour se dérober.

Il n'y eut, en fait, aucun résultat et nous nous contentâmes de récupérer le bois d'une ancienne maison forestière abandonnée pour raisons de sécurité.

Les noms de lieux arabes ont souvent des significations assez vagues. D'autant que les Européens en transforment encore le sens. D'une manière générale, le djebel est une bosse pouvant aller d'une simple colline à d'abruptes montagnes et l'on pourrait dire que l'Algérie entière est un djebel, car il n'y a pas grand-place pour autre chose. Certes, de notre côté, dans la proche région de Constantine, ce ne sont que des éboulis ou des rochers nus car la végétation est rare. Mais, si l'on va dans d'autres coins : Vers Jemmapes ou le massif de Collo, les djebels sont, là, véritablement verdoyants et ressemblent assez au Jura.

Puisque j'en suis à parler de vocabulaire, je signale qu'un Oued, contrairement à ce qu'on pourrait penser, désigne un cours permanent, ou presque. Quant aux petits torrents intermittents, ce sont des « Chabbets » !

Dans la désignation des lieux-dits, revient souvent le mot « Douar » ou « Bled ». Ce sont, là, des mots particulièrement vagues qui s'appliquent à des régions ou à des quartiers géographiques de l'importance d'une commune française, environ, mais sans aucun autre rapport. Si je vous parle de « Mechta », il s'agit d'une habitation construite en dur et assez présentable : Avec toit de tuiles, fenêtres, etc... Un gourbi est, par contre, une sorte de logis, issu de la préhistoire, fait de galets entassés et de chaumes croulants. Par extension, on qualifie tous les taudis, de ce nom.

Je rappelle qu'à propos de Ras El Aïoun, il existe des dizaines de postes semblables en Algérie où l'on est « ravitaillés par les corbeaux ». Il faut y passer 24 mois, bien souvent complètement isolés et avec pour seule occupation : La garde. Nous avons de la chance d'être « opérationnels » et de séjourner dans une région encore facilement accessible et habitée.

Lorsque j'écris, j'oublie de dire la moitié des choses dont je voulais vous faire part. C'est ainsi qu'à propos de cette boîte de Nescafé – Rillettes, je voulais vous conter la façon dont je l'avais découverte. Voici les faits. Nous venions de finir de « casser la graine » avec mon camarade un soir et, pour améliorer le menu, nous goûtions à cette « colle – confiture » contenue dans une petite boîte. Hélas, le fond de cette boîte, très petite, m'obligea à aller chercher la 2^{ème} boîte, histoire d'avoir assez de confiture pour finir le pain. Là, nous nous sommes fait rouler ! Car ladite boîte ne contenait pas de confiture mais des rillettes. Nous dûmes en rester là pour ce repas. Bien sûr, de ces rillettes, il n'en reste plus, depuis longtemps, que le souvenir et il faudra remercier ceux qui ont été les chercher.

*Je viens de m'apercevoir que l'on est tout de même isolés car, en lisant un « Paris Match » de la fin octobre, j'y ai appris les élections américaines et la naissance du descendant du Shah. Qu'est il advenu de tout cela ? Je l'ignore mais peut-être êtes vous plus au courant ? Il est vrai que je n'ai pas l'occasion d'acheter les journaux et la seule feuille de chou que je lis est « Bled » : « **Journal militaire d'action sociale et de propagande** ». Passionnant ! Quant à la radio eh bien, à la « Mechta Joyeuse », elle manque plutôt car ni l'un ni l'autre n'avons de poste et les soirées sont plutôt silencieuses. Heureusement, le Commandant est rentré. En opérations, il a l'habitude de nous repasser les revues qu'il reçoit.*

Estimant avoir assez écrit, pour aujourd'hui, je vous quitte tous trois et vous embrasse bien fort.

Loulou

DJEBEL CHETTABA

Ou, un dimanche à la campagne.

La forêt du Chettabah est enserrée par deux longues crêtes, nommées Zouaoui et Karkara. En fait, c'est l'ensemble, forêt et crêtes, qui forme le Djebel Chettabah et qui culmine à 1315 m exactement. Pourtant, en nous approchant, nous avons trouvé une piste qui, s'accrochant au rocher, nous offre, dans les virages, des vues de plus en plus impressionnantes, à mesure que nous gagnons de l'altitude. Cette piste fut d'ailleurs une route si l'on en juge par les plaques, voire les tronçons, encore goudronnés. Le trajet se déroule, d'abord, dans un univers totalement minéral. Nous avons jusqu'alors l'habitude, que ce soit par la route de Philippeville ou en venant d'Aïn Abid, de découvrir la ville de Constantine dominant tout le paysage alentour. Aujourd'hui, c'est toujours plus bas, et toujours plus petite, que nous apercevons la grande cité pourtant proche.

Enfin, après nous être laborieusement hissés sur la première crête, le Karkara à moins que ce soit le Zouaoui, nous redescendons un peu et, tout à coup, à un détour de la piste, nous découvrons la forêt. Les arbres sont rares dans le Constantinois et l'apparition de cette abondante couverture végétale crée un effet de surprise. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une forêt méditerranéenne avec arbres rabougris, taillis et buissons épais. La route passe sous de magnifiques frondaisons de grands arbres feuillus auxquels se mêlent des pins et d'autres belles essences. Bientôt, aussi brusquement que les arbres sont apparus, le cœur de la végétation s'éclaircit. Nous arrivons à la maison forestière du Chettabah. Le nom y est inscrit au fronton de la construction. Devant cette maison, se déroule le tapis vert d'une prairie. Sur les côtés, l'on devine encore ce qui fut jardins et vergers. Bien entendu, tout cela est à l'abandon. L'insécurité de la guerre ne permet plus à personne de vivre ici. Pourtant, il s'y dégage une impression de calme et de paix. Peut-être parce que ce paysage nous rappelle la France ? ...

Le P.C. s'installe sur la prairie, les compagnies sont dispersées sur les crêtes du djebel. Aucune action particulière ne semble prévue. Nous sommes, une fois encore, à la disposition du secteur. N'ayant rien de particulier à faire, nous partons avec quelques camarades, pour une inspection des lieux. Y aurait-il du matériel à récupérer ? Mes copains de l'O.R. ne font pas, pour une fois, partie de notre entreprise. Ils ont accompagné leur chef qui est passé au P.C. du secteur pour collecter les renseignements qui permettront de monter une action. Cdt et Cne les accompagnent à bord de la Jeep du lieutenant.

Dans ce site, dont nous admirons tous la beauté, les bâtiments n'offrent guère matière à récupération. Dommage car, depuis le Taya, notre cagnotte ne s'est

pas beaucoup gonflée. Pour cette fois-ci, ce sera juste quelques morceaux de bois qu'il n'est même pas question de revendre.

Tout est en place pour un Pique-nique de rations. Il ne faut jamais se laisser abattre.

D'ailleurs, le lieu n'était-il pas, il n'y a pas si longtemps, réputé pour cela ? Nous l'apprendrons dans quelques jours, lors d'une promenade en ville, la forêt du Chettabah était un endroit privilégié pour passer les Week-End. Les habitants de Constantine trouvaient, là, fraîcheur et détente. Les amateurs de Pique-nique, voire de camping, ne manquaient pas. Après le repas, une petite sieste ne se refuse pas. La conférence avec le secteur semble se prolonger. Nous n'avons pas d'ordre pour installer le campement. Pourtant, il semble évident que l'opération ne pourra pas débiter aujourd'hui. ...

Enfin, les voilà ! La Jeep et le 6x6 de l'O.R. débouchent de la forêt et stoppent près de nos véhicules. A voir leurs têtes, nos officiers ne semblent pas sensibles à la sérénité du lieu. Ils ne sont pas contents du tout, faut-il le préciser ! Notre Cdt, c'est évident, est encore sur le coup d'une grosse colère. Une fois de plus, nous nous rendons compte que la lutte contre le FLN est devenue une compétition entre les unités. Plus précisément : Cette lutte fait l'objet d'une rivalité profonde entre les troupes opérationnelles, comme notre bataillon et les unités territoriales qui ont pour rôle de quadriller le pays. Pas question que, ceux qui tiennent le terrain, fournissent des renseignements utiles à ceux qu'ils considèrent comme leurs concurrents. Il est sans doute préférable, du moins dans les esprits de certaines autorités, de laisser quelques Fells courir que de permettre à ses rivaux d'afficher des résultats triomphants, comme ce fut le cas, la semaine précédente, au Toucouya.

Il est possible de se demander pourquoi, puisque le commandant du secteur semblait vouloir garder, pour lui, de précieux renseignements sur la rébellion, avoir fait appel à notre unité ? Par les conversations particulièrement échauffées des officiers et les messages radios échangés, nous comprîmes, bientôt, que l'initiative de notre déplacement provenait uniquement du G.Q.G. (Grand Quartier général). Le C.R.A. (Centre de Renseignements et d'Actions) de Constantine avait, lui, obtenu des renseignements concernant une petite bande rebelle qui se réfugiait dans le coin après chaque attentat perpétré en ville. Mais les intérêts particuliers prennent quelquefois, le pas sur l'intérêt général. Dans notre belle armée française, la glorieuse, et l'espoir d'avancement d'un Colonel comptent plus que l'élimination physique de quelques terroristes.

Le trafic radio, qui suivit, permit à notre Commandant de dire, au G.Q.G., tout ce qu'il pensait de certains officiers.

Après cela, il ne restait plus qu'à lever le camp. Cela, pour nous, est facile puisqu'il n'avait pas encore été installé. C'est ainsi que se termina ce dimanche en forêt. Nous fûmes de retour à Aïn Abid avant la nuit et, ceci, sans avoir été gênés par les encombrements.

CONSTANTINE Le 12 décembre 1960

Chers parents,

Nous voici encore en opérations. Nous étions partis samedi pour le djebel Sidi Driss en vue de faire une opé de 8 jours dans cette région, à une trentaine de kms au nord de Constantine. D'après les renseignements, les rebelles du coin possèdent de bonnes caches mais peu de ravitaillement. Les autorités espéraient au bout d'une semaine, ou plus, obliger les Fells à sortir de leurs trous et à se faire repérer. Aussi, étions-nous déjà installés pour un campement de longue durée quant, à 11 h ce samedi soir, l'ordre fut donné de tout démonter et de se rendre à Constantine en raison des événements.

Ces événements, vous en êtes sûrement mieux informés que moi, ou du moins d'une façon plus générale, car, ici, l'on ne voit que des faits particuliers. Nous sommes donc, depuis deux jours, dans Constantine. Le P.C. est installé sur une sorte de place, au centre du quartier des écoles. Il s'agit d'un bâtiment inachevé et qui ne comprend que les caves et le béton du rez-de-chaussée. Après avoir brûlé les papiers qui jonchaient le sol de ces caves et ce pourquoi les papiers avaient été utilisés, ce qui n'est pas sans dégager un certain parfum, nous nous sommes une nouvelle fois installés et avons commencé à brûler tout le bois que nous trouvions. Il y avait là, entre autres, dans ces caves, de grandes bobines ayant servi aux PTT pour rouler leurs câbles. Ces rouleaux dégagèrent une bonne chaleur mais le goudron, dont ils étaient imprégnés, dégagea, lui, une horrible fumée. Il faut dire que le temps est, en ce moment, particulièrement mauvais. Vent froid et pluie et même un peu de neige. Les sommets, qui entourent la ville, sont d'ailleurs blancs.

Fort heureusement, pour dormir, nous avons fini par disposer des couloirs de la Préfecture de Police, toute proche : De magnifiques couloirs, d'un carrelage bien plat et chauffé. Cela fait maintenant le 3^{ème} jour que nous sommes à Constantine et, ma foi, nous sommes mieux que dans les djebels. Il y a eu quelques manifestations durant la journée de dimanche mais rien de bien grave, heureusement. Nous sommes loin des accidents d'Alger pour lesquels, d'ailleurs, nous étions en alerte.

Il ne semble pas que ces manifestations soient le fait de la population mais bien plutôt de gamins de 5 à 18 ans, de jeunes « semeurs de merde », (excusez l'expression en usage) ou autres « blousons noirs » qui profitent de l'occasion pour casser les pare brises des voitures ou les vitrines et faire beaucoup de bruit.

Quelques groupes ont lancé leurs cris de : « Algérie Française », d'autres ont répondu par « Algérie Musulmane », « Algérie Algérienne », « Vive De Gaulle », ou « Vive Bourguiba » (je ne sais plus) mais ils étaient rapidement dispersés à coups de crosses. Il faut dire qu'il y a du monde dans la ville en ce moment, car, mise à part la gendarmerie mobile, il doit y avoir je ne sais combien de régiments de la légion, des spahis et bien d'autres unités.

Ce qui nous a frappés, c'est l'accueil d'une grande partie des habitants. La voiture qui s'arrête et qui nous donne, « pour nous réchauffer », une bouteille entière de Cognac. La femme qui apporte, dans un panier à provisions, quelques bouteilles de vin en nous déclarant : « je suis d'ici, moi, je suis pas de là bas », avec un léger accent... La petite vieille et son mari, mutilé de la guerre de 14, et qui offre, devant sa porte, de grandes gamelles de café. Ou même, les commerçants qui sortent leurs bouteilles de rhum ou procèdent à des distributions générales. Ou encore ce concierge qui laisse la porte de son immeuble ouverte pour que les gars puissent dormir dans le hall et n'aient pas froid.

Pour l'instant, tout est calme. Il est question de repartir sur les bases, pour ce soir ou demain matin. Je ne sais pas ce que recherchent ceux qui se livrent à de semblables manifestations, tout au moins les pieds noirs. Car cela ne mène à rien, si ce n'est qu'à aggraver la situation et à faciliter les activités rebelles. Faire la guerre, passe encore. Mais jouer aux « flics », ou se trouver en face de gosses qui mériteraient surtout une bonne fessée, tout ceci n'est pas très apprécié des gars.

Voilà donc, par cette rapide et inconfortable correspondance (sur les genoux), les dernières nouvelles. En espérant que vos prochaines lettres seront, elles, meilleures et d'un autre genre, je vous salue bien.

Bonsoir à tous et bons baisers.

Loulou

Émeutes dans la ville.

Nous étions « tranquillement » en train de « chasser le Fell » dans le Djebel Sidi Driss et ne voilà-t-il pas que nous recevons l'ordre de tout laisser tomber et de nous rendre, sur-le-champ, dans la ville de Constantine pour aider les troupes, habituellement chargées du « maintien de l'ordre ».

Sous le prétexte d'un récent discours du général De Gaulle, annonçant encore un référendum, la communauté européenne d'Algérie s'est mise à manifester dans toutes les grandes villes du pays. Le général, celui commandant la région militaire de Constantine, craignant, sans doute, que ces manifestations débordent, une fois de plus, les limites de ce que le pouvoir peut supporter, a donc décidé d'appeler, en renforts dans la ville, un maximum de troupes opérationnelles : Paras, Légion et, bien entendu, le Bataillon de Corée.

Notre unité est unanimement mécontente. Cela va des plus hauts gradés, qui ne cachent pas leur déplaisir à pratiquer ce genre de « maintien de l'ordre », aux sous-officiers et soldats, qui ne comprennent pas pourquoi ces « putains de pieds noirs » viennent les empêcher de remplir la tâche qui leur a été assignée, à savoir : L'élimination des rebelles. Travail nécessité, nous semble-t-il, par l'existence de ces mêmes pieds noirs qu'il faut bien protéger. Comme dans beaucoup de cas, ce sont surtout les jeunes qui manifestent. Le milieu étudiant, pour ne pas le citer, s'échauffe toujours plus rapidement que le reste de la population.

Parmi les appelés, les étudiants ne sont pas bien vus. La plupart des soldats du contingent non gradés sont, par principe, des citoyens qui n'ont pas fait d'études. Issus des couches ouvrières ou paysannes de la société, ils ont commencé, bien souvent, à travailler jeunes, juste après le certificat d'études (pour ceux qui ont été jusque là). Pour ces soldats, c'est-à-dire pour la grande majorité d'entre nous, le mot « étudiant » concrétise tout ce qu'ils ne peuvent être et ce qu'ils ne pourront jamais atteindre. J'avais déjà ressenti, personnellement, cette haine envers ceux qui ont pu faire des « études », c'est-à-dire, ceux qui ont pu aller un peu plus loin que le « Certif ». Cette fois, nous nous trouvons dans une situation où des jeunes, qui appartiennent donc à ce milieu privilégié, se permettent de nous créer des problèmes au lieu de nous laisser tranquillement éliminer ce qui reste de la rébellion. Des gens qui se permettent, de plus, par leurs « Manifs », de critiquer le chef de l'Etat, ceci sans que l'on en comprenne vraiment la raison ?

C'est peu dire la colère de certains quand nous nous retrouvons en opé dans les rues de Constantine. Personnellement, si je partage, au début, le sentiment général d'exaspération envers la population européenne, je reviendrai vite à une

position plus nuancée. En quelques jours, nous nous rendrons compte que tout n'est pas si simple et que tout ne peut pas être entièrement mis sur le dos des pieds noirs.

Durant notre présence dans la ville, un certain nombre de faits vont se produire. Ces faits, et les discussions qu'ils suscitent, vont nous obliger à réfléchir un peu plus à ce qui se passe autour de nous et à changer, quelque peu, notre opinion. Ces faits, surtout et pour la première fois, vont contribuer à introduire le doute dans nos esprits. Ce séjour dans la ville marque donc l'époque où, malgré notre foi gauloise, nous commencerons à nous poser des questions.

Bien entendu, quand je dis « nous », cela concerne sans doute la plus grande partie des camarades qui m'entourent et moi-même. Pourtant, il reste, et restera toujours, des irréductibles pour qui l'expression « pieds noirs » incarne le mal suprême : Ceux qui, par leur existence même, ont obligé les petits français de France à venir dans ce pays défendre une cause qui n'est pas la leur et dont ils n'ont rien à faire. A Constantine, ces manifestations de décembre 1960 resteront bien modestes malgré l'important déploiement de forces de l'ordre (ou peut être à cause de cela, je ne sais pas...). Quelques groupes de « jeunes », souvent presque des enfants, lançant des slogans divers et s'enfuyant aussitôt. Ceci étant sans commune mesure avec l'important déploiement militaire et policier qui est mis en place.

Nos cadres ont dû le comprendre ainsi car, après notre arrivée de nuit dans la ville et notre installation sommaire dans les sous-sols de bâtiments en constructions, nous nous retrouvons livrés à nous-mêmes. Les officiers et sous officiers se sont trouvés des invitations en ville. Il reste juste, au P.C., une « veille radio » réduite au minimum. Dans les rues de la ville, voilà donc lâché l'habituel petit groupe de copains. Petit groupe qui nous entendons bien et qui sommes toujours volontaires pour faire ensemble quelques actions susceptibles de rompre la monotonie des attentes. Cette équipe est le plus souvent animée par Claude, mon camarade de lycée. Je dis animé et non pas dirigé car il n'y a aucun gradé dans notre petite troupe. Nous sommes tous soldats et appelés, bien évidemment.

Un des premiers matins, de ces opérations à Constantine, nous voici en patrouille, histoire de « tuer le temps ». Nous voici à quatre ou peut être six..., je ne me souviens plus très bien, à déambuler dans les rues du quartier européen. Ce quartier, qui jouxte celui des écoles, en fait, nous le connaissons peu. Il s'agit d'un quartier résidentiel où les commerçants sont rares. Que le mot « patrouille » ne fasse pas imaginer une troupe avançant au pas cadencé en faisant résonner les bottes ! Nous avançons calmement, en ordre dispersé, menés par la démarche souple de nos Rangers ou Pataugas, l'arme « à l'épaule » en bandoulière. Ce quartier

est calme et peu animé. Tout en marchant, nous parlons de choses et d'autres, choses qui n'ont certainement que peu à voir avec la vie militaire.

Tout à coup, nous entendons un bruit de cavalcade et des cris. Un homme débouche d'une rue adjacente. Il est poursuivi, de très près, par trois ou quatre gardes mobiles. Ceux-ci, en nous voyant hurlent - *arrêtez-le ! Arrêtez-le !* D'instinct, nous nous sommes déployés en travers de la rue. L'individu poursuit sa course éperdue vers notre groupe et je me retrouve, à peu près au centre, le mieux placé pour l'intercepter. J'ai l'impression d'avoir tendu seulement les bras pour tenter de le bloquer. Bien que mon fusil soit toujours à l'épaule, la crosse, elle, est venue le frapper en pleine poitrine et l'a stoppé net dans son élan. Il tombe littéralement dans les bras des gendarmes. Bras pas du tout secourables, car armés de matraques dont ils se servent avec fougue.

Ils frappent, frappent, frappent ... Le type plié en deux, les bras par-dessus la tête pour se protéger des coups, semble prêt à s'écrouler. Je reste, quant à moi, sans réaction, complètement abasourdi par ce que je viens de faire et par la violence qui se déroule devant moi et qu'il me semble avoir déchaînée.

- *Assez ! Cela suffit ! Arrêtez ! ...*

Ce sont mes camarades qui réagissent ainsi. Les fusils ont quitté les épaules. Ce ne sont plus les crosses, dont il s'agit maintenant, mais bien des canons dont certains sont pointés en direction des gendarmes. Ces mêmes gendarmes qui stoppent brusquement leur matraquage tout en maintenant fermement leur prisonnier. Un silence se fait. Bref et insolite face à face entre forces de l'ordre. D'autres gendarmes arrivent, dont quelques gradés, qui cherchent à savoir et à faire retomber la tension :

- *Non, ce type nous ne voulons pas le tuer, bien sûr... Nous allons juste l'amener au poste de police le plus proche ...* Cet homme, que nous venons de contribuer à arrêter, nous semble jeune : 16 ans peut-être, 18 tout au plus. Un gamin, sans doute encore un lycéen ?

- *Mais qu'a-t-il fait ?* Un des gendarmes qui le poursuivait nous répond : « Il nous a insultés ». Un autre, qui s'éloigne avec le prisonnier, se retourne et ajoute : - ***Il a crié : Algérie Française.***

Nous restons au milieu de la rue alors que les gardes s'éloignent avec leur prise. Nous sommes quelque peu écœurés par ce qui vient de se produire, ce qui aurait pu se produire, ce que nous avons fait et ce que les autres ont fait. Surtout, surtout... nous réalisons trop bien que les faits reprochés nous semblent hors de proportion avec la violence et l'acharnement venant d'hommes censés être là pour faire respecter l'ordre. L'instant d'avant, nous étions encore persuadés que crier « **Algérie Française** » était faire preuve de patriotisme. ... De retour au P.C. nous parlons, bien sûr, de ce qui vient de se produire. Toutefois, d'un tacite accord,

nous passons sous silence notre affrontement avec les gendarmes. Quelques jours plus tard, je serai très gêné de recevoir les félicitations du Commandant pour mon « action anti-émeute ».

Voilà, ce que je viens de conter, sera **mon seul fait d'armes en Algérie !**

Certes, je n'ai jamais recherché ni actions d'éclats ni héroïsme quelconque, durant mon séjour. Seules, les circonstances m'ont conduit à ce geste bien involontaire. Toutefois, pour moi, je considère toujours comme un comble d'avoir été amené à faire une intervention qui se révélera, de plus en plus, contraire à mes sentiments et à mes idées. C'est ainsi que j'ai appris que le slogan « **Algérie française** » était devenu séditieux !

Ces événements m'ont amené aux quelques réflexions suivantes :

- Il est possible de demander n'importe quoi à un soldat. Il est là pour agir et ne peut pas réfléchir, à priori, à la conséquence de ses actes.

- Il est très difficile, pour un individu placé dans ces conditions, d'agir toujours selon sa conscience et de n'avoir pas un jour des regrets d'avoir fait, ou d'avoir laissé faire.

- Ce que j'appelle les forces de l'ordre professionnelles (gendarmes, C.R.S.) illustrent bien ce principe. Ce sont des gens particulièrement dangereux car ils exécutent les ordres aveuglement et appliquent la répression de manière automatique. De plus, ils ont tendance à se laisser emporter par la violence et s'acharnent par facilité sur ceux qui ne peuvent pas se défendre.

Le soir de cette même journée retrouve notre petit groupe de nouveau en patrouille dans ce quartier. Il ne pleut pas mais la bise souffle dans les rues, quasiment désertes à cette heure là. La ville de Constantine est située sur un rocher qui domine les plateaux environnants, un peu comme le pont d'un navire situé haut au-dessus des flots. La ville est donc bien exposée lorsque le vent souffle. Ce soir, c'est une bise glaciale qui s'engouffre dans les larges rues de la ville européenne. Malgré nos vestes matelassées, nos mains bien enfoncées au fond des poches, le nez et les oreilles commencent à être sérieusement pincés par le froid ambiant. A un moment, nous sommes réfugiés sous le porche d'une maison bourgeoise. C'est bientôt l'heure du couvre-feu et les passants sont rares. Nous nous interrogeons sur l'endroit où nous pourrions passer la nuit, compte tenu de la température. La porte du porche de l'immeuble s'ouvre derrière nous. Une voix nous dit :

- *Les gars vous n'allez pas passer la nuit dehors ? Entrez donc dans le hall. Il est chauffé et vous serez bien.* C'est le concierge de l'immeuble qui vient de nous faire ainsi cette invitation que nous nous empressons d'accepter. Allongés sur le carrelage du hall, la musette servant d'oreiller, nous pouvons passer ainsi une

excellente nuit, d'autant que, grâce au couvre-feu, nous ne serons pas dérangés par les habitants.

Au matin, je suis réveillé par une odeur ! ...Ce n'est, certes pas, l'odeur des chaussettes de soldats à laquelle je suis habitué depuis longtemps. C'est **une délicieuse odeur de vrai café** ! Cela provient de quelque part dans l'immeuble où l'on commence à s'agiter. Je me lève en pensant qu'il va falloir sortir et aller au foyer central pour prendre un jus qui n'a rien à voir avec ce que je sens. J'en suis là dans mes pensées quand la porte de la loge s'ouvre et le concierge nous annonce justement : - *Au jus là dedans ! Le café vous attend !* L'odeur provenait donc de la loge.

Nous sommes d'autant plus vite debout que nous avons dormi tout habillés, excepté les chaussures, et que, ce que nous sentons et ce que nous venons d'entendre, est vraiment de nature à nous réveiller. Nous nous retrouvons tous serrés dans la loge où il nous est servi de grands bols de café. La fin du couvre-feu étant arrivée, les gens commencent à sortir de l'immeuble. L'un d'eux revient avec un paquet de croissants dans les bras.

-Tenez les gars, pour accompagner le café ! Nous avons à peine le temps de remercier qu'un autre arrive avec des croissants lui aussi. En quelques minutes, le coin « loge – hall d'entrée » est devenu une cafétéria où chacun boit, mange, discute. Car, évidemment, dans cette ambiance sympathique, les discussions vont bon train.

Tous ces gens, les habitants de l'immeuble, qui se préparent à aller au travail, qui sont-ils ? Petits commerçants ou petits fonctionnaires, employés, etc. ... Bref, les mêmes que ceux d'un quartier tranquille d'une petite ville tranquille de France, ... **de chez nous**. Tous ces gens nous expriment, à la fois leur inquiétude quant à l'avenir de leur pays, et leur gratitude pour notre présence. Nous, les petits gars de « là-bas », nous sommes un peu leur garantie, la preuve que la France ne les abandonne pas.

Nous nous efforçons de les rassurer. Il ne faut pas avoir peur. Le référendum, le droit à l'autodétermination tout cela c'est de la politique. Par de-là ces mots, ce qu'il faut voir, et bien comprendre, c'est la volonté de la France de faire en sorte que la paix règne de nouveau en Algérie et que chacun puisse y vivre en sécurité, comme par le passé. Nous ne pouvons pas parler, bien sûr, de l'affaire Si Salah. Le plan de Constantine, par contre, lui, est une belle preuve des intentions réelles de la France. Avant de partir, nous leur réaffirmons notre foi en notre pays. Ceci nous est d'autant plus facile que c'est, là, réellement, notre conviction.

Conviction que nous exprimons ainsi :

Faites confiance à De Gaulle !

- *Il n'a jamais trahi. Sa démarche politique actuelle peut surprendre, mais il a « plus d'un tour dans son sac » pour arriver à ses fins.*

- *Vous verrez, il arrivera à supprimer définitivement la menace F.L.N et la vie redeviendra comme avant.*

Durant le reste de ce séjour, nous ne cesserons donc de recueillir des gestes de sympathie de la part de la population européenne. C'est ce que j'essaie de rapporter dans mon courrier du 12 décembre. Cette ambiance évoque pour moi les journées de libération, en août 1944, où, adultes et enfants, courions derrière les soldats américains. Maintenant, c'est nous qui sommes ces soldats vénérés. Serions-nous donc des libérateurs ? Certainement ! Nous comprenons qu'ils nous remercient d'être là pour les libérer de la terreur du F.L.N.

Nous commençons à prendre conscience qu'en Algérie il existait, aussi, une population européenne. Cela n'était pas, au départ, une évidence. La radio et la presse de France, qu'elles soient pour le gouvernement, ou dites d'opposition, bref, ce qui représentait l'opinion publique, ne parlaient que des quelques puissants colons qui dominaient totalement une population arabe asservie. Ce que nous comprenions, de plus en plus, c'est que des gens d'origines européennes diverses, vivaient ici, pour certains, depuis plusieurs générations. Ces gens étaient bien plus humbles que nous l'imaginions. Ils appartenaient à ce qui est, chez nous, la classe moyenne, à la classe ouvrière également et habitaient dans un pays, leur pays, qu'ils aimaient passionnément.

Une autre chose, que nous avons tout de même du mal à comprendre, était l'ambiance de peur, de terreur, qu'ils respiraient depuis déjà trop d'années et qui ressortait constamment dans leur conversation. Nous avons un peu l'impression qu'ils en rajoutaient quand ils nous parlaient de l'atrocité des attentats qui avaient eu lieu dans cette ville. Je le répète, une fois encore, nous étions, maintenant, à une époque où l'activité du FLN était relativement muselée. Les attentats devenaient de plus en plus rares et nous avions du mal à en mesurer l'importance.

Je précise qu'en décembre 1960, nous ne parlons pas encore d'OAS. Cette organisation n'était pas encore créée, je crois. La crainte des bombes ne pouvait donc venir que du FLN.

Cette opération de quelques jours, au cœur de la ville, nous a beaucoup changés des randonnées dans les djebels. Ce bain, dans les populations civiles européennes, nous a montré que les idées généreuses, mais trop simplificatrices, qui s'exprimaient alors en métropole, étaient loin de correspondre à la réalité de cette terre.

(Pas de date : probablement vers le 15/12/60)

Bonjour à Tous,

Comment va le malade ? J'espère que, pour ce Week End, le lit n'a pas besoin d'être gardé. A cette époque, il est bon d'avoir chaud, certes, mais pas trop. Je viens de recevoir une lettre de Grand-mère qui me disait ne pas comprendre : Elle n'avait vu personne pour ce dimanche, aussi émettait-elle la supposition que Papa avait la grippe.

Nous sommes toujours cantonnés dans la ville et cela, paraît-il, pour une longue durée. Peut-être jusqu'au référendum ? Je ne sais, d'ailleurs, pas ce que cela va donner mais, ici, cela donne l'impression que De Gaulle et la France veulent se débarrasser, le plus tôt possible, de cette histoire.

Certes, cela est souhaitable, et je suis bien placé pour l'espérer, mais résoudre le problème et bâcler l'affaire font deux. Que peut-il arriver ? Si l'indépendance n'est pas faite : Cela continuera, peut-être, pendant des années encore. Par contre, si elle est donnée, ce n'est pas pour cela que ceux de Tunis seront satisfaits, et, s'ils le sont, on verra alors les rebelles descendre des montagnes, le fusil sur l'épaule, et déclencher tous les incidents anti-colonialistes habituels. Or, en Algérie, les Européens, les pieds noirs, ne sont pas disposés à se laisser expulser comme au Maroc, ou comme les Belges au Congo. Ils sauront sortir, eux aussi, des armes et pas seulement des fusils de chasse. Il est à prévoir qu'alors, les casques bleus mettront les pieds dans ce pays ou, alors, que l'armée se trouvera aux prises avec pas mal de difficultés.

Le commandant, qui vient de rentrer de France où il était allé faire un stage, disait que, là bas, on voyait l'Algérie à feu et à sang et l'armée engagée dans de violents combats. C'est, bien sûr, loin d'être exact et ce qui surprend, quand on arrive ici, c'est qu'au fond la vie est la même qu'en France, ceci à peu de choses près, et toute aussi naturelle. Seulement, il suffit d'une grenade dans un café, ou d'une rafale de mitraillette lancée la nuit dans une rue, pour entretenir un petit climat d'inquiétude qu'il est difficile de supporter longtemps sans réagir.

Il y a tout au plus, à Constantine, une ou deux dizaines de rebelles possédant armes et munitions, mais il est caractéristique qu'ils préfèrent

toujours attaquer les civils plutôt que les militaires. Ceci est infiniment plus spectaculaire et plus éprouvant pour la population.

Profitant de mon séjour ici, j'ai fait développer une pellicule de photos, toutes prises lors de l'opération du Taya. Elles sont légèrement grises, le photographe m'a dit que cela venait de la pellicule qui n'était pas fameuse. Il me reste encore une pellicule à faire tirer, mais je viens de m'apercevoir d'une chose terrible : « macach flous... ». Il ne me reste plus d'argent et je lance ici un S.O.S., à qui il se doit, pour demander de m'expédier, si possible, un mandat dans les plus brefs délais.

Il faut dire, qu'étant en ville, les dépenses ont naturellement augmenté. Ne serait-ce que le café et les croissants du matin.

Je viens d'apprendre, par mon camarade Claude D, qu'un collègue de Champagne qui avait commencé, lui aussi, dans l'infanterie de marine puis avait été muté à Marseille au B.T.O.M. comme dessinateur, vient de partir pour Tahiti, toujours en qualité de dessinateur. Cela fait du voyage (Un mois de bateau) et vaut certainement l'Algérie.

Décidément, ce matin, je n'arrive pas à remuer le stylo car il fait plutôt froid et écrire avec les doigts gourds n'est guère commode.

En espérant que le virus de la grippe s'est enfui, je vous envoie à tous trois mes meilleurs baisers.

Loulou

P.S.

Bien reçu, ce matin, le colis et la lecture. - Merci. - Bons baisers.

STOP et FIN.

THEUROT L.

SP 86116 E.M.T.1

AFN

Décembre 1960. Dans le Constantinois.



1960_12_030 Force de frappe dans les djebels :
Jeep-Canons de 106 mm sans recul et Jeep-Mitrailleuses.

Ref : 1960_12_040

Le convoi du Bataillon
De Corée
sur une route ...



Les : BENI-HAMEIDANE

Le 22/12/60

Chers Parents,

Le bivouac est monté, pour cette fois ci, au pied du Sidi Driss, à la ferme SAS des « Beni Hameidane ». Nous sommes exactement, d'ailleurs, au même endroit que lors de notre premier séjour avant de partir pour Constantine. Il faut dire que nous avons quitté Constantine, maintenue calme, lundi dernier pour un repos de deux jours à la base.

Nous espérons d'ailleurs passer le samedi et le dimanche à Aïn Abid, mais cela est loin d'être sûr encore.

Le pays, ici, n'a rien de bien sensationnel : Quelques collines, dominées au Nord par le sombre rocher du Sidi Driss qui culmine à 1400 m.

Ce qui est remarquable, c'est la nuance verte dont commencent à se parer les terres brunes ou grises. Les céréales commencent à sortir et c'est vraiment les premières traces d'herbe depuis longtemps.

Si Noël approche, il est préférable de ne pas y penser pour cette année, car il ne faut pas attendre grand chose des réjouissances à la base. Je préfère attendre un an de plus que d'évoquer des simulacres de fêtes qui ne feront que trop rappeler que l'on n'est pas chez soi.

Le vaguemestre est, en ce moment, complètement débordé par la correspondance et les envois. Rien que pour ma part, j'ai reçu, mardi, 4 colis de Dammarie, Melun les Fabriques, Melun La Rochette et Champs. Vous imaginez ce que cela fait de papiers et de cartons. Sans parler, bien sûr, de ce qu'il y a à l'intérieur.

Les nouvelles sont vraiment peu nombreuses et je vais devoir vous quitter en vous souhaitant un bon Noël à tous trois et en vous remerciant des emballages de cartons et de ce qu'ils contiennent.

Loulou

Décembre 1960. Dans le Constantinois.



1960_12_060 Poste de GOURMATA. Vue sur la chaîne du SIDI-DRISS.



1960_12_070 Poste de GOURMATA. Neige sur la chaîne du SIDI-DRISS.

Chers Parents,

En ce jour, nous sommes tout de même en repos à la base, ce qui est appréciable par ce temps. Nous sommes rentrés hier du SIDI DRISS. C'était, là bas, un véritable décor de Noël. Au matin la montagne, toute blanche, étincelait au soleil et tranchait sur l'avant pays de collines rousses ou teintées de vert. Malheureusement, le froid était assez vif et l'on avait plutôt du mal à s'extraire des sacs de couchage, le matin.

Comme cadeau de Noël, devinez ce que j'ai eu ? Je m'en gondole encore !

Un superbe vélo.

En effet, tous les services viennent de toucher une bicyclette afin de faciliter les déplacements à l'intérieur du village. La couleur de cet engin ? La question ne se pose pas ! Vert olive, bien sûr. De plus, il ne possède pas d'accessoires, hormis les freins. Et encore, quand je dis : freins... Je veux parler des poignées, car, pour le reste, j'espère qu'il nous sera permis d'user les semelles de nos chaussures. Il m'a bien été spécifié, lors de la prise en compte, que l'éclairage n'était pas nécessaire puisque ne pouvant pas me déplacer après le couvre-feu sans escorte (half-track). Du timbre, il n'en est absolument pas question non plus.

A part cela, la nuit s'est passée calmement. A midi, nous avons bien sûr un menu adéquat : Dinde, bûche, etc... mais l'ambiance manque un peu...

Ce matin, c'est-à-dire il y a quelques minutes, puisqu'il est maintenant 10 h 30, j'ai préparé avec le commandant, une sorte de loterie, pour nous autres de l'E.M.T.1. Ceci grâce à des colis envoyés par des familles de Lyon et également aux 100 NF récupérés lors de la vente du bronze du Taya (45 Kg). Duvets, valises, survêtements alternent avec couteaux de poches ou paquets de cigarettes et friandises diverses, car tout le monde doit avoir un lot. J'allais oublier de citer, dans cette loterie, l'aide du F.L.N. En effet, vendredi soir, une cache découverte a permis de récupérer des paires de chaussures et de chaussettes, linges divers, mais de bonne qualité,

et des conserves. Cela avec 3 prisonniers qui ne seront pas mis dans la loterie, c'est évident.

Je viens de m'apercevoir qu'une lettre écrite, il y a quelques jours, en opé est restée dans ma poche. Je la joins donc à celle-ci pour un complément de lecture.

J'ai fait peur au vaguemestre, hier, car, venant de recevoir le mandat de 100 NF qui tombe à point et dont je vous remercie, ce dernier s'aperçut que, sur son registre, qui lui sert à faire ses comptes, il n'y avait que 10 NF d'inscrits. Le talon du mandat faisant foi il dut, évidemment, me verser l'argent en se disant qu'il en était pour 9000 anciens francs de sa poche. Fort heureusement, pour lui, il s'aperçut, quelques instants plus tard, que le dit mandat ne correspondait pas avec le registre. Tout simplement parce qu'il y avait un deuxième mandat à mon nom, de 10 NF celui là, en provenance de Chelles, et inscrit un peu plus loin sur la page.

Je suis donc renfloué, aussi bien en monnaie qu'en vivres, car je ne manque pas de provisions. Je ne manque pas, non plus, de pain sur la planche, car il y a de l'écriture... Ne serait-ce que pour remercier de tous ces cadeaux et envoyer mes bons vœux de Noël et de nouvel An.

En ce qui vous concerne, j'ai terminé, pour ce jour de Noël, la correspondance avec vous. Je vous souhaite, non pas à tous trois, car je pense que les habitants de Champs sur marne sont à vos côtés, mais, donc à tous les six, un bon Noël et mes meilleurs vœux.

Loulou

P.S. La mention E.M.T.1 ne convenant pas, pour la régularité du courrier, je vous recommande donc de m'écrire : S.P. 86116 P.C., comme par le passé. En effet, je viens de recevoir 2 lettres mais je n'ai pas encore pu mettre la main dessus.

Dénonciation calomnieuse.

L'évocation du matériel récupéré au Taya me fait penser que c'est ce jour là que j'ai appris que quelqu'un avait « osé » tenter un procès à l'encontre du Bataillon. Nous avions voulu embarquer des traverses métalliques de chemin de fer et le Commandant avait, à cette occasion, piqué une belle colère : - *Un seul procès suffisait*, nous avait-il dit. Il ne tenait pas à avoir, en plus, les C.F.A. (Chemins de Fer Algériens) sur le dos.

Il y avait bien, en effet, un procès en cours. Je ne tardais pas à en entendre de nouveau parler à la Mechta Joyeuse. Il s'agissait d'une affaire déjà ancienne, peut-être de plusieurs années ? La justice n'est pas pressée ! Notre Commandant, en prenant la direction du Bataillon, en avait aussi récupéré les problèmes. Il avait récemment reçu, à ce sujet, une convocation pour une audience à Constantine. De quoi s'agissait-il ? :

Notre Bataillon y était accusé d'avoir volé une ferme ! (Oui ! je dis bien une ferme, c'est-à-dire un bâtiment entier à vocation agricole)

Cela peut sembler énorme comme chef d'accusation.

En outre, c'est un pied-noir qui se permet ainsi de traîner l'armée devant un tribunal civil. On aura tout vu !

Cela s'est passé, pardon, se serait passé, aux environs de Jemmapes. Dans cette région, accidentée et plutôt forestière, la ferme en question avait, tout d'abord, du être évacuée pour raison de sécurité. Elle s'était ensuite trouvée englobée dans les zones interdites et pouvait certainement être considérée comme abandonnée. Il avait fallu, après une opération du Bataillon dans le secteur, qu'une unité implantée dans le coin signale au propriétaire l'état déplorable de ses bâtiments pour que celui-ci porte plainte.

Ce qu'il restait de la propriété n'était sans doute qu'une ruine. Pourquoi accuser le Bataillon de l'avoir mis en cet état ? Cela pouvait aussi bien être les Fells (peu probable) que d'autres éléments de notre armée (plus probable).

J'entendis, bien sûr, à la Mechta, les officiers discuter plusieurs fois de cette affaire. Le Commandant nous prit même quelquefois à partie, le chauffeur et moi, pour nous expliquer les arguments qu'il comptait développer devant les juges. Bien sûr, personne n'accordait, ou ne semblait accorder, foi à de telles élucubrations. Personnellement, ce qui me troublait un peu venait de ce que les faits reprochés étaient non pas la destruction de la ferme mais la disparition, pure et simple, de certains matériaux : Les fermes justement (c'est à dire les pièces de charpentes) et aussi les tuiles.

A chaque fois que je passais voir le chantier du réfectoire, histoire de dire bonjour aux copains, je ne pouvais m'empêcher de jeter un coup d'œil aux matériaux entreposés là. Pourtant, les dimensions de la charpente ne semblaient pas correspondre à celles qui s'étaient envolées. Quant aux tuiles, il n'y en avait pas. La couverture était prévue en tôles ondulées.

Il faut dire, aussi, que l'affaire, si affaire il y avait eu, était déjà ancienne et qu'il y avait probablement belle lurette que les matériaux avaient été récupérés. Il faut dire, aussi, que j'avais remarqué que certaines fermes, qui servaient de casernements, autour d'Aïn Abid, se paraient de bâtiments qui semblaient de constructions récentes et qui n'avaient rien à devoir aux matériaux du génie.

Je ne me faisais vraiment aucune illusion. Il y avait longtemps, bien avant mon arrivée, que le système « D » existait. Malgré toutes les dénégations, personne n'avait de scrupules. Il fallait bien se débrouiller et puis nous étions en guerre ! (Ceci explique tout).

Paradoxalement, s'il s'était agi d'une propriété appartenant à un notable Arabe, nous aurions sans aucun doute considéré cela comme grave. Certains, même parmi les gradés, n'hésitaient pas à dire que les colons étaient singulièrement « gonflés » pour oser nous « emmerder » avec ces brouilles ! Après tout, n'était-ce pas à cause d'eux, et pour eux, que nous étions là ?

Le plus fort était que le colon, pour étayer son accusation, se permettait de citer des ouvriers arabes comme témoins. Non seulement, il faisait partie de ceux « qui faisaient suer le burnous » mais il n'hésitait pas à faire appel à ses propres esclaves pour le défendre contre l'armée française !

Bien entendu, ces réflexions, ces clichés, que certains ressortaient si souvent pour exprimer leur rancœur, tous ne les partageaient pas. Il fallait, en fait, refuser les évidences, ne pas vouloir admettre les réalités de ce pays pour tenir de tels propos. Malheureusement jusqu'à la fin de mon séjour, j'entendrai, certains, toujours les mêmes, tenir des discours identiques. Malheureusement, même après que plus de quarante années se soient écoulées, ces propos sont toujours tenus. Je me rends compte que, dans la région, il ne pouvait pas s'agir d'un grand domaine. Les bâtiments étaient sans doute en rapport avec la modestie de l'exploitation. Pour celui qui avait ainsi perdu son bien, il n'y avait alors aucun espoir d'être indemnisé. Pas question de dommages de guerre puisque, pour le gouvernement, nous n'étions pas en guerre. Pas question d'assurance, la loi n'obligeait pas les compagnies à couvrir les risques de terrorisme. Alors, puisqu'un tiers pouvait être, soi-disant, identifié, peut-être était-ce là l'occasion rêvée pour essayer de récupérer quelque chose ?

Quoiqu'il en soit, puisque nous étions assignés, il fallait bien se défendre. La meilleure défense étant l'attaque, le Commandant nous expliqua qu'il menacerait le plaignant de « Dénonciation Calomnieuse » car ses témoins n'étaient pas capables d'apporter des preuves irréfutables : Ils avaient bien vu des camions militaires mais ne pouvaient pas dire ce qu'il y avait dedans. ...Nous étions donc « accusés sans preuves ». C'était, là, la définition même de la calomnie nous expliqua le Commandant.

J'anticipe un peu pour dire que son argumentation dut convaincre les juges car l'affaire se termina par un « non lieu ».

Comme quoi, il y a tout de même une justice ...

Chers Parents,

Le courrier subit en ce moment bien des fluctuations, tant dans la régularité de son acheminement que dans sa distribution.

Pour changer des opérations, et en guise de distraction, le Lieutenant RF (l'O.R.) avait organisé, ce matin, une chasse aux sangliers dans le djebel Oum Settas, tout proche.

Nous sommes partis au lever du jour, à 7 h, et il ne faisait pas chaud de si bon matin. Il faut dire qu'hier, il a neigé à Aïn Abid et sur toute la région et que 3 bons cms ont couvert de blanc, jusqu'à midi, la campagne. Ce matin, donc, alors que le ciel commençait juste à se balaftrer de traînées violettes et pourpres, et que les objets apparaissaient lentement, sortant de la pénombre, nous avons commencé notre marche. Ce fut d'abord à travers un champ labouré. Il y avait à peine 5 minutes que nous avançons quand un Harki, qui cheminait à côté de moi, me cria « Alouf! Alouf!... tire! Mais tire donc!... » En fait, il me fallut un certain temps pour découvrir, à près de 800 m de là, un minuscule point noir qui se déplaçait à vive allure. Mon fusil n'était guère plus utile, à cette distance, que la mitrailleuse du Harki. Le temps de mettre le fusil mitrailleur en batterie et la bête était au moins à 1500 m. Néanmoins, pendant un instant, les balles traçantes dessinèrent leurs trajectoires fort près de l'animal qui réussit, hélas, à disparaître.

Après avoir si tôt éveillé les échos de la montagne, nous dûmes faire beaucoup de chemin. Nous étions une quinzaine à progresser en « V », la pointe en arrière et vers le fond des oueds. Cette marche vaut largement celle de la Forêt de Fontainebleau. Marcher à travers les épines et les roches, en escaladant et en dévalant des pentes souvent très raides, n'est pas de tout repos. Pour ma part, j'aime assez ce genre de « Crapahut ». Par instants, nous foulions d'énormes plaques de neige, ou nous découvrions une minuscule prairie, de 10 m² tout au plus, où, dans l'herbe d'un vert tendre, fleurissaient des foules de petits iris violets pas plus hauts que des perces neiges. A d'autres moments, les rochers devenaient aigus, coupants, et jaillissaient comme de petits Menhirs de 40 cms de haut, ce qui gênait fort la progression. Dans un de ces passages, un renard de bonne taille m'apparut à, à peine, 30 m de moi. Impossible de le tirer car il

n'apparaissait que de très courts instants à chaque bond par-dessus les rocs.

Nous passâmes dans de véritables prairies de houx à petites feuilles et de tailles encore plus petites (quelques cms). Il y eut aussi la traversée de buissons brûlés qui laissèrent sur le treillis des bariolages de noir de fumée. Quelquefois, quand nous passions sur une crête assez élevée, le paysage disparaissait, alors, dans les nuages. Durant toute notre progression, et partout devant nous, ce fut un véritable lever d'oiseaux de tous genres et de toutes races, qui menaient grand tapage d'ailes, de cris et de gazouillis. Il eut, certes, été préférable d'avoir un fusil de chasse plutôt qu'un fusil de guerre, juste bon pour du gros gibier.

Vers la fin de la matinée, un camarade tira sur un 2^{ème} sanglier qui s'enfuit, d'ailleurs, comme le premier. Ce fut donc tout ce que nous ramenâmes de ces 3 heures de marche dans le djebel. Nous y avons appris que la prochaine fois, car nous espérons y retourner bientôt, il faudra prendre plus haut, dans la montagne, pour redescendre sur la plaine. En effet, durant la nuit, les cochons viennent vers les mechtas et les terrains cultivés pour se nourrir et remontent dès le lever du jour. Il serait donc nécessaire de se trouver sur leur chemin, et non derrière eux, pour les intercepter.

*Nous sommes rentrés par la ferme « **Bou Adjar** ». Il s'agit d'une ferme où loge la 2^{ème} compagnie. Nous avons, là, eu droit à un solide casse-croûte : Pâté, omelette, fromage. Cette ferme appartenait à un gros propriétaire arabe (quand on parle de colonialisme) à qui elle a été réquisitionnée pour en assurer la protection. Le bâtiment est vraiment superbe mais, avant d'y arriver, il faut passer devant les gourbis des ouvriers agricoles, arabes eux aussi, bien sûr.*

Parlons de choses beaucoup plus sérieuses que la chasse aux sangliers : La chasse aux Fells. Demain re-départ pour la face Nord, cette fois-ci, du Sidi Driss et, cela, pour 48 heures, en principe. Encore un voyage, bien que, maintenant, cela ne me dit rien de coucher encore sous la tente...

En vous souhaitant une bonne journée pour le 1^{er} janvier, je vous embrasse tous trois.

Louis René

Promenade matinale.

La monotonie de la vie à la base nous pèse vite. Noël est maintenant passé et nous ne pouvons pas faire des loteries tous les jours.

Pour varier, c'est donc une promenade, ou un crapahut si l'on préfère, dans la campagne, qui nous permettra d'occuper notre temps entre deux opérations.

Après toutes ces années passées, les faits de cette matinée m'apparaissent encore avec une étonnante réalité. Le Harki, avec qui je fais équipe, s'appelle « **Rouge** ». Sa présence, à mes côtés, me semble une garantie de sécurité. Voilà, en tous cas, quelqu'un sur qui il est possible de compter. C'est sur les pentes du djebel Mazeur que j'ai commencé à fréquenter les Harkis. Premiers contacts qui ont vite évolué en une solide camaraderie. Dans la chaleur précédant un coup de Sirocco, il m'a suffi de partager un bidon d'eau avec quelques-uns d'entre eux, pour entrer dans un cercle où l'amitié prenait toute son importance.

Depuis ce temps, lors de nos déplacements dans la nature, « **Rouge** » est souvent à côté de moi. Il lui arrivera, plus d'une fois, de me recommander la prudence, ou même, de m'empêcher carrément d'avancer, le temps d'envoyer ses équipiers en éclaireurs, pour voir si la voie est libre.

Bien sûr, « **Rouge** » est un surnom. Sa crinière n'est pas pour rien dans son titre. Elle tranche singulièrement avec les tignasses de ses collègues. L'allure générale de l'individu aussi. Ce personnage se remarque par sa taille et sa carrure, son teint plus pâle et une attitude légèrement méprisante ou dominatrice envers ses compagnons. C'est un Kabyle, ce qui explique bien des choses.

Il court quelques histoires à son sujet : Ce serait, selon certains, un ancien Fell qui se serait rallié de lui-même sans que j'en connaisse la raison. Le personnage ne parle pas beaucoup et surtout pas de lui-même. Quelle est la part de mythe dans tous ses récits ? Même mon camarade Claude n'a jamais voulu, ou pu, me dire ce qu'il en était.

Pourtant, l'arme, dont il est équipé, rend vraisemblable ce genre d'histoire : Une MP 40, c'est-à-dire un pistolet mitrailleur allemand. Cette arme, a, à nos yeux, une sérieuse réputation. L'armée, qui paye (chichement) les Harkis, les considère comme des « supplétifs » et non comme de vrais militaires. A leurs chefs de se débrouiller pour leur donner de quoi se défendre. Leur équipement est donc hétéroclite. Si l'un d'entre eux possède un MP 40 ou 43, il peut y avoir deux explications possibles : Ou il l'a récupéré sur un Fell lors d'un accrochage ou, étant Fell lui-même, les autorités lui ont rendu son arme après qu'il se soit rallié. Voilà, peut-être, ce qui explique le prestige de « **Rouge** » auprès de nous !

Tous, gradés et hommes de troupe, nous nous sentons très concernés par les armes. Avoir une arme, être capable de l'utiliser, savoir l'utiliser à bon escient,

tout cela c'est notre rôle. Cela peut être, aussi, l'instrument de notre survie. C'est, aussi, un objet qui occupe une bonne partie de nos pensées, de jour comme de nuit. Nous ne manquons jamais de comparer les mérites de chaque arme et, tout particulièrement, de ces armes allemandes qui sont récupérées dans des caches ou sur les Fells quelquefois. Il est une arme, un P.A., qui jouit d'un prestige tout particulier : Le « Luger ». Ce pistolet a un profil caractéristique. Plusieurs, au Bataillon, ont ce matériel accroché à leur ceinturon,. L'autre nom du « Luger » c'est le Parabellum.

Que veut dire Parabellum ? C'est la question que j'ai posée, un jour dans notre Jeep, à mon voisin le radio. Il m'a de suite répondu : - *Je sais pas !* Devant nous, le Commandant, qui suivait notre conversation, nous dit alors :

« *Si vis pacem, para bellum* ».

Ayant une idée de notre incompetence totale en Latin, il eut la gentillesse de traduire immédiatement :

- *Si tu veux la paix, prépare la guerre.* Et de nous fournir quelques explications :

Pour éviter d'être attaqué, il faut se mettre en état de se défendre. C'est ce que voulaient dire les Romains. Cela peut être aussi interprété par : Il faut faire la guerre pour avoir la paix. Ce pourrait être notre devise, ici, en Algérie. Impossible ! Puisque cette sentence a déjà été choisie par l'Allemagne nazie. Aujourd'hui, le mot d'ordre de notre armée est donc :

Il faut pacifier.

Au fond, cela veut dire la même chose. ...

AÏN ABID Le 31 décembre 1960

Chers Parents,

Je suis aujourd'hui en pleine écriture. Cela fait la neuvième lettre que j'écris. Vous jugez un peu de cet effort ! Il est vrai que je triche en disant cela, car il y a là-dessus, tout de même, 5 cartes de bons vœux qui ne demandent pas grand travail, d'autant qu'elles sont faites en série. Enfin, j'espère n'oublier personne et, comme tu m'as bien recommandé, Maman, de ne pas vous oublier, je m'empresse de vous expédier également cette bafouille.

*Aujourd'hui, s'est déroulée une prise d'Armes en l'honneur du changement de Colonel. Il faut, en effet, que je m'explique : Le Bataillon qui était jusqu'ici aux ordres du Lieutenant-Colonel « **Henri Chiron De La Casinière** », est, depuis 3 mois, passé Régiment par adjonction d'un 2^{ème} Bataillon. Ce régiment, devant être commandé par un Colonel, De La Casinière nous quitte donc. Ainsi le veut le règlement. Je ne sais pas ce que vaudra le nouveau Chef de corps mais toujours est-il que l'ancien était sensationnel et avait contribué à créer un certain « esprit » bien spécial au Bataillon.*

*L'ancien chef du Bataillon de Corée était un homme petit, d'aspect un peu effacé. Bref ne payant pas de mine, mais qui sut se faire apprécier par tous, tant par sa simplicité, que par la manière de diriger l'unité. Dans un bataillon comme celui-ci, où sévit un esprit de corps assez prononcé, les « **bérets noirs ne sont pas de vulgaires biffins** ».*

Il avait pris, souvent, nombre de mesures populaires. Je l'ai vu, personnellement, imposer des jours de repos, au cours de l'opération d'El Milia, ceci malgré l'avis défavorable du Général commandant la région. C'est lui, également qui, au printemps dernier, avait obtenu que toutes les compagnies aillent passer 4 jours de « vacances » (des vraies) sur une plage du côté de Philippeville.

*Sur le terrain, il était toujours prêt à partir, à bord de sa jeep, armé de son seul pistolet, histoire de se rendre compte de ce qui se passait. Si cela a failli lui coûter cher plus d'une fois, il en récoltait l'admiration de tous ses gars. Ce n'est pas, là, un compte rendu du discours en l'honneur de son départ mais bien ce que pensent tous les soldats ici. On se demande, maintenant, ce que sera le nouveau, car « **il ne peut y avoir mieux...** ».*

Notre départ pour Constantine est prévu pour après demain, jusqu'à la date du référendum. Je me demande, à propos de cela, ce que De Gaulle désire. Si l'on s'en tient au bon vieux « droit des peuples à disposer d'eux mêmes », ce que le Général appelle « l'autodétermination », ce n'est tout de même pas à la France de dire ce qu'elle pense. Que l'Algérie vote, cela paraît normal, mais pour nous français : Le OUI ou le NON au référendum ne peuvent avoir le même sens que le OUI ou le NON des Algériens, qu'ils soient de souche européenne ou Musulmane. Il me semble qu'il s'agit, pour nous, plutôt d'une sorte de plébiscite en son honneur. Il nous demande, ni plus ni moins, si on approuve sa politique actuelle et non celle à venir. Serait-ce, alors, que la position du gouvernement devient précaire vis à vis de l'assemblée, qu'il veut se passer de cette dernière et en référer à tous ?

Il ne me semble pourtant pas qu'il sorte grand-chose de bien nouveau de tout cela. Avant de vouloir changer de politique, il ne faut pas oublier qu'il faut en trouver une autre et un homme ayant suffisamment de crédit pour pouvoir la représenter.

D'un point de vue purement technique : avez vous des éclaircissements au sujet du vote par correspondance, car moi, je ne sais pas encore au juste comment cela se déroule ?

Je viens, cet après-midi, de vous envoyer un colis. Rien de bien intéressant, car, ici, je ne peux pas faire de cadeaux. Ce ne sont que des bouquins que je vous renvoie, afin de n'être pas trop encombré après les avoir lus. En portant ce colis au vaguemestre, j'ai pris celui que vous venez de m'envoyer et ai très favorablement accueilli ce qu'il contenait. Je suppose que, la prochaine fois, ce sera sans doute un poulet entier et peut être pas encore plumé qu'il contiendra, car, comme boîte de conserve, elle se pose là !

A Noël, « l'action sociale des forces armées » nous a fait cadeau d'un magnifique électrophone à transistor actionné par 4 petites piles (torches) de 1,5 v. Cet appareil, destiné au foyer qui va être créé à l'E.M.T.1, permettra même son transport en opérations. Je l'ai détenu pendant quelques jours et cela m'a permis d'écouter les disques qui l'accompagnaient. Oh ! Il n'y avait pas grand chose : Des 45 tours, quelques chansons. L'un d'eux, pourtant, était pas mal : « Guitare de feu ». Note cela Francette. Vraiment, cela est quelque chose que j'apprécie. Il est vrai qu'ici, à deux dans cette mai-

son, il n'y a pas grand bruit. Il n'est évidemment pas possible d'envisager le transport du poste à piles car il risquerait de ne pas supporter le voyage.

17 h., l'eau coule, et il est temps d'en profiter pour la vaisselle. Je vais donc vous laisser tomber, pour peu de temps, je l'espère.

En attendant donc une prochaine correspondance, recevez tous trois mes meilleurs baisers....

Et passez un bon dimanche en famille.

Loulou

Promotion.

Pour nous autres, du Bataillon de Corée, l'événement, de cette fin de l'année 1960, est donc le départ de « Notre Colonel ». Il y a déjà plusieurs mois qu'il était question de cela. Dès les premiers jours de mon arrivée, j'avais appris les détails de cette réorganisation.

Les premiers effets tangibles de toute cette transformation étaient la prise en charge, par le Commandant Dumetz, du premier bataillon du nouveau régiment. Cela s'était traduit, pour moi, de façon très positive. Cet officier, que j'allais servir et côtoyer tout au long de mon séjour, était devenu, rapidement, bien plus qu'un chef quelconque, une référence, l'exemple même de ces quelques officiers qui influenceront, de façon si positive, sur mes opinions militaristes.

Pour beaucoup de mes camarades, plus anciens que moi dans notre unité, le départ du Colonel concrétisait la fin d'une époque. Ce qui m'étonnait le plus dans ce départ, c'étaient les regrets, voire l'amertume, que tous ces soldats, que tous ces appelés, manifestaient. J'ai compris, à l'issue de la cérémonie de départ, combien cet homme avait su créer un état d'esprit au sein du Bataillon. Comment il avait su faire de cette unité d'infanterie, somme toute assez banale, une unité d'élite qui n'avait rien à envier, paraît-il, aux Paras ou aux Légionnaires.

Bien entendu, il avait été aidé, dans son rôle, par les officiers d'active qui dirigeaient les compagnies. Il n'était pas besoin de voir longtemps fonctionner le Bataillon, en opération notamment, pour comprendre que ce fameux « esprit de corps » était l'œuvre d'une équipe. Toutefois, une telle équipe ne pouvait exister, justement, sans un « chef d'équipe » qui soit véritablement un « meneur ».

Ce que personne ne parvenait à m'expliquer, ce que nous ne parvenions pas à comprendre, au niveau des simples soldats que nous étions, c'était la raison véritable de ce changement.. Pourquoi une unité, qui passait du titre de bataillon au titre, et à la structure, de régiment, devait-elle se priver de ce chef, doué d'un si grand prestige, du moins aux yeux de ses hommes ? Il faut ajouter, de plus, que ce nouveau régiment avait «le vent en poupe», bénéficiant du matériel le plus moderne. Il appartenait, maintenant, à la célèbre et toute nouvelle « Force de frappe ».

Après la prise d'armes, notre Commandant avait invité De La Casinière et quelques autres officiers, dans la salle de briefing de la Mechta Joyeuse, pour un dernier pot. Les conversations avaient duré assez tard et le Lieutenant-Colonel y avait tenu des propos plutôt désabusés concernant sa nouvelle «promotion». Il était nommé, sans l'avoir demandé, en qualité d'attaché militaire de l'ambassade de France en Espagne. Certains de mes camarades ont alors émis l'hypothèse selon laquelle son « franc parler », sa façon de prendre la défense de ses gars vis à vis des autorités militaires supérieures, ne lui avait pas forcément fait que des amis au

sein du Q.G. Bref, cette nomination pouvait être interprétée comme une sanction. Ceci, sans que nous puissions en comprendre ni la cause véritable, ni le sens profond.

Nous sommes trop loin des instances dirigeantes, nous sommes, aussi, trop isolés des remous de la politique de la métropole ou de son opinion publique. Nous avons, tous, les yeux trop près du sol. Nous pouvons, certes, en voir tous les cailloux, toutes les aspérités, nous ne pourrions, toutefois, deviner si un abîme devait bientôt s'ouvrir sous nos pas.

Le droit des peuples.

Second sujet important de mon dernier courrier de l'année 1960 : Le référendum, qui est prévu pour le début de la nouvelle année.

Je n'ai pas trop pour habitude de parler politique avec mes parents, mais nous sommes généralement assez en phase. Les derniers événements : Les manifestations pieds noirs d'abord puis, maintenant, ce référendum, ne manquent pas de susciter, chez les uns et les autres, beaucoup d'interrogations. Le 16 septembre 1959, De Gaulle avait prononcé, pour la première fois officiellement, le mot « Autodétermination. Il n'avait alors envisagé cette consultation qu'après quatre années de paix ⁽²⁶⁾ Pourquoi, dans ces conditions, faire maintenant ce référendum ? Cette soudaine précipitation semblait douteuse à certains. Chacun pouvait surenchérir sur ce qu'il fallait y voir. Les journaux, qu'ils soient d'opposition ou non, et la radio qui, elle, était d'Etat, ne manquaient pas d'expliquer comment interpréter la pensée gaulliste à ce sujet. Pourquoi fallait-il donc interpréter cette pensée ?

Une pensée que l'on doit approuver au moyen du référendum par OUI ou par NON se doit forcément d'être claire et limpide ⁽²⁷⁾. Pourquoi, dans ces condi-

26

« ... quant à la date du vote, je la fixerai moi-même le moment venu, au plus tard quatre années après le retour effectif de la paix. »

Étions nous donc déjà en paix ? L'état de guerre ne semblait pourtant pas avoir été levé ? (En fait il n'avait, paraît-il, jamais été déclaré. Cela, je l'apprendrais beaucoup plus tard.)

27

Quand il n'y a que deux choix possibles, d'une façon littéraire on parle de **manichéisme** quand on veut exprimer une conception dualiste et forcément simplificatrice du monde. **Avec le gaullisme ne nage t'on pas en plein manichéisme ?**

tions, chercher à l'interpréter ? Le président disposait d'un mandat de 7 ans, à compter de 1958. Ce mandat avait été approuvé, massivement, par un premier référendum, celui de 1958 justement. Pourquoi, dans ces conditions, remettre constamment en cause l'approbation et la confiance du peuple français envers celui qu'il avait choisi comme « guide » ? Car il était bien évident que, pour ces référendums, voter NON signifiait dire : « NON à De Gaulle ». C'est-à-dire refuser que le Général continue à diriger la France. Avant ce premier référendum, De Gaulle s'était exprimé très clairement sur l'avenir de l'Algérie :

- Répondre OUI cela voudra dire, tout au moins, que l'on veut se comporter comme un Français à part entière et que l'on croit que l'évolution nécessaire de l'Algérie doit s'accomplir dans le cadre français.

(De Gaulle 29 août 1958).

Il avait, d'autre part, annoncé son programme pour sortir l'Algérie de l'ornière où elle était bloquée : le plan de Constantine. Il s'agissait donc d'un engagement personnel de De Gaulle et, pour nous tous, il était impensable que cet engagement puisse être renié.

Qu'il ait, au fil du temps, remanié quelque peu « l'évolution nécessaire de l'Algérie », cela semblait normal. Vouloir rétablir la paix, restaurer l'économie de ce pays, établir, enfin, une complète égalité entre tous ses habitants, tout cela n'était pas simple et nécessitait, forcément, de nombreux ajustements. C'est, sans doute, ce qui expliquait les changements de cap apparents dans la politique actuelle. Un capitaine de voilier ne pratique-t-il pas, lui aussi, de nombreux changements de cap, de nombreux louvoiements, pour amener enfin son navire au but qu'il s'est initialement fixé ? Dans de telles circonstances, l'essentiel n'est-il pas que l'équipage lui fasse totalement confiance ? Une confiance aveugle est l'expression en usage dans ce cas.

Dès le début, De Gaulle nous avait demandé cette confiance :

- Du fait que les Algériennes et les Algériens, des diverses communautés, prendront part, pour la première fois, tous ensemble dans une complète égalité à la grande consultation, il sera établi qu'au milieu de leurs épreuves ils font confiance à la France et j'ose dire à moi-même.

(De Gaulle, allocution télévisée du 27 septembre 1958).

Nous qui sommes « sur le terrain », nous pensons être à même de bien comprendre la réalité des choses. La volonté de De Gaulle de trouver « une solution française » au problème de l'Algérie nous semble incontestable. Ce que l'opinion publique, et ceux qui la font, puissent penser de cette volonté n'a aucune espèce d'importance. Il ne sert à rien de dire qu'il faut interpréter la pensée gaullienne. Tous ces bavards de métropole voudraient trop que les choses tournent de façon conforme à leurs convictions, mais nous sommes tranquilles, ce n'est pas sous la pression des partis politique que **« l'homme providence du 13 mai »** changera d'avis. Si, pour nous autres métropolitains, répondre OUI ne fait aucun doute,

nous comprenons trop bien que le choix de l'autodétermination concerne, avant tout, les Algériens eux-mêmes, Européens ou Musulmans. Pourquoi, dans ces conditions, nous demander notre avis ? Car, en fin de compte, pour les habitants de l'Algérie, ce référendum revient à exprimer « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». Pour cela, il semblerait donc normal que, seuls, ces même algériens s'expriment.

Cela me rappelle l'affaire de la Sarre ⁽²⁸⁾ qui date de quelques années, de 1955 pour être précis. J'étais au lycée à l'époque et, quand cette région choisit, par référendum, sa réintégration à l'Allemagne, cela fit grand bruit dans l'opinion publique française : Comment un pays, qui était sous le giron de la France depuis 1919, pouvait-il choisir de retourner délibérément avec notre ennemi héréditaire ? Et aussi, pourquoi les Français n'avaient-ils pas été consultés ? Nos professeurs ne manquèrent pas de nous commenter cette affaire, de nous expliquer ce qu'était ce fameux « droit des peuples » et pourquoi ce choix ne relevait que de la seule décision des Sarrois. « Ah ! bien sûr, si les français avaient exprimé leurs suffrages sur ce sujet, nous n'aurions pas perdu ce que certains considéraient déjà comme faisant partie du territoire national.

Aujourd'hui, en cherchant à comprendre pourquoi nous devons voter, j'avais l'impression que ce même « droit des peuples » était quelque peu bafoué. C'est comme si, dans la pensée gaullienne, le « droit des peuples à disposer, d'eux-mêmes », était devenu :

« *Le droit de disposer des peuples, eux-mêmes* ».

Boutade ! Ou plutôt un peu d'inquiétude dans nos certitudes ?

28

Revendiquée en 1919 par la France, qui ne reçut que la propriété des mines de charbon, la SARRE fut placée pendant quinze ans sous l'autorité de la S.D.N. Elle choisit, par plébiscite, le rattachement à l'Allemagne (1935), qui racheta à la France les mines de charbon. Après 1947, tout en ayant un gouvernement autonome, elle fut rattachée économiquement à la France.

En 1955, elle choisit par référendum l'intégration complète à la R.F.A.

Chapitre VI

Janvier 1961. Souvenir d'un nouvel an.

Ce matin, premier jour d'une nouvelle année, je suis sur le pas de la porte de la Mechta Joyeuse. Un coup d'œil au paysage, toujours aussi vaste. Un coup d'œil au ciel, plutôt maussade, mais qui ne semble pourtant pas annoncer la pluie.

Pour moi, la nuit du nouvel an a été plutôt calme. Mon collègue de chambre, le chauffeur, a été réveillonné avec ses camarades. N'appréciant guère les réunions bruyantes et enfumées des autres soldats, j'ai soigneusement évité toute invitation. Ne pouvant être en famille pour ces jours de fêtes, j'ai préféré, et de loin, le calme de ma « Mechta » et la compagnie d'un bon bouquin. Je suis donc seul sur le seuil, plongé dans mes réflexions, m'interrogeant, sans doute, sur ce que nous apportera cette année 1961. Durant ce temps, un arabe, tranquillement, s'approche de moi.

Il me tend la main.

- Tous mes vœux de nouvel an... Et que cette nouvelle année nous apporte la paix à tous.

Surpris, je bafouille quelque vague formule de politesse... Puis nous nous serrons vigoureusement la main. Cet arabe, je le connais, bien sûr ! C'est l'instituteur du village et c'est, également, un voisin avec qui nous avons déjà échangé quelques bonjours et bonsoirs, sans plus. . . Rien de plus banal qu'une formule de politesse échangée un premier janvier. Peut-être ? Pourtant, ce geste,

cet homme venant à moi la main tendue, ces quelques mots, tout cela m'a ému. Émotion tout à la fois immédiate et durable. Si, après toutes ces années et tous les vœux que j'ai pu entendre, je ne suis pas absolument certain des premiers mots, les derniers, eux, sont encore gravés dans ma mémoire :

« ... *Que cette nouvelle année nous apporte la paix à tous* » !

Le mot « Paix » a toujours une profonde résonance, surtout dans les circonstances où nous nous trouvons actuellement, mais c'est encore plus ce geste qui, pour moi, reste un des souvenirs, les plus importants, de mon séjour dans ce pays. Au cours de ces quatre premiers mois, qui viennent, pour moi, de s'écouler sur ce sol de l'Algérie, beaucoup de mes idées passées et forcément préconçues se sont envolées. Peu à peu, je commence à mieux comprendre... à réaliser que rien ici n'est comme « on le dit » en France.

J'ai découvert un pays magnifique. J'ai découvert un pays complètement différent du notre (je veux parler de la France métropolitaine, bien entendu). J'ai découvert, enfin, un pays qui ressemble beaucoup au notre. ... Il n'y a, là, rien de contradictoire. Notre hexagone est formé de l'assemblage de régions aux paysages très différents les uns des autres. L'Algérie n'est qu'un autre assemblage de paysages. Certains de ces sites, les montagnes du Nord par exemple, nous rappellent les nôtres, d'autres, vers le sud, nous déroutent beaucoup plus. Un pays n'est pas fait que de panoramas et de décors, des gens y vivent. C'est ainsi que j'ai découvert que ceux que l'on désigne sous le vocable d'indigènes ne nous sont pas forcément hostiles et aspirent, bien souvent à vivre comme nous.

La principale découverte, pour moi, que j'ai faite ces derniers mois, est, qu'il existait des habitants qui ne vivaient dans ce pays que depuis quelques générations seulement. Il s'agissait d'une population qui ressemblait beaucoup à celle de la France. Elle était formée de gens de toutes catégories, des bourgeois et des commerçants quelquefois, des employés et des ouvriers bien souvent, des paysans aussi. Tout cela était bien loin des clichés éculés qui venaient de métropole. Mes premières visites à Constantine me dévoilèrent que la vie, ici, ressemblait fort à la vie d'une ville de province française. Et voici qu'à l'aube de cette nouvelle année vient, pour moi, de se confirmer ce qui n'était, jusqu'à lors, qu'une impression et qui devient, à partir de maintenant, une certitude et qui le demeurera toujours : **Dans ce pays, il n'y a pas de haine !**

NON, il n'y a pas de haine entre les populations.

En ce matin, à l'aube de cette année nouvelle, je viens donc de faire cette découverte... ou plutôt une confirmation de cette impression, Cette idée, je la présentais depuis quelques temps déjà. Aujourd'hui, j'en réalise pleinement la signification. Il n'y a pas de haine entre les Européens et les Arabes, entre les Français et

les musulmans, entre les « colons » et les indigènes. Quels que soient les termes utilisés, pour désigner les uns et les autres, c'est à dire les différentes ethnies habitant l'Algérie, ces mots s'avèrent toujours inexacts ou incomplets. Peu importe, ce qui compte pour moi c'est cette révélation. Avant de venir ici, j'avais souvent entendu des gens « bien pensants » affirmer :

- *Nous, les Français, sommes pour les Arabes ce qu'étaient, pour nous, les Allemands en France, pendant la 2^{ème} guerre mondiale.*

Cette réflexion, j'étais loin d'y être insensible, comme la plupart de mes camarades d'ailleurs. En venant avec de telles idées, nous étions forcément mal à l'aise et ne pouvions nous défendre d'un sentiment de culpabilité. Je réalise, maintenant, qu'il n'y a rien de moins exact que cette assertion. A ceci, j'y vois beaucoup de raisons : Les Allemands sont restés 4 ans en France, les Français sont ici depuis 130 ans. Pour certaines familles, cela représente au moins 4, 5, voire 6 générations. Ces français, et tous les Européens qui se sont expatriés ici, pour diverses raisons, vivent donc cote à cote avec les Arabes depuis longtemps. Les Français sont arrivés dans un pays dominé par les Turcs qui, depuis des siècles, asservissaient les Arabes. Ils ont accompli une œuvre civilisatrice incontestable. (Que ceux, qui ne sont pas d'accord, m'expliquent comment a pu se produire le formidable essor de la démographie indigène dans une région où la population stagnait depuis des temps historiques).

L'Allemagne Hitlérienne était une dictature qu'il n'est pas besoin de rappeler. En France, nous sommes en République, nous sommes, paraît-il, dans « un état de droit. »⁽²⁹⁾. Même si, quelquefois, ce principe peut sembler bafoué, c'est tout de même lui qui prédomine et qui reste un modèle pour tous. Les Français se sont efforcés de maintenir les traditions des différents groupes ethniques, dans la mesure où elles n'interféraient pas avec les lois de notre pays et avec la paix sociale.

29

La défense de Djamila Bouhired :

Elle avait vingt deux ans et venait d'être arrêtée dans la Casbah après avoir été blessée au cours d'une fusillade... Son procès à Alger, en juillet 1957, eut un grand retentissement. ... Djamila fut la première femme du FLN condamnée à mort. Le 13 mars 1958, **Djamila a été graciée**. Libérée en 1962, elle est tout de suite rentrée en Algérie. En 1965, je l'ai épousée... Extrait des propos de Maître Jacques Vergès (Le Figaro Magazine 29/10/1994)

(Réflexions personnelles : Les Français, juifs ou résistants, arrêtés par les Allemands, pouvaient-ils prétendre à des avocats pour leur défense ?)

Les Allemands, présents en France pendant ces 4 ans, étaient tous des Militaires. Cette armée d'occupation ⁽³⁰⁾ n'avait qu'un seul but : Pressurer le pays pour qu'il participe au maximum à l'effort de guerre des forces de l'Axe. Cela était donc loin d'être une action civilisatrice. Les Allemands n'ont pas, que je sache, bâti de villages, instruit les enfants ou soigné les habitants. ...

NON, vraiment la France en Algérie ne pouvait pas être comparée à l'occupation allemande en France. ⁽³¹⁾ Tous ces raisonnements n'auraient pas de valeur s'ils n'étaient confirmés pas tout ce que j'avais déjà pu voir au long de nos pérégrinations. Mes premières impressions, provenant du calme et de la paix régnant dans le village d'Aïn Abid, se sont rapidement renforcées, surtout depuis que je me suis installé à la Mechta Joyeuse. Aussi puis-je, aujourd'hui, affirmer et répéter avec force :

Il n'y a pas de haine entre les différents peuples vivants sur cette terre d'Afrique. ⁽³²⁾

Déclaration bien présomptueuse car, finalement, quand je parle des peuples de l'Algérie, je ne connais, en fait, que quelques bourgades du Constantinois : Aïn Abid, Oued Zenati, Aïn Regada, etc. ...

30

Une armée d'occupation ! La France, à cette époque, entretenait bien une armée d'occupation ! C'était en Allemagne de l'Ouest. Les soldats français avaient, là bas, vraiment le sentiment d'être des occupants. Ce n'était peut-être qu'un juste retour des choses mais la présence des troupes françaises y était très mal ressentie. Pourtant, pour l'opinion publique française, il semblait que le peuple Allemand aurait du nous devoir gratitude et remerciements. L'ambiance, en Allemagne, n'était pas du tout aussi paisible que l'on voulait bien le dire. S'il n'y avait pas la violence, la haine envers l'occupant était incontestable.

31

Ce qu'en pensait Albert CAMUS :

« Il éprouvait un mépris grandissant pour ces fameux intellectuels dits libéraux qui, de Paris, de plus en plus bruyants, justifiaient le FLN en tout et nous condamnaient pour tout. Il ressentait comme une insulte leur comparaison entre la présence française et l'occupation allemande, entre la rébellion et la Résistance. »

« Le Onzième commandement » André Rossfelder page 376.

32

Pas de haine... Bien entendu, il ne s'agit là, que d'une opinion purement personnelle. Pourtant, le temps qui a passé n'a pas dissipé ma conviction, qu'à ce moment là, une partie, une importante partie, certainement, de la population d'origine maghrébine acceptait la présence de la population européenne et acceptait même la présence, rassurante, de l'armée française.

Mon « petit village d' Aïn Abid » (je dis cela par amitié, par attachement, puisqu'en fait c'est une grosse bourgade), mon petit village est si tranquille, si calme, en ces années de guerre, que je ne peux imaginer qu'il fut le lieu de massacres parmi les plus atroces de la guerre. Certes, il me fallut plus de 20 ans pour entendre parler de ce qui s'était passé, ici, en 1955⁽³³⁾. Je fus choqué d'apprendre cela : « **Ces bons arabes cachaient donc bien leur jeu** ». Pourtant, il m'a fallu en savoir plus pour comprendre : Certains historiens, apportant des détails intéressants sur ce qui s'était réellement passé. Il apparaît que, si des Européens furent bien massacrés ici, des arabes le furent aussi par leurs soi-disant « frères » de race. Un pour un, telle était pratiquement la proportion entre Européens et arabes et ces derniers l'ont été pour avoir voulu prendre la défense de leurs voisins et amis Européens.

Ma confiance, dans les habitants d'Aïn Abid, était finalement justifiée. Ce premier janvier 1961, je suis tout à fait convaincu qu'il existe un peuple algérien qui n'a **pas de haine** envers les Français. Plus que cela, je me rends maintenant compte qu'il existe une population, d'origine Arabe, qui croit à la France, qui aime la France et qui a choisi de vivre à la façon française. Ce matin et longtemps après, quand je repenserai à cette simple poignée de mains, je ne pourrai m'empêcher de me dire que l'espoir d'une solution « française », dans ce pays, existait bien et que c'était probablement une bonne solution.

Puisse donc cette nouvelle année nous apporter la Paix !

³³ Les massacres d'août 1955.

« Les hommes s'étaient lancés, enfiévrés par leur nombre, leurs propres cris et les stridulations syncopées des femmes.

Hurlant et possédés », dirent les témoins qui les virent soudain déferler, ce samedi-là, au milieu d'un après-midi assoupi, dans les rues de Constantine et Philippeville et dans les villages d'El Arrouch, Oued Zenati, Aïn Abid, Collo, El Halia, fusillant, assommant, égorgeant, éviscérant hommes, femmes et enfants, européens et musulmans. Cent vingt-trois morts : Soixante Européens et soixante deux musulmans qui s'interposaient. »

Extrait de : Le Onzième Commandement. Auteur Rossfelder Page 363, 364

Quelques mots sur : Aïn Abid, « Mon petit village »

Situé sur le grand plateau de céréales du Nord Constantinois, Aïn Abid est placé sur la ligne de partage des eaux. D'un côté, une source se dirige vers le Rhummel, sur l'autre côté un « chabbet », venant du djebel proche, se dirige vers l'Oued Zenati qui, lui-même, va grossir l'Oued Cherf et arrose la plaine de Bône. Le village est à une altitude de 830 m, ce qui représente le point culminant de ces hauts plateaux. Ce n'est pas, bien sûr, le sommet de tous les djebels, tel l'Oum Settas, tout proche, qui émaillent, ça et là, le territoire. C'est, en tous cas, nettement plus élevé que Constantine qui, du haut de son impressionnant rocher, n'atteint que 626 m. Cela explique aussi que les hivers peuvent y être très froids et neigeux.

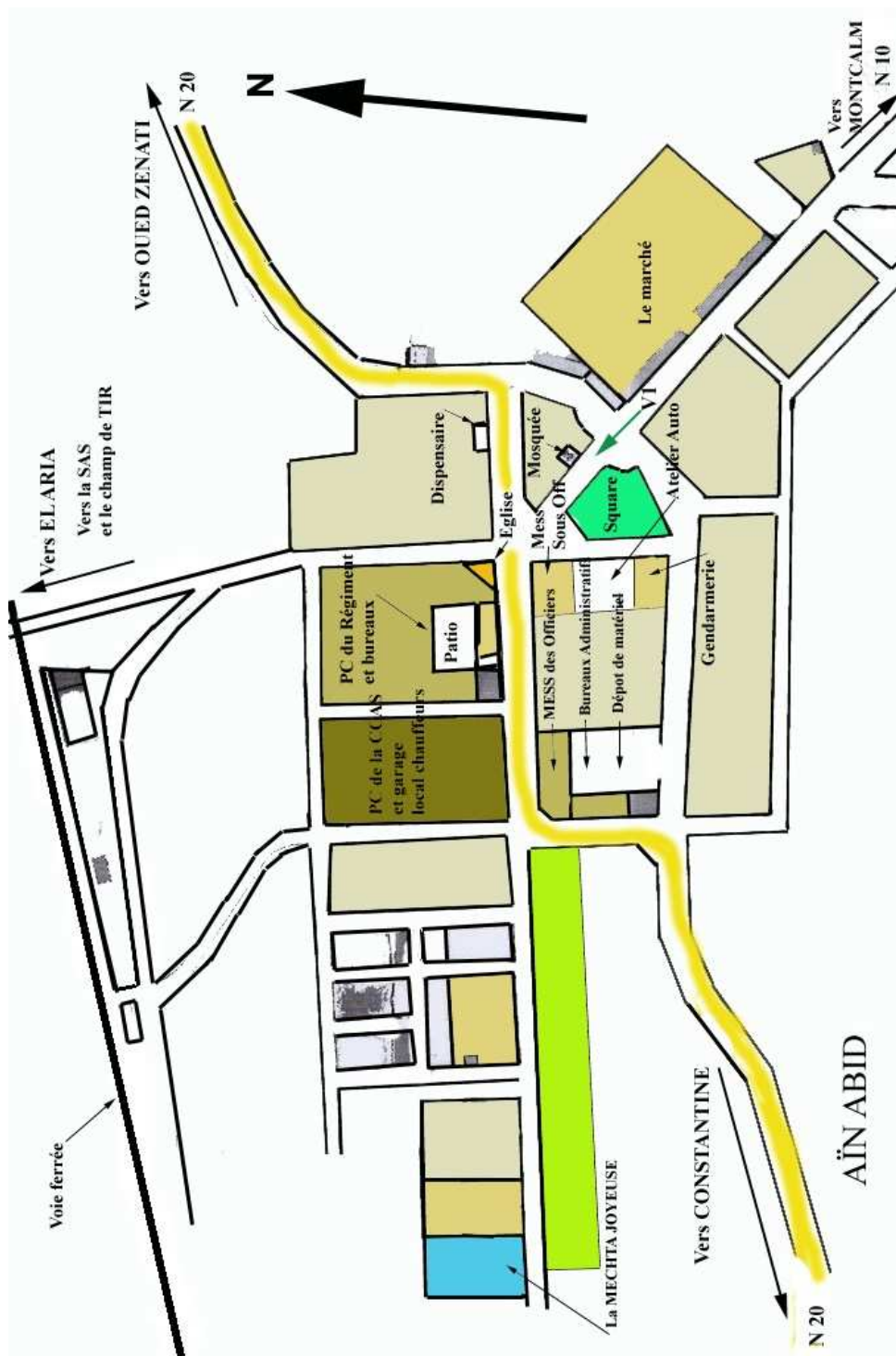
Le nom du village est composé de deux mots arabes :

Aïn, qui veut dire source. Dans ce pays, où l'eau est un bien précieux, cela est probablement le mot qui revient le plus souvent dans les noms de lieux ou de localités.

Abid, signifierait « Qui adore dieu (ou le sert) » ?

Peut-on, peut-être, traduire ce nom par « *La source de la dévotion* » ou quelque chose d'approchant ?

Le village fut, semble t-il, créé en 1894. En 1955, au moment du drame, il y avait 6427 habitants dont 141 non musulmans. (Européens ou Juifs). Je dis « semble t-il » car y avait-il quelque chose avant ? Compte tenu de son nom, je pense qu'il s'agissait d'un lieu dit qui désignait une source avec, peut-être, un marabout et quelques gourbis de galets et de branchages comme il y en avait encore beaucoup dans la région. S'il s'était agi d'un village de colonisation, créé de toutes pièces, il aurait porté un nom bien de chez nous, comme Montcalm par exemple. A noter, aussi, qu'il y a une voie ferrée qui passe à Aïn Abid (et une gare). Durant tout mon séjour, je n'y ai jamais vu de train circuler. Pourtant, depuis le Kroubs, agglomération proche de Constantine, la route, la voie ferrée et le petit cours d'eau, sont côte à côte. L'oued, on le devine, car il est bordé, tout au long, par des lauriers. C'est la seule végétation que nous apercevons à la ronde et nous y voyons souvent des cigognes occupées à y pêcher. La voie ferrée continue en direction de Bône, via Oued Zenati et passe par le Taya. Sans doute, cette ligne, permettant de relier Constantine à Bône, n'était plus utilisée à l'époque de mon récit.



Quel beau pays !



Réf: 1961_01_010

La vue ci-dessus est une page d'un calendrier que quelqu'un de ma famille m'a envoyé, à l'occasion de la nouvelle année, en me demandant si l'Algérie correspondait bien à cette image ?

Première réaction : - *NON pas du tout...* Ce n'était, certes pas, les paysages que nous avons été amenés à contempler jusqu'ici. Cela ne ressemblait évidemment pas aux montagnes de la petite Kabylie. Cela ne ressemblait pas, non plus, aux régions agricoles du Constantinois où nous habitons, trop d'arbres, trop de verdure. Pourtant, à la réflexion...les montagnes dans le lointain, la présence des arabes bien sûr, cette vue avait été probablement prise en Algérie, mais où ?

Ce fut le Commandant qui nous apporta la réponse. Selon lui, il s'agissait certainement de la Mitidja. Ce fut aussi l'occasion, pour lui, de nous en faire une description enthousiaste :

- *Vous vous rendez compte, avant l'arrivée des français, c'était l'une des régions les plus insalubres de ce pays. C'est, maintenant, une splendide et riche vallée agricole, une vitrine de l'œuvre colonisatrice de la France.*

Petite devinette : Que faisaient donc ces arabes contemplant ce paysage ? Chacun d'entre nous y alla de sa réponse :

- *Ils se reposent.* Réponse la plus fréquente et ironie facile. Ceci montre bien l'estime dans laquelle ils étaient tenus par la plupart de mes camarades.

- *Ils admirent le paysage.* Qu'il faut traduire par - *ils admirent l'œuvre de la France.* Réponse un peu cocardière et pour le moins optimiste.

- *Ce sont, sans doute, des Fells qui attendent de pouvoir s'emparer des richesses exposées à leurs pieds.* Cette réponse était plus rare mais optimiste malgré tout, car ceux qui la prononçaient s'empressaient d'ajouter :

- Ils peuvent toujours attendre...

Chers Parents,

Nous voici encore en déplacement : A Constantine, de nouveau, en prévision du Référendum. Cette fois, nous ne sommes pas dans les rues car notre présence doit être discrète. Nous sommes cantonnés dans une caserne dans les faubourgs de la ville.

L'activité se borne à quelques patrouilles ou embuscades des compagnies aux abords de la ville afin de prévenir des « mouvements rebelles clandestins ». Nous sommes surtout ici pour intervenir en cas d'évènements et un plan d'investissement de la ville à été préparé, en même temps que nous touchions des grenades lacrymogènes et des barbelés.

Pour l'E.M.T.I, la vie ici est tranquille et se déroule entre les 4 foyers qui existent dans ce camp interarmes. Nous couchons dans des baraquements en bois où il fait suffisamment bon, d'autant que, depuis le début de l'année, la température est clémente et qu'il pleut rarement.

Il n'y a pas grand-chose à signaler car, ici, l'activité n'est pas grande. Je suis en pleine lecture et après « La dame aux œillets », j'attaque « La tour d'Ezra ». Ma préférence va aux « Cronin » quoique « La dame aux œillets » ne soit pas des plus sensationnelles. J'ai déjà eu l'occasion d'entendre, ou plutôt de subir, les pleurs d'Anita Solaire dans « Sous le regard des étoiles » et je dois avouer que je préfère lire qu'écouter cet ouvrage.

Comment Francette a-t-elle fait pour ne pas réussir son examen ? Ceci est vraiment regrettable surtout en cours d'année et à quoi peut mener cet emploi d'aide soignante ? Compte-t-elle recommencer l'année prochaine ou envisage t-elle autre chose ? .../...

J'en reviens à cette question radio, je pense que je pourrais peut-être envisager l'achat d'un poste ici. En effet, au foyer, on peut avoir des prix assez intéressants. Qu'en pensez vous ?

Et que me conseillez-vous ? Du point de vue financier, je pense que cela ne présente pas d'inconvénients majeurs et j'espère que mes économies ne sont pas en trop mauvais état.

La nuit tombe et nous n'avons pas de lumière, aussi je vais laisser là ma missive et vous dire bonsoir à tous trois.

Loulou

CONSTANTINE Le 12/1/61

Chers Parents,

*Toujours à Constantine Nous ne connaissons pas encore la date de notre départ. Il va falloir attendre probablement le passage du général De Gaulle dans le pays. Espérons que cette visite ne sera pas suivie de troubles semblables à ceux du précédent voyage. Ceci est pourtant à craindre car les extrémistes, qu'ils soient d'un côté ou de l'autre, ne sont pas gens à suivre la majorité. Maintenant que le pays autorise le gouvernement à suivre sa politique, tout reste à faire. Les mesures, que sera obligé de prendre le gouvernement, ne plairont évidemment pas aux partisans du « **NON** ». Elles ne plairont sans doute pas à bien d'autres. Je ne pense pas que grand-chose soit changé car ce qui a été voté n'est que la continuation de la politique actuelle. Si certaines solutions ont été éliminées, il n'en reste pas moins vrai qu'une solution acceptable pour tous et, notamment, pour ceux qui mènent la guerre, n'a pas été trouvée.*

Dimanche, donc, nous avons voté. Il n'était pas utile que je vous demande des éclaircissements à ce sujet car mes fonctions de « Dessinateur – observateur – garde du corps – secrétaire » m'ont permis de connaître tout ce qui m'intéressait. En effet, j'ai été chargé de dresser les listes des électeurs et de m'occuper de toute l'organisation au sein de l'EMT.

Chacun était inscrit sur les listes de sa commune et une lettre, certifiant que lesdits soldats figuraient sur la liste d'émargement du Bataillon, était adressée à chaque mairie. Les listes furent ensuite données dans les bureaux de votes les plus proches des lieux de stationnement des compagnies ou sections. Le vote, proprement dit, eut lieu dans les bureaux civils, comme de coutume, et tout se passât tranquillement.

Pour l'instant, les compagnies sont toujours en ville mais le P.C. est à la caserne. Nous y sommes d'ailleurs fort bien et disposons de plusieurs foyers ainsi que de douches et de blocs sanitaires. Ce qui est un confort appréciable.

A Constantine où, même en temps ordinaire, pas mal de troupes sont cantonnées, les foyers ne manquent pas. Le plus célèbre est le foyer central, sur la grande place de la ville, où, mis à part le bar, l'on trouve pas mal de choses à boire ou à manger. On peut acheter ce que l'on veut au comptoir

de vente, prendre une douche chaude après être passé chez le coiffeur tandis que la tenue retrouve ses plis au pressing. Tout cela pour un prix dérisoire. Douches, coiffeur, pressing sont gratuits, en principe. Une bière coûte 30 frs au bar et l'on peut acheter au comptoir du sucre à 100 frs le Kg, un duvet pour 4000 frs, une caméra pour 15000 frs. Je ne compte pas le nombre de bricoles diverses d'un prix également surprenant. L'endroit possède en plus une bibliothèque et une salle de jeux. C'est sans doute l'un des lieux les plus fréquentés par les militaires en permission en ville.

Je ne sais pas si, de votre côté, le temps est meilleur qu'ici. Sinon, vous ne pouvez guère vous promener en forêt. Je suis bien informé, en ce moment, puisque j'ai entendu parler des inondations. Il paraît que la route de Vulaines est coupée, ce qui ne me surprend guère.

J'ai reçu, samedi, le colis de la ville de Melun avec les bons vœux du Maire. Malheureusement, ces gens ne connaissent pas mes goûts. Paquets de cigares et tube de lait condensé !!! Enfin, confitures et conserves ne sont pas mauvaises.

Bien reçu également votre lettre du 9/1/61 à propos du poste. Je vais me documenter et voir quel peut en être le prix.

Ceci dit, et n'ayant rien d'autre à ajouter, il devient, dès lors, inutile de continuer et il ne me reste qu'à ajouter mes baisers les meilleurs pour tous trois.

Louis René

Le VOTE

Donc, je me suis occupé du vote. Moi qui me demandais, fin décembre, comment cela allait se passer, je me suis retrouvé, du côté militaire, très au fait de l'organisation du scrutin. (Ce référendum eut lieu du 6 au 8 janvier 1961.)

Cela nous a, en effet, provoqué pas mal d'activités administratives : Listes à établir, courrier à faire partir, etc. ... Toutefois, j'ai été aidé, pour cela, par les services des effectifs au niveau du régiment. J'ai été aidé aussi, au niveau du Bataillon, car j'ai maintenant un adjoint « dessinateur - secrétaire ». Le Commandant à du trouver que j'avais vraiment trop de travail ou que j'étais trop seul dans ma Mechta. Je suis, ainsi, devenu un ancien et je dois former le « bleu » qui me remplacera quand je partirai (Il me reste tout de même encore un an à faire mais il vaut mieux prévoir...).

Le vote s'est déroulé dans le calme avec une présence militaire qui se veut discrète. Il a été souvent reproché à l'armée, lors des précédentes consultations en Algérie, d'en faire trop. Je ne sais pas ce qu'il en était vraiment ? Cette fois-ci en tous cas, de ce que j'ai pu voir à Constantine, il ne sera pas possible de prétendre que les électeurs aient été amenés de force devant les urnes. ⁽³⁴⁾

Le vrai problème est de savoir ce qu'il faut mettre dans l'urne ? J'ai déjà, au mois de décembre dernier, exprimé ce que je pensais du référendum, dans son principe et dans son application.

Ce simple choix, OUI ou NON, n'est pas aussi simple qu'il peut y paraître. Nombreux sont mes camarades, du contingent, et même certains sous-offis d'active, qui viennent me demander « *ce que j'en pense ?* ». Pourquoi s'adressent t-ils à moi ? Parce qu'ils savent que je suis à l'écoute des officiers et, plus particulièrement, que le Commandant ne manque jamais de nous entretenir, nous les occupants de la Jeep, de la situation politique et de nous faire part de son opinion sur ce sujet.

Si les français de Métropole ne savent pas, pour la plupart, ce qu'ils doivent mettre dans l'urne, comment voulez-vous que les populations musulmanes aient

34

Votes sous influence. Combien de fois n'ai-je pas entendu cette critique à l'égard du rôle que l'armée jouait dans le résultat des scrutins. L'action psychologique sur les uns et les autres est incontestable, de là à dire que les scrutins sont truqués ... C'est pour le moins exagéré. S'il y a eu tricherie, comment expliquer que, quel que soit le sens de la consultation, la réponse a toujours été OUI ?

La tricherie n'était, peut-être pas, à ce niveau mais, bien plus haut, au niveau de celui qui posait les questions.

une vision plus nette des choses ? Ce que l'on appelle le libre choix ne se fait que rarement en parfaite connaissance de cause !

Pourquoi, dans ces conditions, prétendre que l'armée dicte aux populations d'Algérie la façon de voter ? Il en est de même pour tous les scrutins, les électeurs obéissent aux mots d'ordre, que ce soit les consignes des syndicats, les conseils des partis politiques ou la propagande des différentes sources d'informations, (je n'ose dire « les médias » car, à l'époque, ce terme n'était pas encore inventé).

Soyons sérieux ! Il n'y a pas vraiment de difficulté à choisir son bulletin. Les arabes le savent bien, nos harkis s'expriment clairement à ce sujet : Il faut choisir entre De Gaulle et le chaos, comment hésiter ? Cette confiance, dans le chef de l'état, certes, nous l'avons tous. Si les métropolitains se posent des questions, c'est bien sûr à cause de la durée de la guerre et du service. Ce qui importe le plus, pour les petits soldats que nous sommes, c'est de pouvoir rentrer chez nous le plus tôt possible. De Gaulle saura-t-il mettre fin à la guerre et décidera-t-il, enfin, de nous renvoyer dans nos foyers ? Voilà les vraies questions. De Gaulle n'avait-il pas dit, il n'y avait pas si longtemps, (Dans son discours du 14 juin 1960.) « *Qu'était tracée la route claire et droite qui doit amener l'Algérie vers la paix* ».

Cette route, ainsi qu'il l'a expliqué, explications combien de fois reprises par la presse, la radio, la télévision, c'est : D'abord le cessez le feu, puis l'apaisement, puis l'autodétermination. Tout cela semble sérieux et solide. La démarche est logique et responsable. Le référendum présent ne s'écarte pas de cette route si bien définie. Approuver que l'avenir de l'Algérie réside dans l'autodétermination, cela nous le comprenons tous. Le temps n'est plus à une « **Algérie Française** » pure et dure, sauf peut-être pour quelques pieds-noirs irréductibles. Depuis 1958, l'avenir de ce pays n'est plus dans le rejet d'une partie de la population par l'autre mais dans une intégration de toutes les communautés, pour que l'Algérie devienne une Nation.

Bien sûr, l'Algérie ne peut pas être une simple province française administrée, depuis Paris, par une sorte de vice-roi, le Résident général. L'Algérie est un pays à part entière avec des spécificités certaines et, une fois une paix durable établie, il est normal qu'elle devienne une Nation indépendante, tout en gardant des liens solides avec la France.

Si, pour beaucoup de mes camarades, la première partie du programme semblait suffisante, pour d'autres, et même pour mes amis pieds-noirs, la suite semblait tout aussi sensée et acceptable. Tout d'abord, il était évident que l'évolution prendrait des années, et puis, en fin de compte : **L'indépendance pourquoi pas !**

Lors de ses conférences de presse, De Gaulle avait bien exprimé les choix qui s'offraient à ce pays. Il y avait des mauvais choix mais, surtout, un bon choix :

Celui d'une association profonde avec la France, ce qu'il appelait « **L'indépendance dans l'interdépendance** ».

L'Europe, qui commence à s'ébaucher, n'était-elle pas une collection d'états indépendants ? L'Italie, ou l'Allemagne, n'étaient pas la France, personne n'aurait eu l'idée de dire le contraire. Et puis, concernant le système colonial, l'exemple ne nous venait-il pas de l'Angleterre avec son Commonwealth. Le Canada ou l'Australie étaient bien des états indépendants mais gardant de solides relations avec le Royaume Uni.

La conclusion, pour les uns et les autres, s'impose : Nous répondrons encore une fois :

OUI

Car nous gardons, aujourd'hui encore, toute notre confiance envers le Général.

Autres occupations.

Durant notre séjour dans la caserne du 27^{ème} B.I. à Constantine, je ne me suis pas seulement contenté de m'occuper du Référendum.

En fait, pour ces élections, il n'y avait finalement pas grand-chose à faire. C'est pourquoi, un peu pour m'occuper, un peu pour se faire plaisir, le Commandant m'a demandé de dessiner et réaliser un fanion pour l'E.M.T1. Le dessin artistique et la cartographie, ou le dessin industriel, ne nécessitant pas tout à fait les mêmes qualités, j'ai donc demandé la collaboration d'un ami que je jugeais plus compétent que moi pour ce genre de réalisation. Il s'agit de M., soldat à la 2^{ème} Cie. C'est un copain que j'ai connu à Maisons-Laffitte et qui est, dans le civil, dessinateur de mode. Connaissant son coup de crayon, j'avais obtenu du Commandant qu'il soit détaché pour quelques temps à l'EMT1. Nous nous sommes mis au travail et, après avoir fait une maquette sur papier, nous avons réalisé un fanion composé de feutres de couleurs. Apparemment, le résultat fut convaincant car, après le premier destiné au mât des couleurs de l'EMT, le Commandant nous en a commandé un autre pour lui-même, le Capitaine également et, je crois, encore quelqu'un d'autre pour je ne sais plus qui ? ⁽³⁵⁾

35

Je ne me souviens plus, non plus, du dessin du fanion. Je crois qu'il y avait une étoile et, bien sûr, le célèbre écusson de l'O.N.U. ?

Année 2005 : Je l'ai retrouvé ! Le voilà en photo ci dessus.

Le Colonel Charbonnier, que je viens de retrouver, après 44 années, en avait conservé un exemplaire. Il m'en a fait cadeau : « Retour à son créateur » m'a-t-il dit.

Merci mon Capitaine.



J'avais bien espéré que mon ami M. resterait avec moi mais il arrivait trop tard. Comme je l'ai dit, un adjoint venait de m'être nommé et, une fois le travail terminé, mon ami a dû rejoindre sa compagnie.

Chers Tous,

Décidément, on ne peut rien prévoir. Je ne sais pas si le général viendra en Algérie, toujours est-il que nous ne sommes pas restés à Constantine à l'attendre.

Nous avons décroché dans la matinée du vendredi et nous voici maintenant à la base pour quelques jours. Il y aurait, paraît-il, dans l'air une grosse opé : Aurès ou Barrage. Mais il ne faut pas trop s'avancer et il est préférable d'attendre pour savoir ce que l'on fera.

Je viens de recevoir, après le mandat de 50 NF, un colis de votre fabrication particulièrement soigné : Pain d'épices fourré et boîte de chocolat. Tout cela est fameux et je me suis attaqué aussitôt, non seulement à ce qui se mange, mais surtout à ce qui se lit : Le John Knittel m'a l'air particulièrement bien. Je n'ai d'ailleurs pas encore fini tout ce qui m'a été précédemment envoyé. Car, après les deux Cronin, je me suis attaqué à « la tour d'Ezra », ce qui m'a pris un certain temps. Ce livre d'Arthur Kostler est vraiment sensationnel. Je ne sais pas si tu as déjà lu cet auteur, Maman ? Enfin, je te le conseille, dès que je vous l'aurai fait parvenir par un prochain colis.

J'ai, là, quelques photos faites ces derniers temps. Elles sont loin d'être formidables. Il faut dire que, maintenant, le soleil ne s'y prête guère, car nous avons, en ce moment, le même climat qu'en région parisienne. Ce dimanche, par exemple, le temps est gris et brumeux et la pluie n'a pas cessé depuis ce matin. Quant à la chaleur, elle est totalement absente ! Quand je pense au mois d'août !

.../...

A propos, pas plus qu'à l'étude, à l'armée, les dactylos ne sont pas renvoyées chez eux quand ils, ou elles, n'ont pas assimilé la procédure. Je possède toujours une machine mais j'ai si peu l'occasion de m'en servir que je ne sais pas si j'arriverai un jour à taper correctement.

Voici donc les nouvelles de fin de semaine et tout sujet de discussion étant maintenant épuisé, il ne me reste plus qu'à conclure. Mais comment conclure ? Eh bien ! en vous disant au revoir et bons baisers à tous.

Loulou

AÏN ABID Le 21/1/61

Chers Parents,

Nous sommes décidément bien mal informés de ce qui se passe en dehors. Il est plus exact de dire que nos seules informations sont ce que l'on appelle les « bruits de chiottes ». Je me demande d'où naissent ces bruits, que ce soit à propos d'une venue du Général ou d'autre chose. Toujours est-il que ce genre de ballon fait son chemin dans un milieu comme le nôtre. Il est curieux de voir, par exemple, combien de gars sont « sûrs et certains » qu'ils ne feront que 26 mois puisque « maintenant c'est officiel ! »

Bien sûr, nous n'avons pas attendu le chef de l'État et avons regagné Aïn Abid. Je vous l'ai déjà dit, je pense. Nous ne sommes restés ici que très peu de temps puisque nous avons dû reprendre la route en direction du Djebel Toukouya, en cet endroit où, lors de chaque apparition du Bataillon, il y avait, paraît-il, en moyenne, une trentaine de Fells au tapis.

Il n'y eut pas cette fois beaucoup de résultats : 10 caches vides découvertes et 1 suspect abattu. Nous avons campé au poste du Toukouya à 1100 m d'altitude. Inutile de dire qu'il ne faisait pas chaud à cette altitude. Fort heureusement, durant ces jours, le soleil se montra un peu et il ne plut pas.

Nous sommes rentrés ce matin, mais nous sommes déjà en alerte pour le barrage. Ceci ne veut pas, bien sûr, dire que nous irons forcément là-bas, mais j'ai l'impression que l'on ne risque pas de rester longtemps à la base.

Que devient donc la Francette ? Toujours en vacances forcées ? Dis donc Frangine, tu pourrais à la rigueur profiter de ton chômage pour écrire un peu !

Discutons finances : je possède actuellement la somme de 12 500 frs et je pense qu'il me faudrait encore environ 15 000 frs afin de pouvoir faire mon achat et ne pas être trop démuné. Je compte donc me procurer cet appareil dans un foyer de Constantine, si je trouve ce que je veux. Je ne suis pas encore totalement fixé, mais le « Ribet-Desjardins » me semble pas mal !

Maintenant je ne vois, pour l'instant, plus rien à dire, sinon à vous souhaiter bonsoir à tous trois et bons baisers.

Loulou

CONSTANTINE Janvier 1961.



1961_01_020 Janvier 1961. CONSTANTINE. La garde devant le P.C.



1961_01_030 Janvier 1961. Constantine : Place du Koudiat.
Vue sur la vallée du Rhumel. A l'extrême gauche : Devant la préfecture de police, les chars
des Spahis et nos véhicules.

DJEBEL TOUKOUYA : Visite rapide.

Nous revenons, encore une fois, dans le secteur du djebel Toukouya, au même endroit qu'au mois de décembre. De fait, nos visites dans ce coin sont des plus rapprochées. Nous avons l'impression que seul le maintien de l'ordre à Constantine nous empêche d'y être plus souvent. Cela doit tenir, probablement, à deux choses :

- Le lieu : Ce djebel et ses compagnons, Zaoui et Karkara, sont des « gros rochers » qui dominent, de manière inquiétante, la route de Constantine à Alger. Le haut commandement tient particulièrement à ce que cette liaison reste sûre et, pour cela, cherche à éliminer au maximum la présence et l'implantation des hors la loi (HLL.) dans ce secteur.

- Le chef de secteur ne serait-ce pas ce Colonel à qui nous avons déjà eu à faire, début décembre ? Le moins que l'on puisse dire est que notre commandement n'a, décidément, pas d'atomes crochus avec cet officier. Il semble surtout évident que celui-ci entretient soigneusement une psychose de l'insécurité, à seule fin de se « faire mousser » et d'obtenir le maximum de moyens.

Les résultats, une fois encore, seront maigres et certains anciens regrettent le « bon vieux temps » où il n'était pas rare qu'une opération de quelques jours ne se solde pas une trentaine de Fells au tapis. Apparemment, cela remonte à loin déjà, ce sont des anciens qui, eux-mêmes, tiennent souvent ces histoires de leurs prédécesseurs. Depuis, le « plan Challe » est passé par-là, et les rebelles ont perdu l'habitude de se promener, en groupe armé, de plusieurs dizaines d'hommes. Il faut ajouter qu'aujourd'hui toute opération, même de faible envergure, fait appel à l'aviation, les Pipers ont vite fait de repérer, sur ces cailloux où la végétation est rare, tout mouvement suspect. De plus, la grande base aérienne de Telergma n'est qu'à quelques km. Nous sommes donc devenus des chasseurs en manque de gibier. Tant mieux car, au moins, pouvons-nous admirer le paysage. Ces anciens, qui parlent si bien, ne nous disent pas combien de nos camarades ne revenaient pas de ces opérations « couronnées de succès ».

Donc, le Fell est rare et le secteur ne nous fournit que des renseignements au compte-gouttes. Encore, ces renseignements sont ils trop souvent erronés ou trop anciens pour être exploitables.

Cela s'était traduit, en décembre, par ce fameux coup de gueule de notre Commandant. Devant l'évidente mauvaise volonté déployée pour faire un travail commun, il avait décidé d'interrompre l'opération et de rentrer à la base. Ceci non

sans, bien sûr, en avertir le G.Q.G. de Constantine et en profiter pour faire part des raisons de sa mauvaise humeur :

- Puisque tout ce qui importe pour ces gens là (le secteur) c'est de pouvoir afficher des résultats pour leur propre compte, qu'ils se gardent donc leurs « petits Fells » et tant pis si ces derniers leur causent, à l'occasion, quelques problèmes.

J'essaye de reproduire, là, « à peu près », les propos de notre chef qui pendant tout le retour, dans la Jeep, ne cessa de ruminer son mécontentement et son dégoût de voir la façon dont certains militaires mènent « leur guerre ». Ce n'était, là, qu'un simple mouvement d'humeur et, puisque le haut commandement le demandait, le Bataillon se retrouvait une nouvelle fois dans la région du Toukouya. Pourtant, au début, l'opération d'aujourd'hui s'annonce plutôt bien. Une unité locale a deux prisonniers qui semblent susceptibles de donner des renseignements. La section de l'O.R. part donc rejoindre le poste où se trouvent les captifs.

Peu de temps après, nous recevons, de leur part, un message demandant l'intervention du Toubib, de toute urgence. Il semble que les détenus ne soient pas en très bon état. La Jeep et l'ambulance partent, sur le champ, rejoindre le poste. A partir de là, les conversations radio deviennent vite survoltées : Les prisonniers sont mourants, selon le toubib, et l'ambulance les emporte bientôt à l'hôpital militaire Laveran de Constantine. Bien entendu, nous imaginons immédiatement que ces derniers ont été sévèrement maltraités.

Il nous faudra attendre que les Jeep soient de retour pour que nous puissions apprendre ce qui s'est réellement passé. Les deux Lieutenants, le Toubib et l'O.R. vont immédiatement faire leurs rapports à notre centre de commandement. Leur écœurement et leur révolusion, pour ce qu'ils viennent de découvrir, sont si évidents que le dialogue entre les officiers s'engage au vu et au su de tout l'E.M.T.1 :

- Ils ont été torturés ? - Non ! ils ont été oubliés !

Quand notre section de renseignements a demandé à voir les prisonniers, les gens du poste ont d'abord eu l'air surpris : *- les prisonniers ? Ah ! Oui, les deux Guss... »* Et notre équipe a été conduite devant une citerne à ciel ouvert au fond de laquelle gisaient, entravés, deux hommes :

- Voilà, ils sont là, depuis quinze jours. Rassurez-vous, on ne leur a pas fait de mal, et ils ont été nourris et gardés à l'abri.

Pour l'O.R. les informations, que pouvaient apporter les deux rebelles, risquaient de n'être pas très fraîches. De plus, en s'approchant, ce n'étaient pas seulement les nouvelles qui n'étaient pas fraîches. Une odeur « épouvantable », au dire de nos narrateurs, se dégageait de la fosse. Il était évident que les types étaient allongés dans leurs excréments. Pourtant, ce n'était pas cela qui expliquait l'odeur. « Nauséabonde, pestilentielle ... » nos témoins ne savaient plus quels qualificatifs trouver pour exprimer la nausée qui les avaient saisis en voulant extraire les individus de leur geôle improvisée. Les deux types étaient blessés aux jambes ou aux pieds. Blessures par balles faites au moment de leur capture. Ils avaient été jetés là, après un rapide interrogatoire, **sans sévices**, précisaient bien les gens chargés de leur garde. **Sans soins aussi !** C'est cela qui expliquait l'odeur. Les membres inférieurs étaient gonflés et violacés, le toubib n'eut pas besoin d'un examen approfondi et déclara immédiatement à leur vue, ou plutôt à leur odeur : « Gangrène gazeuse ».

Quelques questions, avant de les transporter à « l'Hosto », ne firent que confirmer ce que les gens du poste avaient bien voulu nous dire sur les deux « Guss » : Du menu fretin, qui ne justifiait pas notre déplacement, autrement que dans un but humanitaire.

La question qui se pose immédiatement, que tous nous nous posons, est :

- *Pourquoi sont-ils restés, là, sans soins ?* Question posée, bien sûr, au chef de poste et aux autres responsables locaux.

- *BOF ! Ils n'étaient pas gravement blessés* (ce genre de blessure aux pieds saigne peu quand les os ne sont pas touchés et se traduit seulement par un petit trou rouge, selon notre Toubib).

- *Et puis, nous avons l'ordre d'attendre l'arrivée du Bataillon, qui nous était annoncé comme imminente,... depuis 15 jours. On n'allait tout de même pas les envoyer à l'hôpital avant que vous ne les ayez interrogés !*

Cette unité de Tirailleurs est essentiellement composée d'appelés, dont plus de la moitié sont Arabes. Pourtant, tout s'est passé dans la plus totale indifférence des uns et des autres. Indifférence ou insensibilité ? Nous ne savons que penser ... léthargie, peut-être, qui entraîne une incapacité certaine à s'émouvoir ? Ce jour-là, notre sentiment d'appartenir à une unité d'élite se voilera quelque peu de honte pour le reste de l'armée française.

Certes, il n'y a pas de quoi être fier ! Toutefois, il ne faudrait surtout pas en conclure que c'est, là, le mode de traitement que nous réservons habituellement aux

prisonniers. Il s'agit, bien entendu, d'un fait exceptionnel. C'est la raison pour laquelle nous en sommes choqués et que j'en ai fait le récit.

Rien à voir avec les mauvais traitements systématiquement appliqués aux soldats français prisonniers du FLN.



1961_01_040 Janvier 1961. Djebel Toukouya
Le mât aux couleurs de l'E.M.T.1

L'un des fanions triangulaires qui est accroché sur le côté, est celui que nous avons fabriqué avec mon ami M.

Chers Parents,

Voici quelques temps que je n'ai pas écrit. Pourquoi ? Parce que nous sommes repartis en opérations bien sûr.

En effet, mercredi dernier nous avons repris les véhicules pour fouiller l'ouest d'Oued Zenati dans une région très accidentée et assez broussailleuse où coule l'oued Cherf.

*Depuis le début de la semaine, il n'avait pas cessé de pleuvoir et vent. Les emplacements de bivouacs étaient prévus assez loin des routes goudronnées pour la bonne raison que cette région est assez pauvre en ce genre de voie de communication. Certes, l'État-major s'était prudemment documenté sur l'état des terrains mais était parti rassuré en apprenant que plusieurs pistes, menant au cœur du massif, étaient : « **Praticables tous temps** ».*

Au matin de ce mercredi, les premières roues se hasardaient donc sur ces voies « praticables tous temps ». Dès le début, nous nous rendîmes compte qu'elles étaient recouvertes d'une épaisse couche de boue, liquide de surcroît. Sur un tel sol les Jeeps, dont l'écartement des roues est aussi large que long, n'avaient aucune stabilité. Elles partaient en crabe ou bien changeaient inopinément de direction malgré leurs conducteurs, contrebraquant à fond. Le plus souvent, elles préféraient suivre la ligne de plus grande pente plutôt que d'obéir à l'effort moteur. Pourtant, tout allat à peu près bien jusqu'au moment où un oued important, affluent du CHERF, se mit en travers de notre route.

Ce ne fut d'ailleurs pas tant l'oued que la piste, qui attaqua ensuite courageusement, de face et par une forte pente, la montagne, qui nous créa les premières grosses difficultés. Dès l'abord de cette pente, les Jeeps Mitrailleuses, qui ouvraient la route, se mirent à dérapier et à patiner dans un affolement des moteurs et tout le convoi fut stoppé. Nous étions encore loin du point fixé pour le débarquement, aussi quelques autres véhicules tentèrent de grimper plus haut que les Jeeps. Finalement un DODGE 6 x 6 se mit en travers de la route avec les roues arrières en équilibre sur le bord extrême du ravin, laissant ses occupants plus qu'inquiets.

Il ne nous restait plus, alors, qu'à aller à pied. Eh bien ! Malgré le froid vif de cette aube, nous attrapâmes rudement chaud durant ces 5 km au cours desquels il nous fallut gagner quelques 400 m. d'altitude.

Pendant le reste de la matinée, les véhicules et leurs chauffeurs cherchèrent une autre voie pour parvenir jusqu'à nous et y réussirent, finalement, dès le début de l'après-midi.

Durant ce temps, une section, qui fouillait un vallon très encaissé, sur le versant de l'Oued Cherf, opposé à notre position, accrochait un groupe de 8 rebelles et en abattait deux, mais l'un des nôtres était touché. Le Piper, ayant repéré les fuyards, une patrouille de T6 (avions d'appui aérien au sol) s'élançèrent dans une série d'impressionnants piqués nécessités par l'exiguïté de la cible et les montagnes environnantes. A chacune de ces descentes, apparaissaient deux traînées blanches derrière les appareils et bientôt le bruit sourd des roquettes nous parvenait. Après avoir tué 1 rebelle et blessé un autre, ce fut au tour d'un hélicoptère mitrailleur : Un Sikorsky de type « Mamouth » d'entrer dans l'affaire. Il se mit à tourner lentement au-dessus des H.L.L.s comme un épervier au-dessus de sa proie. Ses deux mitrailleuses de 12,7 mm et son canon mitrailleur de 20 mm, dont le TAM-TAM résonnait dans l'air, en mirent deux autres hors de combat.

Dans le même temps, où intervenait le « Mamouth », 6 « Bananes » volantes, autre sorte d'hélicoptère, allaient chercher une compagnie à 20 km de là et la déposait sur les crêtes entourant le ravin. Complètement cernés, les derniers HLLs furent alors abattus. Seul, le blessé fut fait prisonnier. Au total 5 fusils de guerre, 2 P.M. et 2 P.A. furent récupérés. Le prisonnier était le responsable des caches dans la rébellion, ce qui permit de découvrir près de 200 Kg de ravitaillement et des vêtements.

La nuit arriva avec une pluie glacée et un vent : « de tous les diables ». Fort heureusement, nous disposions d'une grande tente, modèle 1946, suffisante pour abriter la trentaine que nous étions. Enfoui dans le duvet et le sac de couchage, sous de nombreuses couvertures et avec la toile de tente individuelle ficelée autour du tout, je comptais, pour ma part, passer une nuit tranquille et ne pas avoir froid. Pourtant, il n'en fut pas ainsi car, à une heure du matin, la fureur du vent fut telle que la toile qui nous entourait céda et dans un sifflement la haute guitoune s'écroula. Retenue par les deux mâts centraux, la toile n'allait pas plus loin mais s'étendit au contraire du côté opposé au vent. Les dormeurs, ceux qui assez rusés s'étaient couchés du bon côté, n'eurent pas à bouger puisque bien protégés. Par contre les autres, et j'en étais, se retrouvèrent en plein vent et sous la pluie. Chacun se dépêcha de trouver un meilleur abri, dedans ou sous les camions. Pour ma part, je me contentais de tirer le barda de quelques mè-

tres et réussis à me glisser de l'autre côté, sous la lourde toile étendue à terre. Quelques-uns, d'ailleurs, ne s'éveillèrent qu'une demi-heure plus tard quand la pluie les eût bien transpercés. N'ayant rien entendu de la chute de la guitoune, ils se demandèrent ce qui se passait dans cette nuit noire et cette tempête. Le reste de la nuit fut nettement moins agréable sous cette toile raide et humide, agitée des soubresauts du vent. Au matin, ce n'était plus une toile mais un linceul craquant et glacé qui nous recouvrait. La neige était tombée là-dessus et recouvrait le tout de près de 10 cm. Inutile de dire à quel point, dans ces moments-là, il est pénible d'émerger.

Cette seconde journée se passa en fouilles diverses et n'apporta rien de nouveau. Le soleil survint dans l'après-midi et la campagne dégela aussi rapidement qu'elle s'était recouverte de neige. Pour le lendemain, nous devions changer de terrain et prospecter une région un peu plus au Nord, mais pourrions nous ressortir avec ces chemins de plus en plus détrem-pés ? Nous reprîmes la piste. Tant que dura la descente, cela se passa au mieux. Les Jeeps firent bien quelques mouvements inattendus, quelques embardées sur les sentiers, mais enfin on avançait. Les premiers véhicules franchirent l'oued sans encombre mais firent à peine une vingtaine de mètres sur la rive opposée car un immonde bournier les saisit et les retint. Marche arrière et aidées, poussées, par des dizaines de bras, les voitures se dégagèrent et tentèrent la traversée d'un champ labouré. La Jeep Mitrail-leuse de tête s'arrêta de nouveau au bout de vingt mètres, le pare-chocs planté en terre et l'embrayage exhalant une forte odeur de brûlé. Celle là n'alla pas plus loin. Un Dodge 4 x 4, essayant de la tirer de là, y coinça le câble de son treuil.

Durant ce temps, la Jeep du Commandant essaya de re-franchir l'oued pour trouver une autre route. Gênée par sa remorque, elle se retrouva bloquée au milieu de la rivière, l'eau coulant au ras du plancher. Voilà un bon bain de pieds, plutôt froid. On décroche la remorque et la voiture repart, quitte le lit du torrent. Pour en sortir la remorque, ce fut une autre affaire et il fallut l'arrivée d'un nouveau Dodge possédant un treuil. Bientôt, tout le convoi fut regroupé devant cet oued à traverser. A coups de haches, de pioches et de pelles, un autre passage fut pratiqué. Un G.M.C. le franchit péniblement et, comme il était évident que beaucoup resteraient encore enlisés, le camion se plaça face à la berge prêt à utiliser son treuil pour le reste du convoi. Les véhicules, équipés de chaînes, s'enlisèrent en-

core plus facilement que les autres sur ce terrain inconsistant. Les roues creusèrent vite le sol et s'enterrèrent souvent profondément, mais ce furent les remorques qui génèrent encore le plus l'avance. Leurs roues, n'étant pas motrices, se chargeaient d'énormes paquets de boue et bientôt se bloquaient, devenant ainsi autant de poids morts à tirer. Après le passage de la rivière, les voitures s'arrêtèrent de nombreuses fois encore. En descendant et en s'y mettant à suffisamment, en pataugeant et en se faisant asperger par les roues qui tournent à vide, on réussit, toutefois, à faire repartir chaque engin, les uns après les autres. L'opération de ce jour fut remise car il nous fallut plus de 5 h pour sortir de ce « merdier ».

Les deux jours suivants furent, fort heureusement, plus faciles car nous ne quittâmes pas les routes en dur et il ne se déroula que quelques petites fouilles sans importance. Nous avons donc regagné, depuis hier soir, la base et nous sommes bien contents de pouvoir nous y décrocher et faire tomber, par plaques, la boue qui nous recouvre.

Voilà un genre d'opé qui n'est pas habituel, fort heureusement, et nous apprécions, dans ce cas, le repos et le confort de la base.

Nénette m'écrivait, dernièrement que, dans votre coin, il faisait un temps épouvantable et que nous, «heureux veinards», avions probablement un temps superbe et un soleil magnifique. Il va donc falloir que je lui conte aussi un petit peu cette dernière opération.

Je vais donc vous quitter car j'ai, comme vous le voyez, encore du pain sur la planche.

Bons baisers à tous trois.

Loulou

De la boue sur le pare-brise.

Il m'est déjà arrivé de parler du caractère « soupe au lait » de notre Commandant. Aujourd'hui, encore, je ne peux résister au plaisir de raconter un de ses « petits mouvements d'humeur ».

Au cours de la dernière opération, nous avons pu nous rendre compte que l'hiver, dans cette partie de l'Algérie, n'avait rien à envier à celui de nos régions les plus septentrionales de la métropole. Froid, vent et pluie, tous ces éléments étaient au rendez-vous. Au départ, notre Jeep roule au milieu du convoi sur des pistes détrempées, pour ne pas dire boueuses. Les véhicules, qui nous précèdent, ne manquent donc pas, dès que nous approchons un peu trop près, de projeter leurs déjections sur le pare brise. Pour commencer la journée, il tombe une petite pluie fine, incapable de laver la croûte terreuse qui finit rapidement par masquer toute vision devant nous. Le matériel militaire est, par définition, d'un confort assez sommaire. L'utilité prime sur la commodité. D'origine, il n'y avait, tout simplement, pas d'essuie-glace sur nos véhicules. Heureusement, il existait des « options » qui pouvaient, en insistant, compléter les dotations standards. C'est ainsi que, sur nos matériels roulants, étaient installés de magnifiques essuie-glaces à main... Je dis bien ! « Des essuie-glaces à main ». Cela voulait dire que, lorsque le pare-brise était sale, il suffisait de tourner, à droite et à gauche, une petite manette située sur le montant supérieur de la vitre, à l'intérieur de l'habitacle. Cette manette entraînait, de l'autre côté, le déplacement d'un petit ballet qui, en y mettant beaucoup d'huile de coude, permettait un peu de dégager la vue au chauffeur. D'habitude, quand le temps n'était pas trop déplorable, il suffisait au chauffeur, de donner, d'une main, quelques coups rapides de manette pour nettoyer son pare-brise.

Cette fois ci, la piste est mauvaise et notre chauffeur n'a pas trop de ses deux mains pour conduire et manœuvrer les vitesses. C'est, donc, le commandant qui s'active aux essuie-glaces. Il fait tout ce qu'il peut mais sa bonne volonté n'y suffit pas. A plusieurs reprises, nous devons même nous arrêter et vider nos bidons sur la vitre pour essayer de la laver. Une fois repartis, il faut continuer à tourner la manette. Sur les sièges arrières, mon camarade le radio, et moi-même, ne pouvons qu'assister impuissants, tout au plus compatissants, aux efforts du Commandant pour éclaircir la vue.

Ce labeur incessant ne va pas tarder à lui tirer quelques remarques acerbes. Le ton monte rapidement. Peut-être a-t'il une crampe ? Toujours est-il qu'il éclate d'un coup et se livre à une superbe diatribe à l'adresse de l'armée française. A cet instant, la situation me paraît devenir d'une cocasserie irrésistible. Voir, et entendre

surtout, cet officier supérieur aux prises avec les tracasseries et les stupidités de la vie militaire, voilà, certes, de quoi réjouir un petit soldat comme moi, pas très respectueux des servitudes engendrées par l'armée. J'ai tellement de mal à garder mon sérieux que cela commence à me prendre aux boyaux et que, bientôt, ce sont les zygomatiques qui me font mal. Comment se comporte donc mon camarade à côté ? Je tourne la tête pour le regarder au moment même où il fait un mouvement similaire vers moi. Résultat : Nous nous regardons et ... éclatons violemment et simultanément de rire.

Le Commandant fait un bond sur son siège et se retourne vers nous. Il hésite un instant, un très court instant et... éclate de rire lui aussi. Il n'y a que le chauffeur qui, absorbé par les difficultés de la piste, reste, à peu près, sérieux.

- Vous vous rendez compte, nous explique le chef du Bataillon, - à quoi est réduite la belle armée française !

- Il a suffi qu'un minable petit fonctionnaire, responsable du matériel et de l'armement, dans un bureau lointain du ministère, ait décidé, une fois pour toutes, qu'il ne pleuvait pas en Algérie, pour que nous soyons incapables de mener à bien des opérations par mauvais temps.

Son exaspération justifie son exagération. Les autres véhicules sont confrontés aux mêmes problèmes. Pourtant, ce ne sont pas tant, les arrêts répétés pour le nettoyage des vitres, qui nous vaudront du retard dans la mise en place. Ce sont surtout les conditions météorologiques, qui allant en s'aggravant, nous ralentiront jusqu'à l'enlèvement (ou presque).

Toujours est-il que nous nous souviendrons, tous, de cet incident et, par la suite, chaque fois que le Commandant devra s'occuper de l'essuie-glace il se retournera vers nous avec le sourire pour nous dire :

- Vous voyez ce qu'il faut faire ! Tout cela à cause de quelques petits fonctionnaires qui ne comprennent rien à l'Algérie !

Chapitre VII

Février 1961. Massif de COLLO.

Col du TERRAS Le 5/2/61

Chers parents,

C'est d'un poste isolé, dans le massif de Collo, que je vous écris cette fois. Nous avons, en effet, à peine eu le temps de rentrer et de rester deux jours à la base que nous rappliquions ici pour une opération de longue durée, une dizaine de jours certainement. Depuis quelques temps, dans ce massif isolé, les bandes de hors la loi avaient repris une grande activité et avaient fait, durant le seul mois de janvier, 29 morts, civils et militaires. Il s'agit donc d'une opération de grande envergure dans ce coin : Paras et Légion sont là également. Pour venir, nous sommes passés par Collo. Jolie petite ville en bordure de mer, encadrée de hauts pitons. Nous avons aussitôt attaqué la piste de montagne qui grimpe de 0 à 1000 m d'altitude et, compte tenu de l'époque, nous nous sommes retrouvés dans les nuages.

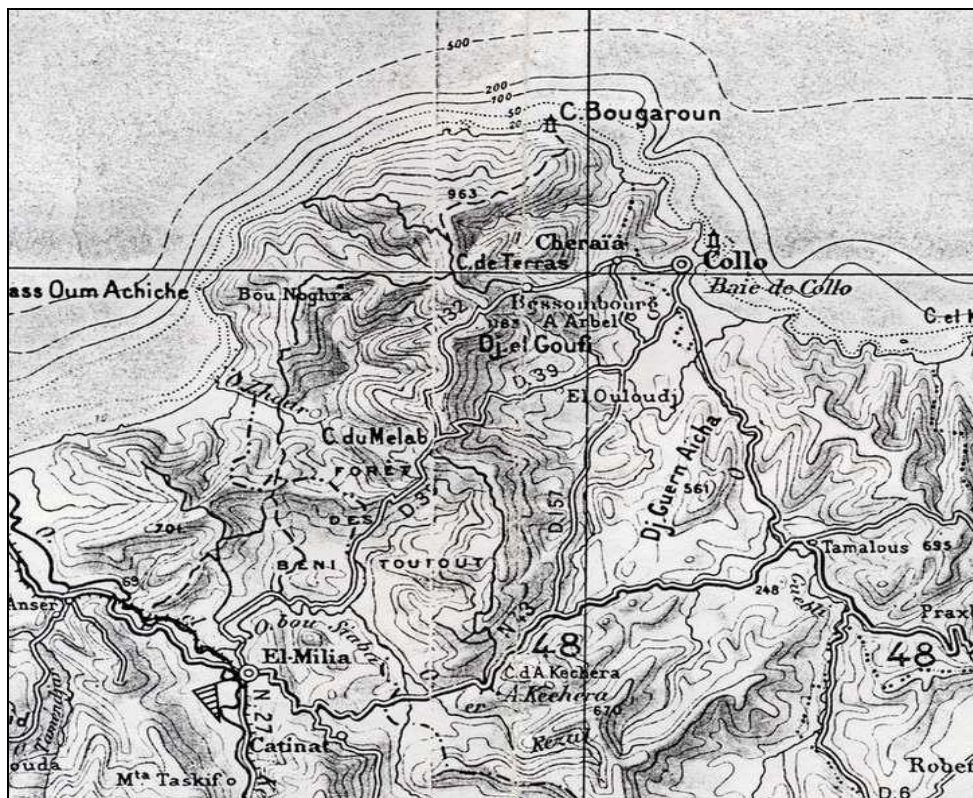
Sur ces montagnes sauvages, souffle actuellement un vent violent amenant par bouffées : De la pluie, de la grêle, encore de la pluie, voire quelquefois du ... soleil, car les nuées se font et défont à toute vitesse.

Ayant maintenant de l'expérience, nos tentes sont solidement arrimées aux G.M.C. et aux Dodges. Ce coin est encore plus magnifique que ce que nous avons vu au mois de septembre. De chaque piton, on aperçoit la mer, éloignée d'une quinzaine de kms. Les rochers se découpent hauts dans le ciel. Les pentes boisées des ravins plongent presque à la verticale dans des gouffres qui semblent sans fonds et les pistes en corniches semblent s'appuyer sur des écharpes de nuages. C'est la pleine forêt de chênes-lièges aux troncs gris et moussus ou bien lisses et rouges sombre. Les sous-bois de fougères et de rochers rappellent, mais en plus imposant, la forêt de Fontainebleau. Pourtant, ce pays sert surtout aux rebelles qui ont beau jeu de se défiler et de se faufiler. Tous les jours, pendant les crapahutages, des fuyards sont aperçus mais tous disparaissent absorbés par les plantes et les rochers. Avant hier, alors que nous étions en P.C. léger, deux « civils » ont surgi devant nous. Ils étaient, sans doute, aussi surpris que nous mais, plus vifs à réagir, ils se sont évaporés et n'ont pu être retrouvés malgré nos recherches.

Nous n'avons, en ce moment, guère de repos et la correspondance s'en ressent. Nous allons repartir certainement cet après-midi et pousser un peu plus loin. Hélas ! Pas moyen de faire de la photographie, cela, non pas à cause du soleil mais simplement par manque de pellicules. En effet, cela fait 15 jours que je n'ai pu en trouver.

A bientôt de vos nouvelles, je l'espère, et bons baisers à tous trois.

Loulou



Massif de COLLO.

Nous voici maintenant en plein centre, (je pourrais dire : sur le toit) du massif de Collo.

En ce début de février, le temps est bien moins favorable au tourisme qu'au mois de septembre, lors de l'opération Rubis II. Après avoir quitté Collo et être passés par le village de Cheraïa la route, puis la piste, s'élèvent rapidement. A partir de 800 mètres, nous entrons dans les nuages. Certains jours, le ciel se dégage pourtant. Sur les crêtes, nous nous retrouvons alors au-dessus des nuées et le paysage, qui nous apparaît, nous surprend par sa splendeur. C'est pourtant ce brouillard, qui dure souvent des jours entiers et plusieurs jours de suite, qui nous impressionne le plus.

Après avoir passé le col du Terras, nous arrivons au petit poste de Siouan, tenu par une section. C'est là que nous installons le bivouac. Nous y resterons un certain temps et nous y reviendrons. Ce lieu de villégiature, pourtant peu réjouis-

sant, semble plaire aux autorités. A cela, deux raisons : Tout d'abord, nous dominons la région et nous nous trouvons au centre de la presqu'île. Donc les transmissions passent bien. Les liaisons radio, avec les autres unités du bataillon et avec le G.Q.G. de Constantine, sont bonnes. Ensuite, puisque nous sommes ainsi en situation élevée, à un peu plus de 1000 m, les officiers touchent la prime d'altitude pour chaque nuit passée ici.

Peu réjouissant ce poste de Siouan ? C'est sinistre qu'il faudrait dire ! Je passe sur le paysage car, dans le brouillard, la vue est limitée. De toute façon, depuis le poste, on ne voit pas grand-chose. Le fortin est construit dans une grande clairière, au beau milieu de l'épaisse forêt de chênes lièges. Clairière artificielle, bien sûr, aux dimensions suffisantes pour assurer la sécurité des militaires, laisser la place à l'indispensable « Dropping-Zone » (autrement dit : La D.Z.) et au regroupement où sont rassemblées les populations locales. Nous pourrions même y faire bivouaquer notre P.C. ainsi que deux ou trois compagnies, selon le moment.

Que dire de ce poste ? Dans mon courrier du 26 septembre 1960, j'ai déjà décrit un poste semblable, celui de Bou Noghra, situé pas très loin d'ici mais un peu plus bas (à 813 m d'altitude pour être précis). Le Bordj, c'est ainsi que les militaires le désigne, est une sorte de polygone de forme allongée, construit en moellons, c'est-à-dire en blocs de ciment plein pour assurer une protection suffisante contre les balles.

Ce poste-ci n'a que deux tours (si je me souvient bien ...) à chacune de ses extrémités. Chaque tour est équipée d'un fusil mitrailleur (modèle 24/29, il ne s'agit donc pas de matériel ultra moderne). Un seul portail de bois, renforcé de plaques de blindage, permet d'accéder à l'intérieur. A l'abri des murs, les soldats bénéficient de tout le confort ... Un groupe électrogène fournit une électricité parcimonieuse, avant tout destinée aux liaisons radio. Ils ont même un frigo, cadeau d'une association qui prétend s'occuper du bien-être des soldats.

C'est, en fait, à peu près tout ce qu'ils ont... car ils logent dans ce fortin de façon très fruste. Les chambrées, adossées aux murs, sont juste isolées des intempéries par de la tôle ondulée. Cela n'est pas trop chaud l'hiver, quant à l'été... Pour le reste ils sont, selon l'expression, ravitaillés par les corbeaux (où les Pipers, voir encore mon courrier du 29 septembre 1960). Inutile de dire que, par ce temps pourri, les corbeaux eux-mêmes ont du mal à voler. Tout de même, il y a bien « une liaison », c'est-à-dire un convoi qui, une fois par mois, vient de la « base » à laquelle appartient la section, base située dans la plaine de Collo même. Ce convoi apporte le gros du ravitaillement, dont les Pipers ne peuvent se charger, tels que le carburant, la semoule, les patates, etc. ... Ce convoi permet aussi la relève. J'ai cru

comprendre que cette relève a lieu au bout de trois mois. Pourtant, certains m'ont dit qu'ils étaient là depuis le début de leur séjour en Algérie, soit depuis près de deux ans ! Qu'en est-il vraiment ? pas simple à savoir !

Les contacts sont difficiles avec les gars qui sont là. Des appelés, pourtant pour la plupart, du deuxième classe au chef de poste (un sous-lieutenant), sauf, peut-être, un ou deux sergents d'active. Il semble qu'ils nous jalouent quelque peu, nous les « opérationnels ». Il faut dire que la réciproque est loin d'être vraie. Personnellement, à chaque jour passé à Siouan, je me félicite d'avoir été, dès mon arrivée en Algérie, dirigé vers ce Bataillon dit «de Corée», au nom pourtant si redouté. Je sais bien que ce n'est là que le hasard, que rien ne me différencie d'un autre bidasse qui doit passer tout son temps confiné dans un de ces postes neuras-théniques et lugubres, simplement ai-je eu un, ou plusieurs, gros coups de chance.

C'est vraiment ici que j'ai commencé à ressentir qu'il y a bien deux armées en Algérie ⁽³⁶⁾ : Les opérationnels (c'est-à-dire nous) et les autres. Nous sommes surtout conscients, et nos officiers les premiers, que le « quadrillage » est une absurdité. ⁽³⁷⁾. A quoi peuvent prétendre, vis-à-vis de la rébellion, tous ces petits postes isolés, perdus, dans ces régions sauvages où ils ne peuvent rien protéger et où il n'y a, de toute façon, rien à protéger ?

Que peut faire cette section du poste de Siouan ? Il y a tout juste assez d'hommes pour assurer la garde du fortin. Garde qui est à faire de jour comme de nuit et qui revient donc à un rythme soutenu. Quant à sortir du poste pour faire des patrouilles, pas question avec si peu d'hommes. Les gars nous ont raconté que cer-

36

« Il existait bien deux armées lancées dans cette guerre, celle qui avait apporté sur la terre algérienne ses mœurs de garnison, désireuse de se couler au plus vite dans les habitudes du temps de paix et celle voulant faire éclater les moules hérités du passé pour mener, sur le terrain, une guerre révolutionnaire, acharnée à en comprendre l'intelligence et à en inventer les modes d'action les plus adaptés. Bref, acharnée à ne pas tomber sous le reproche d'être toujours en retard d'une guerre ».

Ils croyaient en l'Algérie - Page 175 - Auteur : Général Etienne DOUSSEAU.

37

« C'est dans les colonnes mobiles, et non dans les postes d'occupation, qu'est la soumission du pays », écrit Bugeaud à Thiers, exposant clairement ses désaccords avec la politique suivie jusqu'alors, de postes, de camps, et de blockhaus ».

Extrait de « Les Français D'Algérie » Auteur : Jeannine Verdes-Leroux - Page 139.

L'idée n'est donc pas nouvelle qui condamne l'absurdité du quadrillage !

tains matins, lorsqu'ils ouvraient le portail pour aller au regroupement, les Fells, cachés à la lisière de la forêt, les alignaient au fusil ou même au F.M. Ceci montre l'ambiance dans laquelle ils pouvaient vivre à longueur de temps. Dans le massif de Collo, les postes sont éloignés entre eux de 15 à 30 kms. Compte tenu des pistes, cela peut représenter facilement 2 heures pour une liaison (à condition, bien sûr, qu'il n'y ait pas de problèmes de parcours : Éboulements, mines, embuscades). Ici, la seule assistance, rapide et efficace, peut venir des airs. Oui ! mais il y a la météo !

Dès notre arrivée, une fois le bivouac installé, le chef de l'O.R. nous a tous réunis : Hommes de troupes et sous-offs, même le Commandant (qui n'était pas encore parti en permission) et son adjoint ont assisté à son discours :

- Nous sommes en guerre ! Je vous rappelle qu'ici nous sommes en guerre !

Cette phrase, il l'a répétée, martelée, plusieurs fois. Il n'était sans doute pas inutile de faire entrer cette information dans nos petites têtes.

A Aïn Abid nous avons, depuis longtemps, complètement perdu de vue et oublié cette donnée. Information pouvant, pourtant, être essentielle à notre survie ! Mis à part l'éloignement de nos familles, nous vivions ici plus agréablement que dans une quelconque ville de garnison de France ou d'Allemagne. La guerre, j'en ai parlé, elle existait bien encore quelque part. Cela se passait sur le barrage, nous en avons eu un aperçu mais, fort heureusement, on n'avait pas besoin de nous trop souvent de ce côté là. Le Lieutenant nous a donc fait un « Topo » détaillé sur la vie dans ce massif, un des derniers sanctuaires de la rébellion dans le pays, selon lui. Pas joyeuse cette vie, pour des européens, selon la description qui nous en est faite. Tout de même, les 29 morts, dont je parle dans mon courrier du 5 février, peuvent sembler, avec le recul, un peu exagérés ! Je m'interrogerais, plusieurs décennies plus tard, sur la vraisemblance de cette information ? Sur le coup, cela fait de l'effet, inutile de le dire.

Le Lieutenant nous fait aussi le récit d'une grosse embuscade, qui a coûté aux français des pertes sévères, en hommes et matériel. Cette affaire date de quelques années déjà, mais elle a profondément marqué les esprits, de la troupe comme des autorités, « l'embuscade de Collo », c'est ainsi qu'on la nomme. ⁽³⁸⁾

³⁸ **De quelle embuscade s'agissait-il vraiment ?** Difficile de rapprocher mes souvenirs des faits qui nous ont ainsi été rapportés, avec ce qui a été écrit depuis :

Un article paru dans le journal de la **FNACA**, de mai 1997, fait référence à « l'embuscade de Collo » en date du 11 mai 1957. Cette embuscade, dans laquelle est tombé le 15^{ème} RTS (Régiment de Tirailleur Sénégalais), a eu lieu sur la route qui mène d'El Milia à Tamalous. Celle-ci ne correspondant manifestement pas aux faits qui nous ont été contés. L'article cite également, mais sans autres détails, une embuscade qui eut lieu le 22 janvier 1959 ?

D'après le récit qui nous en est fait, la faute revient à l'armée française. Cette leçon, puisque cet exposé est fait dans un but instructif, pourrait fort bien s'intituler : « Ce qu'il faut faire pour tomber dans une embuscade et ne pas s'en tirer. » Tout ce qu'il faut faire, ou ne pas faire, comme on veut, peut tenir en peu de mots : *Organisation et habitudes*. Au risque de choquer, dans une guerre subversive, ces deux qualités d'une armée classique peuvent devenir de coûteux défauts.

Une fois par semaine un convoi, partant de Collo, montait ravitailler les postes disséminés dans la montagne. La formation du convoi était toujours strictement la même : Même nombre d'hommes disposant d'un armement identique, installés dans les mêmes véhicules. Même répartition et disposition des blindés, des Jeeps et des camions. Le tout s'ébranlant à une heure bien précise, toujours la même bien sûr, et le même jour de la semaine. Respect des horaires rigoureux ... Bref, une organisation sans faille, à condition qu'il n'y ait pas d'ennemis ! Était-ce, là, le seul défaut de cette impeccable organisation ? Non, on peut sans doute ajouter, l'absence de couverture aérienne, une certaine insouciance envers une éventualité qui ne pouvait pas arriver, la non reconnaissance des passages les plus dangereux du parcours et, d'une façon générale, la non préparation au combat des troupes. Pour les militaires responsables du secteur, il s'agissait d'assurer le ravitaillement, pas de faire la guerre.

- Comment les rebelles auraient-ils le culot de s'attaquer à un convoi aussi puissant et aussi bien organisé ?

Ce qui devait arriver, arriva. Les Fells avaient pris leur temps et bien préparé leur coup. Une réussite pour la rébellion ou, si l'on préfère, quelques dizaines de morts et de blessés parmi les nôtres, sans parler des véhicules détruits et des armes emportées.

Inutile de dire que cette « mise en conditions », ainsi que le monde militaire nomme pudiquement ce genre d'avertissement, porte ses fruits et que, présentement, notre petite équipe de l'E.M.T.1 est assez impressionnée. Les premières nuits de garde vont, compte tenu de ces informations, se dérouler avec quelques appr-

La revue « **Guerre d'Algérie** », N° 5 d'octobre 2002, contient un article détaillé sur un « *Un accrochage dans la presqu'île de Collo* ». Les faits décrits sont en date du 27 septembre 1957, concernent le 43^{ème} BIC (Bataillon d'Infanterie Coloniale) et font référence à « *l'affaire Kanoua* ».

Cela semble se rapprocher beaucoup plus à ce que j'ai entendu. Cela semble, aussi, indiquer que le secteur n'a pas manqué d'événements dramatiques.

hensions. Le temps, à cette époque de l'année, n'arrange pas les choses. Je me souviens encore de ces premières heures de gardes passées autour du P.C.

En ce début de février, les journées se passent dans un épais brouillard qui s'obstine à rester accroché aux parties hautes de la montagne et à nous interdire toute vue du soleil que l'on devine parfois, pas très loin pourtant, au-dessus des nuages. Quand vient la nuit, le brouillard descend les pentes et, souvent, le ciel se dégage plus ou moins. Résultat : Ce maudit brouillard joue à cache-cache avec la lune. Au début de notre séjour, nous sommes deux, chaque nuit, à monter la garde autour du bivouac de l'E.M.T.1. et, ceci, par tour d'une heure. Nous arpentons le pourtour du campement dans un sens, apercevons l'autre sentinelle qui en fait de même de l'autre côté, puis repartons en sens inverse. Ne pas rester en place ! Ne pas faire toujours le même trajet et, en tous cas, pas toujours de manière identique ! Faire des voltes ! Revenir sur ses pas ! Bref, être imprévisibles. Voilà la mise en pratique des recommandations que nous avons reçues : Tous ces mouvements pour surprendre et ne pas se laisser surprendre.

Penser à suivre ces recommandations constitue une façon de passer le temps ... Toutefois, cela constitue aussi un moyen sûr de faire monter la tension, sinon l'angoisse. Je repense alors aux Westerns de notre enfance où les sentinelles, les pieds figés au sol et l'arme au pied, semblent attendre, sans défiance, l'indien rusé qui se glisse par derrière pour les scalper. Présentement, nous savons trop bien que le « sourire kabyle » a remplacé le scalp et nous ne tenons pas du tout à jouer le rôle de ces factionnaires attentistes. Quand, en plus, les éléments s'en mêlent, et ils s'en mêlent vraiment, l'ambiance visuelle évoque celle du « Vaisseau fantôme », bien que le silence qui règne ici ne ressemble en rien à un opéra de Wagner. Quelques pas suffisent à nous éloigner des guitounes et des véhicules du campement, qui deviennent alors des masses obscures et informes, plus inquiétantes que rassurantes. La masse sombre de la forêt, qui nous entoure de toutes parts, se devine plus ou moins mais reste toujours aussi menaçante. Et quand, tout à coup, une nuée nous fait disparaître complètement cette ligne qui représente, pour nous, la limite de tous les dangers, nous ressentons comme un pincement au cœur et pivotons immédiatement vers le camp, heureux, encore si nous l'apercevons.

Certes, les ténèbres profondes ne durent guère et le nuage disparaît aussi vite qu'il est venu. D'un seul coup, nous nous retrouvons dans la lumière crue de la lune, isolés sur le glacier, entre les nôtres et les autres. Je veux dire entre le bivouac et la forêt. Là, bien sûr, nous constituons des cibles idéales. Nous ne pouvons qu'y penser et à pas contenus, pour ne pas avoir l'air de céder à une quelconque panique, nous nous rapprochons de l'ombre rassurante de nos installations. Si j'évoquais Wagner tout à l'heure, c'est à cause du silence que l'on voudrait bien

voir se briser. Le silence, quand il n'est pas calme et repos, peut être, quelquefois, aussi pénible que le bruit. Nous sommes à l'écoute du moindre craquement ou crissement, du moindre bruissement des branches dans le vent et, surtout, du moindre hululement qu'il est facile d'interpréter comme un moyen de communication entre hôtes de la nuit que l'on devine hostiles.

Dans ces circonstances, j'ai quelquefois rêvé être dans un opéra wagnérien où seule une puissante intensité sonore viendrait rompre, viendrait faire éclater et pulvériser ce silence immense, cet insupportable silence. En l'occurrence, la clameur d'un fusil (nos petits MAS 56 sont forts bruyants et il arrive que les oreilles nous sifflent longtemps après un exercice de tir) permettrait, peut-être, de nous sortir de cette ambiance délétère et nous faire replonger, avec brutalité, dans la réalité du monde.

Bien plus, j'en arrive, quelquefois, à souhaiter les rafales assourdissantes d'une AA 52 (nos fusils mitrailleurs). Cette arme qui, à nos oreilles, signifie, à la fois, vacarme tonitruant et insupportable peut devenir, quelquefois, hurlement rassurant, nous réchauffant le cœur. Ceci quand nous l'entendons dans les circonstances angoissantes de la nuit.

Fort heureusement, rien de tout cela n'arrive car nous devons toujours garder notre sang froid et n'utiliser nos armes qu'à bon escient.

Très vite, d'ailleurs, cette surveillance, pour nous, se banalisera. Nous serons rarement seuls sur la plateforme de Siouan. Sans compter les soldats du poste, enfermés la nuit derrière leurs murs, une ou plusieurs de nos compagnies camperont près de nous et nous permettront, souvent, de réduire la garde à une seule sentinelle. Nous nous habituerons, également, au climat. Pourtant, vivre en permanence dans ce brouillard pèse, à la longue, sur le moral. ...

Là, encore, nous ne pouvons que penser combien le sort de nos camarades du poste, ces appelés enfermés, à longueur de temps, derrière leurs remparts et se trouvant isolés dans ces montagnes hostiles, est peu enviable.

Nous le comprenons, sans doute, et y pensons quelquefois ... mais ... nous ne sommes pas là pour nous apitoyer et chaque soldat a d'abord le souci de se plaindre lui-même avant de plaindre les autres.



1961_02_010 Février 1961. Bivouac de l'E.M.T.1 au poste de SIOUAN.



Ref : 1961_02_020 Février 1961. Le poste de SIOUAN. Une compagnie, le regroupement et, au fond, le poste.

Chers parents,

Nous sommes à Aïn Abid, pour 2 jours très exactement, car nous repartons mardi pour Collo où nous sommes déjà restés dix jours. Il s'agit, là, uniquement d'un repos au milieu d'une même opération. Il est vrai qu'il y a du linge à laver et du nettoyage à faire. Au fond, deux jours de repos, comme ceux là, après un retour, passent avant tout en nettoyages et rangements divers. C'est, d'ailleurs, cela que l'on appelle la « remise en conditions ».

En quittant le massif de Collo, nous avons également quitté les nuages et ceux-ci n'assombrissent même plus le ciel au-dessus de nous. Il a fait, ce dimanche, un magnifique soleil et la température était agréable. Ce n'est pas encore le terrible soleil de l'été, heureusement, et, d'ailleurs, les mois à venir nous réservent encore, paraît-il, beaucoup d'eau et d'orages car le beau temps fixe ne s'établit vraiment que début mai.

*... **Panne de carburant** ... (changement de stylo bille.)*

Ces dix jours se sont passés en recherches infructueuses, bien qu'il y ait beaucoup de monde dans ce coin sauvage. Le pays est vraiment fait pour abriter les hors-la-loi. Dans ce véritable maquis, on n'aperçoit réellement quelqu'un qu'à cinq mètres et, encore, ne fait-on que l'apercevoir.

Au cours d'un bouclage, un renseignement signalait l'existence d'une maison de repos rebelle abritant 20 malades et 5 gardes en armes. Lorsque les sections approchèrent de la zone indiquée, ce fut une fuite éperdue. Il semblait en sortir de partout. Des têtes ou des vêtements surgissant entre les rochers et les taillis, durant une fraction de seconde, ne sont pas des cibles très faciles et, malgré les cartouches dépensées à profusion, il n'y eut qu'un seul prisonnier blessé. Les autres nous avaient filé entre les doigts.

Vendredi, pourtant, la Légion réussit à accrocher et à abattre 11 rebelles. Ayant perdu, eux-mêmes, deux hommes, ils durent attendre des renforts et le reste des rebelles en profita pour décrocher.

Cette fois-ci, nous y retournons pour 15 jours. Il est probable, d'après certains bruits, que nous n'irons pas encore en plein cœur du massif, mais un peu plus loin dans le sud.

J'ai reçu, en même temps, vos deux lettres des 31 et 3 car le courrier n'était pas très bien assuré dans le coin. Par la même liaison, j'ai également reçu des colis : De vous et de Grand-Mère. De quoi se mettre sous la dent ! La difficulté fut pour caser tout cela car je n'avais pas les dents assez longues et le sac à dos est toujours plein, surtout à cette époque où il faut avoir de quoi se couvrir.

Dans ce pays, pour en revenir à la dernière correspondance, nous avons assez souvent « la chiasse » pour appeler les choses par leurs noms. Au début, surtout, cela fait drôlement galoper et rend même plus ou moins malade. Cela n'a pourtant rien à voir avec la dysenterie qui est une maladie considérée comme très grave, et pouvant amener pas mal de complications.

Vous comprendrez, sans doute, à quoi sert le papier hygiénique des boîtes de rations. On ne peut tout de même pas faire comme les Arabes qui se contentent d'un caillou (et des doigts...). En effet, si par la suite elle (la chiasse) n'est pas aussi tenace et aussi pressante qu'au début, elle revient tout de même trop régulièrement et trop souvent.

A quoi cela est-il dû ? Je n'en sais rien. On accuse, tour à tour, l'eau, la flotte, le vin, la nourriture, la chaleur, le froid ou tout cela en même temps. Toujours est-il que, selon les infirmiers, il n'y a rien à faire, sinon à tenter de considérer cela un peu comme on considère un rhume et à attendre que ça se passe.

Il ne me reste qu'à attendre l'habituelle narration du dimanche en espérant que vous vous êtes plus distraits que le 29 janvier. Ramassez-vous donc maintenant les betteraves à la place des champignons ? Certes, vous risquez d'en trouver mais cela est peut être moins passionnant.

Là-dessus, je vous dis bonsoir et vous embrasse tous les trois.

Loulou

De retour à COLLO.

Je viens de profiter d'un cours passage à Aïn Abid pour mettre mon courrier à jour. Pourtant, la décade passée n'a pas manqué d'événements divers et il y avait, certainement, de quoi remplir quelques pages. Mais, voilà pour me décider à écrire, je préfère le calme et le confort de « ma » **Mechta Joyeuse**.

Précisons qu'en opérations, il nous arrive de bouger beaucoup durant la journée. Quand vient le soir, bien des raisons triomphent de mes bonnes résolutions : La fatigue, certaines fois, certainement, la garde, mais j'en ai déjà parlé, la clarté, le jour tombe vite et nous n'avons que quelques lampes à gaz qui déversent une luminosité parcimonieuse et qu'il est difficile de se partager. Il faut, pour cela, rester dans les tentes collectives (modèle 46 et 56). C'est-à-dire qu'il faut partager l'ambiance collective des bavards, des braillards, des joueurs de cartes, des buveurs de bibines, etc. ... bref de gens qui ne comprennent que difficilement que l'on puisse consacrer beaucoup de temps à son courrier et encore moins à la lecture. La tente individuelle, elle, offre plus de tranquillité mais moins de lumière. Se procurer des piles pour les lampes de poche n'est pas un problème (³⁹). Lire un bout de roman par ce moyen, voilà qui permet de bien s'endormir malgré le froid et l'humidité. Quant à écrire, sous la tente, sur les genoux, en tenant la lampe d'une main, cela ne va évidemment pas très loin et ne dépasse pas quelques mots hâtivement griffonnés.

Durant ce premier séjour dans le massif, nous avons approfondi notre connaissance de la région. Notre appréhension des premiers temps a disparu. Dans le massif, les rebelles n'ont plus l'initiative. Ils doivent se terrer ou se sauver. Nous croisons, maintenant, sur les routes, ou même les pistes de montagne, des camions civils lourdement chargés d'écorce de chêne-liège.

C'est la première récolte depuis 5 ans. La péninsule de Collo était devenue un sanctuaire pour les hors-la-loi (Un des derniers, paraît-il !) et aucune exploitation de la forêt n'avait eu lieu depuis que la violence s'était étendue sur ce pays. Voir ces véhicules circuler, ces hommes au travail, toute cette activité, nous ré-

³⁹

Les postes de radio de l'armée ont besoin de piles. Les opérateurs doivent, impérativement, prendre la précaution de changer ces piles avant chaque départ sur le terrain. Ainsi nous disposons facilement de réserves d'électricité qui, moyennant de petits bricolages, nous permettent différentes choses. Certaines de ces piles font 90 V. on peut donc allumer une ampoule 110 V, voir faire tourner un rasoir électrique (A cette époque, la tension délivrée par EDF est le 110). Grâce à ces piles je pourrai me raser électriquement, même dans les coins les plus reculés, et ceci, durant tout mon séjour.

conforte beaucoup. Non ! Notre présence, ici, n'est pas inutile et nous contribuons tous à rétablir la paix. Bien sûr, nos officiers ne sont pas sans nous le faire remarquer, mais « l'action psychologique » n'est pas « bourrage de crâne » quand elle s'appuie, ainsi, sur la réalité du terrain.

Très vite, sous des prétextes divers, nous avons retrouvé le chemin de la ville. Collo n'est qu'une bourgade, à peine plus importante qu'Aïn Abid, plus européenne tout de même, avec la présence de commerces et autres facilités pour les soldats. Le coin est agréable, il y a la mer, une belle plage, un port où s'entasse, en piles impressionnantes, le liège récolté. Tout cela, enchâssé dans un décor de grands rochers. Quand nous allons à Collo, nous sortons des nuages. Dès que la piste commence à descendre, nous émergeons, par le dessous, de la grisaille et de l'humidité. Le simple fait de pouvoir distinguer les montagnes et la forêt alentours nous apporte une sorte de délivrance. En bas, le temps est couvert, certes, mais la lumière est présente et nous prodigue, soulagement et réconfort.



1961_02_030 Février 1961. Une vue de COLLO.

La vie à SIOUAN.

Quand nous ne sommes pas en opérations, ou quand nous ne sommes pas en promenade à Collo, une fois les travaux quotidiens terminés, nous avons tout loisir d'errer sur la plateforme de Siouan. Je dis bien errer... car il s'agit, pour nous, de passer le temps et, en fait, nous en avons vite fait le tour.

Dire bonjour aux copains des compagnies, quand ils sont là, échanger quelques mots avec les gars du poste, tout cela ne va pas très loin. Décidément ce lieu diffuse l'ennui et le découragement. Il y a bien le regroupement pour présenter quelque intérêt. Toutefois, je fais maintenant partie de ceux qui regardent ces installations d'un œil blasé. Seuls, les bleus s'en étonnent encore mais nous avons vite fait de leur expliquer les raisons d'être de ces installations (voir courrier et commentaires du 16 septembre 1960).

Ici, nous sommes loin de la S.A.S. modèle de Ras El Aïoun (rappel de mon courrier du 11 octobre dernier). Le « village », dont on peut voir une vue d'ensemble sur la photo précédente (N° P0026-010, le poste de Siouan), consiste en « cases » soigneusement alignées mais ces « cases », que l'on nomme ici « gourbis », ne sont en fait que des assemblages hétéroclites de branchages, d'herbes et autres végétaux divers avec, ici et là, quelques planches qui apparaissent comme un luxe.

Dans la région d'Aïn Abid, les gourbis sont constitués de galets maintenus par de la boue séchée. Au moins, cela semble-t-il assurer une certaine étanchéité, une protection contre l'extérieur, certainement plus efficace que ce que nous avons devant nous. Bref, il en ressort une impression de misère et de dénuement, surtout compte tenu du temps médiocre qui règne, actuellement, dans ces montagnes. Devant ces cases, on pourrait se croire en Afrique noire... Nous sommes peut-être en Afrique, mais une Afrique froide et ventée....

De toute évidence, le plan de Constantine n'est pas encore parvenu dans les fins fonds de la presqu'île de Collo. Même blasés et conscients de la nécessité de ces regroupements de population, nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver un sentiment de gêne vis-à-vis de ces gens ainsi déplacés. Ici, le commandement militaire, par manque de moyens probablement, a donné la priorité à la sécurité et a minimisé le côté humain. Il y a bien un bureau de SAS à côté du village, où passe quelquefois un officier, mais l'essentiel de l'administration est confié au chef du poste de Siouan qui a déjà suffisamment de soucis avec la protection du site. Un groupe « d'autodéfense », armé de vieux fusils, groupe qu'il ne faut pas confondre avec des harkis, assure le calme et la tranquillité du village. Bien que les habitants

puissent facilement sortir et rejoindre la forêt, il n'y a, paraît-il, pas de problèmes particuliers...

Aussi étonnant que cela puisse paraître, les gens ont l'air satisfaits de leur sort et personne ne manifeste de haine ou de hargne envers les soldats. Chacun semble content de trouver, ici, la sécurité qui permet de se soustraire à la terreur exercée par les Fells et d'assurer le « pain » quotidien, sous forme de semoule distribuée pas la S.A.S., sans trop de fatigue. En fait, si l'on n'est pas là devant une belle réalisation et, s'il n'y a pas de quoi soulever l'enthousiasme de visiteurs comme nous, l'armée assure tout de même l'essentiel : la nourriture et l'assistance sanitaire. Les enfants sont souriants, surtout après la distribution de nourriture (comme sur la photo ci-dessous), ils sont aussi turbulents et joueurs. Il y a la place, sur le plateau, pour faire quelques parties de « foot », sport que connaissent, sans doute, tous les enfants du monde. ⁽⁴⁰⁾

1961_02_040 Février 1961.

Une «rue» du village de SIOUAN.

40

Bien des années plus tard, le FLN prétendra que ces regroupements étaient assimilables à des camps de concentrations ! C'est, encore une fois, vouloir faire le rapprochement entre l'action de la France et le pouvoir NAZI.

C'est habile car c'est jouer sur les mots. Regroupement et concentration ont la même signification. Toutefois, quand on parle des camps Allemands, c'est le terme « d'extermination » qu'il faut employer. Le but était bien, alors, d'y faire disparaître les individus enfermés, on dira aussi « camps de la mort ».

En Algérie, les villages de regroupements sont des **camps de vie** (destinés à leur offrir une nouvelle vie) ou, tout au moins, de survie pour les camps les moins développés d'entre eux. Certes, et c'est bien la raison pour laquelle nous ressentons une gêne devant certains villages, tout n'est pas parfait, ainsi qu'en témoigne le texte suivant :

« Ces transplantations ne manquaient pas de créer de douloureux problèmes. Arrachés à leurs terres, les regroupés étaient condamnés à devenir des assistés permanents. Entassés trop souvent dans des habitations de fortune, ils vivaient misérablement des secours, de travaux occasionnels, dans l'attente d'un prochain retour sur leurs lopins de terre. » (Cavalier En Algérie, du Capitaine Michel Delacour -1992).



Ref : 1961_02_040 Février 1961.
Une «rue» du village de SIOUAN.

Ci-dessous :

1961_02_050 Février 1961.

« Arabes au travail ».



Lorsque j'ai pris cette photo, j'ai surtout été attiré par quelques autochtones qui, profitant d'un rayon de soleil, s'étaient installés le long du mur du fortin, et qui sculptaient des objets en bois. Avec mon ami Claude, nous recherchions des traces de cet artisanat Kabyle qui nous avait été vanté par nos camarades pieds-noirs. Bien entendu, ce n'est pas là, auprès de gens qui avaient dû tout abandonner et qui n'avaient plus rien, que nous risquions de le trouver. Toutefois, nous ne pûmes qu'admirer l'habileté de certains dans les travaux manuels. Si ceux-là étaient occupés, les autres étaient oisifs et faisaient la sieste. Sur le coup, nous n'y avions même pas prêté attention. Que pouvaient-ils faire d'autre d'ailleurs ? On peut penser qu'ils n'étaient guère motivés, mais, dans les conditions dans lesquelles ils vivaient, ils n'étaient pas non plus sollicités pour entreprendre quoi que ce soit.

Les généralisations sont toujours faciles : « Les Arabes sont des fainéants », « les Auvergnats (ou les juifs) des grippe-sous », « les Bretons des têtes de cons » et que sais-je encore ? Quelle est la vérité ? Cette foutue photo ne prouve rien, bien entendu, et je m'en veux un peu de l'avoir ainsi légendée. Présentement, je sais très

bien que « nos » arabes, c'est-à-dire les Harkis, qui accompagnent le bataillon et avec qui nous vivons, ne sont pas parmi les plus paresseux de la troupe, loin de là.

Parmi mes attributions, il me revient, de plus en plus fréquemment, la responsabilité de faire installer le campement.

Déchargement du matériel, installation des tentes modèle 44 pour les officiers, puis modèle 56 pour les cuisines et les services et, enfin, modèle 46 pour la troupe, tout cela demande des bras. Plus particulièrement le montage du modèle 46, qui ressemble à une toile de cirque, nécessite la participation du plus grand nombre d'entre nous. Il s'agit de tirer, d'un côté, une lourde toile que d'autres retiennent de l'autre pendant que certains s'assurent de l'élévation correcte des deux mats centraux. Une fois debout, la toile, qui offre dans ces conditions, un maximum de prise au vent, est maintenue sur ses mâts par la traction antagoniste des deux équipes. Il faut alors, et le plus rapidement possible, que d'autres fixent les pieux latéraux et enfoncent solidement les piquets en terre. Il est arrivé, plus d'une fois, que la manœuvre soit ratée et que tout s'écroule au milieu des imprécations et des jurons. Il ne reste plus qu'à raviver le courage des uns et des autres, à grands coups de gueule s'il le faut, et à recommencer. Dans ces moments-là, j'ai toujours pu m'assurer du concours énergique et efficace de nos amis harkis. La vérité m'oblige à dire qu'il n'en allait pas toujours de même des français métropolitains dont, certains, manifaient de réelles qualités pour le camouflage et la dérobaie.

Un autre lieu, du petit univers de Siouan, est « la source ». Située en contrebas de la plateforme, c'est un sujet de promenade que je trouve pittoresque et je m'essaye à y faire des photos. En effet, ici, il y a de l'animation et des couleurs mais mes clichés, en noir et blanc, ne seront pas à la hauteur de ce que j'en espérais. Je ne pourrais y fixer la gaieté de coloris des vêtements Kabyles que, malgré leur misère, femmes et enfants arborent.



Ref : 1961_02_060 Février 1961. SIOUAN. La source.

Messieurs, Dames, bonjour,

Tout d'abord, bon anniversaire à tous puisque, dans la dernière missive, je vois qu'il est question des anniversaires familiaux. Je pense qu'il s'agit de ceux de Grand-mère et de Maman. Il va, certainement, falloir qu'un de ces jours je pose une permission pour aller écouter la collection de microsillons de ma soeur. J'étudierai la question vers le mois de mai ou juin car, pour l'instant, le climat de la métropole ne m'attire pas.

En effet, je ne sais pas quel temps règne de votre côté, mais, ici, depuis le début de la semaine, le soleil est magnifique et le ciel tout bleu. Nous nous sommes retrouvés dans le massif de Collo, au col du Terras, comme la fois précédente, et ce coup ci toute la montagne est nettoyée des brumes. Le site est vraiment superbe et, pour une fois, j'ai réussi à trouver une pellicule à Collo, de quoi prendre quelques photos. Nous nous sommes, en effet, offert de superbes randonnées à pied.

Hier, entre autres, nous avons parcouru quelques trente kms et, partis du col à 850 m d'altitude, nous nous sommes retrouvés à quelques 30 m dans l'estuaire de l'oued Zhou. Ce fut, d'abord, un départ à 4 heures du matin, marche de nuit puis magnifique lever de soleil derrière nous, puisque nous nous dirigeons vers l'Ouest. Après être restés sur les lignes de crêtes durant la journée, nous sommes descendus vers le bas en traversant des barres rocheuses, en s'enfonçant dans une forêt sauvage, de sous-bois de chênes, de chênes-lièges et de châtaigniers, alternant avec d'épais buissons où nous devons nous glisser à 4 pattes. Tous les bois étaient fleuris : pâquerettes, crocus sauvages et, surtout, de petits iris violets, répandus à profusion, même au plus épais des fourrés. Lors d'une halte sur un piton, alors que nous savourions les restes des rations, un sanglier surgit tout à coup dans une clairière sur la pente et au milieu de nos exclamations. La bête cavalait drôlement et j'ai eu tout juste le temps de tirer un coup de fusil, un bon mètre derrière, avant qu'elle ne disparaisse dans les hautes herbes. Encore une occasion d'améliorer l'ordinaire de manquée. Dommage car la bestiole était de bonne taille et faisait probablement dans les 100 Kilos.

Il est pour nous, maintenant, question de déménager et d'aller prospecter le sud du massif car ici, à part quelques caches contenant du ravitaillement et du matériel, rien n'a été trouvé si ce n'est un fusil de chasse et des grenades.

*En opération, j'ai assez peu de courage pour tenir le stylo et le voilà maintenant qui me tombe de la main, aussi vais-je vous dire **Bonsoir à tous**, avant qu'il ne m'échappe totalement.*

Bons baisers.

Loulou

Massif de COLLO, encore ...

Toujours le même scénario, un petit tour à Aïn Abid pour « une remise en conditions ». Nous sommes bien contents de retrouver nos habitudes de la Mechta Joyeuse (nous sommes maintenant trois à y résider : P. le chauffeur, G. mon remplaçant et moi-même). Nous n'avons pas le temps de nous y ennuyer car nous reprenons, bien vite, la route de Collo. Le temps y est maintenant plus clément et même carrément « magnifique », selon le terme que j'utilise dans ma lettre.

Cela fait du bien de retrouver le soleil. Sans doute, bientôt, en aurons-nous trop. Ainsi sont les humains, jamais satisfaits de ce qui est, désirant toujours autre chose, trop de soleil, trop d'eau, trop de chaleur ou trop de frimas (41). Pour l'instant, pourtant et pour une fois, nous sommes plutôt contents de ce qui semble être la fin de l'hiver.

En dehors des opérations, nous avons repris nos petites promenades en ville. L'arrivée sur la baie de Collo, depuis nos montagnes, ne manque pas de beauté et nous réjouit les yeux à chaque fois. Dans la montagne, la récolte de liège bat son plein. Sur les routes et les pistes, les camions civils surchargés d'écorces, au point que cela semble inquiétant pour leur équilibre, descendent vers le port. « *Allez voir le port !* », conseil donné par je ne sais plus qui. Le port se situe de l'autre côté de la ville, vers l'Est, en arrivant à Collo, toujours depuis Siouan.

Nous trouvons, d'abord, une anse formant une belle plage et longée par la promenade. Un promontoire montagneux, qui s'avance en mer, nous sépare de la grande baie où se situent les installations portuaires. Cette grande baie, beaucoup plus étendue, et où se trouve également le terrain d'aviation, est formée par une plaine alluviale qui est limitée, toujours à l'Est, par d'autres montagnes nous séparant de Philippeville.

41

Pour la plupart des anciens, l'Algérie est le pays du soleil, de la poussière et de la soif, etc. C'est, du moins, l'impression que nous pouvons en avoir à travers les récits des uns et des autres.

Personnellement, j'ai découvert qu'il existait, ici, un véritable hiver, dans les régions où nous vadrouillions en tous cas. **C'est surtout le froid, la pluie, la neige qui ont le plus marqué mes souvenirs.**

Après tout, le soleil, la chaleur, tout cela me paraissait normal et pas inattendu. Il faut bien, aussi, que je prenne le contre-pied des opinions les plus couramment émises.

Dès notre première visite, nous nous dirigeons vers le port. Mis à part quelques bateaux militaires, qui sont dans des bassins dont l'accès est interdit, le port civil lui, est, de manière habituelle, surtout encombré de barques de pêches et de quelques caboteurs. Aujourd'hui, ce qui surprend, dès notre arrivée sur les quais, c'est ce gros cargo qui domine largement les infrastructures qui l'entourent. Intrigués, nous approchons. D'où vient-il, où va-t-il ? Ce sont toujours les questions que l'on se pose devant un bateau inconnu. Nous ne sommes pas déçus en voyant, sur la coque, les caractères cyrilliques, que nous sommes bien incapables de lire.

Un bateau Russe ! Il est en plein chargement.

Tout autour, à l'aide de quelques grues, les ouvriers s'activent pour hisser à bord les ballots de liège qui s'entassent sur les quais. Nous apprendrons, plus tard, qu'il vient d'un port de la mer noire, dont je n'ai jamais pu retenir le nom. J'apprendrai, aussi, que le navire ne reste jamais bien longtemps à quai. A peine deux jours pour le chargement et le voila reparti. Un autre le remplace rapidement, avides, que semblent les Russes, de profiter de la récolte.

Ces cargos en provenance d'un pays qui, il n'y a pas si longtemps, nous menaçait de ses fusées à ogives nucléaires, nous scandalisent beaucoup. Au bivouac, les commentaires vont bon train :

*- Ainsi, (les plus excités d'entre nous disent : **c'est dégueulasse**), nous sommes ici pour permettre aux Soviétiques de s'emparer d'une récolte qui, grâce à ceux qu'ils soutiennent, est fabuleuse (depuis cinq ans, les chênes liège ont eu le temps de se régénérer).*

- Des gars de chez nous en bavent et se font tirer dessus, tout cela pour permettre, à ceux qui veulent nous foutre dehors, de faire fonctionner leur industrie.

*- Il est probable que ces bateaux, s'ils repartent à plein, n'arrivent pas à vide. Ils ont sans doute débarqué discrètement leurs chargements d'armes avant de s'amarrer tranquillement dans le port. « **On nous prend vraiment pour des cons !** » (Commentaires à peu près unanimes des uns et des autres).*

Le Commandant, sollicité de donner son avis sur cette affaire, se contente de hausser les épaules et de dire - *C'est le commerce.*

Parlons en du commerce ! Que, font-ils du liège ? Certainement pas des balles de fusils (ce serait pousser le bouchon trop loin) mais plutôt des bouchons de champagne qu'ils peuvent, ensuite, revendre à nos producteurs nationaux. ⁽⁴²⁾

Curieuse rencontre. ...

Quand nous quittons la ville, pour retourner à notre campement des nuages, la route nous promène tout d'abord dans une zone de collines moyennes. C'est la région de Cheraïa, petite bourgade sans importance, que nous traversons avant de grimper dans le massif. Nous prenons toujours la précaution de partir suffisamment tôt pour éviter d'arriver au camp à la nuit.

Une fin d'après-midi, à la sortie de Cheraïa, nous apercevons un Arabe, sur le bord de la route, qui nous fait de grands signes. Nous ralentissons tout en scrutant prudemment les environs et en tenant nos armes prêtes. Cela peut être un piège, on ne sait jamais. L'homme se tient bien droit et a une allure imposante dans sa djellaba. Ces gestes semblent convaincants, au point que nous obtempérons et nous arrêtons à sa hauteur.

Il sort un objet des pans de son vêtement et nous le tend. C'est un chargeur de MAT et il est garni de cartouches.

- *Ton copain, il a oublié ça !* nous dit-il, en montrant la route en direction de la montagne.

Nous sommes tellement estomaqués que je ne sais plus si nous l'avons remercié. L'un de nous a pris l'objet et nous sommes repartis rapidement.

Il nous faudra plusieurs minutes avant que le silence ne soit rompu :

- *Pourquoi a-t-il fait cela ?* Voilà la question !

42

C'est ce que, bien plus tard, l'on appellera : « **Mondialisation** ».

En parlant des bouchons de Champagne, nous faisons preuve de critique acerbe, certes, mais nous ne pensons pas qu'il puisse y avoir quelque chose de vrai. Et pourtant ! J'ai relevé ceci : « *L'Algérie produit 300.000 quintaux par an de liège, soit le 5^{ème} de la production mondiale. Par une anomalie qui n'est, malheureusement, pas exceptionnelle, la France rachète à l'étranger, à des prix excessifs, les lièges ouvrés que l'Algérie a exportés comme lièges bruts.* »

Extrait de l'ILLUSTRATION 1930. N° spécial du centenaire de l'Algérie.

1960 : 1 tiers de la population mondiale est communiste. Cette réalité là, il ne faut pas l'oublier ! Les livraisons d'armes, en provenance du bloc de l'Est, c'est aussi une réalité. Les journaux se sont faits, par le passé, l'écho de certains arraisonnements, parmi les plus spectaculaires.

(Voir « l'affaire du Slovena » dans le N° 3 du magazine « Guerre d'Algérie » de juin 2002. Cette affaire s'est déroulée le 18 janvier 1958).

De retour à notre cantonnement, nous nous renseignerons discrètement pour savoir quel véhicule a quitté Collo, un peu avant nous. Nous trouverons, ainsi, celui qui a perdu un chargeur et le lui rendrons avant que les autorités ne soient mises au courant de cette perte. Un simple chargeur de mitraillette peut sembler peu de chose mais, dans la lutte actuelle, tout est bon pour les rebelles. Nous savons que l'équipement des HLL laisse à désirer et qu'une arme ou des munitions perdues, par les forces de l'ordre, représentent, pour eux, une possibilité supplémentaire de terrorisme. Les autorités ne se font pas faute de nous avertir de l'attention que l'on doit à notre armement. Le lieutenant RF, qui a été blessé, il y a plusieurs mois déjà, ne manque pas une occasion de nous rappeler que c'est une balle française provenant d'une MAT, volée dans un casernement, qui l'a atteint. Que ce chargeur puisse, ainsi, retrouver son propriétaire, voilà qui évitera bien des problèmes.

Reste à savoir pourquoi il a fait ça ? Cet Arabe n'aurait eu aucun mal à garder et à faire parvenir ce matériel aux insurgés, s'il l'avait voulu. Pourquoi a-t-il préféré l'offrir aux forces françaises ? Les discussions, autour de ce fait divers, vont bon train parmi les soldats du P.C. - *Ils ne sont donc pas tous FELLs !* est la réflexion étonnée des plus négatifs d'entre-nous. Pour les autres, qui pensent avoir une vue plus objective des choses (et j'en suis), c'est bien la preuve qu'il existe une part de la population (FSNA) qui est pour la France. Lorsque je raconterai cette histoire, de retour à la base, je me ferai traiter d'affabulateur, ce qui prouve bien que beaucoup préfèrent rester sur leurs convictions simplistes.

Pour moi, ce souvenir rejoint la poignée de main au matin du 1^{er} janvier.

RAMADAN

Mise à part notre dizaine de Harkis, dont je parle assez souvent, il y a d'autres soldats Musulmans dans notre unité : Ce sont les Algériens appelés qui effectuent leur service militaire au même titre que nous. D'une façon générale, ils me semblent moins râleurs que nos métropolitains et ne sont pas à crier « la quille » pour un oui ou pour un non (⁴³).

43

Nous sommes une quarantaine de soldats à l'EMT1, dont 10 Harkis et, je crois me souvenir, quelques 5 ou 6 FSNA. Cela fait donc un peu moins de la moitié de Musulmans.

Peut-être ont-ils, eux, quelque chose à défendre en se battant contre les Fells ? D'une façon générale, ils font leur service tranquillement, sans rechigner, même si, dans nos discussions, certains ne sont pas d'accord avec la politique française.
(44)

M'occupant de la subsistance, je dois prévoir, à chaque sortie et chaque semaine, d'indiquer, sur les états, le nombre de FSE et de FSNA. Cela détermine le volume de vin délivré par l'appro, ainsi que les produits de remplacement de toute la nourriture à base d'Allouf. En fait, les uns et les autres, je veux dire aussi bien les appelés Musulmans que les Harkis, ne semblent guère se soucier des principes religieux. Comme je ne suis pas le premier à m'en soucier, non plus, cela n'aurait guère d'importance si ce n'était le problème du « shrabb », du « pinard » en bon français. Les Musulmans ne sont pas les derniers à en consommer et cela pourrait entraîner de graves dysfonctionnements si la boisson venait à manquer (surtout que l'eau, dans le massif, n'est pas bonne). Comme chacun sait, une vraie armée ne peut avancer sans que les bidons ne soient pleins.

Nous, c'est à dire ceux qui ont le droit au vin, avons bien dit aux autres qu'il fallait respecter la religion, mais, cause toujours, nous n'avons jamais réussi à être très convaincants. Résultat, il faut surveiller régulièrement le niveau des jerricans de vinasse. Le cuistot y rajoute bien un peu d'eau, quand il semble évident que nous n'irons pas jusqu'à la prochaine appro, mais cela a des limites. Mieux vaut éviter de déclencher des hurlements quand certains s'aperçoivent que ce n'est plus du vrai picrate et qu'il n'arrache pas les gosiers, comme il se doit.

Depuis quelques jours, je remarque d'étranges conciliabules. Ceci est surtout le fait d'un harki, un petit bonhomme qui, d'habitude, est toujours calme et effacé. Il semble, aujourd'hui, profiter de toutes les occasions pour regrouper ses coreligionnaires et les haranguer. Comme pour la plupart de mes camarades, ma connaissance de la langue Arabe se limite à quelques injures. Je ne comprends donc pas un traître mot de ce qu'il raconte. Ses collègues qui, les premiers temps, l'écoutaient d'une oreille distraite, hochent maintenant la tête à tout ce qu'il dit et semblent convaincus.

44

Si certains ne sont pas d'accord avec la politique du gouvernement de la France, tous sont d'accord avec le chef de la France. ...

Cela peut sembler un non-sens ! Pas du tout ! Et ce n'est même pas excessif de le dire. Le simple nom du **Général** suffit à établir un consensus unanime. Aucune critique n'est admise à son égard. Ce qui est vrai pour les métropolitains l'est encore plus pour les Arabes. Il est, en fait, l'objet d'une véritable vénération. Seuls, peut-être, les pieds-noirs sont plus réservés, plus hésitants à son égard (et encore ...).

Je demande à Albert ce qui se passe ? - *C'est bientôt le Ramadan* me dit-il en haussant les épaules. En apprenant cela, TG., notre chef cuisinier alsacien, pousse un bruyant « *Godfordami* » et ajoute, toujours gueulant, - *Ils ne vont pas nous faire chier !* Nos Musulmans demanderont à Albert d'intercéder en leur faveur auprès des grands prêtres des cuisines. En bon Pied-noir, connaissant bien ses amis Arabes, il saura négocier avec le chef cuistot un arrangement pour que ces derniers puissent bénéficier de repas chauds après le coucher du soleil. Au premier jour du Ramadan, la nouvelle organisation des repas se met en place. Les cuistots rechignent bien un peu mais le Capitaine, lui-même, insiste pour que soient respectées les pratiques religieuses de nos camarades. Cela durera trois jours (à peu près) car bientôt, les harkis en premier, ils viendront, en plein jour, un par un, pour demander s'il n'y a pas quelque chose à manger. Le grand chef de l'ordinaire s'empresse de les servir tout en leur rajoutant maints commentaires goguenards.

Enfin, un soir « Rouge », le chef des harkis vient nous annoncer que c'est fini. Quoi ? Déjà ? - *On en a marre... On veut manger comme tout le monde !*

Cela nous arrange tous. Seul le « meneur », qui avait entraîné ses camarades dans la voie de l'orthodoxie religieuse, gardera ses positions et ses convictions. Il suffira de lui laisser une portion dans une gamelle. Il mangera froid et tout le monde sera content. « Rouge » nous rassurera. Le Ramadan n'est pas fini. Il n'est pas question d'oublier la grande fête, l'Aïd Es Séghir, qui en marque la fin. A cette occasion, on tue le mouton et la religion du ventre a de quoi satisfaire toutes les autres religions du monde.

Chers Parents,

Nous sommes, cette fois-ci, bien contents d'avoir regagné la base, à la suite de cette dernière opération où nous sommes restés 10 jours dehors. Après avoir excursionné le massif de Collo en tous sens, nous sommes redescendus un peu plus au sud, dans la région d'Aïn Kechera. Région très boisée aussi et, bien que moins tourmentée, très pauvre en pistes. Le bouclage, auquel participaient près de 7 000 hommes, 2^{ème} REP, 3^{ème} RCP, 23^{ème} RI et le Régiment de Corée bien sûr, devait permettre d'encercler une bande d'une cinquantaine de fellas. En fait, dès le matin, alors que l'opération n'était pas encore en place, les HLL sortaient du piège et la Légion avait 2 morts et 3 blessés. Les jours suivants se passèrent en « Bananages », patrouilles de chasse diverses et l'aviation s'en donnait à cœur joie à essayer de repérer la bande en fuite. Notre Bataillon réussit à abattre 1 homme et 2 femmes et récupérait, ainsi, un fusil de guerre, un fusil de chasse et un P.A. Ce fut donc une véritable ronde de PIPERS, T6, B26, Alouettes, Sikorsky « Eléphants », « Mamouths » et « Bananes ».

La piste, que nous avons empruntée pour venir, s'était effondrée en 3 endroits sous le passage des véhicules et, s'il n'y eut pas de dégâts, ce fût un rude travail pour récupérer les camions et refaire le terrain. Aussi, durant les cinq jours que nous passâmes là, il n'y eut aucune liaison, si ce n'est par hélicos. Inutile de dire que nous commencions à en avoir un peu marre des rations auxquelles nous étions condamnés. Il nous fallait faire quelques 10 kms pour aller chercher l'eau à une petite fontaine d'une ancienne maison forestière. En cette saison, où l'eau ne manque pourtant pas, la fontaine ne débitait qu'un filet et il nous fallait quelques 6 minutes pour remplir un jerrican de 20 litres.

Nous trouvâmes, la première fois, une magnifique cressonnière autour de la fontaine. Nous nous empressâmes de la dévaster. Un peu de verdure pour changer des conserves ! Ces rations ne sont vraiment que des « amuses gueules », justes suffisantes pour un casse croûte.

Je dois maintenant, pour bien situer le pays, vous parler un peu de la géographie locale. Le massif de Collo, la partie la plus orientale de la Kabylie, est une sorte de bosse culminante à près de 1200 m. Cette bosse est

profondément entaillée de ravins abrupts et limitée par deux petites plaines de rivières côtières : La plaine de Collo à l'Est et la plaine de l'Oued Zhour à l'Ouest.

Vers le sud, l'altitude s'abaisse graduellement et les pentes deviennent moins raides, les vallées plus larges. La végétation reste toujours aussi dense, ceci jusqu'à une dizaine de kms, environ, du Sidi Driss. Il s'agit, là, d'une crête rocheuse qui coupe l'horizon dans le sens Est Ouest, sur 60 kms de long, et dont l'altitude minimum se situe à 1000 m. Cette barre est dominée par les deux signaux des Kefs « Sidi Driss » et « M'cid Aïcha ». Dès les premiers contreforts de cette montagne, la végétation change. Les arbres deviennent rares, quelques peupliers ou amandiers au fond des vallons où se blottissent les mechtas. Le reste est couvert d'herbes rases ou de charbons, quand le rocher n'est pas à nu.

De l'autre côté du Sidi Driss, s'étend le proche Constantinois. Suite de collines cultivées, entrecoupées de rochers isolés, tels que : Oum Settas, Karkara, etc ... mais tout aussi pauvres en arbres.

Mercredi dernier, nous avons été « bananés » au pied du Sidi Driss. C'était mon premier voyage en hélico. Cela n'a rien de bien sensationnel et je préfère, de beaucoup, un Piper ou un « Émouchet ». On a l'impression d'être dans un autobus. En quelques minutes, on se retrouve au pied d'un rocher aride, ayant abandonné l'herbe et la forêt verdoyante.

Ce jour là, l'opération, « fouille de mechtas », permet de faire deux prisonniers. En fin d'après-midi, ceux-ci, s'étant enfin décidés à parler, on apprit qu'un important chef du FLN, avec son escorte, se cachait dans une grotte du Kef Sidi Driss.

Nous assistâmes, alors, à une magnifique manœuvre des forces de l'ordre : L'O.R. ayant fait une reconnaissance en Alouette avec un prisonnier, pour repérer la grotte, aperçut des Fells en armes, embusqués à l'entrée.

Ayant rendu compte au commandement, il ne lui restait plus qu'à attendre les ordres. Compte tenu de toutes ces barrettes qui supervisent si bien le régiment, il fallut un certain temps pour établir une stratégie. Qu'allons-nous donc faire ? : Demander l'intervention de l'artillerie ? de la marine ? ou peut être de l'aviation. Voici, enfin, les T6 en l'air. Ils lancent leurs roquettes sur le rocher, au hasard bien sûr, car comment viser un trou qui fait moins que la hauteur d'un homme. Après les roquettes, voici le « straffing » : les avions en rase-mottes mitraillent les cailloux. Pendant ce

temps, eh bien le temps s'écoule ! La journée sera bien avancée quand enfin quelqu'un se rend compte que le mieux serait d'envoyer du monde là-haut. Y aller représente 15 bons Kms et cela grimpe. Disons qu'il faut bien 4 ou 5 heures de marche. C'est trop long. Il ne reste donc qu'une chose à faire : « hélicopter ». La nuit tombe, Deux bananes transportent une section et rentrent rapidement à leur base. Bien entendu, pas question d'entrer dans la grotte, n'y même d'approcher de la falaise, car les autres sont armés et le font savoir.

Les grands chefs décident alors que la section restera la nuit à surveiller le rocher pour que les types ne sortent pas. Il est évident que, dans ce terrain, il faudrait 2 ou 3 compagnies pour empêcher toutes tentatives de fuite. Ils ne sont que 27 contre une quinzaine de P.M. et fusils de guerre. Arrive alors l'idée la plus lumineuse du commandement : A partir de minuit aura lieu une opération « Luciole ». Il s'agit d'avions Noratlas, qui gravitent toute la nuit autour de l'objectif, tout en lançant des pots éclairants freinés par parachutes. Chaque pot durant environ 10 minutes.

Le système est valable, sans doute, mais pourquoi attendre minuit ? Tout simplement parce qu'avant, l'éclairage de la lune est jugé suffisant.

Il advint que, devant la lune, passa un gros nuage. Ce moment là fut celui qui fut précisément choisi par les rebelles pour sortir de leur trou et se faufiler dans les rochers. Le temps que la lumière revienne et les gars en embuscade aperçurent, à plus de 300 m, des silhouettes se défilant. Trop tard, bien sûr !

*C'est ainsi que le chef rebelle « **Démocratie** », qui tient le djebel depuis déjà 4 ans, quitta pour quelques jours le Sidi Driss afin de chercher refuge ailleurs. Averti de cette fuite, le commandement décida de laisser la section devant l'entrée de la grotte « des fois que quelqu'un y soit encore ! » Bien entendu, le lendemain matin, quand la grotte fut fouillée, il n'y avait absolument plus personne, puisqu'ils n'avaient aucune raison d'y rester à nous attendre.*

Ce fut, pour nous, l'occasion de passer une nuit sur le terrain, sans repas, ni couvertures, car le P.C. devait rester à proximité pour les liaisons radios. Bien que le soleil nous ait, jusqu'à lors, plutôt favorisés, en général les nuits sont fraîches et celle-ci, en particulier, le fut.

Au petit jour, nous décidâmes, avec quelques camarades, de pousser une expédition jusqu'à un point d'eau. Après avoir parcouru quelques kms, nous pûmes ramener un jerrican de liquide, peut être pas très limpide mais

que nous fîmes bouillir dans des bouteillons sur un feu de chardons séchés (c'est, dans le coin, le seul combustible que nous ayons sous la main).

En guise de café et de petit déjeuner, nous fîmes une excellente soupe en réunissant tous les sachets et cubes de bouillons instantanés que contiennent les boîtes de rations. Potage parisien, bouillon de bœuf, soupe aux pâtes, aux haricots et au riz. Le tout, bien mélangé, fit une épaisse bouillie, qui fut très appréciée, tant par ses qualités nutritives que par sa température.

Enfin, après nous être trimbalés pendant 10 jours pour un maigre bilan, nous avons rejoint nos pénates. Nous apprenions aussitôt que nous allions repartir sous peu ! Nous sommes, en effet, en « alerte barrage » de 6 heures. Si nous n'allons pas vers l'Est, nous aurons certainement droit aux Aurès

Le mois de février a vraiment vite passé à ce rythme là. Je ne pense pas avoir eu le temps d'écrire plus de 4 ou 5 lettres durant cette période. Il faut donc absolument que je profite de cette pause pour me remettre à jour. Quoiqu'il en soit, dites au reste de la famille que, même si je n'écris pas, je pense à eux.

Lors de notre retour de la célèbre opération de Rainier, j'avais commencé une lettre pour Nénette et je viens de m'apercevoir que cette dite missive est restée en rade. Il se peut fort que je lui expédie tout de même... avec un mois de retard.

Puisque j'ai décidé de faire un effort pour combler mon retard de courrier, il est bien sûr normal que vous soyez les premiers à en bénéficier. Il ne faut tout de même pas que vous soyez les seuls. C'est pourquoi je vous quitte maintenant, bien qu'ayant encore bien des choses à vous dire.

Pour tous les trois, recevez mes meilleurs baisers.

Louis René

Du massif de COLLO au SIDI-DRISS, en passant par AÏN KECHERA .

Un rallié.

Quand les courriers se font rares, ils se font aussi plus longs. Il y a donc beaucoup à commenter dans cette dernière lettre... Le ton peut en paraître surprenant. Voilà, maintenant, que je me permets de porter des jugements critiques sur les officiers ! Précisons, tout de suite, qu'il ne s'agit pas de « nos » officiers mais de ceux du « haut » commandement. C'est-à-dire, en premier lieu, de notre Colonel (le « père du régiment ») qui a suivi et dirigé, si brillamment, cette dernière opération. D'ailleurs, les commentaires peu élogieux dont j'ai émaillée ma correspondance sont ceux de nos officiers eux mêmes. Pourtant, ce matin, l'opération semble bien commencée. Le jour se lève à peine, le « grand cirque » est lancé : Cortège de « bananes » et autres hélicos dans tous les coins de la montagne, patrouilles d'avions tournant au-dessus de la région. Colonnes de véhicules grim pant le long des pistes, etc. ... Le P.C. de l'E.M.T.1 suit, bien sûr. Devant la Jeep du commandant roule le Dodge 6x6 de la harka suivi de la Jeep de l'O.R. Brusquement, le 6x6 stoppe, les hommes bondissent sur les côtés. Nos Jeeps s'arrêtent dans la foulée. Nous sommes tous aux aguets, l'arme à la main.

Les harkis reviennent vers nous, encadrant un type qui marche résolument au milieu de la piste, en brandissant bien haut, au dessus de sa tête, un pistolet mitrailleur. Un prisonnier ! Nous venons de faire un prisonnier, alors même que les unités ne sont pas encore en place. Ce qui nous surprend le plus, ce qui nous sidère devrais-je dire, c'est l'allure de l'individu. Allure pour le moins inattendue et inhabituelle. Nous sommes plutôt accoutumés à voir des pauvres types, misérablement vêtus, armés souvent de pétoires, quand ils ont une arme, tremblants et apeurés. Lui, il se dresse devant nous, impeccable, des pieds à la tête : Rangers, treillis beige propre et net, sac à dos et chapeau de brousse. L'arme en sa possession, arme qu'il nous a immédiatement remise, bien entendu, est une des meilleures armes de la rébellion, une MP 43 allemande. C'est un soldat ! Un vrai soldat qui semble aller à une présentation militaire. C'est directement le Commandant qui l'interroge. Pardon, il ne s'agit pas d'un interrogatoire ! Il se présente, car il parle un français impeccable et ne cherche pas à le dissimuler. Le Commandant, qui informe immédiatement le Q.G. de « notre prise », met tout de suite les choses au point. Ce n'est pas un prisonnier mais un « rallié ». Un déçu de la rébellion et qui a beaucoup de choses à nous apprendre.

Le rebelle prétend être un chef, un responsable politique plus précisément, ce qui est facilement crédible. Il a passé le barrage tunisien, il y a 6 mois, du côté de Toustain. C'était donc un des rares à avoir réussi à traverser lors de la dernière grande tentative, au moment même ou nous étions sur le terrain. (octobre 1960). Je retiendrai de ses premiers propos, les seuls que j'ai pu entendre, que la vie actuelle, dans la rébellion, n'est pas des plus faciles. Quant aux soucis créés par l'Armée Française, s'ajoute la mésentente au sein même des révolutionnaires cela devient carrément impossible. L'organisation rebelle est calquée sur les modèles soviétiques et chinois, c'est-à-dire qu'elle est « politico-militaire » (45). Une unité est toujours menée par deux têtes, l'une étant là pour espionner l'autre et vice-versa. Avec une telle organisation, ce n'est pas tant l'efficacité, qui est recherchée, que la conformité. Le respect du dogme, tout est là, dans la conception communiste du monde. Toutes ces déclarations semblent tellement importantes qu'une alouette ne tardera pas à l'emporter. Beaucoup de monde, en haut lieu, ont envie de l'interviewer.

Courtes, mais chaudes, inquiétudes !

Dans le même temps de l'autre côté du bouclage, c'est-à-dire à quelques Kms de là, cela « défouraille » à grand bruit. Une banane a déchargé un stick de la légion en plein guêpier. S'ils réussissent à s'en tirer et abattre quelques Fells, ils y laissent deux d'entre eux.

Nous nous hâtons de gagner des positions élevées afin de permettre à nos gradés de dominer, pour mieux maîtriser la situation. Bientôt, les avions d'observations, (Piper) nous indiquent que les rebelles tentent de s'échapper en se dirigeant de notre côté. Il faut renforcer le dispositif pour essayer de faire barrage à leur fuite. Comme cela arrive quelquefois, il est fait appel aux gars du P.C. pour garnir une crête rocheuse fermant la vallée où les types viennent d'être signalés. C'est ainsi que je me retrouve, une fois de plus, aux côtés de Claude et d'Albert, encadrés par les harkis, à scruter fiévreusement les profondeurs au-dessous de nous.

Le Piper fait des passages à notre hauteur. Il doit voir quelque chose car il vient de lancer des fumigènes. Immédiatement, les hélicos interviennent. Il s'agit de « Pirates » qui arrivent, dans un fracas assourdissant, juste au dessus de nos têtes et descendent dans le ravin. Nous désignons, par ce terme de Pirates, des hélicoptères mono-rotors armés pour faire des interventions à basse altitude. Dès qu'ils ont

45

Qu'il y ait une « certaine » influence communiste, cela ne saurait nous surprendre et cela se vérifie presque tous les jours !

franchi la barre de rochers où nous nous tenons, ces engins plongent littéralement et disparaissent à notre vue, tant le terrain est encaissé et boisé. A notre vue, mais pas à nos oreilles ! Quelques secondes après leur descente vertigineuse, on entend le claquement du canon mitrailleur qui domine le vacarme des moteurs. Ils volent en patrouille de deux. C'est donc, à chaque fois, deux appareils que nous voyons ainsi s'enfoncer dans le relief et que nous entendons « rafaler » pendant une dizaine de minutes. Quand ils ont épuisé leurs cartouches, ou quand le canon est trop chaud, je ne sais pas, (⁴⁶) ils remontent et sont bientôt remplacés par deux autres machines.

Lors d'une de ces relèves, le premier hélico a un peu d'avance sur son coéquipier. Il surgit dans notre dos et disparaît immédiatement dans le ravin. Le deuxième arrive bientôt et ... au lieu de suivre son copain ... le voilà qui parcourt la crête à notre hauteur et s'immobilise juste au dessus de nous. Il est, sans doute, à moins de 20 m. Le mitrailleur nous regarde son arme pointée, sans équivoque, vers nous. Pas le moindre signe de reconnaissance de sa part, il semble particulièrement concentré derrière son matériel, les deux mains serrant les poignées, la tête à hauteur du dispositif de visée.

« **Il va tirer !** » C'est la pensée qui me traverse aussitôt l'esprit. Les copains qui m'entourent ne peuvent avoir que la même idée. Ce sont des obus explosifs et non des balles qui peuvent gicler à tout moment de la pièce dirigée sur nous. Un bref instant, j'envisage le pire. Que faut-il faire ? Se cacher ? Impossible sur ces rochers, les broussailles sont insuffisantes et trop tard de toute façon. Se sauver ? Mais où ? Par derrière, sur le plateau, une rafale aurait vite fait de nous y cueillir ! Sauter par devant, ce serait se briser les os dans la falaise !

Je pense même que, ... peut être ? ... En leur tirant dessus on aurait (peut être ?) une chance, une tout petite chance, d'être plus rapides qu'eux ! Ce serait leur vie contre la notre !

A peine cette idée m'a-t-elle effleuré que Claude a réagi. - **Levez vous ! Tous debout, agitez vos bérets !** Hurle-t-il. Nous voilà tous, une vingtaine de gars debout, à gesticuler frénétiquement avec les fameux bérets noirs à bout de bras. Le redoutable canon s'élève dans le ciel tandis que la machine volante bascule et plonge à son tour dans le trou. Il a compris sa bévue et, tous, nous décompressons. L'un d'entre nous résume la fraction de seconde que nous venons de vivre si intensément :

⁴⁶ Je pencherais plutôt pour la 2^{ème} solution car la base n'est pas tout près et il n'y a tout de même pas assez d'hélicos pour entretenir une telle noria.

- Le con, il aurait pu nous arroser !

Bientôt le bruit devient moins intense, les hélicos cessent de nous survoler et s'éloignent plus loin dans la vallée. Les Fells tentent leur chance ailleurs et il faudra attendre la fin de la journée pour que quelques-uns d'entre eux soient cueillis par la légion.



1961_02_070 Février 1961. Environ d'Aïn Kechera, Albert et Claude en « chouff »

Un P.C. de NAYA.

Après avoir quitté le « chouff », devenu inutile par absence de combattants, nous retournons finir l'installation du P.C. Cette fois, l'aménagement est sommaire, pas de cuisine ni de grandes tentes, exceptée celle des officiers. En effet, les camions n'ont pu grimper sur notre piton et sont restés en contrebas. Le terrain est, de plus, très boisé. Nous avons pu juste défricher une petite D.Z. pour permettre l'atterrissage d'une Alouette (voir photo suivante). Nous montons les tentes individuelles de façon disparate, disséminées dans la bruyère, parmi les buissons.

En plein milieu de la première nuit, que nous passons sur ce site, je suis réveillé par les claquements de coups de feu tout proches. Le temps de jaillir de ma guitoune et le vacarme recommence, je vois en même temps, dans la nuit, la flamme d'un fusil. C'est le harki de garde qui vient de tirer. Il est au pied de ma tente et me crie de rester couché à terre. Aussitôt après, une fusée éclairante permet de situer le décor. Le Harki a entendu du bruit et vu des ombres juste en contrebas de notre campement. C'est un type sérieux et qui ne panique pas d'habitude. Nous pouvons lui faire confiance, s'il a vu quelque chose, c'est qu'il y a eu quelque chose. Malgré d'autres fusées, et la fouille des environs, nous ne pourrions en savoir plus, pour l'instant. Par prudence, la garde est doublée et le reste de la nuit se passe sans autres alertes. Au matin, nous avons beau reprendre nos recherches, nous ne découvrons rien de spécial dans tout cet enchevêtrement végétal.

Plus tard, dans la matinée, on nous amène un type qui vient d'être attrapé un peu plus loin. Ce dernier, sans qu'il soit besoin de le bousculer, nous montrera l'entrée d'une cache, se trouvant à moins de 10 m en contrebas de ma tente. Un petit trou, à peine de la taille d'un homme, bien caché dans les broussailles. Ce trou, c'est l'entrée d'un P.C. de Naya. Il est évident qu'il n'y a plus personne. Inquiets de notre présence, ils se sont tirés durant cette nuit.

Le harki avait bien vu ou entendu quelque chose ! La fouille de la cache, très bien aménagée, selon les gars de l'O.R. qui ont visité, sera tout de même très instructive. Mises à part quelques munitions et du ravitaillement, il reste aussi des papiers. Je veux dire des documents : Tracs, instructions diverses et surtout journal de marche. La rébellion, à l'école soviétique, a bien retenu l'utilité de la paperasserie administrative.

Cette qualité est aussi très appréciée des forces de l'ordre. De tels documents constituent un trésor qui vaut bien, et qui permet de recouper, les déclarations des prisonniers. Après une consultation rapide par l'O.R., tous ces dossiers prendront le chemin du CRA de Constantine, via une Alouette.

Ces types du CRA, j'ai déjà eu l'occasion de les rencontrer et surtout de les écouter discuter avec nos officiers. Impressionnant, la connaissance qu'ils ont de la rébellion ! Autant au niveau d'ensemble : Organigrammes et structure de l'organisation rebelle, qu'au niveau des individus. J'ai, ainsi, découvert que la famille et la tribu, dans la société Kabyle, avait une grande importance et que, connaissant ces relations, il était tout à fait possible de prévoir les contacts entre HLL et civils. Il est à penser que les gars du renseignement seront satisfaits de ce que nous venons de leur apporter durant ces deux premiers jours !



Ref : 1961_02_080 Février 1961.

Environ d'Aïn Kechera. Le P.C. opérationnel, une Alouette et 4 harkis
(Ahmed est le 2^{ème} à partir de la gauche). On voit ma tente sur le côté gauche.



1961-02-90 Février 1961. Un "ELEPHANT" se pose au bivouac près d'Aïn Kechera.



1961_02_100 Février 1961. Environ d'AÏN KECHERA. "Bananage".

En route vers le SIDI-DRISS

Les jours suivants, nous continuons notre progression vers le Sidi Driss. Les pistes ne sont pas toujours praticables. Quand elles le sont, encore faut-il être prudents ! Plus facile à dire qu'à faire ! Un matin, nous empruntons une piste remplie de nids de poules. Le soir, nous revenons par la même piste. A un détour, des chars nous barrent la route. Des Spahis sont en train de faire d'autres trous !

Absurde ? Non, ils déterrent des mines !

Nous sommes passés trop tôt ce matin, ils n'avaient pas eu le temps « d'ouvrir » la piste. Pour cela, il faut avancer à pied avec la poêle à frire. C'est, ainsi, que nous nommons le détecteur de mines. Rassurez vous, nous disent-ils, ils s'agissaient d'engins anti-chars. Ils ne déclenchent que sous le passage d'un matériel lourd. C'est pour cela que vos véhicules ont pu passer sans encombres. ⁽⁴⁷⁾.

La plupart du temps, les GMC ne peuvent nous suivre. Le convoi se sépare en un « P.C. roulettes lourd » et un « P.C. roulettes léger » qui ne comprend que les Jeeps et les Dodges 6x6 et 4x4, matériels tout-terrain par excellence. Dans ce cas, pas de tentes, même pour les officiers, pas de sacs de couchages non plus, tout le monde dort, soit assis dans les véhicules, soit à même le sol. Les nuits sont froides car, bien sûr, nous sommes toujours en situation élevée pour assurer les liaisons radios. Depuis que nous approchons du Sidi-Driss, la végétation se raréfie. Nous ne disposons même pas de la protection des arbres pour arrêter la bise.

C'est ainsi que nous passons la fameuse nuit où le grand chef Fell : « Démocratie » nous fila si bien entre les pattes. Inutile de dire que tout le monde est d'humeur massacrate. Il y a de quoi, quand il faut subir des conditions difficiles alors que d'autres sont bien au chaud dans le P.C. du régiment et ne savent faire que des conneries ! Inutile de monter la garde car nous ne dormons pas, ou très peu. Il faut, régulièrement, « battre la semelle » pour se réchauffer. Aussi, quand vient le matin, nous attendons avec impatience l'apparition du soleil.

Il y a déjà bien longtemps que la clarté du jour est là et nous sommes toujours à l'ombre des montagnes à grelotter et à claquer des dents. Tout à coup, la falaise du Sidi Driss apparaît, devant nous, d'une blancheur aveuglante, dans l'air

47

D'après Claude, les Fells n'étaient pas très doués. Ils auraient posé les mines à l'envers, ce qui expliquerait qu'elles n'aient pas explosé.

pur de l'hiver. Et nous, qui contemplons cette splendeur, nous attendons toujours de recevoir le rayonnement direct de l'astre. Bientôt, les crêtes s'illuminent une à une et, en quelques instants, la lumière court sur le plateau et nous atteint enfin.

Ce simple phénomène, qu'est un lever de soleil, banal car quotidien, me semble tenir du miracle. Un miracle que l'on ressent d'autant plus que nous vivons actuellement au contact direct avec la nature. Combien je comprends toutes ces religions qui ont placé le soleil au centre de leur culte et de leur culture : Anciens égyptiens, Grecs, Incas, etc. ...En ces instants, où sa chaleur bienfaisante nous pénètre, où sa lumière nous inonde, l'apparition du soleil est synonyme de vie et de réveil des activités terrestres.

Toutes ces considérations philosophiques ne durent pas car, malgré ce réchauffement agréable, le froid reste encore vif. Ce qu'il nous faudrait, maintenant, c'est un bon « jus ». Nous avons bien quelques sachets de Nescafé qui traînent dans nos poches mais pas de quoi offrir un petit déjeuner à tous les gars du P.C. C'est, alors, que j'ai pensé au contenu des boîtes de rations. Il y a toujours au moins un sachet de potage par boîte individuelle. Et comme nous sommes pratiquement au même menu depuis 10 jours, nous commençons à en avoir une bonne réserve. Habituellement, nous gardons ces sachets pour les utiliser à notre retour à la base. En opérations, quand les cuisines ne suivent pas, comme c'est le cas actuellement, il n'est guère facile de faire cuire des aliments.

Ce matin, nous nous sommes bien débrouillés, la soupe a remplacé le jus et tous, officiers compris, apprécient ce liquide brûlant mais consistant.

Chapitre VIII

Mars 1961. Brouillards & frimas.

Massif de Collo Le 5/3/61

Chers Parents,

Hier, j'ai reçu une enveloppe bourrée de papiers divers : Papier peint, papier sensible, papier imprimé et papier manuscrit. Quant au papier hygiénique, il m'est, lui, parvenu par le dernier colis. De tous ces papiers, dont je vous remercie, celui que j'ai le plus apprécié est encore celui barbouillé de vos diverses écritures qui me donne des nouvelles d'outre Médi-

terrannée. Les flashes sont vraiment bien réussis et je vois que vous les avez fait agrandir. Félicitations à l'artiste reporter.

.../...

Mademoiselle Marie-France ... comment va le travail ? Bientôt les vacances de Pâques ! Tu vas sans doute aller garder nos colonies ? C'est, là, quelque chose de passionnant, je peux te le dire.

Depuis jeudi dernier, nous sommes retournés dans le massif de Collo Le bivouac est installé au même endroit que précédemment : Au poste de Siouan, près du col du Terras. Cette fois, nous avons, de nouveau, le temps de notre premier séjour : Rafales de vent, de pluie et de grêle, temps toujours très couvert puisque nous sommes, en permanence, dans les nuages avec de très très rares éclaircies. C'est dire qu'il ne fait guère chaud. Comme nous ne bougeons pas pour l'instant, les heures passent à jouer au ballon ou à couper du bois. Il paraîtrait que nous sommes ici pour au moins un mois. Pour l'instant, les bruits qui courent de « rapprochements » ou de « négociations », voire même de « trêve » ou de « cessez-le-feu », ne semblent guère faire l'objet d'applications immédiates car les opérations continuent à aller bon train.

J'avais commencé, au début de cette lettre, à vous accuser ! Non pas à vous accuser de quelques méfaits, mais au contraire de bienfaits : puisque c'est de la réception des deux derniers colis dont je vous accuse. J'ai, notamment, récupéré les pellicules photos qui y étaient jointes. L'une, toutefois, était du 620 et non pas du 120. Je ne sais d'où vient l'erreur ? Décidément, aujourd'hui, je n'ai guère envie d'écrire... aussi, après cet effort, je vais vous quitter tous les trois, en vous embrassant bien fort.

Loulou

Massif de COLLO, encore et toujours (2^{ème} mois).

Je viens de profiter d'un court passage à Aïn Abid pour mettre mon courrier à jour. Pourtant, la décade passée n'a pas manqué d'événements divers et il y avait, certainement, de quoi remplir quelques pages. Mais, voilà, pour me décider à écrire, il me faut le calme et le confort de « **ma Mechta** ».

Pour ne pas me fatiguer, je pourrais reprendre les commentaires que j'ai déjà écrits au mois de janvier. Le 1^{er} mars, nous avons trouvé le temps d'aller en permission à Constantine, ce dont j'ai bien entendu profité. Ce mois commence comme le précédent : Même lieu, même temps. Siouan est toujours aussi sinistre. Nous commençons à y être habitués. Personne ne sait combien nous avons encore de jours à rester ici. Personne ne sait, encore, combien il nous reste de jours à subir ces frimas et ce maudit brouillard. ...

Jeanne d'ARC !

Certains jours d'opérations, le P.C. ne se déplace pas. Nous devons rester à disposition des autorités sur la plateforme de Siouan. Dans ce cas, il n'y rien d'autre à faire qu'à attendre. Les journées sont longues alors. Le coin, nous le connaissons ! Je l'ai décrit et nous l'avons parcouru en long et en large. Pourtant, il faut bien trouver à s'occuper. Pourquoi ne pas faire un feu de ... bois (j'allais dire de joie). C'est l'ami Claude qui lance cette idée, cela fera passer le temps et nous réchauffera. Le bois ne manque pas dans la forêt toute proche et il y a même, à l'orée, des arbres coupés qui gisent à terre. Les Harkis, une fois de plus, sont mis à contribution et se lancent dans l'action avec dynamisme. A l'aide des treuils des camions, nous regroupons tout ce combustible en un tas assez impressionnant. Nous entremêlons, à cela, des buissons coupés à la hâte. Seul problème, le jour de cette brillante idée, une petite pluie fine et glacée détrempe tout ce qui traîne sur le plateau.

Je suis sollicité pour fournir du papier. Il ne faut pas pousser, je ne vais tout de même pas brûler les réserves de papier machine, les cartes ou mes bouquins et je suis à peine capable de trouver quelques vieux journaux. Cela est bien insuffisant et ce n'est pas l'herbe humide qui décide notre feu à prendre. Tout juste un peu de fumée parvient à passer entre les troncs, malgré tous nos efforts.



1961_03_010 Massif de Collo. Corvée de bois à Siouan

Sur les deux photos qui suivent, il est possible de voir de belles flammes. Enfin, je devrais dire « distinguer » plutôt que « voir », car ces photos ne sont vraiment pas terribles. Manque de lumière et trop de mouvement, les clichés ont été pris « à la va vite » et je serai déçu quand j'en verrai le résultat (décidément, je ne suis pas plus doué pour prendre des instantanés que pour tirer au jugé sur un sanglier).

En fait, la solution pour allumer notre feu sera trouvée par Ahmed.

Ahmed, c'est ce grand escogriffe de harki, qui apparaît à travers les flammes (sur le côté droit des clichés). Voyant que nos efforts, pour allumer notre feu, sont totalement inefficaces, il va chercher un jerrycan rempli d'essence, grimpe sur l'assemblage instable, et arrose tranquillement les flammèches qui vacillent au pied du bûcher. Le résultat ne se fait pas attendre, un jet de flammes ronflantes l'entoure bientôt. Du haut de son perchoir, il n'en continue pas moins à arroser consciencieusement la base du brasier. Aux alentours, certains d'entre nous sont affolés et hurlent au harki d'arrêter et de dégager avant que le récipient, qu'il agite ainsi, ne lui pète à la figure. Claude, lui, ne perd pas son sang froid :

- ***Theurot, ton appareil photo, vite !*** me hurle-t-il.



1961_03_020



1961_03_030

Mars 1961. SIOUAN. Un feu d'enfer

Je cours chercher mon matériel et quand je reviens ... comme il n'y a pas eu d'explosion ... il est trop tard ! Ahmed est redescendu et s'est éloigné des flammes. Comme il voit que tout le monde est déçu et que son image ne sera pas fixée pour la postérité, il n'hésite pas et bondit, de nouveau, dans ce qui est maintenant une fournaise. « Clic et clac » j'ai pris, vraiment très rapidement, ces deux clichés et Ahmed a vite fait, aussi, de s'échapper du brasier.

En sautant de son perchoir enflammé, Ahmed est hilare. Il est une vedette, quelques-uns l'applaudissent, d'autres l'engueulent, d'autres le traitent de « **Jeanne d'Arc** ».

Ce surnom lui restera. Par la suite, rien ne déclenchera plus sa gaieté que de le prononcer devant lui. Reste à lui expliquer qui était **Jeanne d'Arc** : Un marabout, un marabout femme qui plus est, que les Anglais ont brûlé jadis. Voilà un beau titre de gloire qu'il s'empresse de prendre pour lui. Plus tard, on lui en dira

plus sur l'histoire de son héroïne. Cela ne contribuera pas peu à améliorer encore son hilarité. ⁽⁴⁸⁾

Je n'ai pas encore présenté Ahmed : Un Harki et certainement le plus enjoué de nos Harkis. Le plus âgé aussi (jusqu'ici, nous l'appelions « le vieux » car il a au moins 40 ans). Toujours à raconter des histoires dont il est le premier à s'en esclaffer. Il faut dire que les propos d'Ahmed sont souvent situés au-dessous de la ceinture. Cela plaît beaucoup à tous les camarades. Les rires atteignent des sommets quand il raconte sa vie de berger, comment, gestes à l'appui, tous les animaux (chèvres, moutons) sont bons pour faire « nikou chouaïa » suivant son expression favorite. Voilà, comment, à partir de maintenant, notre Ahmed ne sera plus connu que sous le nom de Jeanne d'Arc. Voilà, aussi, par ces mornes journées d'hiver, une autre façon de laisser le temps s'écouler sur la plateforme de Siouan. ⁽⁴⁹⁾

48 Était-ce prémonitoire ? **NON ! Pas du tout !** Nous étions tous, totalement, incapables d'imaginer ce qui se passerait à peine un an plus tard. Nous étions insouciant, certainement, ou plutôt, nous avions une confiance tellement grande en l'avenir qu'il ne pouvait être que lumineux. L'A.L.N. était vaincue, notre présence, en ces lieux les plus reculés de l'Algérie, le prouvait. L'avenir pour les français métropolitains était de rentrer chez eux. L'avenir pour les français d'Algérie, européens et musulmans, était de rester chez eux et d'y vivre en paix. Nous avions une si grande confiance ! Comment pouvait-il en être autrement ? La parole de notre GUIDE résonnait encore dans les têtes et les cœurs des uns et des autres : « *C'est grand, c'est beau, c'est généreux la France.* »

49 Où est-il **AHMED** ? Que sont-ils devenus, lui et ses camarades (nos camarades) ? Nous ne pouvions imaginer, alors, que toutes ces belles paroles (qui resteront dites à jamais), toutes ces déclarations fracassantes, toutes ces grandes promesses, n'étaient que du vent. ...

Nous ne pouvions imaginer qu'un jour prochain, une «**ALGERIE FELL**» existerait. Et quand bien même ! Nous ne pouvions imaginer que cela pourrait entraîner de telles atrocités.. Si, plus tard, j'ai été profondément choqué par **la honte de ce 19 mars 1962**, je n'ai jamais pensé un seul instant que les ténèbres, qui s'abattaient sur cette nouvelle nation, signifieraient de telles souffrances et la disparition de ceux qui avaient cru en la parole de notre pays. J'ai dû attendre longtemps avant de lire quelques ouvrages racontant le calvaire des Harkis. Quelle découverte ! Quelle plongée dans les profondeurs d'une ignominie, dont **notre pays est entièrement responsable !**

Et la citation suivante n'était, sans doute, pas non plus prémonitoire : « *De toutes les humiliations, de toutes les lâchetés, il n'en est pas de pires que celles qui sont dues à l'abandon où nous laissons ceux qui nous ont fait confiance.* »

Michel Debré 4/12/1957

Chers Parents,

Pour l'instant, nous campons à proximité de Collo étant en repos pour deux jours. Pour terminer la 3^{ème} partie de cette opération dans cette région, nous avons pris part, vendredi, à une manœuvre amphibie. En effet, pour ce jour là, était projeté un bouclage en direction de la mer avec ratis-sage. Une compagnie devait venir de Collo en péniche pour débarquer le long de la côte. Le P.C. léger, ainsi que les 3 autres compagnies venant de l'intérieur, c'est à dire du col du Terras. Avant d'utiliser nos jambes ce jour là, ce furent d'abord les véhicules que nous empruntâmes. Pour surprendre l'ennemi, nous arrivâmes en « black out », ce qui valut à notre JEEP d'aller au fossé, peu profond, heureusement. Après une petite marche de nuit, le P.C. s'installa sur un piton à 850 m. d'altitude et attendit la mise en place des compagnies. Ceci eut lieu, d'ailleurs, assez tôt car nous étions partis à 3 h du matin.

De notre position, le lever du soleil fut pour nous un spectacle assez exceptionnel. La mer, que nous ne soupçonnions pas, nous apparut immense et livide d'abord, puis dorée aux reflets du soleil, tandis que des écharpes de brumes, marquant encore les fonds des vallées, nous donnaient l'impression d'être suspendus dans un univers de lumière diffuse.

Ce nouveau jour, qui commençait alors, devait être un des plus beaux que nous ayons eu depuis longtemps. Quand les derniers brouillards furent essuyés, le soleil inonda la montagne tout entière. La chaleur devint même excessive car pas un brin de vent ne tempérait l'ardeur de ses rayons.

En bordure de mer, dans la partie la plus au Nord du massif, la montagne descend brusquement jusqu'au niveau zéro. Les falaises ne sont coupées que par de rares et étroites plages formées par les estuaires des oueds qui ont entaillé le massif. La végétation est beaucoup moins touffue que vers l'oued Zhour. Parmi la bruyère, ce sont les pins maritimes qui remplacent peu à peu les chênes lièges. Néanmoins, là aussi, les rebelles savent profiter de chaque buisson ou de chaque petit mouvement de terrain pour dissimuler caches et gourbis.

Au début de la matinée, les compagnies avaient déjà trouvé et incendié un bon nombre de réserves ou d'abris quand, vers 10 heures, éclatèrent les premiers coups de feu. Une dizaine de rebelles en fuite venaient d'être repé-

rés à 300 m. à peine au-dessous du P.C. Bientôt, avec l'aide du Piper, une patrouille de T6 entreprit de les mitrailler. Les fuselages, qui nous paraissaient énormes, passaient juste au-dessus de nos têtes pour plonger dans le fond d'un ravin et lâcher leurs rafales. Le terrain, trop encaissé, les empêchèrent de tirer avec précision et, malgré leurs nombreuses manœuvres, les H.L.L. disparurent dans la nature.

Après ce résultat, qui n'avait rien à envier à ceux des jours précédents, nous fîmes mouvement vers la mer afin de regagner le bivouac qui, durant ce temps, s'était installé à Collo Les descentes, entrecoupées de l'escalade des nombreux ravins qui coupaient notre route, étaient plutôt raides : Des pentes de cailloux et de gravillons, où, plus d'une fois, il nous fallut utiliser involontairement le fond du pantalon en guise de frein.

Il est extraordinaire de constater à quel point un peu de soleil réchauffe vite l'atmosphère dans ce pays. Le sol semblait griller littéralement et, quant à nos chemises, elles étaient, par contre, trempées après une telle marche.

Pour finir, nous traversâmes à « pied sec », c'est-à-dire avec de l'eau jusqu'aux genoux, un oued vif et frais. Ce n'était, certes pas, la première fois que nous terminions ainsi ce genre de promenade. Cette fois, nous atterrîmes sur une magnifique plage de sable fin. Plage digne de St Jean de Monts ou de la Baule, bien que certainement un peu plus courte. Suite à une bonne balade, comme celle-ci, les vêtements étaient superflus et après nous être un peu reposés, nous décidâmes de les laver. Comment résister à une eau si bleue et si belle ? Donc le 10 mars 1961, je pourrai inscrire sur le cahier de marche du Bataillon : « **Première baignade de l'année. L'eau était bonne** ». Après cela, il ne nous restait plus qu'à embarquer sur les deux L.C.M. (péniches de débarquement) qui nous ramenèrent à Collo

Il est, somme toute, assez rare que le P.C. crapahute et quand il le fait, cela est encore dans d'assez bonnes conditions. Cela peut prendre, quelquefois, l'allure d'une promenade. Les seules choses que nous ayons à tirer étant des photographies et, exceptionnellement, des sangliers. Il est encore plus rare que nous ayons à rester sur le terrain pour une nuit, comme cela fut le cas au Sidi-Driss. Il n'en va pas de même pour les compagnies. Ces derniers temps, le programme pour eux était le suivant : 2 nuits et 2 jours sur le terrain en embuscades et en fouilles, puis 2 jours de repos à Collo, ceci par roulement de 2 compagnies. Quand il s'agit de passer deux nuits de

suite isolés dans la nature, avec le temps qu'il a fait jusqu'à lors, cela perd considérablement de son agrément. Il est inutile de dire qu'après ce genre d'exercice, les gars en ont « plein les bottes ».

Il serait question que nous restions encore 3 semaines dans ce coin à effectuer diverses manœuvres afin d'essayer, sinon d'accrocher, du moins de créer l'insécurité dans l'implantation rebelle de la Kasma. Évidemment, en ce moment, des bruits courent concernant l'avenir de l'Algérie mais, surtout pour nous qui sommes assez mal informés des événements extérieurs, il est difficile de distinguer ce qui peut être vrai, des divers « bruits de chiottes » qui sont lancés à travers l'atmosphère. Toujours est-il que si « l'on n'a jamais été aussi près de la paix », pour ma part, je n'ai jamais été aussi près de la quille : Du 278 au jus ! « Libérez les maintenus ! ».

Vous devez, maintenant, avoir reçu un colis de réexpédition de bouquins que j'ai fait partir au début du mois. J'aurai sans doute droit, dans une prochaine missive, au compte-rendu de la journée dominicale.

Pour ma part, durant ce jour, j'ai participé à une partie de pêche : Quelques 20 kg de poissons furent récupérés à la grenade. En fait nous n'employons plus, maintenant, de grenades OF mais des pains de 250 gr de TNT. Ceci a autrement plus d'effet. Le poisson récupéré, un genre de mullet, n'est pas formidable car il y a pas mal d'arêtes, mais cela fait de la friture pour tout le monde et certains sont tout de même beaux (30 cm).

Je dois constater que j'ai fait, cette fois-ci, un gros effort de correspondance, surtout en étant en opération. Aussi vais-je ne pas insister plus longtemps et vais-je... aller me coucher en vous disant : A la prochaine fois, à tous trois.

Bons baisers.

Loulou

Au clair de la lune.

Cette journée, du 10 mars 1961, fut, pour l'E.M.T.1, une journée mémorable.

J'en ai parlé longuement dans ma lettre du 12, j'ai pris beaucoup de photos et, enfin, cela me fera de beaux souvenirs pour les années à venir. Journée mémorable, pas seulement, par les conditions exceptionnelles, la beauté des paysages parcourus, l'agrément de la baignade en mer et la promenade en bateaux. Ce le fut, aussi, par un tout petit incident qui n'impressionna, d'ailleurs, que les quatre occupants de notre Jeep.

Ce n'est pas la première fois que nous partons en pleine nuit et que nous roulons en « black-out ». Lorsqu'un déplacement de ce genre est prévu, le chef mécano a pour mission de rappeler à chaque conducteur les consignes de route : Pas de phares ni de feu de positions, bien sûr, on se guide en suivant l'ombre du véhicule qui roule devant. Pas de bruits de moteur, il faut éviter les rétrogradages, les doubles pédalages, etc. ... Cette fois-ci, nous devons nous déplacer sur les routes de crêtes et rester à altitude à peu près constante. Donc pas d'excuses pour faire hurler les moteurs. Toutes ces précautions peuvent sembler dérisoires, car, bien entendu, nous ne pourrions éviter d'alerter des observateurs proches, s'il y en a. L'essentiel est de ne pas réveiller toute la montagne et de ne pas donner l'alerte à des kilomètres de distance.

Ce matin là, petit matin car il est trois heures, le soleil est loin d'être levé et la lune s'apprête à se coucher. Déjà basse sur l'horizon, elle nous arrose, par moments, de sa lumière crue et parfois, elle projette de grandes ombres sur la piste. Le P.C. « petites roulettes », c'est-à-dire les Jeeps et 6x6, suivent les camions d'une de nos compagnies. Dans la Jeep du Commandant, nous sommes quatre paires d'yeux à s'écarquiller sur les vagues lueurs que font les catadioptrés du véhicule qui nous précède. Ne pas rouler trop près ! C'est évident, mais, surtout, ne pas le perdre de vue. Nous venons, encore une fois, de passer dans l'obscurité d'un piton et attendons avec impatience que la lune nous fasse signe de nouveau.

Un virage et, ça y est ! La piste réapparaît, devant nous, d'un blanc livide. Elle semble s'étendre, maintenant, bien droite et bien en face. Nous avons dû être semés, car nous ne voyons personne. Il va falloir accélérer. Aucun de nous ne dit mot et nous roulons dans la direction qui est, ainsi, si commodément éclairée.

Boum ! Une marche ! ? ... Il y a eu un premier choc et l'impression de vide qui survient quand nous ratons une marche. ... La voiture cahote, encore, fortement mais pas longtemps. Notre chauffeur a immédiatement stoppé. Le Commandant hurle « *En arrière toute !* ». Nous nous retournons d'un bloc pour surveiller la

piste, personne n'arrive c'est heureux. Le pilote n'a pas perdu de temps et dans un nouveau bond, vers le haut cette fois, nous nous retrouvons sur la bonne voie. Le chemin, que nous avons si inopinément quitté, s'étend là, sur notre droite, à l'ombre de la montagne. C'est la lune, avec sa satanée lumière, qui nous a trompés. Pas le temps de nous appesantir. Nous avons repris notre parcours et nous le poursuivons, sans autre incident, jusqu'au lieu où nous devons quitter les véhicules.

A quelques jours de là, nous nous sommes arrangés, avec le chauffeur et le radio, pour faire un petit détour et repasser par la piste que nous avions empruntée cette fameuse nuit. Nous avons facilement reconnu le virage, le long du rocher, qui nous a si bien trompé. Juste au moment de virer, tout droit, face à nous, s'étend une grande dalle blanche de calcaire, avec un léger contrebas par rapport au chemin. Pour en avoir le cœur net, nous nous sommes arrêtés et avons fait quelques pas sur le rocher.

C'est impressionnant ! Cette dalle, c'est le sommet d'une falaise qui domine de son à-pic, 200, ... 300 mètres, peut-être, ... de vide. Tout au fond, tout en bas, c'est la forêt, que la forêt, de laquelle émergent des rochers déchiquetés. Nous n'aurions pas pu rouler beaucoup plus longtemps avant de faire un grand saut. ...

La peur ne sera, donc, que rétrospective. Une fois arrivés au point de débarquement, nous serons suffisamment occupés à préparer notre départ à pied dans la forêt profonde. Pudiquement, je ne parlerai, à mes parents, que « *d'un fossé peu profond, heureusement* ».

Enfin, le soleil est apparu. Fastueux lever, que nous pourrions admirer, cette fois, car nous marchons vers lui, vers le Nord-est, vers la mer. Le paysage change à mesure que nous avançons. Superbe et sauvage, la partie extrême de la presqu'île est totalement inhabitée, endroit merveilleux pour y jouer à cache-cache avec nos ennemis. Les ombres de la nuit sont, maintenant, complètement oubliées. Notre progression, et celles des compagnies, ne manquent pas de péripéties.



1961-03-040 MASSIF DE COLLO. Mars 1961 Dans les profondeurs de la forêt de chânes-lièges. Au 1^{er} plan, de dos, le Toubib armé seulement d'un P.A.

La descente, aussi, est mémorable et les chutes sont nombreuses, sans gravité heureusement. Ce qui est agréable, lorsque l'on trimbale un poste de radio, ce qui est le cas pour moi, aujourd'hui, c'est de l'oublier et de sauter d'un rocher ou de glisser dans un éboulis. Le matériel prend alors inmanquablement du retard dans sa chute et nous arrive brutalement sur le dos, voire sur la tête, au moment de la réception. Radio n'est pas ma fonction. (J'en ai bien assez comme cela !).

Quand nous effectuons des déplacements pédestres importants, mon gabarit me vaut souvent le rôle de « mulet ». Aujourd'hui, je ne me plains pas, j'ai hérité d'un C10 (ANPRC10) de secours, appareil destiné aux liaisons à moyennes distances avec les Compagnies. Certaines fois, c'est le C9 (ANGRC9), destiné aux liaisons à grandes distances, avec le G.Q.G. de Constantine, en particulier. Celui-là est nettement plus lourd et les épaules en prennent un bon coup.

A force de descendre, nous arrivons au niveau de la mer. Bientôt, seul un oued est le dernier obstacle pour gagner une magnifique plage. Idéal pour nous rafraîchir les pieds, nous pouvons enlever nos chaussures. Bien que le lit soit large et peu profond, l'eau n'a pas encore profité de cette journée de soleil. Provenant

du haut de la montagne, elle est vraiment glacée. Nous ne nous attardons pas à barboter et, bientôt, le contact du sable fin de la plage nous réchauffera agréablement. Venant d'être refroidis, nous hésitons, bien sûr, à répondre à l'invitation de la belle bleue qui s'étale devant nous. C'est encore Claude qui, une fois de plus, nous entraîne pour notre premier bain de mer de l'année. Pourtant, il ne sait pas nager. ... Pas de regrets car elle est vraiment bonne.



1961-03-050 A l'ombre des chênes-lièges dans le djebel inondé de soleil. Devant, marche le Lt RF. Au milieu, c'est Claude, en arrière (à l'extrême gauche) le Cal/chef M. des Trans.



Ref : 1961-03-062

Photo Claude D.

Au dessus de Tabellout A gauche le Capitaine Charbonnier, au milieu Le radio L.



Ref : 1961-03-064

Photo Claude D.

Vue sur la plage d'embarquement et le P.C. flottant du Colonel.



1961-03-070. Premier plan sur les camarades Albert et Claude à l'heure du casse-croûte.



1961-03-080 Une halte du P.C. Liaisons radios et casse-croûte. Claude toujours, derrière lui, le C/C M. Au fond, le Lt RF (tête nue) et le Cpte Charbonnier (avec une carte et le bigophone).



1961-03-090 La traversée de l'oued. . L'eau est froide... celle de la mer sera meilleure.
« ROUGE » est au premier plan.



1961-03-100 Quelqu'un que vous connaissez !
Poste au dos et fusil à l'épaule, sur la plage d'embarquement.



Référence : 1961-03-110

Bérets noirs et P.C. flottant.



1961-03-120

Les L.C.M. sur la plage d'embarquement.

Une partie de pêche.

Ce n'est pas la première fois que nous améliorons l'ordinaire en pêchant à l'explosif. Nous sommes des soldats et n'avons pas la patience d'attendre que les petits poissons viennent se faire prendre à un hameçon. Une grenade dans un trou d'eau, ça fait BOUM ! Une gerbe d'eau et il n'y a plus qu'à patauger pour récupérer la friture. C'est brutal mais rapide et efficace. Pour qui connaît les armes, il est évident qu'il s'agit de grenades offensives. Pourtant, l'autre jour, un petit malin, ou un étourdi, a lancé une grenade défensive alors même que nous étions à quelques mètres à attendre les résultats. Les résultats : C'est que plusieurs ont entendu les éclats siffler à leurs oreilles et que l'un d'entre nous a vu un morceau de métal fumant se planter dans le sol juste devant ses pieds. Grands coups de gueule de la part de ceux qui ont eu peur, envers celui, ou ceux, qui furent soupçonnés de cette connerie.

L'algarade qui s'en est suivie a nécessité l'intervention de l'O.R. Dorénavant, la pêche est réglementée. Elle ne se fera plus qu'en présence d'un responsable de la section de l'O.R. et l'explosif remplacera les grenades. Il s'agit de pains de plastic de 250 g. dont le pouvoir détonnant est nettement supérieur à celui des grenades. Au moins, ces pains n'expédient-ils pas d'éclats de ferraille tout azimuts.

On peut être surpris par l'existence et l'utilisation de ces pains de plastic. Cela mérite quelques explications supplémentaires. Nous devons détruire, de façon systématique, toutes les caches rebelles que nous découvrons. Ceci a pour but de rendre la vie la plus difficile possible aux HLLs. Pour cela, la section de l'O.R. dispose de divers explosifs et moyens incendiaires.

Tout d'abord, il y a des caissettes contenant, dans de petites boîtes en alu, les dits « pains » pouvant évoquer, très vaguement, des « pains au lait » par leur modeste taille. La nature malléable (par définition) de cette matière permet de les mettre en forme à sa convenance. Encore faut-il que l'on procède avec lenteur et délicatesse. Il est bien évident que tout échauffement, dû à une manipulation un peu brutale, peut conduire à une déflagration mortelle, non seulement pour celui qui tripote ainsi cette sorte de pâte à modeler, mais aussi pour ses proches voisins.

En fait, certains prétendent que l'explosif est assez stable et que le danger est faible mais mieux vaut ne pas en faire l'expérience ! Claude doit certainement le penser car il va loin dans la manipulation. Avec un couteau de poche, il creuse tranquillement la matière de façon à pouvoir y visser, à travers l'enveloppe d'Alu, le bouchon détonateur d'une grenade. La mise à feu étant ainsi facilitée, l'engin peut être balancé dans une cache, où l'on veut s'assurer, facilement, qu'il n'y a pas d'habitants prêts à se défendre. Il suffit de dégoupiller et de laisser tomber. De la

même manière, on peut dégoupiller et balancer l'engin dans un trou d'eau. Une gerbe liquide, s'élevant à plusieurs mètres, montrera que cela est très efficace et nous n'avons plus qu'à recueillir les poissons qui remontent à la surface, le ventre à l'air. ⁽⁵⁰⁾.

J'en suis souvent à admirer l'ingéniosité de Claude. Après la fabrication de grenades en « plastic », il trouvera le moyen de les transformer en engins incendiaires.

Dans la dotation de l'O.R. il y a, également, des caisses de grenades « MILS » (ou MILLE, je ne sais plus). Ces munitions, d'origine anglaise, sont, en fait, de véritables petites bombes au phosphore. Elles peuvent bien être lancées à la main mais leur utilisation est très particulière. Il s'agit, au moment du lancer, de communiquer un mouvement de rotation qui déroulera un ruban lesté de plomb. Quand le ruban est complètement déroulé, il arrache la goupille qui commande la mise à feu. Rien de plus simple apparemment, encore faut-il que le mouvement de rotation soit bien dosé. Trop faible, le ruban risque de ne pas se dérouler complètement et la grenade n'explosera pas. Trop fort, la goupille sera arrachée trop tôt et le lanceur aura toutes les chances d'en recevoir des éclats. Bref ! Ce genre d'arme nécessite une sérieuse formation pour pouvoir l'employer, sans trop de risques, et avec un maximum d'efficacité.

Ah ! J'oubliais, il y a le phosphore !

Bien sûr, une grenade défensive est un engin redoutable, elle est capable de projeter des morceaux d'acier à 20 ou 30 m, quelquefois plus. Là, ce n'est pas de l'acier mais du phosphore qui est projeté par la déflagration. Je me souviens encore des cours de chimie où la virulence de cet élément nous était expliquée. Un corps capable de s'enflammer spontanément dans l'air. Un corps capable de causer de profondes et graves brûlures, simplement parce que son avidité pour l'oxygène est telle qu'il décompose l'eau des tissus. ...

50

Efficace mais pas écologique ! De cela, bien entendu, nous n'en avons cure. Nous étions très loin de toutes ces préoccupations et nous aurions bien ri si quelqu'un nous avait fait part d'une quelconque sollicitude envers les petits poissons.

En Algérie, les oueds ne sont pas très profonds, même s'il y a des trous d'eau. En évoquant ces souvenirs, Claude me rappellera que, quelquefois, il récupérait les poissons directement sur le « gazon », ou plutôt sur le sable. L'explosion vidait littéralement le trou de tout son élément liquide. Et s'il restait un peu d'eau, les filets de camouflage des casques étaient utilisés en guise d'épuisette pour récupérer les petits poissons.

Certes, ces caractères, mes camarades n'ayant pas, pour la plupart, fait de chimie, ne les connaissaient pas. Ils avaient tous, pourtant, entendu parler des effets terribles de ces grenades. Le Toubib ne s'était pas privé de raconter ce qui était arrivé récemment à des tirailleurs Sénégalais qui avaient voulu s'amuser avec. Leur état avait nécessité un transport d'urgence à l'hôpital militaire de Constantine et, malgré les soins, ils n'avaient pu être sauvés. Selon lui, le spectacle de ces grands brûlés était des plus atroces :

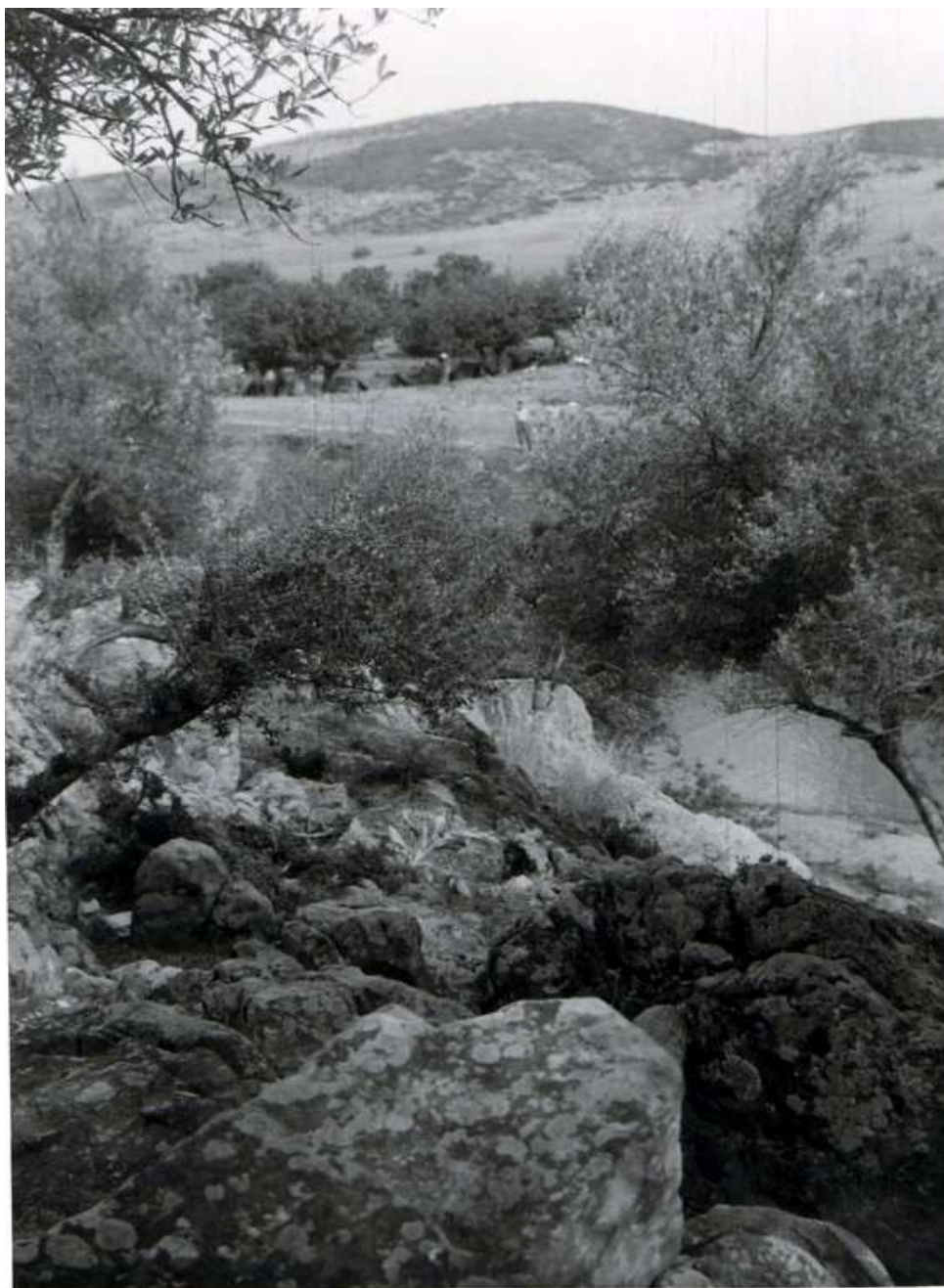
- Une parcelle de ce produit qui touche la tête est capable, en brûlant, de percer la boîte crânienne et rien ne peut arrêter la combustion !

Claude a donc décidé d'éviter la mise à feu directe de ces munitions. Il suffit de ficeler solidement une grenade à un pain de plastic précédemment préparé et équipé de son bouchon allumeur. Fil de fer et chatterton, c'est du système « D », mais c'est efficace et c'est sûr. Un engin comme celui-ci, jeté dans une cache ou une mehta que l'on veut détruire, sera vite considéré par le service de l'O.R. comme un outil des plus utiles. ⁽⁵¹⁾.

Pour en revenir à nos parties de pêche, seuls les membres de l'équipe de l'O.R. sont habilités à utiliser les explosifs. Pour les autres, dont je suis, nous nous contenterons de ramasser les petits poissons.

51

Ces munitions (pains de plastic et grenades « MILS ») ne sont pas de quelques objets de récupérations mais bien du matériel en dotation dans l'Armée Française. Bien entendu, elles ne sont pas destinées à tout le personnel mais réservées, uniquement, à des groupes spéciaux, tels que nos services de renseignements.



Ref : 1961-03-150 - Massif de COLLO.

Un oued pour la pêche.

KANOUA, Le 17/03/1961

Chers tous,

L'opération continue : En ces instants, nous sommes au poste de Kanoua, plus vers le Sud que précédemment. Du camp, nous découvrons, quant il fait beau, une magnifique vue sur la mer, que nous dominons de près de 900 m.

Après les deux jours, passés à Collo, nous nous sommes rendus dans la région de l'oued Zhour. Je m'étais toujours demandé pourquoi cette plaine, verte et grasse, était totalement dépourvue d'habitations ?

L'aspect engageant de cette région cache, en fait, un immense marais insalubre. Le poste d'Oued Zhour est situé sur une colline au bord du marais. Toutes les mechtas sont bâties plus haut dans la montagne.

Nous avons eu l'occasion de faire de belles pêches, tant de poissons que de grenouilles, dans tous ces oueds qui descendent vers le marais. C'était, la nuit, un véritable grondement, ou coassement, venant de toutes ces grenouilles. Il est heureux que la saison ne fût pas plus avancée car les moustiques commençaient à se montrer gênants. Toutefois, le bruit de tous ces batraciens est moins désagréable que les hurlements de ces saletés de chacals.

Depuis vendredi dernier, le temps est resté au beau fixe et nous avons commencé à reprendre les bonnes habitudes. Sieste l'après-midi ; mais cela n'est, paraît-il, pas normal car, à cette époque de l'année, si ce ne sont pas les gelées qui sont à craindre, ce sont bien plus les grandes pluies.

Je vais maintenant vous entretenir d'une question de la plus haute importance. Je porte, en ce moment, une très haute estime à notre vaguesme-tre. Tout d'abord, je n'ai pas entendu parler des deux derniers Science et Vie et, ce qui est beaucoup plus grave, j'ai eu un colis volé. Le « vaguo » m'a annoncé cela tout naturellement, à la dernière liaison, en me disant qu'il fallait que je fasse un compte-rendu pour estimer la valeur de ce qu'il contenait afin d'être remboursé. Je me demande encore quel est ce colis ? Il se peut que ce soit le dernier, celui dans lequel tu me disais, Maman, avoir mis 2 pellicules photos. Il se peut, également, que ce soit celui que je voulais vous envoyer... J'attends donc avec impatience votre accusé réception afin d'être fixé.

Les dernières pellicules ont été utilisées et vous allez pouvoir en juger par le contenu de cette enveloppe : 3 pellicules, dont quelques photos ne sont pas mal. Il faut dire qu'avec le soleil, et dans un tel pays, il y a de quoi faire le bonheur d'un amateur photographe. Je compte, prochainement, acheter une pellicule couleur pour voir ce que cela donne. Ce n'est, en tous cas, pas la lumière qui manque. Je n'ai, bien entendu, pas encore trouvé l'occasion d'acheter mon poste. Ce que je regrette car cela est un moyen d'informations appréciable.

C'est aujourd'hui « l'Aïd Es Seghir », la fête marquant la fin du Ramadan. Le Commandant, ayant offert deux moutons, ce fut vraiment la fête à l'E.M.T.I. Hier donc, avant le coucher du soleil, les deux bêtes furent proprement égorgées, la tête en direction de la Mecque. Ce matin, les animaux furent cuits à la broche sur les deux troncs ébranchés de deux jeunes pins, ceci au-dessus de trous remplis de braises ardentes. Les queues des moutons étaient utilisées comme pinceaux afin de badigeonner de sauce les deux bestiaux. Tandis que, tout doucement, cuisait le méchoui, d'autres s'occupaient du Couscous. Semoule, pois chiches, feuilles d'artichauts, raisins de Corinthe, courgettes, navets, carottes, poireaux, pommes de terre et je ne sais plus quoi encore... Tout cela dans un plat immense taillé dans la masse d'un tronc de pin.

A midi, tout le monde se trouva réuni devant les deux moutons. L'usage veut que chacun détache des morceaux de viande sans utiliser aucun autre instrument que ses doigts. Le Commandant, montrant l'exemple, nous décortiquâmes consciencieusement les deux bestioles. Cette façon de manger peut paraître bizarre, mais le mets est excellent et nous nous régâlâmes bien, également, avec le Couscous dont je ne me souviens pas d'en avoir mangé d'aussi bon.

Je ne vais pas attendre le départ de la liaison pour finir cette lettre car elle aurait alors encore 3 jours à attendre le prochain départ. Je vais donc, maintenant, vous dire au revoir à tous trois et bons baisers.

Loulou

L'AÏD ES SEGHIR.

Kanoua, encore un poste ravitaillé par les corbeaux. Mis à part qu'il est situé plus au Sud, donc que la piste est plus longue pour y parvenir, nous ne voyons guère de différence avec celui de Siouan. Même altitude, même isolement au milieu de la forêt, même misérable village de regroupement et même temps pourri. Décidément, le massif de Collo à trop souvent la tête dans les nuages. C'est pourtant dans ce lieu que nous fêterons dignement la fin du Ramadan. Apparemment, tout le monde, je veux dire, tous les Musulmans, ont oublié le jeûne imposé par la religion. Ce n'est pas une raison pour oublier de faire la fête quand cela est l'usage.

« Rouge » nous a expliqué que l'Aïd el Kebir, c'est la fête religieuse qui marque le début du Ramadan, c'est donc le début d'une période assez pénible. Par contre l'Aïd es Seghir, ça, c'est une fête familiale - *Un peu comme le Noël des chrétiens* et, comme elle marque la fin du Carême, la fin des contraintes, c'est l'occasion de grandes réjouissances. « Rouge » avait raison, l'Aïd es Seghir, nous le découvrons, est l'occasion d'agapes assez sérieuses. Toutefois, le mets traditionnel, le mouton, a failli manquer, au désespoir de nos camarades Arabes qui ne pouvaient nous faire goûter à un vrai méchoui. En effet, ces animaux sont rares dans cette région. En montagne, l'élevage se résume à quelques chèvres maigrichonnes. Il faut aller encore plus au Sud, sur les hauts plateaux, dans la région d'Aïn Abid par exemple, pour trouver de véritables troupeaux. Même si, par hasard, il y en avait eus par ici, il y a bien longtemps que les Fells (ou les soldats Français) les auraient abattus, histoire d'améliorer l'ordinaire ou de fourbir les armes.

Le Commandant s'est donc décidé à commander deux de ces mammifères qui sont arrivés à l'occasion d'une liaison « Appro ». Ces animaux ne figurant pas au menu, dit « ordinaire » de l'armée, ont été payés de sa poche. Je crois me souvenir qu'ils coûtaient très chers (relativement à la bourse d'un 2^{ème} classe comme moi). Nos deux moutons furent donc exécutés, cuits et mangés, selon les plus pures traditions et coutumes du pays. Cela fut, pour nous autres européens et particulièrement pour nos cuistots, l'occasion d'en apprendre un peu plus sur la vie et les habitudes des autochtones. Ce fut, pour eux, le plaisir de nous montrer que leur façon de vivre n'était pas toujours aussi arriérée que nous le pensions ! Ce fut, pour tous, la joie simple de bien manger et de s'en lécher les babines et les doigts (au sens propre). Ce fut, pour notre Commandant, la joie de faire plaisir à son équipe et je crois pouvoir dire qu'il était, à ce moment là, aussi heureux qu'un Père distribuant des cadeaux à ses fils.

Ce jour là, le point culminant de la gastronomie fut atteint avec la confection du couscous. Ce plat, je l'avais découvert lors de mon arrivée en Algérie. La mère

d'Omar, on s'en souvient, préparait le meilleur couscous d'AÏN ABID. Ne connaissant pas encore ce plat, je le trouvais fort bon, en effet, mais je manquais forcément d'éléments de comparaisons. Il s'agissait de semoule que l'on arrosait d'une sauce bien relevée à l'harissa. Le tout était accompagné de quelques morceaux de mouton bouillis.

Ici, la taille du plat, déjà, est, elle, impressionnante. Quelques paysannes du regroupement ont été recrutées par nos Harkis, la graine provient de la semoule généreusement distribuée par la S.A.S. (elle-même, bien souvent, récupérée dans les silos du FLN). L'originalité réside dans les légumes et raisins secs qui y sont incorporés et qui donne une saveur sucrée à cette nourriture. D'où viennent ces légumes ? Aucune idée. Ce qui marque mon souvenir, à part la saveur, c'est surtout la gentillesse et la simplicité avec laquelle ce plat fut confectionné. Tous sont contents que nous goûtions et apprécions ce mets. Comme ROUGE nous l'explique, le couscous est un plat populaire, c'est-à-dire un plat de pauvre, un plat qui revient plusieurs fois par semaine (comme les pâtes dans certains pays, comme le pot-au-feu peut-être ?)

C'est, à l'occasion de fêtes comme celles-ci, qu'il est plus ou moins amélioré et qu'il peut ressembler plus à un dessert qu'à un plat de résistance.



1961-03-200 KANOUA Fête de l'AÏD ES SEGHIR, la préparation du méchoui.



1961-03-210 Kanoua. Fête de l' AÏD ES SEGHIR, le mouton sur la broche.



Ref : 1961-03-220 Kanoua. Fête de l'AÏD ES SEGHIR, le mouton est cuit.
 De gauche à droite : SAÏD Algérien appelé et chauffeur de GMC, Le Chef responsable du Service auto, 1 Harki (accroupi), Albert A., 1 Harki, 2 autres FSNA appelés.



Ref : 1961-03-230 KANOUA. Fête de l'AÏD ES SEGHIR, le mouton est dépecé
 De gauche à droite : Le cuisinier TG., moi-même, de dos Albert A. peut-être ? Le chef (sous-off des transmissions), le chauffeur de l'ambulance, DD. et GR. les caporaux infirmiers.



1961-03-231 (Photo Claude D.) Préparation du méchoui. L'usage (?) veut que l'on mette un gus dans le trou, creusé pour le foyer, pour voir s'il est suffisant.



1961-03-232 (Photo Claude D.) 1^{er} plan à gauche : De dos, le Toubib, peut-être ? Ensuite, toujours de dos : Le Cne Charbonnier. 1^{er} plan à droite, accroupi : Jockey, l'aide cuisinier. Ensuite, Le radio L.

Massif de COLLO « Poste de KANOVA » Le 23/3/61

Bonjour à tous,

Massif de Collo, nous ne bougeons guère du coin, allez-vous dire ! Erreur, entre les deux dernières lettres, nous avons fait un retour sur Constantine. En effet, au lendemain des fêtes du Ramadan, les autorités, craignant quelques manifestations, avaient fait renforcer le service de maintien de l'ordre autour de la ville. Nous sommes donc restés cantonnés, durant 3 jours, sur un terrain vague à l'extérieur de la ville. Ceci n'était guère pour nous satisfaire.

J'ai pu tout de même profiter de ces quelques jours pour aller en ville, ainsi qu'à Aïn Abid. Douches et linge propre, après 20 jours, cela fait du bien de pouvoir se changer.

Profitant de la proximité de la base, j'ai fait quelque chose de très important : En effet, depuis trois jours, ma permission est posée et la place dans l'avion retenue. Du 64 au jus !

C'est le vendredi 26 mai que nous devons embarquer, à l'aérodrome d'Aïn El Bey, près de Constantine, pour Marseille. De là, un train part vers 12 heures pour la grande capitale. Vous pouvez noter à quel point ce départ est étudié, pour pouvoir arriver en début de Week-End. Quant au retour, car il y en a un, hélas, il aura lieu 25 jours plus tard, le 20 juin, et par le même moyen. J'ai choisi la voie aérienne car j'ai déjà pu goûter le confort et l'agrément des voyages en bateau et en groupe. Je dois partir avec un camarade qui habite dans la région de Castres et qui, comme moi, estime pouvoir voyager seul et sans guide. L'inconvénient, bien sûr, de ce genre de traversée est le prix du voyage : 230 NF Aller et Retour, moins 100 NF de réduction, donne 130 NF. Ceci permet de gagner 3 jours de voyage et de fatigue.

Voilà donc une chose très sérieuse de faite. Cette fois-ci, je vais pouvoir compter les jours et attendre, avec quelque impatience, vous pouvez me croire, la fin du mois de mai.

J'espère que mes dernières photos vous sont bien parvenues. J'attends encore 2 pellicules que je viens de donner à Constantine. Pour la question vaguemestre, cela s'est un peu arrangé. Mon colis a été retrouvé, après avoir erré quelques 15 jours dans une compagnie. Simple erreur ! Par contre, j'ai reçu le dernier «Science et Vie». Des deux autres, je n'ai pas

encore de traces. A l'avenir, je pense qu'il serait préférable de joindre les revues aux colis car ce genre de courrier ne semble pas profiter des bons soins du vaguemestre.

A propos de lecture : « Dieu est né en exil », que j'ai reçu au début du mois, semble jouir d'une certaine popularité. Après le capitaine, c'est maintenant au tour du Commandant de le lire. Bien entendu, ce fut d'abord moi qui en ai fait la lecture et je tiens à dire qu'il m'a beaucoup plu.

Actuellement, il me reste encore à lire « La Brière » de Chateaubriand et « La bête humaine » de Zola. Il n'est donc pas utile de prévoir un réapprovisionnement dans l'immédiat. Toutefois, et à tout hasard, je vais vous citer ici quelques auteurs qui m'intéresseraient et dont je n'ai pas lu grand chose jusqu'ici : Colette tout d'abord, Daphné Du Maurier dont je connais déjà « Ma cousine Rachel » et « le bouc émissaire », St Exupéry dont j'ai lu dernièrement « Vol de nuit » et « Courrier Sud ». Bien entendu, si la bibliothèque contient quelques autres bouquins intéressants, il n'est pas utile d'en acheter de nouveaux. .../...

Si je m'occupe de choses sérieuses, je ne m'occupe pas de tout, hélas. Mon poste est encore chez le marchand. Enfin, on espère être rentrés pour le 30 mars, ce qui ne sera pas volé. A part le travail habituel de « remise en conditions », il y a pas mal d'affaires et de courrier en retard. Il me reste à répondre à Jeannot et à tante Zon qui ne doivent pas me trouver très acharné sur l'écriture.

Là-dessus, je vais vous laisser pour quelques jours, en espérant que tout va bien à la maison et que Francette a abandonné ses « javas » pour les colonies.

Bonsoir et bons baisers à tous (et à bientôt).

Louis René

Pouvoir LIRE ...

Dans mes courriers, il est souvent question de lecture. Que ce soit au bivouac ou en opérations, je ne perds pas une occasion de lire. Les pantalons de treillis, avec leurs deux poches sur les flancs, sont très commodes pour transporter diverses choses : D'un côté, une boîte de ration, de l'autre un livre de poche. Me voilà paré pour de longues périodes d'attente, comme cela arrive souvent. Je ne peux pas dire que cette activité soit appréciée par la majorité de mes camarades. Sans parler des illettrés, (et il y en a ...), peu de soldats (4 ou 5 peut-être, à l'E.M.T.1) lisent vraiment. C'est-à-dire, savent faire autre chose que regarder des bandes dessinées, des romans-photos ou des revues suggestives. Quand aux sous-offs, là, c'est carrément le rejet :- *Comment peut-on perdre son temps à cela ?* Cette phrase, je l'entendrai fréquemment, de leur part, avec un rien d'agacement à mon encontre. Il y en a un qui me cherche, tout particulièrement, chaque fois qu'il en a la possibilité. Quand il me voit un livre à la main (et éloigné des officiers), il ne peut s'empêcher de me demander ce que je lis. Je me contente, sans un mot, de lui montrer la couverture et invariablement, il me répond :

- *Connais pas !* Il ajoute encore

- *Un bouquin comme ça, je ne pourrais pas le lire. C'est trop gros pour moi, cela pourrait me donner mal à la tête.*

Comme il est inutile de répondre à ce genre de propos (et comme je ne réponds pas), il lui arrive d'en rajouter, de me qualifier d'étudiant, d'intellectuel, etc..... Cela me fait plutôt sourire : Ma formation s'arrête à l'enseignement secondaire et je ne me prends tout de même pas pour un intellectuel ! Quand il est en verve et quand il y a des spectateurs sous-off et, aussi, soldats, il complète la sauce en disant que :

- *Lui, ...la culture ... de toute façon, cela le fait chier !*

- *Quand j'entends le mot culture, je sors mon revolver !*

Voilà sa phrase favorite et elle ne manque jamais de déclencher les rires. Cela tendrait à prouver qu'il a, au moins, un peu de connaissances historiques ⁽⁵²⁾.

« Bah... » Ce n'est pas bien méchant, je me contente de lever les épaules et de continuer ma lecture. Il est heureux qu'à la **Mechta Joyeuse**, l'ambiance ne soit pas exactement la même. Mes deux co-résidents lisent également, quoique peut-être pas avec un acharnement égal au mien, il reste possible de s'échanger des bou-

quins et de discuter de notre passe-temps favori. Cela, je l'apprécie beaucoup car il n'en est pas de même dans tous les locaux de la troupe.

Il est tout de même curieux de constater que beaucoup d'individus veulent que leurs voisins fassent tout comme eux, vivent exactement comme eux, aient les mêmes habitudes et les mêmes occupations : - *Moi, je ne lis pas. Alors, si tu lis, tu n'es pas comme les autres.* Voilà comment, si l'on ne suit pas le modèle commun, si l'on tente un tant soit peu de sortir du moule de l'ordinaire, l'on est considéré comme un anormal. Encore, si cela n'était vrai que pour la lecture ...

Ce prosélytisme s'explique probablement, au sein de notre groupe de militaires, par la convoitise que suscitent mes fonctions et les contacts fréquents que j'ai avec les officiers. La plupart des soldats, ici, sont des paysans ou, à la rigueur, des ouvriers. C'est plus que de la convoitise car ils savent qu'il y a des choses qu'ils ne pourront jamais, ou très difficilement atteindre, c'est de la jalousie. Dès le début, d'ailleurs, j'ai été surpris par l'exaspération qu'ils ressentaient envers « ceux qui ont fait des études » (*Voir mes commentaires du 12/12/1960.*). Ce ressentiment est encore plus virulent de la part des sous-offs. Pour eux, se sentir inférieurs, sur certains points en tous cas, à un simple soldat, n'est guère acceptable. A maintes occasions, ils chercheront à me le faire payer.

Je dois ajouter, à la décharge de tous ces gens, qu'en fait, moi et quelques autres, comme mes amis les infirmiers par exemple, sommes un peu des déracinés, perdus au milieu du monde des simples soldats. Je n'ai pas été capable de réussir le peloton des E.O.R. En vérité, je n'ai pas beaucoup cherché à le réussir. Durant cette période, j'étais avec des camarades, sinon de même niveau social, tout au moins ayant reçu une éducation scolaire à peu près équivalente. Ici, je suis en contact avec des Français que l'on dit être de « la France profonde ». Bien qu'issu d'un milieu modeste, citadin certes, mais ayant des racines provinciales et campagnardes, j'ai découvert, grâce à mon séjour en Algérie (ou à cause de cela), la réalité de la population Française.

Bien sûr, si j'avais fait Cherchell et étais devenu officier, j'aurais sans doute été aussi en contact avec ces mêmes hommes. Simplement, nos rapports n'auraient pas été comparables. Une simple barrette sur l'épaule suffit, alors, à faire la différence.

A leur décharge, il y a, aussi, la méfiance envers certains intellectuels, de là à faire un amalgame facile : Qui lit est un intellectuel !

En ces années 1960, 1961, Camus a disparu il y a peu et le monde des intellectuels est symbolisé par Jean-Paul Sartre. Ce dernier a tout pour être honni dans

le milieu militaire où nous vivons : Il est à la fois anti-gaulliste et anti-Algérie Française, instigateur du manifeste des 121, promoteur des porteurs de valises et ses articles, dans une certaine presse, déchaînent l'hostilité de beaucoup, déchaînement qui se transforme vite, par phénomène de généralisation, en répugnance pour tout ce qui pense (ou qui a la prétention de réfléchir un tant soit peu).

Aimer LIRE ...

L'attitude des nos officiers envers la lecture, fort heureusement, n'est pas celle de la troupe et des petits gradés. Le Capitaine et le Commandant lisent beaucoup, les autres peut-être un peu moins ? Je ne sais plus. ...

Quand nous sommes en attente dans la Jeep, il arrive fréquemment au Commandant Dumetz de me demander, lui aussi, ce que j'ai à la main. Ces commentaires sont à l'opposé de ceux du sous-off. La plupart du temps, il connaît le titre que je lui annonce. **Il l'a déjà lu**. Cela lui permet de me donner son avis et je dois reconnaître qu'il a souvent un jugement qui correspondait au mien sur les ouvrages dont nous discutons. Peu à peu, il en viendra à me conseiller mes lectures. C'est lui qui me fera découvrir, entre autres, Jean Hougron et surtout Jean Lartéguy, à travers « Les Mercenaires » et « Les Centurions ». (Œuvres en rapport évident avec l'actualité que nous vivons).

Il arrive que, certains soirs, au campement, le Capitaine Charbonnier appelle :

- *Theurot ! ... Theurot où est-il ? ...*

Quand j'arrive, c'est pour l'entendre me dire :

- *Theurot, je ne peux pas dormir. T'as pas un bouquin ?* (Rappel : Si le Commandant me vouvoie, le Capitaine, lui, me tutoie ...). Je vais alors chercher dans mon sac quelque chose qui pourrait lui convenir. Il n'aime pas les livres trop sentimentaux (Crosnin, Daphne du Maurier ...). Il préfère les « polars » ou, tout au moins, les livres où il y a de l'action. Il n'aime pas, non plus, les auteurs qui parlent trop, qui se posent trop de questions (Camus, St Exupéry...). Le choix n'est donc pas toujours facile et il sera quelquefois déçu que je n'aie rien de nouveau à lui prêter. Lui aussi, essaiera de me conseiller dans mes lectures. Conseils, certainement plus intéressés qu'objectifs, visant à lui permettre de combler ses insomnies éventuelles.

Dans ma famille, dans le cercle parental, l'ouvrage de Vintila Horia « Dieu est né en exil » (⁵³), paru en décembre dernier, a eu un certain succès. (Il a eu, aussi, du succès ailleurs car je crois me souvenir que c'est un prix Goncourt ?). Mes grand-mères l'ont lu, mes parents l'ont lu, enfin il vient de me parvenir dans un récent colis. Pour une fois, je marque un point. Non, le Commandant ne l'a pas encore lu ! Content de savoir qu'il est en ma possession, il me le réserve immédiatement. Trop tard ! Le Capitaine venait justement, lui aussi, de me le retenir. Il me pousse à le lire vite car, me dit-il, il ne faut tout de même par faire attendre le Cdt. ...

Savoir LIRE ...

Pour avoir le goût de lire, encore faut-il savoir lire. Cela peut sembler une lapalissade, Eh bien ! J'ai découvert, depuis que je suis à l'armée et, surtout, depuis que je suis en Algérie, que ce savoir n'est pas donné à tout le monde.

Lorsque j'ai passé mes 3 jours à Vincennes, quelqu'un m'a demandé si j'avais le certificat d'études. J'ai répondu que NON mais que j'avais le baccalauréat. La réponse a semblé suffire car mon interlocuteur a hoché la tête d'un air entendu. C'est, ainsi, que je me suis retrouvé avec l'annotation « *Sait lire et écrire* » sur mon livret militaire. Dans ma famille, cela nous a beaucoup fait rire. Nous étions tellement persuadés, qu'en 1958, tous les Français savaient lire.

La 3^{ème} République avait rendu la scolarité obligatoire, il y avait plus de ¾ de siècle de cela. Par conséquent, comment est-il donc possible de ne pas savoir lire ? Même en cas d'échec au Certificat d'études, le niveau atteint est suffisant pour pouvoir pratiquer la lecture, sinon l'écriture. Je ne veux parler, ici, que des seuls métropolitains. Il était évident, pour tous, que l'Algérie, dans certaines régions, présentait un retard important dans la scolarisation des Arabes. (⁵⁴).

53 « *Dieu est né en exil* ». Auteur Vintila Horia (écrivain d'origine Roumaine, de langue Française). Éditions Arthème Fayard - 21 novembre 1960.

54 En fait, on parle surtout du retard de scolarisation de l'Algérie car il est facile de mettre ce retard au passif de la colonisation. Ceux, qui disent cela, ne s'interrogent pas sur la situation réelle en France à cette époque. Je ne connais pas d'informations sur la proportion d'illettrés dans notre pays. Pourtant, il y en avait un certain nombre, je puis en témoigner.

Pour parler d'analphabétisme, citons les chiffres suivants, relevés dans l'Atlas 2000 d'Hachette : « ALGERIE, en **1998** : **42 %** de la population ne sait pas lire (dont **54 %** de femmes). ». On ne peut pas dire que l'indépendance ait fait mieux que le colonialisme.

Or, ici, à l'armée, j'ai découvert que le niveau scolaire, de beaucoup de Français de métropole, n'était guère plus enviable que celui des Arabes. Pour prendre un exemple, opposé à l'extrême, l'un des chauffeurs de G.M.C. de l'E.M.T.1 a refusé toutes permissions durant tout son service, paniqué à l'idée d'avoir à se guider seul et étant totalement incapable de lire le moindre panneau indicateur.

Et la Culture, dans tout ça ? ...

Certes, entre la lecture utile, celle qui permet de se guider, d'être renseigné sur notre monde, et la littérature il y a une différence non négligeable. Nos sous-offs, eux, savaient lire (tout de même) mais, on s'en est aperçus, ils étaient simplement allergiques à la Culture. C'est peut être un bien grand mot que celui de Culture ? Qu'est-ce que la Culture et à quoi cela sert-il ? C'est un débat qui risquerait de m'emmener trop loin. Je veux, seulement, évoquer ici un souvenir des débuts de mon séjour à Aïn Abid :

C'était, alors, la fin de l'été et nous pouvions profiter, une ou deux fois par semaine, d'une séance de cinéma, organisée par le « Théâtre aux Armées ». La projection se faisait en plein air, l'écran étant fixé à l'arrière d'un camion. Séance gratuite, chacun devant amener sa chaise. Il y avait du monde à ces projections, c'était, là, une manière de passer les soirées d'été. Bien entendu, la plupart du temps, les films étaient des Westerns, des Polars ou n'importe quoi d'autre, pourvu qu'il y ait de l'action. Les spectateurs étaient intéressés, sinon passionnés, en tout cas, très démonstratifs. Pourtant, il arriva, quelquefois, que le choix du projectionniste ne corresponde pas à celui de l'assemblée et, dans ce cas, le nombre de chaises diminuait singulièrement, bien avant la fin du spectacle.

Un soir, ce fut « *Marguerite de la nuit* » (Le mythe de FAUST revu par Pierre Mac Orlan) qui passa. Avant même le premier entracte (c'est-à-dire le premier changement de bobine), il n'y avait plus que trois chaises : La mienne et, je crois, celles des mes amis les infirmiers. Fort heureusement, le machiniste n'abandonna pas et nous pûmes visionner l'œuvre jusqu'au bout.

Après la séance, je me souviens encore des propos désenchantés du projectionniste concernant le niveau culturel des soldats. ... ⁽⁵⁵⁾

55

C'est à la suite d'une déclaration **d'Hervé BOURGES**, sur le niveau culturel des appelés en Algérie (niveau très bas, selon lui), que j'ai repensé à ces soirées cinéma d'AÏN ABID. Le moins que l'on puisse dire est que les paroles d'Hervé BOURGES ne sont pas passées inaperçues. Elles avaient provoqué, entre autres, les hauts cris de la FNACA. Peut-être avait-il exagéré quelque peu ? En tout cas, il n'était vraiment pas tendre envers nos camarades. Personnellement, je demeure persuadé qu'il avait, pour une bonne partie, raison ! Et pourtant, je suis loin d'apprécier cet individu.

« *La plupart de mes camarades étaient incultes, un certain nombre analphabètes, et comme moi de Bretagne ... de pauvres hères sans éducation, sans formation, fréquemment sans métier et sans travail* ».

De mémoire d'éléphant (p 117) Hervé Bourges

Chers Parents,

Ce mois s'achève enfin et, d'ici 3 jours, nous serons probablement de retour en base arrière. Ceci n'est pas trop tôt car nous commençons par connaître ce coin. On nous promet quelques 8 jours de repos avant de repartir, pour où ? ... Toujours est-il que, jusqu'à ce jour, les résultats opérationnels, dans cette région, ont été bien maigres. Ceci alors que, durant les 3 jours que nous passâmes à Constantine, 9 harkis d'une formation locale désertaient emportant 3 F.M. Bien sûr, avec la tournure que prennent les événements politiques actuels, les rebelles ont de plus en plus intérêt à s'écraser et à s'en tenir à quelques actions de détails.

Pourtant, il faut dire qu'avec la bande de petits rusés, qui commande actuellement le régiment, il n'est guère difficile aux Fells de se montrer plus malins que nous.

L'heure est venue, je crois, de vous parler de notre nouveau chef de corps. En effet, comme je vous l'avais annoncé il y a de cela pas mal de temps, l'ancien Bataillon de Corée devenant régiment au nom de 156^{ème} R.I., dit de Corée, le Lieutenant-colonel commandant notre unité dut être remplacé par un Colonel. Le nouveau régiment, pourvu ainsi de 5 barrettes dorées, ne gagna guère à ce changement, loin de là ! Notre père à tous, nous autres soldats, est une fidèle caricature de Louis Philippe, aimant bien le Whisky et la tête perdue, certainement, dans les hautes atmosphères. Ceci pour expliquer qu'il est, certes, moins apprécié que son prédécesseur.

Sur le plan tactique, il sait tout de même laisser échapper les rebelles, même quand ils sont coincés dans une grotte. Ce qu'il sait faire, surtout, c'est utiliser les « Alouettes » et crapahuter en « ventilateurs » à travers toute l'Algérie.

*- **Même pas capable de faire le facteur** a dit de lui notre Commandant qui le baptise, en toute amitié d'ailleurs, - **d'éponge à vin ou à whisky**, suivant le cas.*

La seule chose, qu'il a vraiment su faire, fut de créer un nouveau P.C. (au titre du régiment), doublant ainsi le P.C. du Bataillon en opérations. Les services de ce P.C. (garage, transmission, infirmerie...) sont si peu utiles qu'ils restent cantonnés à côté de Collo alors que nous sommes dans la montagne et que les actions se déroulent assez loin de cette localité.

Il faut tout de même avouer que ce P.C. est un vrai chef-d'œuvre du genre. Un vrai village de vacances. Les tentes sont dispersées dans les chênes lièges et les rochers. Les gars se sont même « amusés » à faire des escaliers, des petits sentiers, des parterres de plantes grasses et de pâquerettes. Je dois dire que, lorsque l'on voit cela pour la première fois, l'effet est hilarant et il faut crier fort pour se convaincre : « c'est ainsi que nous gagnerons la guerre ! ». Il ne me reste qu'à ajouter que ce chef va bientôt, paraît-il, être nommé général. Un homme est toujours apprécié à sa juste valeur et nous sommes à l'armée, il ne faut pas l'oublier.

Enfin, du 58 au jus pour la perm., si je sais compter, et cela seul compte. J'ai, toutefois, oublié de demander à la Météo s'il fera beau en France à cette époque ?

Nos lettres se croisent et, bien souvent, les questions arrivent après les réponses. Je confirme donc que mon colis est retrouvé .../...

Puisque les photos vous plaisent, en voici un nouvel envoi que j'ai fait développer lors de notre dernier passage à Constantine. Toutes ont rapport au massif de Collo et, une grande partie, à la journée où eut lieu l'embarquement sur les péniches dont je vous ai conté les détails, il y a quelques temps.

En ce moment, je n'accompagne plus le P.C. léger lors de ses déplacements à travers la nature. Le caporal d'ordinaire, étant en permission, je le remplace. S'occuper des cuisines est, certes, intéressant car l'on y est assuré de ne pas périr de faim, pourtant cela ne manque pas d'être inquiétant car il faut faire beaucoup avec peu. Je ne regrette pas de rester sous la guitoune, ces temps-ci, car le mauvais temps est revenu et nous sommes plongés dans les nuages, la pluie et le vent.

Je viens d'avoir des nouvelles de Francette qui dit être contente de ses colonies et qui trouve les instructeurs fort sympathiques.

Maintenant, après avoir ainsi parlé, je vais vous quitter tous les deux en vous embrassant bien fort.

Louis-René



Ref : 1961-03-240

La route de CHERAÏA

Une éponge à whisky

Ce terme manque singulièrement de respect. Je n'y peux rien, c'est notre Commandant qui l'exprime et cela concerne notre Colonel. Inutile de dire que ces paroles ont vite fait le tour de notre état major.

Dans mon courrier du 25/02/1961, j'avais déjà évoqué le peu d'estime que nous avons pour notre nouveau chef. Il se trouve que, maintenant, comme s'il s'ennuyait à la base, le « Père » du régiment nous accompagne en opérations. « Accompagne » ! C'est vite dit car il nous suit de loin et il établit prudemment son

P.C., tout en bas de la montagne, dans la plaine de Collo ou sur les collines de Cheraiïa. ⁽⁵⁶⁾.

La mauvaise humeur, qui transparait dans mes derniers courriers, n'est pas tant celle des soldats que de nos chefs. A noter que ces derniers, s'ils râlent bien souvent, sont des militaires et, en fin de compte, ils obéissent (comme de bien entendu).

Nous, les petits, les sans grades, nous nous interrogeons. Pourquoi une telle gabegie dans le commandement, qui aboutit à une telle dispersion des moyens et des actions ? Pourquoi a-t'on écarté un chef compétent, et apprécié de tous, pour le remplacer par une telle baderne ? Les plus pessimistes d'entre-nous avancent que certains hommes politiques, bien placés, veulent, par ce genre de magouille, faire capoter l'action du gouvernement et de son chef. Plus les unités sur le terrain seront commandées par des gens incompetents, plus l'arrêt des combats sera différé et plus il faudra lâcher du lest dans les négociations avec le FLN. Bien entendu, ce genre d'arguties ne tient pas debout car De Gaulle n'est pas homme à se laisser mener par le bout du nez et, si des négociations sont ouvertes avec le FLN, nous savons bien que **c'est seulement** pour conforter la France sur le plan international.

Ce qui est certain, c'est que le Commandant, s'il a sans doute pu dire au G.Q.G ce qu'il pensait d'un certain Colonel de secteur (du côté du djebel Toukouya par exemple), ne peut se permettre d'avoir la même attitude vis-à-vis de son propre supérieur hiérarchique. Ce serait faire part d'une inadmissible indiscipline. Connaissant, maintenant, le caractère de nos officiers, je crois comprendre qu'ils doivent bouillir intérieurement.

Une visite à KANOUA

Il faut ajouter que nous en avons un peu marre de notre séjour dans les montagnes. Pourtant, nous ne sommes pas à plaindre car nous avons l'espoir de pouvoir, bientôt, rejoindre notre base arrière (et moi, ma Mechta).

En attendant, peu à peu, l'on me confie de nouvelles responsabilités. J'essaie d'y faire face et de justifier la confiance que l'on place en moi. S'occuper de la « bouffe » n'est pas désagréable en soit mais c'est se trouver dans le collimateur de tous les soi-disant « copains » qui attachent une importance, souvent démesurée, au

56

Bien des décennies plus tard, Claude me rappellera que, « notre » Colonel, nous l'avions surnommé : « **Colonel pâquerette** ». Ceci parce qu'il avait fait planter des fleurs le long des allées du PC en opérations.

contenu de leurs assiettes. Il faut donc calculer les besoins, surveiller de très près les livraisons et contrôler que les stocks ne diminuent pas trop vite (surtout pour le pinard, dont j'ai déjà parlé et qui constitue, à n'en pas douter, un produit stratégique).

Pour la première fois, depuis que nous sommes à Kanoua, notre service approvisionnement, basé au camp Fray de Constantine a « daigné » parcourir plusieurs kms de piste pour nous livrer la nourriture. Par « daigner » j'entends que le Commandant, par un bref coup de colère, a exigé que l'appro se déplace jusqu'à nous.

- *Maintenant, les routes et les pistes du massif sont sûres et nous avons autre chose à faire que de nous occuper des problèmes de logistique !* ». C'était, sans doute aussi une façon de se dédommager de la pesanteur administrative que faisait régner, sur le dos des « opérationnels », l'existence de cet état-major de régiment dont personne ne comprenait la nécessité.

C'est ainsi qu'un matin, à notre bivouac de Kanoua, j'eus à réceptionner le convoi de ravitaillement en provenance de Constantine. La matinée était fraîche, comme bien souvent en ces lieux. Pourtant, l'Adjudant qui conduisait le convoi, le responsable en personne du service Appro du Bataillon, un petit homme replet, pour ne pas dire rondouillard, était luisant de sueur. Ayant sorti un grand mouchoir d'une de ses poches, il passât son temps à s'éponger pendant le déchargement des marchandises.

Occupé que j'étais à pointer la livraison, j'écoutais d'une oreille distraite ce que ses copains, les sous-offs de l'E.M.T.1, racontaient à l'Adjudant. Il n'était question que d'embuscades, de coups durs et autres réjouissances.

- *Comment tu es monté, avec ce convoi de camions, jusqu'ici sans escorte ? Tu es un véritable Héros !* » Bien entendu, il ne pouvait pas, ne pas, se rendre compte que l'on se « foutait » de lui. Pourtant, sa trouille était trop forte et il allât même jusqu'à refuser de boire la « bibine » traditionnelle, tant était grande sa hâte de redescendre vers le monde civilisé. Je dois dire, pourtant, que nous devions revoir cet Adjudant, quelquefois encore, sur les pistes du massif. Il finit donc, comme nous tous, à s'habituer et nous n'étions pas mécontents de le voir apparaître avec son convoi de véhicules.

Récupérer, ainsi, les marchandises destinées à nous nourrir pendant une semaine, n'était pas si simple. Il fallait, pour tout, contrôler soigneusement quantité et qualité car, après le départ de l'Adjudant et de ses camions, il n'y avait plus de réclamations possibles. Quand il était là, par contre, il était toujours possible de s'arranger et nous pouvions toujours demander un peu plus (de RAB) de ceci ou de cela. C'est la viande, surtout, qui posait des problèmes et nous devions en surveiller l'arrivage et la distribution de très près. La ration « normale », pour les jeunes

appétits des soldats, était de **80 grammes par repas**. (Ceci pour deux repas par jour, tout de même). Inutile de dire que TG, notre cuisinier, devait découper des tranches de steak suffisamment fines pour qu'il y en ait pour tout le monde et pour tenir la semaine.

Cette viande nous arrivait sous forme congelée, dans des caisses de bois, (Il y avait toujours au moins un camion isotherme dans le convoi). Ce qui nous amusait beaucoup était de lire les marques que portaient les emballages. Certains avaient été conditionnés depuis plus de dix ans et portaient des tampons d'Hanoï ou de Saïgon. Ces provisions avaient donc fait la guerre d'Indochine. Cela nous paraissait un conflit si ancien, tellement lointain, que nous avions un peu l'impression que l'on nous livrait de la viande de Mammouth, trouvée congelée dans la Toundra. Pourtant, cette nourriture surgelée était en parfait état de conservation. (⁵⁷).

La moitié des caisses portait une marque de peinture bleue, les autres rouges. La viande « bleue » était la viande « à bouillir ». Autant dire qu'elle n'était pas terrible. C'était des bas morceaux, tout justes bons pour faire des ragoûts. Il fallait tout l'art de notre cuisinier pour la noyer dans une sauce qui rendait la bidoche à peu près mangeable. Les caisses rouges indiquaient de la viande « à rôtir ». Là, c'était autre chose ! C'est la quantité qui posait problème et provoquait les réclamations de la troupe. Il n'y en avait jamais assez ou les tranches étaient vraiment trop minces. Fort heureusement, nous trouvions souvent le moyen d'améliorer l'ordinaire. Les sangliers pullulaient dans le massif et il y avait aussi des animaux domestiques, brêles, vaches, veaux, etc. ... que nous étions autorisés à tirer puisqu'en zone interdite. C'est surtout les Compagnies qui, au cours de leurs crapahuts, avaient l'occasion d'abattre ces animaux. Nous en récupérions ainsi, souvent, des morceaux ou même des bestiaux entiers quand la chasse avait été bonne.

57

Ce que l'on appelle la « chaîne du froid » était donc parfaitement respectée malgré tous les va-et-vient et la durée de cette conservation.

Le chemin des Dames.

Les camions de l'Appro n'étaient pas les seuls à s'aventurer sur les pistes défoncées et boueuses du Massif. Cela n'avait rien d'étonnant, puisque, depuis que nous opérons dans la région, les rebelles avaient adopté un profil bas. Les postes de Siouan et Kanoua, et d'autres sans doute, étaient maintenant régulièrement ravitaillés. Nous ne pouvions que nous en féliciter, puisque c'était, là, la preuve de l'utilité de notre présence ici. Cela nous égaya, même beaucoup, quand nous nous aperçûmes que l'un des GMC était, en fait, un BMC. (58).

Quand le convoi arrivait au poste, ces dames descendaient donc d'un des camions et s'éloignaient, quelques instants, vers la bordure de la forêt, histoire de satisfaire la nature. Le spectacle, à chaque fois, semait l'émoi dans notre troupe. Pourtant, la représentation durait peu et n'était, certes pas, d'une grande qualité artistique. Elles disparaissaient bientôt dans le camion et les soldats s'alignaient dehors en attente de leur tour. (59). Je veux parler des soldats du poste car ce service à domicile leur était exclusivement réservé. Les consignes étaient formelles : **Nous n'y avions pas droit**. Nous ne pouvions regarder que de loin.

Au début, cela n'allait pas sans quelques rouspétances de certains (toujours les mêmes d'ailleurs). Le chauffeur de la Jeep de l'O.R. faisait partie de ceux-ci et je le vois encore interpellé son chef pour lui dire :

- Ce n'est pas normal ! L'accès au B.M de Campagne ne devrait pas nous être interdit. !

Le chef en question lui répondit, tout d'abord, tranquillement :

- Dites donc ! Je suis bien renseigné, puisque c'est mon rôle, et l'on m'a dit que ma Jeep était très souvent arrêtée à Collo près de la maison blanche, sur le côté de la plage. Je ne vous reproche pas d'en profiter,... du moins tant que cela ne gêne pas le service !

58

A tout hasard, je rappelle ici la signification de quelques sigles :

G.M.C. = Général Motor Compagnie. Ce sont les camions made in USA qui équipent, en grande partie, nos forces.

B.M.C. = Bordel Militaire Contrôlé, qui devient, dans un camion, « Bordel Militaire de Campagne ».

59

NON ! Jacques Brel n'avait pas encore créé sa chanson ... « *Aux suivants* ».

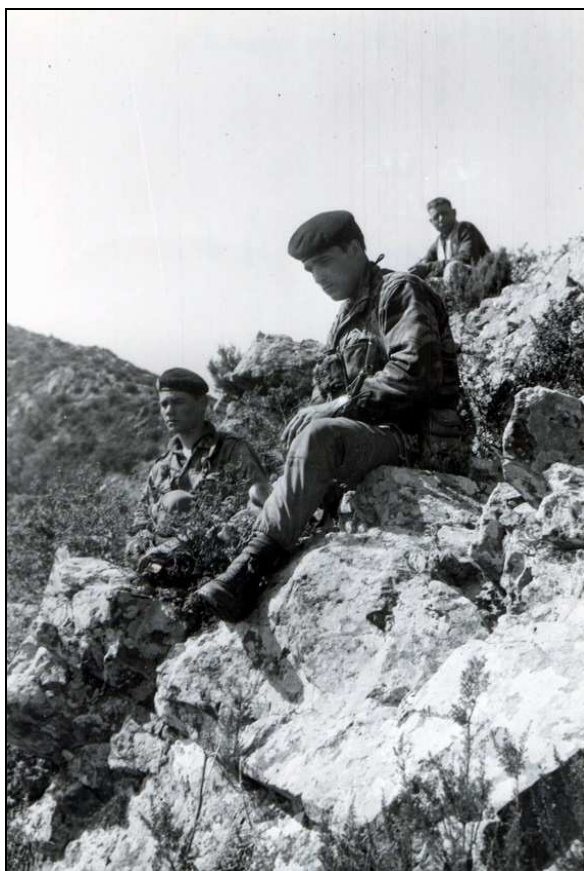
Ce chauffeur n'avait sans doute pas encore compris car il insista :

- Peut être ! Mais il faut payer et, à la maison blanche de Collo, c'est 4 fois plus cher qu'ici.

Là, c'en était trop ! Le Lieutenant commença, très nettement, à faire preuve d'impatience :

- Écoutez ! Puisque vous y tenez, dès demain, je vous fais muter dans un poste comme celui-ci. Vous pourrez y faire des économies !

Inutile de dire que notre lascar jugea alors plus prudent de battre en retraite au grand divertissement de ses camarades qui avaient assisté à l'entretien.



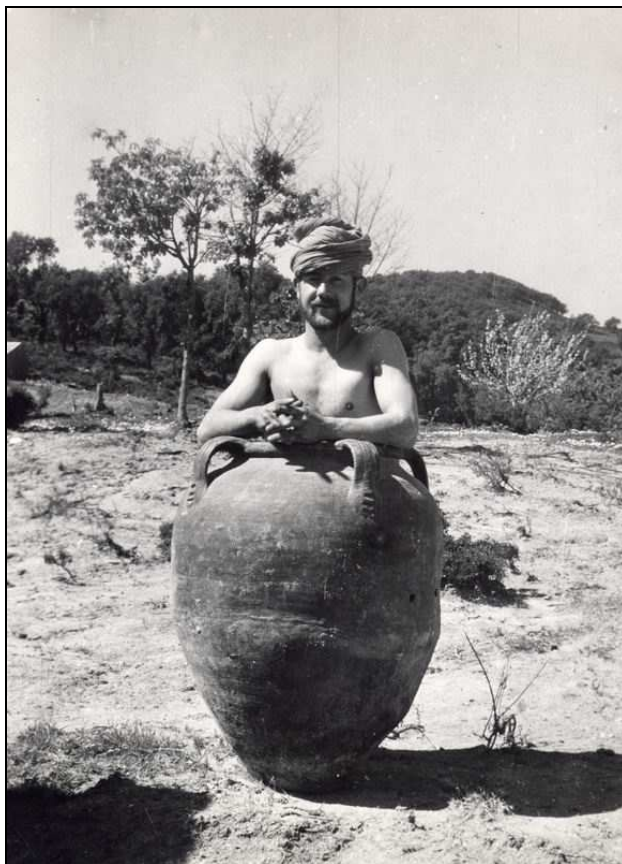
1961-03-250 En "Chouf" sur un piton : Albert, Claude. et Ahmed au dernier plan.



1961-03-260 Massif de COLLO. L'oued Zhour. Bain et lessive.

Chapitre IX

AVRIL 1961 Frimas &... bourrasques !



Du lard ou du cochon ?

Avril 1961 : Nous commençons notre 3^{ème} mois dans le massif. « Frais et variable » ! Le mois d'avril, de ce côté-ci de la méditerranée, ressemble assez à celui auquel nous sommes habitués dans la région parisienne. Un vrai temps d'avril, un vrai temps de Pâques, un vrai temps de chez nous ! Cela est vrai, surtout, quand nous sommes sur les crêtes près de nos postes préférés : Siouan et Kanoua. Le vent, la pluie, le brouillard sont les ingrédients météorologiques les plus en vogue dans la presqu'île. Est-ce le fait que ce promontoire, bien que peu élevé, est entouré par la mer de trois côtés pour qu'il donne, ainsi, l'impression de drainer toutes les eaux du pays ? Mais ! Assez parlé de la pluie et du beau temps.

Nous arrivons, je viens de le dire, au temps de Pâques. Je ne sais plus quand cette fête tombe en cette année 1961 ? Je pourrais, certes, regarder un calendrier ! Peu importe. ... Je me souviens pourtant que c'est dans les premiers jours du mois et cela me suffit. D'abord, il y a le Vendredi Saint. Au matin de ce jour, le bivouac se situe, une fois de plus, à Kanoua, cela je m'en souviens très bien. Ce matin là, donc, un matin comme un autre, le Capitaine vient me trouver pour me rappeler qu'il faut respecter la religion. Et même, toutes les religions car, pour les Chrétiens, comme pour les Musulmans, c'est un **vendredi maigre**. Attention à l'ordinaire ! Toute trace de viande doit être exclue ! - *Theurot ! Je te fais confiance...* Ajoute-t-il à mon intention.

Le Capitaine Charbonnier, outre ses fonctions d'officier adjoint, à l'État Major, assume la fonction d'O.R. depuis que le Lieutenant de cette section est parti. Il est donc un peu débordé et ne fait que de brefs passages au sein de la troupe. TG, le cuisinot, qui a entendu notre conversation renâcle un peu.

- *GOD FORDAME ! Ils nous fatiguent tous avec leurs coutumes et leurs bondieuseries !* Je note, amusé, que, une fois de plus, il a besoin de faire appel au nom de Dieu pour exprimer son athéisme. Nous faisons rapidement le point sur ce qu'il reste en réserve pour préparer le menu car l'Appro, pour la semaine, n'est pas encore passé. Omelette et pommes de terre et il y a même de la salade que certains sont passés acheter au marché de Collo. Voilà un menu passe-partout qui devrait satisfaire tout le monde. Je ne l'ai pas entendu ajouter qu'il reste un peu de lard ou, peut-être, n'y ai-je pas porté d'importance. ...

Effectivement, le menu convient à tout le monde, le seul reproche porte sur la quantité. C'est toujours comme cela quand c'est bon. Il faut dire que le cuisinier s'est surpassé, au lieu des sempiternelles patates cuites à l'eau, il nous sert des pommes de terre coupées en tranches qu'il a faites rissoler avant de les incorporer dans les omelettes et d'y ajouter le lard coupé en tout petit dés. Bref ! Un vrai menu de fête.

Le Capitaine est repassé au P.C. dans la soirée et a demandé, aux uns et aux autres, - *Bien mangé ?* Même les habitués râleurs disent - *Que oui !* Ceci ne manque pas de l'inquiéter et il fait un crochet par les cuisines pour nous questionner

- *Tout le monde a l'air content ! Que leur avez-vous donc fait à manger qui a eu tant de succès ?*

- **Omelette au lard !**
- *Quoi ! ... Et personne n'a rien dit ?*
- *Non, mon Capitaine ! Personne, ni Français, ni Arabes. Quand c'est bon, personne ne dit rien.* Précise TG, apparemment très satisfait de lui même.
- *Ça ! Alors. ... Ça ! Alors. ...* Ajoutera encore le Capitaine, puis il repartira en se contentant de hausser les épaules.

Dès que l'officier s'est éloigné, notre cuisinier se tape les mains sur les cuisines, preuve d'une grande jubilation interne. Il ne manque pas, non plus, d'y aller de ses commentaires :

- *Il est content le Capitaine, puisque tout le monde est content. Il s'en souviendra du menu du **vendredi Saint** de 1961. Les Chrétiens ont mangé de la viande et les Musulmans ont mangé du cochon. ... Personne n'a été malade ? Tu vois, tous ces principes, tous ces tabous religieux, c'est de la foutaise !*

Je ne peux qu'approuver (ou presque). Je lui dis, tout de même, de ne pas crier trop fort et de ne pas trop se vanter que nous avons fait manger du cochon aux Arabes.

- *De toute façon, **c'était du lard pas du cochon !*** me répondit-il, pour avoir le dernier mot.



Ref : 1961_04_150 Bivouac dans la plaine de COLLO. L'heure du repas.
 Au premier plan : Soldats Français et Arabes. Au second plan : La « Popote » des officiers.
 Debout entre les deux : Le soldat TN. responsable du « mess ».



Ref : 1961_04_180 COLLO. Un bivouac quelque part dans le massif.

Chers Parents,

Eh bien ! Je ne sais pas ce que vous avez fait durant ces deux jours mais ce que je sais, puisque Pâques est maintenant passée, c'est que, nous, nous sommes sortis à cette occasion. Bien entendu, nous sommes encore dans le massif, notre départ ayant été remis de 15 jours. La nuit du samedi au dimanche, ayant été passée sur le terrain en P.C. léger, nous avons eu comme repas de Pâques : Des boîtes de rations. Il faut dire que nous nous sommes rattrapés lundi et mardi. Ce midi, voici ce que fût le menu : Œufs durs mayonnaise, poulet rôti, frites et petits pois, poires au sirop.

Nous sommes, depuis lundi, en « repos opérationnel » et avons pu faire un tour au bord de la mer. La plage de Collo est bordée d'une eau d'un bleu magnifique où il fait bon se tremper.

Nous sommes, actuellement, dans le bas de la montagne et la température est autrement meilleure d'autant que le ciel, découvert, laisse entrevoir un soleil énorme qui chauffe vite. Le coin où nous bivouaquons, actuellement, est superbe : les pentes sont plus douces et recouvertes de prairies d'un vert éclatant. Nous sommes à proximité d'une petite cité, Cheraïa qui ressemble fort à un village de France par ses petites maisons entourées de jardinets, ses rues tortueuses et toutes les fleurs qui envahissent l'agglomération. Des cascades de glycines embaument les rues et, devant chaque porte, les iris violets et les premières roses alternent avec l'éclatante blancheur d'immenses touffes d'arums.

Pour Pâques, nous avons couché à proximité de mechtas isolées dans les collines et maintenant abandonnées pour raisons de sécurité. A cette occasion, nous avons visité une ferme européenne abandonnée, elle aussi, et saccagée. Dans un vallon, où alternent bois de chênes lièges et prairies grasses, se dressent, tout à coup, les restes d'une imposante bâtisse. L'intérieur en était certainement somptueux : Murs de carrelages multicolores, escaliers de pierres de belle taille. Dans une pièce, on découvre les débris d'un groupe électrogène et d'une pompe amenant l'eau à la salle contiguë. A côté des étables, un hangar recèle les machines agricoles, rouillées et brisées, à côté du broyeur et de la meule à grains. L'arrière de la ferme, qui s'appuie au rocher, est dominé par un pylône : Ce qui reste d'une éolienne. Sur un côté, la maison donne sur une superbe terrasse ombragée de

saules géants et d'acacias au travers des feuillages desquels on distingue toute la campagne environnante jusqu'à la baie de Collo et la mer.

Dans un tel lieu, inutile de forcer son imagination pour recréer la vie qui s'est déroulée là. Car, ce qui frappe l'œil, ce ne sont pas les ruines et les décombres mais l'impression de paix qui entoure le site. Pourtant, les Européens, qui vivaient ici, méritaient-ils le titre de colons ? Certes, le lieu est enchanteur mais il ne faut pas se laisser tromper par la couleur de l'herbe. Dans cet isolement et ce relief, la terre ne doit se laisser arracher ses richesses qu'au prix de beaucoup de travail. Il me semble que les habitants de ce vallon ont le droit de se considérer, ici, chez eux sans, pour cela, être qualifiés de « gros colons ». On ne donnerait pas ce titre, même aux fermiers de la Brie, encore moins aux paysans du Maine ou d'un autre coin de France.

J'étais assez content des dernières photos. Albert est reconnaissable grâce à sa tenue camouflée. Nous avons eu l'occasion de retourner sur le piton, dominant la plage de débarquement, pour y voir un autre genre de lever de soleil : ce jour-là, le ciel étant couvert dès le matin, ce ne fut pas par son disque habituel que ce dernier nous apparût mais par un magnifique reflet doré dû à la réverbération des rayons, filtrés au travers des nuées, sur la mer. Le tout dentelé de grandes taches noires de la côte rocheuse. .../...

Sujet de la plus haute importance à propos de ma permission : la place d'avion est seulement retenue mais pas encore payée. Le prix, aller et retour, Constantine Marseille est de 23 000 Frs. A déduire 10 000 frs de remboursement de voyage plus 700 Frs de « prêt Franc » c'est-à-dire de remboursement de la nourriture durant la permission. De toute façon, je viens de recevoir la « grosse » paye d'A.D.L. (Après la Durée Légale) : 5 200 Frs pour le mois.

Eh bien, maintenant, assez parlé ! En espérant que, pour une prochaine correspondance, nous aurons quitté le massif de Collo, bons baisers à tous

Loulou

Joyeuses PÂQUES.

Après avoir si respectueusement observé le Vendredi saint, la journée du samedi, puis celle du dimanche, ont été fort agitées.

Le dimanche de Pâques, donc, nous avons d'abord dû démonter le camp et quitter Kanoua pour aller nous réinstaller près du poste d'El Ouloudj, plus bas dans la plaine. Ceux du P.C. léger, c'est-à-dire nous autres, sommes ensuite repartis faire un petit crapahut je ne sais plus où dans la montagne, sur je ne sais plus quel piton. Lieu que nous avons quitté fort tard. A la nuit tombée, nous sommes enfin revenus vers Cheraïa. Là, les autorités ont décidé que cela suffirait pour la journée et, plutôt que de regagner le bivouac du P.C. lourd, nous passerions la nuit dans un verger au bord de la route. Un endroit que nous connaissions pour l'avoir longé, maintes fois, en allant à Collo.

Le P.C. du régiment est installé de l'autre côté de la route, en bordure de la forêt. Deux compagnies arrivent aussi pour s'installer dans le coin. Bref, il y a du monde près de notre campement improvisé. Nous montons, rapidement, une seule tente (modèle 49) pour les officiers et nous nous écroulons dans la prairie, recrus, que nous sommes tous, des fatigues de la journée. Nous nous endormons en regardant la voûte étoilée qui, pour une fois, brille de tous ses feux. Le ciel est dégagé, c'est signe de beau temps pour demain mais aussi d'une nuit froide. Nous avons de très bons sacs de couchage. Matériel que nous avons touché récemment et dont nous avons, de suite, admiré la qualité et la conception (pour une fois que l'Armée. ... Air connu ...). Ces sacs, de grandes tailles, permettent de s'y enfermer complètement, non sans pouvoir y rajouter, à l'intérieur, un petit duvet d'appoint. Le dessous est constitué d'une toile imperméable qui protège de l'humidité et le tout est terminé par une capuche fermée avec un lacet, de quoi s'isoler complètement du monde extérieur. J'y rajoute mon fusil, objet de soins attentifs, et me voilà paré pour affronter les nuits les plus froides.

Quand j'ouvre les yeux, il fait grand jour. Le soleil, toutefois, n'est pas haut sur l'horizon (contrairement à ce qu'il se dit toujours, dans ces circonstances, dans les romans). Je crois même qu'il n'a pas encore dépassé l'horizon du tout. Je ne sais plus... car je me demande, en vérité, si je suis bien réveillé ? Après ce premier coup d'œil au décor environnant, j'ai l'impression que je suis ailleurs. Je me trouve chez mes parents. Derrière la maison, où nous habitons à Maincy, il y a un grand jardin et, en ce matin de Pâques, Maman et Papa nous entraînent, ma petite sœur et moi, dans les allées fleuries.

Ah ! Ces années d'enfance ...au milieu des siens. Qu'il est doux de pouvoir s'en souvenir !

Nous sommes juste au sortir de la guerre, en 1946 probablement. J'ai donc huit ans et ma sœur trois. Pâques doit être tardif, cette année là, car il y a déjà de grandes touffes de pivouines. Nos parents nous font découvrir ce qu'il y a au cœur de ces touffes : Des chocolats ! C'est la première fois que je fais une telle découverte. « *Comme avant-guerre !* » disent les gens de la famille et les amis quand ils évoquent le retour de produits qui avaient totalement disparu des boutiques depuis plusieurs années.

Ma petite soeur, émerveillée, se contente de ramasser. Moi, je m'étonne. Surtout, je ne comprends pas ce qu'ils me racontent à propos de cloches qui sont revenues ? Bah ! Je ne crois plus au Père Noël. Pourtant, les chocolats aidant, je veux bien encore croire à cette histoire de cloches. ...

Les cloches, nous les entendons sonner. ...Alors, cette histoire doit être vraie.

De nouveau, j'ouvre les yeux. Les avais-je vraiment fermés ? Suis-je dans un rêve ou dans la réalité ? Non, ce n'est pas un rêve ! Autour de moi, j'aperçois les copains qui dorment encore dans l'herbe, éparpillés dans le verger. Je suis en Algérie, pas de doute. Pourtant je me crois toujours dans mon rêve. Tout me porte à croire à ce songe : L'herbe verte, humide de rosée, est constellée de pâquerettes. Au dessus de nos têtes, les arbres du verger, des cerisiers, resplendissent de la neige de leurs fleurs. Le soleil, qui pointe maintenant du côté de Collo, s'accrochant aux branches et aux pétales crée, au dessus de moi, une sorte de nimbe lumineux. Plus loin, j'aperçois les toits du village de Cheraïa et son clocher. Et. ... pas de doute ! J'entends les cloches. ⁽⁶⁰⁾

Pas étonnant que je n'arrive pas à sortir de ce rêve puisque, ici, tout est fait pour me transporter dans mon jardin de l'Île de France.

Autour de moi, cela commence à bouger. Je m'extraie enfin de mon sac. Nous sommes bien en Algérie ! Nous nous trouvons incontestablement entre soldats ! D'ailleurs, je ne sais pourquoi, quelques-uns éprouvent le besoin de pousser des jurons plutôt que savourer la beauté des lieux.

- *Putain ! Mon fusil !* - *Où est passée ma MAT ? Bordel !*

⁶⁰ *Exagéré ! Les cloches ? Vraiment ! Je ne sais plus ... Dans mes souvenirs, j'avais bien l'impression d'avoir entendu des cloches. Pourtant, à la réflexion ? ...*

Ce qui est sûr, c'est le verger, les fleurs, les cerisiers (à moins que ce soient des amandiers...) et les pâquerettes, d'ailleurs la photo qui suit le prouve. Le village de Cheraïa, avec ses toits et son clocher, fait bien partie de la réalité de ces instants, j'en garde un si beau souvenir.

L'enchantement est fini. Vraiment ! La réalité est plus médiocre que la fiction. Certains d'entre nous se retrouvent sans leurs armes et sont visiblement inquiets.

« **Rassemblement !** » Cela va chauffer ! Le Capitaine vient d'apparaître. Il nous demande de nous séparer rapidement en deux groupes : ceux qui ont leur arme et les autres. Je fais partie du premier groupe : Les anciens, ceux qui ont fini par comprendre que leur arme faisait partie d'eux-mêmes.

Il s'adresse aux autres d'une voie ferme :

*- **Nous sommes en guerre !** Je dois, une fois de plus, vous le rappeler !
Quand vous le comprendrez vraiment, il sera peut-être trop tard !*

- Vos flingues, c'est moi qui les ai ramassés. Vous devez toujours les garder avec vous ! Faut-il le répéter !

Ça va pour cette fois mais faites attention ! Et ... Joyeuses Pâques tout de même.

Pas besoin d'autres commentaires, nous savons qu'il a raison. Occupons-nous, plutôt, du petit déjeuner. Il sera constitué de ce qui nous reste de rations, le tout est de pouvoir faire un feu de branchages pour le nescafé.

Le Commandant, lui aussi, semble apprécier les lieux et le temps qui nous est promis pour la journée. Il est tout sourire ce matin : *- Les enfants, nous avons tous droit à un peu de repos et l'on va pouvoir profiter du coin qui semble des plus agréables.* L'endroit, apparaissant plus favorable que la plaine de Collo du côté de l'aérodrome, le PC roulettes est invité à nous rejoindre et nous aurons encore le temps d'installer les cuisines pour y préparer un repas de fête.

Il ne restera plus qu'à faire un tour à la plage pour tirer, pleinement, parti de cette journée et de ce beau pays.

COLLO : Bivouac à CHERAÏA



1961_04_260 Le P.C. léger dans les pâquerettes et sous les arbres en fleurs.

De gauche à droite : PR. le chauffeur du Cdt, ensuite le chauffeur du toubib, LP. (au bigo) le radio du Cdt, je ne peux identifier celui qui est allongé, derrière G. un de nos infirmiers, à l'extrême droite G. dessinateur (mon adjoint)..

Dans les jours qui suivent, nous aurons, aussi, l'occasion de visiter les environs et, principalement, une certaine ferme dont je parle dans mon courrier. Les photos, qui suivent, illustrent notre exploration. Toutefois, l'inspection de cet endroit idyllique me laisse une impression désagréable. C'est l'état de dégradation des lieux qui me navre et qui me trouble. Tout semble volontairement détérioré, souillé, comme si, par haine pour la séduction de ce site, on avait systématiquement cherché à l'avilir. Je ne suis pas persuadé que cela ne soit dû qu'aux rebelles. Depuis le temps que je me promène dans ce pays, j'ai fini par ne plus avoir beaucoup d'estime pour certaines de nos troupes.



Ref : 1961_04_220 Toujours dans les fleurs. Promenades du côté de CHERAÏA



1961_04_290 En montant à la ferme.



1961_04_250 La ferme.



1961_04_200 Lumière en sous-bois et gourbis.



1961_04_240 Une Mechta



1961_04_1250 Cheraïa, vue sur les vergers et le rocher dominant Collo.

Le MARABOUT

Dès notre premier passage à Collo, nous avons remarqué une formation rocheuse, se trouvant à l'Ouest de la ville, c'est-à-dire à droite de la plage quand on regarde vers le Nord, quand on regarde la mer, si on préfère.

Comment ne pas le remarquer, d'ailleurs ! Cet ensemble est si caractéristique, c'est comme un pain de sucre émergeant de la montagne et dominant la ville de, peut-être, 300 m. Ce rocher est entouré de 2 ou 3 autres rochers, plus petits, mais de formes semblables. Sur le sommet, on distingue quelque chose, les jumelles nous permettent de confirmer, il y a bien une petite maison, tout en haut du roc le plus grand.

Notre « croyant », je veux parler du seul Harki montrant quelques déférences et quelques soucis envers la religion, celui qui voulait que ses condisciples respectent le Ramadan, nous donnera quelques explications sur cette construction. Il s'agit d'un **Marabout** ! Ça, je le savais déjà, ayant jeté un coup d'œil sur la carte du coin, j'avais pu y lire ce terme ainsi que la cote du point nous intéressant. (Comme je n'ai pas noté cette altitude, je serais bien incapable de l'indiquer ici). Autrefois, un saint homme s'est retiré là, pour contempler le monde ou pour réfléchir sur l'univers, comme on voudra. A sa mort, les disciples et les admirateurs de l'ermite ont construit une sorte de chapelle pour garder son souvenir. A cette occasion, nous apprendrons que le mot Marabout s'applique aussi bien à l'homme qu'à sa demeure. Comme quoi, nous ne perdons pas une occasion de nous instruire.

Depuis le temps que nous voyons ce rocher, nous sommes quelques-uns à nous demander si nous aurons l'occasion un jour de l'escalader !

Le moment semble venu. Nous allons profiter de notre temps de repos, et, d'une météo des plus favorables, pour faire notre balade. Bien entendu, c'est encore Claude qui secoue un peu notre léthargie et nous met en mouvement. Nous sommes à peu près la moitié de l'E.M.T.1 à participer à cette excursion. Il faut tout de même laisser une garde et une permanence radio au P.C. et quelques-uns ne se sentent pas assez motivés, de toute façon. Bien entendu, nous avons l'autorisation des autorités pour faire « une patrouille dans les environs » (comme on dit).

La première partie de notre randonnée se déroule à travers les prairies et les vergers. Il me semble étonnant que, dans ce pays, il n'y ait pratiquement pas de clôtures entre les terres. Cela démontre-t-il un autre état d'esprit, que l'instinct de la propriété tel que je le connais dans mon pays ? C'est aussi bien valable pour les fermes européennes que pour les propriétés indigènes. Les seules barrières, dont je me souviens, se trouvent autour des villages ou des mechtas et sont destinées à protéger les chèvres et la volaille.

Il faut préciser que, s'il n'y a plus de panthères dans la région, comme du temps de mon grand-père, il reste tout de même beaucoup de prédateurs dans la forêt toute proche. Hormis les renards, belettes, etc. ... il y a aussi beaucoup de chacals dont nous apercevons souvent l'apparition fugace lors de nos pérégrinations. Si ce ne sont pas, pour l'homme, des bêtes féroces, ils sont tout de même capables d'attaquer en bandes des jeunes animaux domestiques. C'est tout au moins ce qui se raconte. Il faut avouer que ces bestiaux ont un cri des plus répugnants pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. : Une sorte de hululement, se terminant par une plainte aigue, suivie d'une série de hoquets ressemblant à des ricanelements. De quoi glacer le sang !

Bien entendu, histoire de se venger de nos sommeils interrompus par ces animaux mal aimés, les uns et les autres nous ne manquons pas une occasion d'essayer d'en abattre. Difficile ! L'animal est farouche et, même gravement blessé, il trouve le moyen de s'enfuir.

Nous quittons bientôt la verte campagne pour entrer dans la forêt. Nous avons choisi, pour notre progression, un chemin détourné. Vu de loin, le rocher, côté Est, semble bien raide et nous avons préféré l'aborder par l'Ouest où une sorte de croupe doit nous permettre de monter assez haut et sans trop d'efforts. Nous marchons, maintenant, dans une allée forestière qui nous promène, fort agréablement, sous les chênes lièges. Toute cette partie de la presqu'île reste librement accessible aux civils. La « zone interdite » ne commence qu'à partir des vraies montagnes, c'est-à-dire quelques Kms plus à l'Ouest. Nous débouchons, bientôt, à un col qui nous permet de découvrir un vaste paysage. Nous dominons Collo, nous dominons Cheraïa, nous apercevons notre campement et ceux des autres unités, nous avons, surtout, une vue magnifique sur la baie de Collo, sur toute la côte jusqu'au cap El Kalaa qui nous sépare de Philippeville, peut-être jusqu'au cap de Fer au-delà de cette ville et, vers le Sud, sur les collines en direction de Tamoulous.

De plus, nous sommes juste au pied de ces fameux rochers, raison de notre déplacement. Je m'empresse « de mitrailler », très pacifiquement, que l'on se rassure ! Je prends des photos, autant que je peux, autant que me le permettent les 8 poses de mes pellicules 6 x 9. Une fois de plus, je regrette de ne pouvoir faire que des clichés en noir et blanc. Le ciel est bleu, la campagne est verte, les rochers sont blancs et la mer. ... Non ! Elle n'est pas verte mais bleue. Tout est couleur et mon appareil n'enregistre que la grisaille. Dommage ! Mais les pellicules couleurs avec leur tirage sur papier, dans ce format, vraiment ce n'est pas pour moi. Nous sommes plusieurs à faire des clichés, nous nous prenons les uns, les autres, sur le rocher qui surplombe directement la ville. Tout en bas, à nos pieds, nous apercevons les cantonnements militaires du secteur. Quand je monte à mon tour sur ce piédes-

tal, pour me faire faire le portrait, je remarque qu'il y a beaucoup de monde en bas. J'ai, un instant, l'impression que c'est nous que tous ces gens regardent. J'ai envie de leur faire des signes, du haut de mon belvédère.

Pendant ce temps, les autres, ceux qui ne s'occupent pas de prises de vues, ont continué leur progression vers notre objectif : Le Marabout. Après le col, notre belle allée forestière est devenue un sentier de chèvres courant sur l'arête rocheuse. Ce chemin mène tout droit au plus grand des rochers coiffés de son oratoire. Pour monter jusque là, on aperçoit un escalier taillé dans la pierre. Plutôt, les restes d'un escalier, car il est écroulé en grande partie. Peu importe, les copains qui nous ont devancés ont entrepris l'escalade et, déjà, les premiers sont sur le sommet. Nous nous dépêchons de gagner la base de la falaise pour pouvoir les suivre. J'aperçois Claude qui, à mi hauteur, semble collé sur le roc. Bizarre, il n'avance pas ! Ce n'est pas son genre. ... Ce n'est tout de même pas son poste radio qui le gêne ! ... En fait, il est en train de bigophoner. Cela semble important car, maintenant, le voilà qui fait de grands gestes aux uns et aux autres. Bientôt, nous parvenons à comprendre ce qu'il crie ainsi :

- ***Demi-tour. Il faut rentrer ! C'est un ordre !***

C'est la désescalade. Quand nous sommes tous regroupés sur la crête séparant les rochers, il s'explique :

- *Vous voyez les gars en bas ! Ils s'apprêtent à nous bombarder au **mortier** !*

- *Ils nous ont pris pour des Fells. Heureusement, avant d'ouvrir le feu, un gradé a eu la bonne idée d'appeler notre P.C. En principe, nous étions au repos et ils n'avaient pas été prévenus que nous serions amenés à crapahuter par ici.*

- *Le Commandant vient de nous dire qu'il vaut mieux ne pas traîner dans le coin. Il nous a donné l'ordre de **revenir immédiatement** à la base.*

C'est avec regret que je regarde le rocher que certains d'entre nous, dont je suis, n'ont pu faire l'ascension. Ne pas pouvoir aller jusqu'au bout de l'objectif que l'on s'est fixé, je n'accepte cela que difficilement. Il est vrai que la menace des obus de mortiers est une bonne raison de renoncer et puis l'ordre est sans appel. Il faut revenir « **immédiatement** » et le plus rapide, pour rejoindre notre camp, est de descendre directement par la face Est. A la réflexion, cela pourrait même être terriblement rapide. L'aspect de la descente est impressionnant. Le roc domine Collo par de grandes dalles, pratiquement verticales. Il y a de quoi hésiter ... J'avise alors, sur le côté, une coulée verte qui s'étend sur toute la hauteur. C'est le lit d'un

torrent encombré de végétation. Cela reste très pentu mais, en s'accrochant aux branches des arbustes et aux lianes, on peut y arriver. Par cette méthode, malgré les ronces et les épines, nous serons vite arrivés en bas. De là, rejoindre notre camp ne devient plus qu'une simple flânerie.

Le Commandant accueille les promeneurs avec soulagement, semble-t-il. Il a craint, un moment, ne pas pouvoir retenir le tir des biffins. Il ne nous reproche pas notre randonnée mais, selon lui, il aurait été préférable d'être plus discrets. On ne sait jamais à qui on a affaire et, avec des troupes peu entraînées, le risque de bavures n'est pas négligeable. Bien entendu, ce qualificatif désobligeant, de peu entraînées, ne concerne que les troupes du secteur. Pour ce qui est du bataillon ... nous sommes juste, peut-être, un peu trop confiants. Il n'y a pas si longtemps que l'on nous a rappelés que « nous sommes toujours en guerre ». Nous n'imaginions pas contre qui !

En fait, avec toutes les forces que l'Armée Française déploie à travers ce pays, la possibilité de méprise existe à tout moment. Nous avons eu quelques grosses inquiétudes dernièrement avec les hélicos, du côté d'Aïn Kechera. L'aviation, ou l'artillerie, font partie des dangers les plus connus mais les unités terrestres, entre elles, peuvent tout aussi facilement s'entretuer. Nous sommes, bien sûr, avertis de ce danger et nous avons appris à nous maîtriser et à ne pas tirer sans certitudes.

Il n'y a pas si longtemps, mon ami, le sergent Gérard P. de la 4^{ème} Cie (la C.P., si l'on préfère), m'a raconté comment il avait, ainsi, laissé filer une petite bande de Fells. Il se trouvait en « Chouf », c'est-à-dire en guet, avec son groupe (Une dizaine d'hommes, une dizaine de voltigeurs plus précisément) près de ce qui semblait être un point de « passage obligé » pour traverser un oued. Tout à coup ! Ses hommes, et lui, on vu déboucher plusieurs individus armés, en treillis et coiffés de casquettes « Bigeard ».

Les types marchaient tranquillement sur la piste qui menait à l'oued. Ils étaient des cibles faciles. Trop faciles ! A les voir aussi décontractés, Gérard a eu un doute. Et si c'était des nôtres ? Il a immédiatement retenu le feu de ses hommes, pour quelques instants. Le temps de passer un message radio à son autorité (Le capitaine, commandant la Cie). Le temps pour celui-ci de se renseigner à l'état Major et, là, de contrôler qu'il ne pouvait y avoir d'autres unités dans le quartier. Bien entendu, tout ce temps fut mis à profit, par les individus, pour traverser l'oued et disparaître dans les fourrés.

- **Dommmage** ! Manquer un si beau carton ! Mais je préfère, encore, les avoir laissés s'échapper que d'avoir à me reprocher la mort de quelques gars de chez nous ! ».

- **Dommmage** ! Une si belle promenade. ...

Pourtant, quelqu'un était content de notre journée (nous l'étions tout de même aussi, malgré un peu d'émotions), je veux parler de notre Harki, le « Croyant ». Il a pu grimper avec d'autres camarades jusqu'au Marabout et constater que la demeure posthume du Saint Homme était en bon état de conservation.



Ref : 1961_04_023 En montant au Marabout. Vue sur la ville et la baie de Collo.
En montant au MARABOUT.



Ref : 1961_04_036 En montant au Marabout. Vue sur la baie de Collo. Soldat de 2^{ème} classe : Louis René Theuot.



Ref : 1961_04_145 En montant au MARABOUT. Vue générale sur COLLO et ses baies. Soldat de 2^{ème} classe : Toujours le même...



1961_04_050 Un dur à cuire...



1961_04_060 Prise de guerre.

Facéties.

Pour ne pas risquer de prendre des obus de mortier sur la tête, nous préférons, les jours suivants, faire nos photos à proximité du P.C. et, comme nous n'avons rien de mieux à faire, nous nous livrons à un peu de mise en scène. La photo de gauche, c'est Boulaya, le barbu, alias le chauffeur de l'ambulance. Il veut absolument nous faire passer pour des cannibales. (C'est le même que sur la photo que j'ai placée en page de titre du mois d'avril).

Nous n'avons jamais allumé le feu sous le chaudron où se trouvait notre camarade et nous n'avons jamais fait cuire de prisonnier, quoique puissent en penser certains intellectuels, cherchant à dénigrer systématiquement notre présence dans ce pays. ⁽⁶¹⁾.

61

Beaucoup d'anciens ont, **semble-t-il**, ramené des photos se rapportant à des séances de tortures. Tout au moins, c'est ainsi que certains voudraient que ces clichés soient interprétés.

Voir l'article sur Vladimir Volkoff dans « Le livre blanc de l'Armée Française en Algérie » pages 206, 207. A propos de la célèbre photo de « *la torture d'un soldat français fêtant sa libération* ».

La photo de droite, c'est encore Boulaya, se faisant passer pour un prisonnier, et amener sous la bonne garde (souriante) de son copain l'infirmier DD.. Je me suis quelquefois, dans les pages précédentes, permis de stigmatiser, la « soi-disant » camaraderie régnante au sein de notre armée. Je me dois, ici, de pondérer ce jugement. S'il est vrai qu'avec certains, mes relations sont difficiles, les photos que je viens de commenter montrent que d'autres sont des amis et que nous savons passer de bons moments ensemble.

Le vieux fusil.

Après ces quelques jours de repos, les opérations reprennent : Ali Cherf vers le col du Melab, El Ouloudj, Tamalous. C'est le Sud, Sud-Est du massif qui est, maintenant, le lieu de nos explorations. Les résultats ne sont guère à la hauteur de nos efforts : Quelques gourbis et caches détruits, quelques armes récupérées, quelques prisonniers ... et pourtant, une bande de Fells traîne toujours dans la région. Il y a même eu un accrochage sérieux, dernièrement, avec certains d'entre eux, équipés d'un F.M. Accrochage sans résultat. Nous avons l'impression que nous sommes encore là pour longtemps et nous nous demandons si, un jour, cette région de l'Algérie pourra retrouver le calme et la sérénité qui était la sienne à l'époque de la colonisation triomphante. (62)

Un soir, il y a effervescence du côté de l'O.R. Certes, cela arrive fréquemment puisque c'est, là, que sont centralisés tous les résultats du Bataillon. Ce soir

Je dis, « semble t-il », car je me refuse de croire que beaucoup d'entres nous aient éprouvé l'envie de faire des photos (Il aurait fallu être assez sadique pour cela !). Si nous admettions les pratiques, habituellement utilisées dans les interrogatoires, c'était par la nécessité d'obtenir des renseignements, l'obligation de faire la guerre, telle que le FLN nous obligeait à la faire.

Devant les souvenirs, ainsi exhibés par quelques-uns, j'ai été tenté de proposer, moi aussi, une photo montrant une séance particulièrement cruelle. J'ai pensé au cliché que j'ai intitulé « *Un dur à cuire* » (Référence : 1961_04_050) où l'on comprend très bien que nous nous apprêtons à faire cuire un rebelle.

La dérision peut-elle faire contrepoids à la mauvaise foi ?

62

J'ai déjà cité l'opinion d'Albert Truphemus (commentaires du 7/11/1960) qui a publié en 1935 : « Ferhat, Instituteur Indigène ». Ce roman se passe justement dans la région entre Collo et Tamalous.

là, les gars de la section de renseignements s'extasient devant une arme qui vient d'être récupérée sur un prisonnier.

Parlons d'abord de l'arme, pour le prisonnier on verra après. Il s'agit d'un fusil tout ce qu'il y a de banal. Un 303 anglais, un matériel courant dans la rébellion qui n'a pas, heureusement, que des armes ultramodernes. Ce fusil à répétition, qui date du début du siècle (de la guerre de 14-18, peut-être même de la guerre des Boers?) a la réputation d'être d'une grande précision, pourvu qu'il soit manipulé par un bon tireur (cela va sans dire). Cela peut être un instrument de terrorisme redoutable. Un tireur, bien caché dans un défilé, peut descendre son homme à 400 m d'un seul coup de feu et disparaître dans la rocaïlle aussitôt après.

Aujourd'hui, le prisonnier, voyant qu'il était cerné, s'est rendu sans combattre. Alors, pourquoi, tout cet intérêt à propos de ce qui a tout l'air d'une vieille Moukala ? ((ou *Mukala : Fusil en Arabe.*)). Ce matériel est, certes, impressionnant par ses dimensions, il fait facilement plus du double de longueur que nos MAS 56. Il est surtout impressionnant par son état de vétusté apparent. La crosse est cassée et est rafistolée avec du fil de fer et ... **Il y a un trou dans le canon !**

Cela, il faut le voir pour le croire. Le canon est mangé par la rouille et, vers son milieu, l'oxydation est si profonde que l'on se rend bien compte que cela va jusqu'à l'âme du tube à feu. L'arme passe de main en main. Chacun donne son avis. Des tests sont faits : Le trou n'est pas très gros mais, tout de même, utiliser une arme dans cet état, c'est prendre le risque de la voir exploser et se faire sauter la tête avec, par la même occasion.

Il ne peut pas servir ! Il n'a jamais servi ! (Ou alors il y a très, très, longtemps). Chacun y va de son commentaire mais le sentiment général est l'incrédulité. Pourtant, le prisonnier n'est pas de notre avis : C'est une bonne arme ! Et il a déjà eu l'occasion de s'en servir. (A-t-il dit que c'était contre nous ?). Certains seraient d'avis de lui proposer de nous faire une démonstration. Notre témérité, ou notre stupidité comme on voudra, n'ira pas jusque là.

Plus prudemment, nous ferons un test par nous mêmes. Test devant présenter le maximum de sécurité, bien entendu. Les copains Claude et Albert sont, comme de coutume, mis à contribution pour ce faire. L'engin est soigneusement fixé aux branches d'un arbre. Il est pointé, avec précision, sur une cible placée à une centaine de mètres. Une balle de la chambre de tir, une longue ficelle pour actionner la détente, les spectateurs sont suffisamment éloignés. Il peut être procédé à l'expérience.

Ce n'est pas Reggane ! Le simple Bang d'un coup de fusil, même pas aussi sonore qu'un de nos MAS. La pétoire a résisté et la balle a atteint sa cible. Tout de même, elle pétera bien un jour ! Personne ne voudrait prendre le risque de s'en

servir, pas même le plus mal armé des supplétifs. La décision est prise : Le vieux fusil sera détruit.

Comment une arme pouvait-elle être en si mauvais état ? Nous en discutons, encore, à la nuit au coin du feu. ROUGE nous explique :

- Ce fusil a été enterré. Il a passé de longues années en terre.

Son explication suscite autant d'interrogations qu'elle apporte d'éclaircissements. D'après lui, et il parle en connaissance de cause, puisqu'il est Kabyle, dans toutes ces montagnes tout le monde est armé et a toujours été armé. S'il existe une solidarité de principe entre montagnards, il existe surtout de profondes inimitiés entre habitants de tribus ou de Douars différents. Il existe, aussi, des haines profondes au sein d'un même village ou entre mechtas voisines. Un homme, qui manque de respect, ou qui en manifeste de trop, envers une femme ou une sœur, et il faut prendre le fusil pour réparer l'affront. Il faudra, de nouveau, prendre les armes pour venger le sang qui a coulé à cette occasion. Ces Kabyles n'ont rien inventé ! En Corse, cela s'appelle la Vendetta. Le problème vient des Français. Comme d'autres avant eux, ils ont voulu imposer leur paix, sorte de « Pax Romana » et, par voie de conséquence, ont interdit l'utilisation des armes à feu et même leur possession. Pas question de se débarrasser de ces armes, il suffit de les entortiller dans des chiffons imbibés de graisse et de les enfouir sous terre. De temps à autre, d'une génération à l'autre, les vieilles haines ressurgissent et les fusils ressortent (comme les indiens déterrent la hache de guerre).

Mes interlocuteurs me disent qu'à plusieurs reprises ils ont arrêtés, ou abattus, des types armés de tromblons, bien plus anciens que celui que nous venons de voir. Des Moukalas à silex, se chargeant par le canon, datant, sans doute, de l'époque de Napoléon (mais lequel ?). Le 303, un fameux fusil, est donc resté trop longtemps sous terre. La paix n'est pas toujours une bonne chose pour l'armement.

Bérets Noirs.

J'ai promis de parler du prisonnier. Rien de bien spécial d'ailleurs, les gars du service de renseignements lui posent des questions et il y répond, tout simplement. Nous, les autres gars du P.C., ne nous intéressons que de loin à leurs palabres. Vraiment, la plupart du temps, cela a tout l'air de banales discussions. Le prisonnier est assis par terre, attaché quelquefois (pas toujours). Les gars qui interrogent sont assis sur leurs talons (à la mode Arabe). L'entretien se passe apparemment de manière décontractée. L'officier oriente un peu la conversation de façon à ne pas se contenter des civilités et des salamalecs habituels.

Notre intérêt s'éveille quand, quelquefois, une information importante ressort de l'entretien ou quand le HLL propose de nous conduire à un lieu significatif (cache contenant de la nourriture ou des armes). Ce qui n'est pas sans me surprendre, avec ces prisonniers (celui-là et d'autres), c'est leur relatif « bon vouloir », la facilité qu'ils ont, pour la plupart, à passer à confesse. Surprenant tout de même pour des Moudjahidine renommés pour leur dureté et leur résistance ! Certains soirs, à l'issue d'interrogatoires qui ont paru trop faciles, je relance la conversation sur le sujet : Comment se fait-il que ces types, que l'on dit coriaces, communiquent aussi facilement les informations qu'ils détiennent ?

Chacun y va de son explication car, bien entendu, il y a plusieurs raisons :

- Pour certains, il faut comprendre « l'esprit chevaleresque » qui anime ces combattants (les Kabyles surtout). Ils sont prisonniers, donc ils ont perdu. Leur ennemi (les Français) est le plus fort, il n'y a qu'à s'incliner (Inch Allah). Cela est à rapprocher de « la paix des braves » dont j'ai déjà parlé en son temps.

- Pour d'autres (ou les mêmes), les rebelles sentent très bien que, pour eux, tout est fini. En un mot, ils n'ont plus le moral !

- Une autre raison semble obtenir un certain consensus dans l'équipe :

Les bérets ! Ils ont peur des bérets noirs !

Que nous soyons fiers de nos bérets, c'est une chose ! Que les Fells en aient peur, c'est un peu gros ! J'ai du mal à avaler ce motif et je demande plus de précisions. Le noir est une couleur symbolique. Le drapeau noir des pirates semait, paraît-il, la terreur dans toutes les marines du monde. Plus près de nous, certains partis politiques ont habillé leurs militants de chemises noires (Attention, terrain glissant ...). Nous sommes, soi-disant, le seul régiment, de l'Armée Française, à porter le béret noir. Il existe des bérets rouges (les paras), des bérets verts (la légion), des bérets bleus, je crois, (certains commandos de l'air). Quant à ceux qui ne portent pas de bérets, mais des calots, nous les regardons de haut (sont-ils vraiment des soldats ?). Il y a bien les chasseurs alpins ... eux, ce ne sont pas des bérets qu'ils

ont sur la tête mais des crêpes informes qui leur retombent sur les oreilles. Ils ne sont, donc, pas plus soldats que les porteurs de calots (⁶³).

Cette assertion concernant l'action des bérets sur le moral des Fells, mérite tout de même d'être interprétée. Du temps où le Lieutenant RF était encore là, il avait, lui-même, fourni un début d'explication :

- La réputation du Bataillon est telle que, même, les HLLs en ont peur.

Tout de même ? Je persiste à croire que cela est, de beaucoup, exagéré ! Je ne vois pas ce qui peut, dans l'attitude de notre unité, faire la différence avec les autres, pour provoquer, ainsi, une telle psychose de la part des rebelles ? Vis-à-vis de mes interlocuteurs, plus je joue les sceptiques, voire les incroyables, plus ils trouvent des arguments pour tenter de me convaincre. A les en croire, nous faisons partie des meilleurs soldats engagés contre les rebelles. Ils ne vont pas jusqu'à dire que nous sommes supérieurs à tous les autres. Ils ne le se permettraient pas, à cause des Paras et de la Légion. Ces gens, avec qui nous nous trouvons très souvent en contact, lors des opérations, forcent notre respect.

Vis-à-vis des autres troupes, c'est le dédain, au minimum, le mépris, très souvent. Il y a des raisons pour cela, je l'admets facilement. Les lourdes pièces de l'artillerie, les blindés de la cavalerie, paraissent bien inadaptés à la forme du combat actuel. (Mis à part sur le Barrage, bien sûr !). Nos officiers nous le répètent souvent : « la reine des batailles, c'est l'Infanterie ! ». Et, nous, d'ajouter : « le roi de la pacification, c'est le crapahut ! ».

D'une façon globale, nous considérons, avec une certaine arrogance, toutes les troupes qui ne passent pas leur temps à arpenter le terrain. Ces troupes, ce sont, bien évidemment, les unités territoriales qui assurent le quadrillage (stupide et inutile, selon nos stratèges), c'est, donc, la presque totalité de la très belle Armée française. J'ai dit, précédemment, que nous avons deux armées présentes sur le sol de l'Algérie. Il y a les bons et les mauvais, c'est tout simple ! Les bons, ceux qui se sont adaptés à la guerre subversive qui nous est imposée, ne sont pas les plus nombreux, c'est regrettable. Bien entendu, nous en faisons partie, c'est heureux. C'est toujours une satisfaction de se sentir faire partie d'une troupe d'élite. Puisque l'on nous demande de faire la guerre, autant la faire bien et que cela serve à quelque chose. Nous sommes tous convaincus que nous la faisons bien. La preuve, même les Fells ont peur de nous ! Que cela serve à quelque chose ? Si, quelquefois, au gré

63

Les opinions, que j'exprime ici, peuvent paraître, à certains, des plus puériles, peu importe ! Je ne cherche pas à être convaincant mais, simplement, à reproduire la perception, que nous avons de notre troupe, par rapport au reste de l'Armée.

des à-coups politiques, le doute s'installe, il ne dure pas. De l'utilité de notre présence, et de notre action ici, **nous sommes totalement persuadés.**

Si j'ai fait toute cette diversion, sur les bérets et les troupes, c'est pour résumer les arguments de mes interlocuteurs. Toutefois, plus ils cherchent à me persuader de ce qu'ils avancent, plus je considère leur dialectique comme précieuse : - *Nous sommes de très bons soldats puisque les Fells ont peur de nous. Les Fells ont peur de nous parce que nous sommes de très bons soldats.*

Je sens qu'il existe quelque chose car l'attitude des rebelles est, elle, réelle. Peu à peu, au fil des jours et des opérations, je finirai par admettre que le Bataillon à bien une « certaine renommée » qui va plus loin qu'une simple estime interne à l'armée. Une notoriété qui se communique, même dans les rangs de la rébellion. Pourquoi ? Je ne sais pas ! Est-ce un sentiment totalement subjectif, comme peut l'être « l'image de marque » d'une société ? (Et, elle ne l'est jamais entièrement). Ou bien est-ce le cumul des actions du passé ? Le résultat de l'histoire du Bataillon, en Algérie comme dans les autres parties du monde où il est intervenu. ⁽⁶⁴⁾.

J'admets donc qu'il y a quelque chose mais quoi ? Je n'arrive pas vraiment à le définir. En repensant à toutes ces discussions, il y a un autre point que je n'appréhende pas vraiment : D'accord ! Le Bataillon a une réputation. Pourtant, actuellement, les soldats qui le composent, des appelés pour la plupart, ne sont pas le résultat d'une formation ou d'une sélection particulière. Il a souvent été évoqué l'entraînement des troupes d'élite, des Paras de Bigeard, pour ne pas le nommer. Larteguy explique, dans ses romans, comment obtenir, ainsi, les meilleures troupes adaptées à cette guerre actuelle.

Qu'avons-nous de particulier, nous les soldats du contingent formés au camp de Maisons-Laffitte ou, maintenant, dans les régiments de l'Est de la France ? Je ne parle seulement pas pour moi, (encore que je sais de quoi je parle) mais, d'abord, de mes camarades que j'ai connus pendant le peloton. Un certain pourcentage à été envoyé dans ces unités qu'ici nous considérons comme moins que rien. Un autre pourcentage a été envoyé au Bataillon de Corée, sans que cela ne soit ni une récompense, ni une punition.

Au fil des jours, à force de me poser ces questions, et au gré du déroulement de la vie dans notre unité, je trouverai une réponse qui, personnellement, me donnera satisfaction :

64

Un jour, je l'espère, un historien voudra, peut-être, vérifier le bien fondé et rechercher des explications à mes questions : « **La renommée du Bataillon de Corée pendant la guerre d'Algérie** » Sujet de thèse ! Pourquoi pas ?

« **Ce sont nos officiers qui font la différence** ». (65).

C'est un comble ! Moi qui, de l'autre côté de la Méditerranée, méprisais tout ce qui portait des chevrons ou des barrettes, me voilà donc devenu militariste inconditionnel ? Certainement pas ! Mais. ... Force m'est de reconnaître que les chefs, que nous avons ou que nous côtoyons régulièrement, emportent notre estime et notre respect. (Quoique le Colonel ! ...). Bien sûr, nos officiers jouent un rôle non négligeable dans l'ambiance qui règne dans notre unité. De là, à ce que les Fells y soient sensibles ?

Au fil du temps et en écoutant les récits des anciens, je finirais par comprendre que, lorsque le Bataillon à débarqué en Algérie, il était, majoritairement, en totalité même, constitué de soldats de métiers. D'hommes qui en avaient « bavé ». D'hommes qui avaient participé aux durs combats de Corée et d'Indochine et qui n'étaient pas décidés à s'en laisser compter. Les histoires que j'ai pu entendre, de cette époque, donne à penser que, d'une part, ils savaient réagir comme des guerriers aguerris qu'ils étaient et que, d'autre part, la violence de leurs actions tranchait bien souvent avec l'inaptitude et l'ignorance du combat qui était la caractéristique générale des autres troupes françaises.

Ainsi se forgeât, sans aucun doute, la réputation du Bataillon. Réputation dont nous ne pouvions que profiter, puisque les HLLs préféraient, en conséquence, éviter de se frotter aux bérêts noirs.

65

Sur ce point, même le célèbre Général Bigeard est d'accord avec moi :

- *Une armée ne vaut que par ses cadres. La qualité du chef est primordiale, c'est d'elle que dépend la condition des hommes, leur détermination et leur moral. **Bien entraînée, n'importe quelle troupe peut se transformer en unité d'élite.***

« *J'ai mal à la France.* » Général Bigeard.

Messieurs dames et chers Parents,

Eh bien, oui ! Depuis hier matin 10 h 30, c'est-à-dire depuis le 17 avril 1961, nous avons regagné le pays (celui où nous sommes cantonnés, du moins). L'opération a pris fin aussi vite qu'elle avait commencé et, cela, sans que le bataillon ait vu l'ombre d'un rebelle.

Projets : 8 jours de repos, remise en condition et révision du matériel et du personnel à la base.

Le 24 avril, prochain départ pour un autre lieu : probablement les environs de Philippeville.

Le 26 mai prochain, départ (très certainement) pour un autre lieu : Melun, la capitale de la Brie.

*De tous ces projets, seul le dernier a fait l'objet d'une étude assez poussée de la part de l'intéressé et peut même être considéré comme étant en « avant série ». Pourtant, ce matin, il y a eu, à ce propos, une chaude mais fausse alerte. Un capitaine se proposait de retarder ce départ de trois jours. Vous vous rendez compte : Arriver un lundi ! (Je me demande en quoi cela le regarde ?). Donc, cela doit faire, si je sais encore compter, quelque chose comme du « **39 au jus** ». Je n'ai jamais été si près : « C'est du peu ! ».*

J'en connais un autre qui n'a jamais été si près...Il s'agit du camarade qui partage, avec moi, la Mechta Joyeuse et qui, lui, se trouve à 5 jours de la « Quille ». Il ne manifeste résolument aucune envie d'en reprendre !

J'ai, en ce moment, des ennuis avec la poche revolver de mon pantalon. En effet, le mandat de 150 NF a sérieusement gonflé mon portefeuille et je me demande si les coutures de la poche ne vont pas craquer. C'est pour cela que je presse le préposé aux permissions de m'établir la mienne, le plus vite possible, afin de l'avoir dans la poche, de pouvoir compter dessus et de pouvoir compter la monnaie, une fois la place d'avion fermement retenue.

Il faut aussi que je profite de ce court repos pour commander mon poste. Mon choix semble s'être arrêté sur un « Ducretet Thomson RT 044 » valant 45 000 A.F. en France, 38 000 A.F. chez le vendeur et 26 000 Francs

AFN. Ce qui n'est pourtant pas un cadeau. Il est probable que la maison qui fabrique ce matériel et celle qui les vend font toutes un petit bénéfice.

Je compte, d'ailleurs, profiter du petit tour que je vais faire chez le vaguemestre pour expédier, en direction de la rue « des fabriques », un colis contenant divers papiers et bouquins, par moi déjà lus, et que je ne veux pas garder ici. A ce propos, les chaussettes jointes au dernier colis ne nécessitaient pas de remplacement, car je n'utilise plus ce type. Par contre, je peux vous joindre des chaussettes nylon qui seraient à échanger contre des modèles occasionnant moins de courants d'air et protégeant, aussi bien les orteils que la plante des pieds.

J'ai décidé, ce soir, de plonger dans la littérature, les deux mains en avant, et je crois que c'est bien parti. Peut-être, avez vous remarqué que mes lettres avaient tendance à s'espacer durant les opérations, surtout les opérations prolongées. Encore faut-il préciser que, lorsque j'ai le courage de m'emparer d'un stylo et que le papier ne s'envole pas, c'est presque toujours à vous que je pense et j'écris en premier. Comme j'écris rarement deux lettres à la suite... ceci entraîne forcément quelques retards !

Présentement, il me reste encore à écrire à quelques autres personnes telles que les grand-mères, quelques oncles ou tantes... et à je ne sais plus qui encore... pour avoir remis ma correspondance à jour. Vous noterez, et c'est tout à mon honneur, que je n'ai pas adopté la solution qui consiste à dire que la voix vaut mieux que l'écriture et, que puisque j'aurais d'ici peu l'occasion de vous revoir, ...

Je disais donc que : « le moral est bon et les troupes commencent à se rafraîchir ». Je crois, d'ailleurs, que vous pouvez le voir au ton de cette lettre et je dois préciser que c'est heureux car les dernières semaines passées à Collo ne nous ont pas particulièrement profité sur ce plan. Sous ce ciel orageux, chaque caractère se chargeait d'électricité. Il y eut plus d'une étincelle, aussi bien entre gradés qu'entre hommes de troupes. Quelquefois, aussi, entre les deux ! (Ce genre de décharge étant d'ailleurs toujours orientée du plus vers le moins). Quant à ce qui est d'être frais, il n'était qu'à humer l'air d'hier soir, à la Mechta, après que chacun ait retiré, de ses pieds, godasses et chaussettes.

.../...

Passons maintenant à la chronique littéraire : Je suis, en ce moment, plongé dans le « Chateaubriand : La Brière » (Non, il n'est pas à la crème !). Je ne pensais pas que cet auteur fut si passionnant. Il va falloir que je trouve d'autres bouquins de lui. En tout cas, les livres, non lus, s'épuisent maintenant dans ma bibliothèque et, à l'occasion d'un prochain envoi, ce genre de papier serait le bien venu.

Bon, maintenant il s'agirait que je m'arrête car j'espère encore vous écrire durant cette semaine et je ne veux pas épuiser tout sujet de conversations.

Recevez donc, pour cette fois et pour tous les jours où je ne vous ai pas écrit ; mes meilleurs baisers.

Louis-René

P.S. La recherche, combien laborieuse, des bons - colis ci joints m'a fait redécouvrir encore une paire de chaussettes sales. Elles sortent comme les rats du bateau qui coule; mais moi je me demande si je vais me sortir de la lessive ?

AÏN ABID Le 21 avril 1961

Bonjour la famille,

Oui, c'est encore moi ! J'espère que je ne vous dérange pas, de toute manière, vous n'êtes pas forcés de me lire... J'ai décidé de vous écrire plus souvent ces temps ci. Non pas tant pour prendre de l'avance mais, un peu, pour me faire excuser mon mutisme de ce dernier mois. Aussi, bien sûr, parce que ce genre d'échanges de mots n'est pas franchement désagréable.

Par ce temps, lourd et orageux, il n'y a guère moyen de dormir et l'on commence à rejeter les couvertures. Enfin, en opération, l'on va bientôt pouvoir recoucher à la belle étoile.

Savez vous la « catastrophe » qui vient de m'arriver ?

On a fait cadeau d'un chien au Capitaine (béni soit celui qui donne...). Ce chien m'est proprement retombé sur les bras et je me vois maintenant chargé de l'élevage d'un magnifique clébard de race : Un Sloughy ou lévrier du désert. L'animal n'est, pour l'instant, qu'un minuscule chiot tout en os, qui pisse partout, qui braille comme un goret et qui ressemble plutôt à un bâtard de chacal.

.../...

Hier, j'ai reçu le dernier colis et le livre de Daphné Du Maurier que je vais bientôt penser à attaquer. Le courrier est aussi bien arrivé. Je vois que la région a été plongée dans la boue assez profondément.

Là-dessus, je terminerai pour ce soir, car il faut qu'il me reste quelque chose à dire pour demain. Je ne vois pas quoi ?

Bonsoir, donc, et bons baisers à tous trois.

Du 35 au jus ! A bientôt !

Loulou

CONSTANTINE Le 23 avril 1961

Bonjour à tous

D... Dr... Dri... Drin... Dring... Dring...

C'est le téléphone ! Il m'a peut-être fallu cinq bonnes minutes pour émerger et me rendre compte que ce bruit insistant était causé par cette sonnerie qui, maintenant, éclate et vibre dans mes oreilles.

Je cavale jusqu'à l'appareil. Je pose le pied dans une crotte laissée par le petit chien (mauvais présage). C'est ainsi que j'apprends que l'on est en alerte et qu'il faut se préparer à partir.

A cette heure si matinale, je ne réalise pas tellement et je préférerais me recoucher.

De nouveau, cette saleté de sonnette m'assourdit les tympans. Je commence à ne plus être de bonne et joyeuse humeur. Faut-il ajouter que cette saleté de cabot vient de pisser sur ma chemise qui était tombée à terre.

*Cette fois, c'est le Capitaine qui me dit qu'il faut «charger immédiatement » et ne pas oublier, surtout, les cartes et les documents concernant le barrage. Il n'y a pas à tortiller ! Il faut se lever et s'habiller prestement, car cela a l'air d'être sérieux. Je regarde ma montre : Quatre heures moins cinq. A-t-on idée ! Voilà que le téléphone résonne : - **Convoquez immédiatement l'adjudant S. et le sergent chef L. chez moi !.** Cette fois, c'est le Commandant.*

Dans la Mechta Joyeuse, c'est maintenant la grande foire. L'eau chauffe pour le café tandis que valsent : Slips, maillots de corps, chaussettes et chemises. Les sacs se gonflent et notre pauvre chiot, complètement affolé par ce remue ménage, se met dans nos pieds et pleurniche tout ce qu'il peut.

Où sont mes chaussures ? Tiens ! Il y a encore une crotte sous la table.

Le téléphone ! Mais ils sont fous ! Qu'est-ce qu'ils ont après cet engin ?

On emballe. L'eau bout : Le café est trop chaud maintenant.

Voilà le camion qui arrive. Il faut charger les caisses d'abord. Ne pas oublier le radiateur à butane, les bouteilles et les lampes camping-gaz. Il reste encore les tables, les chaises... Le café est froid. Zut ! Il faut mainte-

nant le faire réchauffer. Ouaou... voilà notre pauvre chien qui s'est fait marcher sur la patte !

Dring... Encore ! On demande la liste des partants. C'est bien le moment... et le chien où est-il ?

Enfin, nous le retrouvons. Il gît sur le trottoir. Il tente de se redresser, il crache du sang. Que s'est-il passé ? Peut-être une Jeep ou un autre véhicule, qui l'a chopé alors que, profitant du va-et-vient, il s'était échappé dans la rue. Il ne manquait plus que cela... Il a l'air sérieusement touché. J'appelle le Toubib. Il ne sait pas trop ce qu'il a, car il ne porte aucune blessure extérieure. Peut-être un coup sur la tête ?

Il ne reste plus qu'à l'abattre, il faut encore l'enterrer et le Capitaine qui fait une tête ! (de circonstance).

Il est six heures, le convoi est prêt à partir. Voilà maintenant que le Capitaine me demande les plans de Constantine. Constantine ? Oui on va à Constantine en maintien de l'ordre ! Ce n'est donc plus le barrage, comme on le croyait d'abord.

En route !

Voici donc dans quelles circonstances dramatiques, pour notre petit chien en tout cas, se déroula notre départ hier matin (Le matin du 22 avril 1961).

Au petit jour, nous nous sommes installés sur la place centrale de Constantine et c'est, là, que nous avons appris que le Général Zeller faisait des siennes à Alger. Tout d'abord, nous avons apprécié de nous retrouver ainsi en plein centre ville, place de la Brèche. La cité semblait calme et la perspective d'avoir à patrouiller à travers les rues populeuses n'était pas pour nous déplaire. Officiellement, nous étions là pour prévenir toutes tentatives de soulèvement populaire du genre « Algérie Française ». Nous étions, là, aussi, pour conserver au Général Gouraud son commandement. Ce « courageux » général refusait toujours de se rendre après trois ultimatums.

Toutefois, ce même matin, à 10 heures, nous apprenions que nous étions relevés par le 11^{ème} Dragon Parachutiste. Nous devons partir en réserve à l'extérieur de la ville. Bientôt, arrivent les convois. Ce sont des camarades parachutistes, avec leurs bahuts et leurs chars, qui viennent

d'Alger. Nous fraternisons un court moment et leur cédon la place, de bonne grâce, puisque ce sont les ordres.

C'est ainsi que l'Algérie restera Française, qu'on le veuille ou non !

Actuellement, Radio France (Anciennement Radio Alger) diffuse de la musique militaire et des messages ronflants disant que « l'armée a retrouvé son honneur », que « tous nos jeunes sous les drapeaux ont entendu, avec joie, la voie du devoir » et que « la population a manifesté, dans le plus grand calme, sa joie et sa gaieté pour le nouveau gouvernement ».

(Combien vont peu ensemble ces deux termes : « calme » et « manifesté » !).

Il faut quand même être admiratifs. Le coup semble être bien combiné et a marché comme sur des roulettes. A l'heure présente, beaucoup d'étoiles ont su, très élégamment et sans se compromettre, retourner leurs vestes. Quant au 2^{ème} classe, il est toujours obéissant. Que peut-il faire d'autre ?

En ville, on ne peut pas dire que la foule soit calme. Non, elle semble plutôt indifférente, ce qui ne manque pas d'être inquiétant. Au fond, on se demande, même, si cette opération, trop facile, n'est pas tout simplement combinée en très haut lieu. De toute façon, je crois, de plus en plus, que De Gaulle est un petit rusé qui a plus d'un tour dans son sac.

J'ai reçu, ce matin, votre lettre du 19/4/61, je suis un peu peiné d'avoir traîné dans mes derniers courriers. Jusqu'ici et, même durant les opérations les plus longues, je me suis toujours efforcé de vous écrire, au moins une fois par semaine. Enfin, j'espère que mes dernières lettres vous parviendront.

Surtout, ne vous inquiétez pas pour moi. La santé n'a jamais été meilleure et c'est du 34 pour la perm.

Le Commandant nous a dit qu'il ne fallait pas s'en faire : - **Que les excités se calmeront vite et que, lui, ne mènerait jamais l'E.M.T.1 dans le chambard !**

J'espère que, bientôt, pour tous, les nouvelles seront meilleures et, en attendant, recevez tous trois mes meilleurs baisers.

Louis-René



1961_04_0130 Avril 1961 « Maintien de l'ordre » à CONSTANTINE

La bourrasque.

Le petit chien est mort !

Non, je ne veux pas, ici, paraphraser Molière. Je veux simplement exprimer que l'importance, que l'on accorde aux événements, est souvent toute relative. Il n'a pas vécu longtemps le bébé chien que l'on venait de me confier ! Il avait le tort de pisser et chier partout mais était-ce une raison pour le tuer ? Je commençais à m'habituer et à aimer cette petite bête. Que l'on ne s'y trompe pas, les qualificatifs de « clebs » ou de « clébard », dont je l'ai affublé dans mes courriers, ne doivent pas préjuger de mon attitude réelle. Nous voulons tous, plus ou moins, jouer aux durs, ne pas faire preuve de sentimentalisme, ou ne pas le montrer. Pourtant, il ne manque pas de camarades ayant adopté des animaux, chiens ou autres (et même des sangliers).

Dans le convoi, qui nous mène à Constantine, je rumine ces événements. Non, plus j'y pense, plus je suis persuadé que ce n'est pas un accident. Il n'a, probablement, pas été renversé par un véhicule. Il saignait par les oreilles, le Toubib a diagnostiqué une hémorragie interne, un coup sur la tête certainement. Un coup de crosse de fusil, cela pourrait être ? Qui a osé faire une chose pareille ? A la Mechta joyeuse, tout le monde semblait l'avoir accepté et s'en occupait sans problème. Je ne peux croire que le coupable soit parmi nous. Quelqu'un de l'extérieur certainement ? Il faut dire que, durant cette nuit, du monde a défilé et je n'ai pas que des amis. ... Sans faire de paranoïa excessive, je pense que, par ce crime, j'étais visé car la pauvre petite bête ne dérangeait personne. ⁽⁶⁶⁾.

Et puis, quel bordel ! Jamais vu un départ en opération aussi mal organisé. Ordres et contre-ordres se sont succédés durant cette nuit et tout le monde paraissait bien nerveux. D'accord : Ordres et contre-ordres sont dans la nature même de l'armée, mais je ne partage plus cet antimilitarisme simpliste. Depuis que nous partons, même rapidement, en opérations, notre organisation est rodée.

Jusqu'au Capitaine qui me demande de préparer les cartes pour le barrage et qui, au dernier moment, me dit que nous allons à Constantine !

Qu'est-ce que cela veut dire ? Les ordres du G.Q.G parviennent à la permanence radio du service des transmissions. 24 heures sur 24 des gars s'y relaient et les messages codés sont immédiatement traduits par les gars « du chiffre ». Y aurait-il eu une erreur de traduction ? Au point de prendre Constantine pour le barrage (cela nécessitait, de plus, de préciser le lieu où nous devons nous rendre sur la ligne Morice) ? Impossible ! Au moindre doute dans le contenu d'un message, une confirmation est demandée au Quartier Général. !

Cela veut-il dire que l'on ait voulu, d'abord, nous envoyer sur le barrage puis, réflexion faite, nous appeler pour la ville ? Comme si on avait voulu, dans un premier temps, nous éloigner. ? ...

Il n'y avait pas de « pré-alerte barrage » comme cela arrive quand les services de renseignements ont des informations sur un passage prévu. Nous n'avons pas, non plus, entendu parler de manifestations prévues par les pieds-noirs ou les Arabes, ou de voyage d'un homme politique quelconque.

Alors quoi ! Qu'est-ce qu'il leur prend au G.Q.G. ?

66

Il y avait peut-être, tout de même, un peu de paranoïa de ma part. Il semble bien que la pauvre petite bête ait été victime d'un banal accident de la circulation. C'est, en tous cas, ce qui me sera rapporté plus tard.

Bah ! On verra bien ! Le Commandant, dans la Jeep, n'est pas des plus bavards ce matin. Sur la route, nous retrouvons les compagnies qui, comme nous, vont se diriger vers le centre ville. A cette heure, les rues de la cité sont désertes. Nous nous arrêtons place de la Brèche, le gros de la troupe attendra là mais pas question d'installer le campement. Les officiers de l'état-Major du Bataillon, c'est-à-dire le Commandant et le Capitaine, sont convoqués immédiatement au Q.G.

Nos Jeeps repartent donc. Nous passons par le célèbre pont suspendu de Sidi M'Cid, pas pour admirer le paysage, mais pour nous diriger vers le Camp Frey. Apparemment, beaucoup de « barrettes » sont invitées, ce matin là, à cette réunion. Cela, nous le déduisons du nombre de Jeeps, qui, comme nous, attendent sur le parking.

Et cela semble s'éterniser. Un peu long, tout de même, pour prendre des consignes ! Cela n'est pas habituel !

Le radio, L., qui est assis à côté de moi, à l'arrière de la voiture, possède un poste de radio transistor. Contrairement à ce qu'il a été dit, trop souvent, le fait est assez exceptionnel. Je n'en ai pas, du moins pas encore, car je compte bien m'en acheter un, depuis le temps que j'en parle. Ce matériel coûte tout de même assez cher et rares sont ceux qui ont les moyens de cette dépense. De toute façon, dans une chambrée, un seul poste suffit, sinon quelle cacophonie !

Revenons-en au collègue L.. Il a pour habitude, quand nous attendons comme cela, d'avoir une oreille collée au poste C10 dont il est responsable. A l'autre oreille, est scotché son transistor dont il écoute, en sourdine, les informations.

Tout à coup, il met la radio à plein volume, après nous avoir crié :

- *Ecoutez !*

Nous écoutons ! Nous sommes branchés sur « Radio Alger » mais le commentateur parle de « Radio France » ? C'est paraît-il, le général Zeller qui fait une déclaration : En un instant, nous comprenons : Du côté d'Alger, **Il y a une insurrection !**

A côté de nous, parmi les Jeeps en stationnement, les autres soldats ont, eux aussi, entendu ! Bientôt, tout le monde descend et chacun y va de son commentaire. En fait, les réactions sont mitigées. Pour certains, c'est l'enthousiasme : **C'est la révolution.** Enfin ! Cela va remuer, il était temps que nos gradés réagissent un peu. Pour d'autres, c'est l'inquiétude ou l'incompréhension : La révolution contre qui ? Pour quoi faire ? Et nous, dans tout cela ? Que va-t-on devenir ? **Quand rentre-t-on chez nous ?**

Les officiers finissent par sortir de leur interminable réunion. Nous regagnons nos places et partons rejoindre nos unités. L. n'a pas diminué le son et le Commandant entend, comme nous, les slogans et les chants que diffusent mainte-

nant les ondes. Sans nous fournir trop d'explications, il est bien obligé d'y aller d'un commentaire qui se veut rassurant :

- *Vous savez donc ! Soyez sans craintes, nous ne ferons jamais rien que nous puissions regretter.*

Cette déclaration sibylline ne nous rassure qu'à moitié.

A notre arrivée place de la Brèche, nous voyons bien que tout le monde est averti. Les commandants des Compagnies, comme les autres gradés, sont rassemblés et le Commandant Dumetz fait une déclaration. Déclaration à laquelle nous assistons, puisqu'elle a lieu en plein air.

Qu'a-t-il dit exactement, j'aurai bien du mal à le rapporter mot à mot, à part la phrase que je cite dans mon courrier du 23/04/1961 :

- Les excités se calmeront vite et je vous promets que, moi, je ne mènerai jamais l'E.M.T.I dans le chambard.

Les autres idées fortes, qu'il voulut nous faire passer à ce moment là, furent :

- Le sang ne doit pas couler entre Français ! Rien d'irréparable ne doit être commis !

Je dois dire qu'il a vraiment beaucoup insisté pour se faire comprendre et faire passer ses idées. En fin de compte, sa position, il l'a très bien résumée par une phrase qu'il va répéter, souvent, durant les jours qui suivent :

« *Wait and see !* »

Phrase que je rapporte, ici en V.O. ... Je veux dire « citation non traduite ! ».

Le commandant aimait bien, quand il avait quelque chose de fort à faire passer, s'exprimer en Anglais. Personnellement, je me débrouillais un peu mieux dans la langue de Shakespeare que dans celle de Jules César (Quoique ?). Je pouvais donc donner des éclaircissements à ceux des copains qui n'y comprenaient absolument rien.

Des éclaircissements, il y en avait, certes, besoin.

Attendre, cela signifie surtout ne rien faire, ne pas agir, de peur de créer l'irréparable.

Voir, c'est guetter d'où vient le vent et être prêts à se tourner du côté du vainqueur. C'est respecter la simple règle de bons sens qui nous apprend qu'il vaut mieux être du côté du gagnant que du perdant. ...

Nous en resterons, ce matin là, à cette position prudente et mesurée. Nous pensons avoir compris. Pour résumer l'opinion des uns et des autres, nous ne sommes pas contre les insurgés mais nous ne ferons rien qui pourrait faire croire que nous les soutenons.

« **Wait and see !** » Telle sera la devise du Bataillon.

En vérité, à l'annonce de ce bouleversement, nous avons, les uns et les autres espéré plus qu'un simple « WAIT and SEE ». Dans les premiers jours, nous les appelés du Bataillon nous avons cru et espéré que le mois de mai 1958 allait se reproduire. L'armée allait reprendre le pouvoir et imposer ses vues sur le devenir de l'Algérie. ⁽⁶⁷⁾.

La matinée s'écoule. La vie a repris dans la ville où tout est calme. Les civils vaquent à leurs occupations comme si, ce qui se passe à Alger, ne les concernaient pas. Il est vrai qu'ils ont l'habitude de voir des militaires. Un peu plus que d'ordinaire c'est rassurant !

Un peu avant 10 heures, le petit déjeuner de cette nuit étant déjà loin, j'obtiens du Commandant l'autorisation de faire descendre, du camion des cuisines, les réchauds afin de faire préparer le « caoua ». Il m'a même dit de prévoir large et de faire en sorte qu'il y en ait également pour les gars des Cies qui attendent non loin de nous. Voilà donc TG qui brasse le jus dans deux énormes chaudrons. Il va y en avoir pour un régiment. L'expression est on ne peut plus juste.

Dans l'œil du cyclone.

Bientôt, nous voilà à plonger nos quarts dans le liquide brûlant. D'épaisses tartines, généreusement distribuées, aident à calmer nos solides appétits. Tant que nous serons à Constantine, il n'y aura pas loin pour nous réapprovisionner. Comme notre présence semble partie pour durer, autant ne pas lésiner sur les quantités.

Ayant quelques connaissances en Météo, j'ai appris que, dans la partie centrale d'un cyclone, il règne un calme étonnant et impressionnant, par rapport à la tempête qui tourne tout autour.

⁶⁷ Un sondage, fait dans les compagnies montrait que 3 soldats sur 4 approuvaient totalement le mouvement insurrectionnel.

Vu le calme environnant, la tranquillité des habitants et la nonchalance des militaires, occupés à se restaurer, nous avons du mal à imaginer qu'il peut se passer quelque chose, quelque part, autour de nous. Seules, les radios civiles font preuve d'énervement. Dès que nous approchons d'un de ces transistors, c'est pour entendre éructer des slogans et des chants guerriers. Maintenant, les émissions, en provenance directe de France, semblent vouloir rivaliser, en battage et bourrage de crâne, avec les ondes venant d'Alger (68). Tout ce matraquage verbal, n'est-il qu'un peu de vent, une brise sans importance, ou bien sommes-nous, actuellement, dans une bulle de calme anormale qui peut éclater à tout instant ? Je m'interroge ainsi, tout en dévorant ma tartine, en vérité j'ai du mal à croire que nous puissions être dans l'œil de ce cyclone qui va peut-être se refermer.

« *Tiens, voilà la relève !* » a dit quelqu'un, à côté de moi. Un convoi de Paras arrive sur la place de la Brèche. Voici les Jeeps de commandement, suivies des Jeeps mitrailleuses et des GMC. Un matériel tout a fait semblable au nôtre. Il s'agit du 11^{ème} Dragon-Parachutiste, une unité en provenance d'Alger. L'œil du cyclone est-il en train de se refermer ? Ou bien ne serait-ce qu'un simple battement de paupières ?

Nous sommes face à face : Bérêts noirs contre bérêts rouges. Que va-t-il se passer ? Bref instant d'inquiétude mais inquiétude tout de même. ...

Les Jeeps de tête sont maintenant à notre hauteur. Un gradé, un 4 ou 5 barrettes, en descend. Le Commandant Dumetz arrive et, face à face, les deux officiers effectuent un salut militaire impeccable. Ils échangent, ensuite, une vigoureuse poignée de mains et s'éloignent bientôt pour parler entre eux. Que se disent-ils ? De quoi peuvent-ils parler ? La réponse peut sembler évidente. Pourtant, nous avons plutôt l'impression qu'ils s'échangent des souvenirs de précédentes garnisons ou qu'ils parlent de leurs dernières permissions en métropole. Durant ce temps, nous nous communiquons des nouvelles avec les gars restés dans leurs véhicules. Vous venez d'Alger ? Vous êtes partis en pleine nuit ? Comment cela se passe-t-il là-bas ? Selon eux, tout est calme. C'est la routine quoi ! Il reste encore pas mal de café qui mijote sur les réchauds et je leur en propose. Ce n'est pas de refus, car, eux non plus, n'ont rien pris depuis leur départ.

68

Bien des années plus tard, j'ai appris que l'officiant des émissions de radio Alger (renommée en Radio France pour la circonstance) était un certain André Rossfelder.

Voir « **Le onzième commandement** », ouvrage de cet auteur. Il y raconte, vers les pages 482 à 528, comment il fut amené à prendre la direction des programmes de cette station (pour quelques jours seulement).

Bientôt, des gars, qui sont dans les camions derrière nous, descendent à leur tour et viennent plonger leur quart dans les bouthéons. Quand nos deux officiers reviennent, le centre de la place de la brèche, la grande place centrale de Constantine, offre un spectacle un peu anarchique de bérets rouges et de bérets noirs faisant la causette ou cassant la croûte.

Encore une poignée de mains entre officiers et notre chef commande le rassemblement. Réembarquement immédiat du matériel, nous allons nous installer à l'extérieur de la ville. Les Paras sont bien là, pour notre relève. Les gars du 11^{ème} DP, des appelés, comme nous pour la plupart, nous donnent un coup de main pour recharger notre batterie de cuisine et nous voilà prêts à quitter les lieux. (69).

Un dernier salut militaire entre les deux chefs et nous nous éloignons vers l'extérieur de la cité. Nous redescendons vers la ville basse et prenons en direction du Kroubs. Nous devons nous installer sur les terrains de sports qui s'étendent dans cette partie de l'agglomération. Nous roulons depuis quelques minutes quand mon voisin se réveille (ou nous réveille, comme on veut). Il met de nouveau son transisto à pleine puissance et nous dit tout excité : - **Ecoutez ! Ecoutez !**

Tous les quatre, nous entendons alors un commentateur de métropole qui en est à répéter un flash d'information « **Qui vient de nous arriver d'Algérie ! ...** ».

« A Constantine, les forces dissidentes, en provenance d'Alger, viennent de s'emparer de la ville. Après de durs combats, les troupes loyales au gouvernement de la nation, ont du céder devant l'agressivité des PARAS rebelles et se sont repliées à l'extérieur ! ».

Dans notre Jeep, ce n'est qu'un cri : - **Menteurs ! Menteurs ! ... Ce sont des menteurs !** Ça, c'est la réaction, à chaud, des hommes de troupes. Nous sommes, tous les trois, outrés par ce que nous venons d'entendre. Le Commandant, lui, se retient de porter un jugement si péremptoire sur la métropole, pourtant sa réaction nous surprend : Il rit ! Oui, il rit ! S'amuse-t'il d'entendre notre réaction commune, spontanée et naïve ? Ou, est-ce un rire nerveux ? Il se retourne vers nous et dit :

- *Vous voyez ! Vous voyez ! ...*».

69

Cette scène de fraternisation entre troupes n'a pas duré très longtemps, je dirais une demi-heure tout de même.

La vérité, c'est que nous sommes un peu perdus. Lui, il n'a pas l'air, mais alors pas du tout, d'approuver les informations en provenance de la mère patrie. On ne peut, tout de même, pas dire qu'il soit du côté des rebelles (puisque, pour l'instant, c'est ainsi que l'on nomme ceux qui ont osé se soulever contre le régime).

Peut-être, est-ce là, la difficulté d'assumer ce **Wait and see** qui est devenu son credo ? Pour nous, nous nous demandons, tout de même, de quel côté nous sommes ?

J'interviens : - *Mais, mon Commandant, nous leurs avons offert le café aux Paras, c'est cela que l'on appelle « de durs combats » ?*

Il répond : - *C'est comme cela que s'écrit l'histoire officielle. **Souvenez-vous en !** (70).*

Quelques instants après, nous nous installerons sur un grand stade, dans la banlieue, juste au-dessous de cette ville suspendue dans le ciel.

C'est, ainsi, que l'œil du cyclone ne s'est pas refermé sur nous et que nous n'avons pas connu les vents de la tornade, quoiqu'il en ait été dit.

Au fait, ce cyclone ? Peut-être n'était-ce qu'un doux zéphyr, une brise légère et futile, qui flotta quelques jours sur le pays ?

70

« **Bien reçu mon Commandant !** » Ces faits, je m'en souviens encore comme si c'était hier. Point n'est besoin de relire mon courrier pour ce faire.

CONSTANTINE Le 26 avril 1961

Chers Parents,

Un coup de vent qui agite les toiles et fait frémir les armatures des guitounes...

De lourds nuages, qui roulent et grondent à l'horizon, couvrent nos têtes. La pluie, en quelques instants, traverse et s'infiltré partout. On ne sait plus où donner de la tête : S'abriter des rafales, courir affermir les attaches des tentes ou préserver les affaires qui risquent d'être emportées par la bourrasque. La pluie cesse pourtant, tout à coup, le soleil respandit dans un ciel toujours plus bleu. Le vent s'est calmé. L'orage est parti aussi vite qu'il était venu. Ce ne sera plus, bientôt, qu'un souvenir, sur la terre qui sèche déjà.

A cette époque, de tels phénomènes atmosphériques ne sont pas rares. Si nous en avons subi plusieurs depuis le début de la saison, nous venons, ces trois derniers jours, de traverser un phénomène comparable en de nombreux points. Je vous ai raconté, dans ma dernière lettre, comment nous avons été appelés, pour défendre Constantine, contre la prise de pouvoir des généraux et avec quelle bonne volonté nous avons cédé la place aux unités de Paras, venues nous « relever ».

Nous avons passé ces trois jours l'oreille collée aux postes de radio. Comme choix : « Radio France » (anciennement Radio Alger) et « Europe N° 1 ». Inutile de dire que le discours de De Gaulle, dimanche soir, créa un certain remous parmi tous les camarades du contingent. En fait, il n'est pas facile de savoir ce qu'il faut faire dans de tels cas. Je crois que la grande habileté, de tous les généraux qui nous commandent est de ne pas avoir pris de décision pouvant mettre le feu aux poudres. Tous, ici, avons bien envie de refuser les ordres mais quels ordres ? Nous ne pouvions tout de même pas refuser de faire les pluches.

Il ne faut pas se tromper : Il n'y avait pas, bien sûr, 400 000 hommes derrière Charles, comme cela a été dit. Pas un gars du contingent, d'origine métropolitaine, n'aurait fait quoi que ce soit contre d'autres camarades. Ceci est vrai en A.F.N. et encore plus en France où sont les Parents, les frères, les amis !

Lundi soir, le Commandant, sentant que cela ne tournait pas rond, nous a fait un petit discours. Il nous annonça d'abord que le général Gou-

raud était sous clef. Le général Lennuyeux avait, paraît-il, repris le contrôle des troupes loyalistes. En conséquence, il n'y avait pas lieu de s'en faire car notre position était parfaitement légale. De toute façon, il ne fallait pas confondre « Vive de Gaulle » et « vive la quille ».

Durant toute la journée du lendemain, la radio ne vint pas confirmer la nouvelle. Dans les compagnies, le climat commençait à se dégrader et les sous-officiers durent monter une garde spéciale devant leurs guitounes.

Durant tous ces jours, écouter « Radio France » valait la peine : Propagande tapageuse parlant de rétablir la république dans ses droits et de destituer le gouvernement illégal, institué par de Gaulle. Critique humoristique des milices de Malraux, recrutées parmi les communards et les gardiens de musées. Narration de l'affolement de Debré et de ses 2000 paires de jumelles braquées depuis les fenêtres de l'Elysée et scrutant attentivement le ciel à la recherche des premiers parachutistes (je cite). Le tout, intercalé de marches militaires, des discours des 4 généraux et de « messages personnels » du style : « Les vautours mangent quand ils ont faim ».

Ce poste avait déjà annoncé, dès dimanche soir, la libération, avancée de un mois, de la classe 59 1a. Ceci montre combien ils cherchaient à se mettre le contingent dans leurs poches. Mardi soir, ils annonçaient que tous les militaires de métropole, ayant plus de 18 mois de service, seraient libérés. Personne ne fut dupe, bien au contraire, cela faillit, d'ailleurs, provoquer un grave incident que je vous conterai, de vive voix, plus tard.

Je crois que c'était, en fait, un véritable appel à l'aide et l'annonce de « la fuite du quarteron », le lendemain matin, ne nous surprit guère.

Voilà donc, ce matin « tout est en ordre », comme par le passé. Le courrier circule de nouveau, paraît-il, et j'espère avoir bientôt de vos nouvelles. C'est maintenant du 28 au jus et il n'y a vraiment que cela de sérieux.

J'espère que, malgré tout ce que la radio a pu raconter, vous n'avez pas pris ces événements plus au sérieux qu'ils ne l'étaient réellement et que vous ne vous êtes pas trop inquiétés.

Je vous embrasse bien fort tous trois.

Loulou

Ça chauffe au soleil !

Ces faits ont donc eu lieu le 22 avril 1961 ⁽⁷¹⁾. Le 30, nous étions encore à sécher sur notre terrain de foot. Nous stationnons donc à la limite de la ville mais très proche d'elle finalement. Nous sommes placés comme dans une cuvette et la ville blanche, au dessus de nous, réverbère le soleil sur nos têtes. D'un côté, ce sont les grands immeubles en pierre de la partie européenne, au milieu c'est la Casbah dont les constructions dégringolent jusqu'au Rhummel, à l'opposé, ce sont les collines rocheuses dominées par les pinèdes du Camp Fray.

Depuis que nous sommes rentrés, de la région de Collo, nous avons retrouvé la chaleur de l'Algérie. Dans la journée, le soleil tape dur. A l'endroit où est situé notre campement, nous avons l'impression d'être dans un véritable four solaire. Il n'y a pas beaucoup d'ombre sur un terrain de sport, les piquets des buts peut-être ? C'est un peu mince ! Les journées, dans cette fournaise, sont longues et nous passons notre temps à attendre. Le Commandant nous a demandé le plus grand calme et beaucoup de patience. ⁽⁷²⁾.

La patience, nous avons un peu de mal à en avoir. C'est surtout du côté des Compagnies que cela renâcle. Les hommes sont habitués à plus d'action et plus de décision de la part de leurs gradés. Ils ont l'impression que la situation est en train de pourrir, pour une fois qu'il semble possible d'imposer au gouvernement une position claire et nette sur l'Algérie, ne pas prendre partie n'est-ce pas trahir nos

⁷¹ Un petit rappel des choses : L'affaire commence le samedi 22 avril. Le Général Gouraud commande alors le Corps d'Armée de Constantine. D'après ce que nous comprenons, dans un premier temps, il n'est pas pour l'insurrection. Nous avons certainement mal compris puisqu'il sera destitué et remplacé par le général Lennuyeux qui, lui, n'est pas favorable aux insurgés. ? ...

⁷² Au moment de ces événements, le Commandant Dumetz assure l'entière responsabilité du Bataillon. Son Autorité supérieure, le Colonel Rollin, n'est pas présente. Certains prétendent qu'il est en permission. Il n'y a, à cela, rien de surprenant et personne ne peut tenir rigueur au Colonel de ne pas être là. En lisant l'ouvrage d'Hélie de Saint Marc, en février 1996, je note qu'il se trouva dans une situation assez semblable : « *Le Colonel était en permission. J'étais pour quelques jours le seul responsable du 1er REP* ». Ce 1er REP, (régiment de la légion), choisira la révolte. Le Colonel s'appelait Guirand. (« La guerre d'Algérie » de Pierre Le Goyet).

44 ans plus tard j'apprendrai que notre courageux Colonel avait bien été convoqué « **de toute urgence** » au Q.G. de Constantine. Qu'avait-il appris ? Que lui avait t-on demandé ? Nul ne le saura car il est resté prudemment absent durant tous ces événements ! Y-a-t il autre chose qu'une coïncidence au fait que certains chefs étaient absents au moment d'une si importante décision ?

camarades qui, eux, ont eu le courage de montrer de quel côté ils étaient ? Au moins, qu'on nous dise une fois pour toutes, depuis le temps que le contingent se bat en Algérie, que tous ces camarades, qui ont été tués ou blessés, ne l'ont pas été pour rien.

Les Paras occupent la ville, nous les extérieurs. Nos chefs préfèrent éviter les mélanges, on ne sait jamais dans quel sens cela pourrait évoluer. Hors les murs, les patrouilles sont justifiées par le fait qu'il ne faut pas laisser aux Fells l'impression que l'Armée française n'assure plus son rôle. Étrange ! Durant cette période, les HLL semblent singulièrement discrets ! Peut-être n'osent-ils pas nous déranger dans nos problèmes ? C'est surtout le soir que nous commençons à bouger. D'abord, il fait plus frais et puis c'est l'heure des informations. Les transistors, même, s'ils sont peu nombreux, sont très écoutés.

Pour une majorité d'auditeurs, ici, une seule chose semble avoir de l'importance : **La réduction du temps de service**. C'est, bien sûr, une attitude, un comportement de principe chez les appelés mais, tout de même, une déclaration sérieuse sur ce sujet ferait bien plaisir aux uns et aux autres. Lorsque Radio - France (ex Radio - Alger) annonce un mois de service en moins, pour une classe, c'est une douce rigolade, serais-je tenté de dire. C'est plutôt un sentiment de frustration et une exaspération certaine envers les dissidents. Décidément, il n'y a rien à attendre de ce côté ! Ce sont des Généraux et ils s'en foutent des soldats !

Un peu plus tard, ils essaient bien de rattraper leur erreur mais il est trop tard et ils ne sont déjà plus crédibles.

Quand même ! Nous avons bien ri : «... à la narration de l'affolement de Debré et de ses 2000 paires de jumelles braquées depuis les fenêtres de l'Elysée et scrutant attentivement le ciel à la recherche des premiers parachutistes » Faits confirmés par les radios d'outre Méditerranée. Nous étions, (car à cette évocation nous faisons cause commune avec les révoltés) bien incapables de porter la zizanie en France. Nous savions, très bien, que cette grogne ne concernait que l'Armée de terre. L'Aviation et la Marine n'avaient pas suivi. C'est, du moins, ce qui avait été, dès le début, annoncé par ces mêmes autorités gouvernementales. ⁽⁷³⁾ Nous écou-

73

ROSSFELDER, encore lui, fournit une explication, qui semble sensée, à cette conduite absurde de nos gouvernants : « *Nous nous sommes gaussés de cette comédie outrée et pourtant Debre avait frappé juste. En poussant, au milieu de la nuit, la nation à la panique, il faisait de nous l'abominable cauchemar que, Challe l'aurait-il voulu, nous étions loin de pouvoir devenir, avec nos faibles forces, nos pilotes indécis, leurs avions incapables de voler au-delà du Midi, les pistes plus ou moins contrôlées par des rampants*

tons et nous attendons dans le calme. Ceux qui sortent ne nous rapportent que peu d'informations : R.A.S. Tout est calme, la ville est calme, au Camp Fray et dans les casernes à l'extérieur de la ville c'est le même calme. Comment ne pas croire, à part en écoutant la radio de France, que l'Algérie est bien aux mains des insurgés ?

Dans cette situation d'attente, ceux qui essaient de voir un peu plus loin que leur médiocre et étriquée aspiration personnelle, ne manquent pas de gamberger. Ceux-là exposent leurs idées et leurs suppositions sur la façon dont le problème algérien pourrait être résolu. En paroles, il est toujours facile de refaire le monde et les discussions, que nous avons entre nous, peuvent aisément être qualifiées de « parlotes du café du commerce ».

Tel que nous comprenons ce qui se passe, si toutefois nous le comprenons, les dissidents veulent la rupture d'avec la France. Bien entendu, l'histoire de la prise du pouvoir, de la conquête de la métropole, par les généraux révoltés, cela nous ne pouvons y croire. Ces militaires n'en ont pas les moyens ou, plutôt, ils n'ont pas cherché à les avoir ces moyens. S'ils avaient vraiment voulu cette conquête, ils devaient s'assurer, non seulement de complicités en métropole, mais surtout d'unités capables d'agir rapidement, dans la mère patrie elle-même ou en Allemagne.

1^{ère} hypothèse : Ils veulent adresser un avertissement ou même faire plier de Gaule. Difficile à croire car « le Vieux » n'a pas la réputation de céder aussi facilement et « Il » n'aime pas du tout qu'on lui force la main.

2^{ème} hypothèse : La rupture. Certains propos des généraux peuvent le laisser penser. La situation militaire, actuelle, de l'Algérie, situation que Challe a fortement contribué à créer, peut permettre de se passer presque totalement du contingent. Quelques unités opérationnelles comme la notre (ou comme nos copains les Paras) et, surtout, une armée suffisamment solide pour garder les barrages, devraient suffire pour maintenir la paix.

Pour surveiller les frontières, ces fameux barrages, une possibilité serait de faire appel à l'ONU. L'histoire de la Corée a forcément laissé une empreinte dans notre inconscient collectif. En réalité, le Commandant a déjà exprimé cette idée et, ceci, bien avant les événements actuels. **En Corée, l'ONU a su faire barrage à la vague déferlante du communisme, a pu résister aux hordes venues de Chine et, finalement, imposer une paix permettant de respecter**

hostiles et les quelques colonels sympathisants des régiments de métropole ou d'Allemagne. »

Le onzième commandement, page 504.

l'existence des deux pays. (74) Alors, pourquoi ne pas recommencer ici ? Un pays indépendant (même s'il reste, malgré tout,, dans une certaine interdépendance avec la France), capable d'assurer sa paix intérieure et dont les frontières seraient garanties par la communauté internationale, ne serait-ce pas la solution pour stopper définitivement la volonté impérialiste du monde communisme ?

Pourtant, le temps passe et les choses n'avancent pas vers une solution quelle qu'elle soit. S'il n'y a pas d'enthousiasme collectif, de la part de leurs collègues militaires, pourquoi donc nos insurgés ne font-ils pas appel à la population civile ? En janvier 1960, pendant la semaine des barricades, les Algérois ont, en vain, supplié l'Armée de les soutenir dans leur mouvement de colère. Aujourd'hui, alors que quelques généraux se décident à agir, les civils ne bougent pas parce qu'il est fait en sorte qu'ils ne puissent bouger. Ce décalage ne peut mener à rien. En mai 1958, c'est l'union, entre civils et militaires, qui a amené un changement de régime. Ils auraient mieux fait de se tenir tranquilles, disent certains. Pour d'autres, la « politique du pire » est la seule qui peut, de toute façon, être envisagée. Tout plutôt que de livrer un jour l'Algérie aux soviets !

Sur ce point-là, les avis divergent. Si, pour quelques uns, (et pas forcément, ou pas seulement, les pieds-noirs) le gouvernement veut pratiquer une politique d'abandon, pour beaucoup il est outrancièrement exagéré d'envisager une telle intention de la part de ceux qui mènent, actuellement, le pays. **De Gaulle n'est pas un renégat. Ce qu'il a promis, il le tiendra !** Les manigances actuelles, les négociations qui sont engagées, tout cela n'est que manœuvres pour pouvoir se placer en bonne position devant l'opinion internationale. Les plus fermes, dans cette attitude, ce sont encore nos Harkis. Pour eux, pas question de douter ! Pas question, non plus, de critiquer où de dire quoique ce soit qui puisse nuire à l'image qu'ils se font du Grand Homme.

74

Nous étions encore à une époque où la réputation de l'ONU était triomphante. L'Organisation avait su intervenir dans des conflits très graves et imposer une paix juste.

Toutefois, l'intervention militaire de Corée, si elle a bien été effectuée sous l'égide de l'ONU a, en fait, été menée et supportée par les États-unis. Il semblait, évident, que les conflits importants nécessitaient une armée puissante à la disposition de l'Organisation. Quelques unités de casques bleus, envoyées par diverses nations et sans cohésion entre elles, ne pouvaient suffire. Alors, cette armée puissante qui serait-elle ?

L'Armée française ? Pourquoi pas ! Mais, ainsi, nous en reviendrons au point de départ. Cela voudrait dire que l'on aurait encore besoin de nous, les appelés de métropole.

L'Armée américaine, pourquoi pas ! Les États-unis avaient bien proposé d'intervenir en Indochine au moment de DIEN BIEN PHU.

Et pourtant, la statue du guide éclairé de la nation a bien vibré, un instant, sur son socle. Certains, dont je suis, ont cru y voir une fêlure annonciatrice d'une prochaine déstabilisation. Simple illusion d'optique, sans doute ...

Ce fut au soir du 2^{ème} jour qu'apparut le premier symptôme de ce qui pourrait bien devenir une cassure. Ce soir là, devant nos transistors, nous avons entendu ce que nous n'aurions jamais imaginé entendre : Un homme, le premier homme de notre pays, le chef suprême des Armées, a appelé la troupe à la désobéissance. Nous avons senti dans ses paroles que la « Discipline » (celle qui fait la force même de ces armées) ne comptait pas pour lui. Nous avons senti que cet homme était prêt à tout, y compris à la guerre civile, pour garder le pouvoir, **son pouvoir**. Dire que ce discours n'a pas engendré des remous dans nos rangs, serait un euphémisme. Ce qu'il faut surtout dire, c'est que ces remous ne furent pas tous dans le sens du courant, dans le sens demandé par celui qui avait lancé cette sorte d'appel au secours. La journée qui suivit, la dernière journée, illustra bien les problèmes dans lesquels nous étions plongés.

« **Déboussolés** ». Nous étions déboussolés ! C'est le mot, qui me semble le plus juste, pour résumer notre état d'esprit.

Déboussolés ! On le serait à moins ! En premier lieu : Impossible de comprendre de quel côté était notre propre commandement supérieur, le Général Gouraud, commandant le corps d'Armée de Constantine. Si l'on en croit les radios d'Alger et celles de France, ce Général est tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Encore un qui pratique le « **WAIT AND SEE** ».

Nos officiers nous disent qu'il ne faut rien faire contre d'autres soldats français. Le chef de l'Etat, à l'opposé, nous lance un appel à la révolte contre d'autres militaires qui sont nos chefs ou nos copains peut-être ? Un appel qui veut dire ou que nous comprenons comme voulant dire :

- **Prenez les armes et servez-vous en contre vos chefs !**

Rapidement, dans les rangs du Bataillon, la tension monte. Qui n'a pas une petite rancœur contre certains chefs ? Ceci est particulièrement vrai entre la troupe et les Sous-Officiers. Ces derniers, Adjudants, Sergents et même Caporaux (les cabots) sont là pour faire exécuter les ordres, distribuer la garde et les corvées. Bref ! Pour nous « en faire baver ». On commence à entendre, parmi les hommes de troupe, des réflexions du genre :

- *C'est le moment de régler les comptes.*

Cela va même jusqu'à des menaces plus directes envers certains mal aimés :

- *Toi ! Salaud, on va te faire la peau !*

Au soir, le Commandant intervient donc et tente de calmer les esprits. Après son discours à l'E.M.T.1, il ira, avec l'aide des Capitaines, répéter la bonne parole dans les Compagnies. Si la plupart d'entre nous semblent comprendre son discours, quelques-uns vont continuer à ruminer. C'est, là, que se situe « l'incident » que j'évoque dans mon courrier du 26 avril. Je n'ai pas voulu paniquer mes parents. Ils avaient déjà dû bien s'inquiéter assez comme cela. Je pensais le leur raconter plus tard, c'est-à-dire à l'occasion de ma permission, puisque, maintenant, je pouvais compter les jours restant avant le départ.

En fait, je ne l'ai jamais raconté à personne. L'incident n'avait pas eu de conséquences, alors à quoi bon en parler. C'est ainsi que, rétrospectivement, j'ai réalisé que nous étions passés pas loin de conséquences qui auraient pu être très graves.

Ce soir là, à l'E.M.T.1, malgré les propos rassurants, lénifiants peut-être, que nous venions d'entendre, l'un d'entre nous entreprit, avec beaucoup d'insistance, de nous persuader que le moment était venu d'agir.

*- Cette nuit, on descend tous les gradés ! **Tous !** Les officiers, les Sous-offs et tous ceux qui nous font chier !*

Ensuite, on prend les camions et les Jeeps et on file sur Philippeville. On force les barrages, s'il y en a, et, arrivés au port, on prend un bateau d'assaut.

On oblige l'équipage à nous emmener à Marseille.

Beaucoup font des objections :

- Et à Marseille, les gendarmes seront là pour nous foutre au trou ! »

- Pas du tout, vous avez entendu le Vieux ! Nous serons accueillis en héros !

Quand j'entends ces propos, j'essaie de plaisanter :

- C'est çà ! Nous aurons droit à une médaille !

- Toi, si t'est pas avec nous, tu est contre nous ! Alors ... Le gars est singulièrement surexcité et il n'est même pas possible de lui opposer des arguments simples, du genre,

- Tu as entendu le Commandant !, Nous faisons partie des forces loyalistes, il n'y a pas de raisons de se révolter !

Sa réponse à lui, c'est :

- Il n'y a qu'un chef en France, le Vieux ! Vous l'avez entendu ! Alors, nous lui obéissons !

Beaucoup d'entre nous haussent les épaules, façon de dire « il est fou » mais sans le dire. Quelques-uns, pourtant, hochent la tête pour faire comprendre qu'il a peut-être raison. Personne, pourtant, n'ose véritablement lui emboîter le pas et l'approuver à voix haute, tant ce qu'il nous propose de faire semble énorme. Ce type, ce camarade malgré tout, je le connais comme étant « une grande gueule ». C'est peu dire que je ne l'apprécie pas. C'est le genre de personnage qui parle et gesticule beaucoup, qui est aussi réputé pour avoir un sale caractère. Quand à passer à l'acte et à faire quelque chose d'aussi démesuré, je ne l'en crois, heureusement, pas capable.

Que faire ? Pas question de « cafarder » un camarade qui ne fait que parler, même et, surtout, s'il dit des conneries ! Je passe faire un tour à la tente du P.C. Le camarade L. y est de permanence radio. Il m'interpelle, visiblement très inquiet :

- Tu as entendu X., il est cinglé ce mec ! Nous devons faire quelque chose !
»

- Rassure-toi, il parle, il parle... mais il ne tentera rien et personne ne le suivra.

Je ne sais pas si, par mes paroles autant que par mon calme, j'ai réussi à rassurer mon interlocuteur. Pas sûr ! Je crois, même, qu'il gardât sa MAT armée sur les genoux pendant son temps de permanence et qu'il passât la consigne à ceux qui prirent sa relève.

Le triomphe du bon sens !

Nous nous réveillons au matin d'un nouveau lendemain, le matin du 4^{ème} jour de ce qui fut « les événements ».

Ici, il ne s'est rien passé pendant la nuit (j'avais raison, il ne fallait pas s'affoler. A Alger, c'est fini. Les transistors nous le confirment, Radio Alger a retrouvé sa voix et son ton habituels.

Ce qui vient de se passer, durant ces trois jours, s'appelle un « PUTSCH », c'est ce nous apprenons (Certains, en entendant cela, disent « A vos souhaits »).

Quand on pratique le « WAIT AND SEE », ce qui triomphe ne peut s'appeler que **le bon sens**, c'est une évidence.

Maintenant, nous autres appelés, nous pouvons continuer à cocher tranquillement les jours (avant la quille ou la permission), chaque matin, sans que rien ne puisse plus perturber nos décomptes. Nous resterons à sécher sur notre stade, quelques jours encore, jusqu'à la fin du mois d'avril pour être précis. Quant à la fêlure, que j'ai évoquée précédemment, c'est en mon for intérieur que je la ressens. Moi qui, jusqu'alors, avais une confiance absolue dans le Chef de l'Etat, qui croyait que notre pays était gouverné avec clairvoyance et sagesse, je me prends, maintenant, à en douter. Comment quelqu'un de conscient et responsable peut-il nous avoir incités à un acte aussi incivique et irresponsable ?

Incivique ! Car pousser une partie du pays contre une autre, c'est vouloir la guerre civile. C'est ce à quoi nos officiers se sont fermement opposés durant toutes ces journées. C'est eux qui ont fait preuve d'une grande sagesse. C'est, finalement, grâce à leur attitude citoyenne que rien d'irréversible n'est arrivé.

Irresponsable ! Car ne risquait-il pas de déclencher, ainsi, des événements incontrôlables ? Le genre d'évènements qui aurait très bien pu se produire dans nos rangs.

Et je me dis qu' « Il » a fait tout cela uniquement par intérêt personnel. Parce qu'il refusait que son ego soit déséquilibré, soit mis en échec, par d'autres généraux, ses égaux (militairement, ses supérieurs). Nous venons d'assister là à une démonstration de ce que le **POUVOIR**, et le besoin impératif de le garder, peut faire d'un homme.

Je n'aurai pas vraiment l'occasion de parler de ce que je ressens alors, de l'impression défavorable que j'éprouve envers celui en qui j'ai longtemps cru. Autour de moi, tout le monde fait comme s'il ne s'était rien passé. Tout est rentré dans l'ordre. Le Chef de l'Etat reste toujours aussi ferme en ce qui concerne l'Algérie. Ce n'était donc pas la peine de faire tout ce cirque ! Il fallait faire confiance et il faut encore plus, maintenant, faire confiance. Voilà pour l'opinion qui, aujourd'hui, domine. Finalement, j'ai parlé de fêlure alors que ce n'était qu'une simple lézarde qui, bientôt, ne sera même plus visible.

Après la tension de ces 3 jours, nous ne nous privons pas de discuter librement des évènements avec les gars des compagnies et également ceux des autres unités, au hasard des rencontres. Durant les mois qui me restent à faire, j'aurai l'occasion d'en reparler mais, jamais, il ne sera évoqué autre chose que le regret,

pour certains, de n'avoir pas osé profiter de ces événements pour satisfaire leur rancœur personnelle. Quant à vouloir donner un quelconque sens politique à ces mouvements d'humeurs, cela relève de l'utopie. ⁽⁷⁵⁾.

75

20 ou 30 ans plus tard, on voit apparaître dans les récits de quelques camarades et surtout dans les pages de certains journaux, « **une légende** » :

C'est, paraît-il, « L'attitude citoyenne du contingent qui à sauvé la République ».

Si j'emploie ce terme de « **légende** », c'est parce qu'il correspond, exactement, aux faits ainsi prétendus : Une légende est « Une histoire déformée par l'imagination ». Quelle déformation de la vérité ! De la vérité, telle que j'en ai été témoin, en tous cas. Jamais, au moment des faits et durant le reste de mon séjour, je n'ai entendu de récits concernant des appelés ayant pris les armes pour défendre la République ou ayant menacé leurs gradés pour les faire revenir dans le chemin de la Légimité.

J'ose dire que si, toutefois, il a pu arriver que certains soldats aient manifesté des signes d'indiscipline, ils n'avaient pas, au moment des faits, d'intentions aussi pures et n'étaient pas animés par un idéal démocratique aussi élevé. J'ai eu le privilège de pouvoir suivre, à mon niveau, une petite partie de l'affaire, telle qu'elle s'est déroulée dans la 3^{ème} ville du pays. Finalement, cette légende, il fallait l'inventer. Elle sert bien le monde politique et le monde des anciens combattants (un certain monde, faut-il le préciser), tout ensemble :

Pour les uns, elle montre que les militaires de carrière n'étaient que « des tortionnaires, qui voulaient à tout prix défendre l'esclavagisme des Pieds-noirs ».

Pour les autres, elle prouve que le Grand Chef a eu raison de solliciter le « sens civique » des appelés pour sauver la France.

Enfin, elle permet à ces appelés, ceux qui osent ainsi travestir la vérité, d'effacer de leurs consciences quelques actes, ou tentations, peu estimables.

Comme au matin du 22 avril 1961, j'éprouve, encore aujourd'hui, le besoin de crier :
- Mensonges ! Mensonges ! Tout n'est que mensonges !

C'est ainsi que s'écrit l'Histoire : A coups de mensonges ou, tout au moins, en déformant et en ne retenant que les faits que l'on veut conformes au sens que l'on souhaite.

CONSTANTINE Le 28 avril 1961

Bonjour à tous,

Avant de parler à l'assemblée des trois, c'est à Papa, en particulier, que je veux m'adresser : J'espère que cette lettre arrivera pour le 1^{er} mai et j'en profite, donc, pour te souhaiter une bonne fête.

.../...

Je pense, d'ailleurs, que Maman ne manquera pas de me raconter tout cela.

Ici, comme je le disais, nous sommes toujours aux abords de Constantine pour une durée indéterminée. Il commence à faire chaud. Les mouches se mettent à attaquer et je crois qu'il vaut mieux, maintenant, faire la sieste qu'écrire.

Tout est donc redevenu calme. Le courrier arrive. J'ai reçu, ce matin, vos deux lettres d'avant la fin des « évènements ».

Francette s'est enfin décidée à écrire quelques lignes. Félicitations !

J'ai fait développer quatre pellicules et je joins, au présent courrier, 8 photos. Les autres arriveront par la suite.

Toutes ont trait à notre séjour dans le massif de Collo. Vous me demanderez des détails, si nécessaire, à moins que vous ayez la patience d'attendre, quelques jours encore, car c'est maintenant du 29 au jus.

Bonne sieste à tous trois et pour toi, Papa, que le 1^{er} mai soit une bonne journée.

Bons baisers.

Loulou

Chapitre X

Mai 1961. *En attendant la Perm. ...*



1961-05-010

1961_05_010 Notre TOUBIB et MAX (la terreur de l'E.M.T.I.) en pleine action ...

Quoi de neuf ?

En ce début de mois tout est calme. Nous avons retrouvé la base, j'ai retrouvé la Mechta Joyeuse. Il n'est pas question, pour l'instant, d'opérations. Seul fait notable : Nous avons un nouvel O.R. Il s'agit du S/Lieutenant Prd, Un appelé et un pied-noir. Cet officier vient du II/43^{ème} RI. La fierté des anciens, pour leur Bataillon, n'est pas dépourvue d'un certain ostracisme. Toutefois, Pas d'inquiétude à avoir, mes camarades habituels, Albert et Claude, me confirment que le type est sympa et que cela devrait se passer aussi bien qu'avec le regretté Lieutenant RF. Je leur fais confiance ! Pour l'instant, je n'ai fait que l'apercevoir. Il est venu nous saluer à la Mechta. Un « bonjour, bonsoir » rapide, j'attendrai, donc, que nous soyons en opération pour pouvoir le juger.

Nous passons la première semaine de ce mois de mai à contempler le paysage (Et aussi, un peu, à faire la sieste, à lire et à écrire).

Il est vrai que la campagne a totalement changé de couleur.

En septembre, octobre, nous avons pu admirer les ocres et les bruns des terres préparées pour les semences. Puis, à partir de novembre, avec les premières pluies, les collines et les hauts plateaux étaient devenus verts. Les blés étaient sortis de terre en quelques jours. Un peu de blanc là-dessus pour ralentir la végétation et après les neiges de décembre et janvier, c'était, de nouveau, le vert qui dominait. Cette précocité dans les couleurs n'avait pas été sans me surprendre, alors qu'en Brie ou en Beauce, les céréales ne commençaient à germer qu'à partir d'avril. Je connaissais, pourtant, la raison de cette hâte de la végétation. Ces terres étaientensemencées en « blé dur ». Blé qui était semé à l'automne et profitait de la saison (faiblement) humide pour prendre racine.

Ainsi, chaque fois que nous revenions des brumes de notre massif de Collo, nous n'étions pas dépayés. Au vert des arbres, succédait le vert des hautes plaines céréalières. Pourtant, vers la fin du mois précédent, ces plaines ont commencé à jaunir. Les tiges n'atteignent, certainement pas, un demi mètre, que ? déjà, elles deviennent couleur paille. La chaleur et la sécheresse sont en avance cette année. Nous ressentons le soleil de l'Algérie malgré les bérets et il n'a pas fini de peser sur nos têtes.

CONSTANTINE Le 03.05.1961

Chers Parents,

Après dix jours passés aux abords de Constantine, nous venons, ce matin, de regagner nos locaux. Le remue-ménage des premiers jours s'est vite calmé et le restant de notre séjour fut particulièrement morne. Bien que fort proche de la ville, nous ne pouvions y aller librement et nous étions, en fait, aussi isolés que dans un quelconque djebel (je l'ai peut-être déjà dit). Se lever le matin en se disant qu'il n'y a rien d'autre à faire, pour la journée, qu'attendre l'heure de se recoucher n'est pas extrêmement motivant.

Pour vous, qui travaillez toute la semaine, cela peut vous paraître un bon programme. Pourtant, croyez-moi, quelques jours de ce régime deviennent vite difficiles à supporter. Nous ne faisons que tourner en rond et cela ne nous redonne pas le moral.

Malgré la tournure prise par les événements, les permissions sont toujours suspendues et, ceci, jusqu'à nouvel ordre. Des camarades, qui devaient partir demain, ont dû décommander leurs places d'avion. Cela sera-t-il terminé d'ici le 26 mai ? « That is the question ? ? ? ».

Je viens de recevoir, presque coup sur coup, les deux colis, par vous envoyés, et je me suis aussitôt lancé dans la lecture. J'ai eu autant de plaisir à relire le condensé du « Château de ma Mère » que j'en eus à lire le texte intégral. Je viens d'entamer la « Plume du flamand ». Le « général du Roy » n'a, bien entendu, pas résisté à mon séjour à Constantine. Il est fort heureux que d'autres papiers soient arrivés car j'étais vraiment à court.

Vous savez, bien sûr, le plaisir que j'ai à recevoir ce genre de colis et surtout à en utiliser leurs contenus. Ce n'est pas seulement le contenu mais aussi l'intention que j'apprécie. En retour, voici encore quelques photos de Collo, en espérant que vous avez bien reçu les dernières.

Pour cette fois ci, encore, je vais vous quitter. Ah ! J'allais oublier de vous demander une aide financière supplémentaire en prévision de ma permission. Si cela est possible, 50 N.F. me suffiraient. Merci beaucoup, par avance.

Bons baisers à tout le monde.

Loulou

AÏN ABID Le 04/05/1961

Chers Parents,

Oui, Deux lettres aujourd'hui, des 2 et 3 mai 1961, le courrier fait vite en ce moment. Probablement, la poste veut-elle se faire pardonner les retards pris au cours des événements.

Je vois donc que, comme je l'avais prévu, il a plu le jour du premier mai. J'en suis sincèrement désolé mais, que voulez-vous, c'est l'habitude. De toute façon, je n'y suis pour rien. Ces deux jours se sont tout de même bien passés pour vous, c'est, là, l'essentiel.

Par ici commencent, maintenant, les vraies chaleurs et il va falloir songer à alléger la tenue.

Le soir, à la Mechta Joyeuse, la cérémonie du « déchaussage » vaut la peine, non d'être vue, mais d'être sentie. Je crois que les nouvelles chaussettes arrivent vraiment à point.

Je n'ai, ce soir, l'intention de ne vous dire qu'un petit mot. Aussi, vais-je maintenant vous quitter en joignant, encore, quelques photos.

Bonsoir et bons baisers pour tout le monde.

Loulou

AÏN ABID Le 05/05/1961

Bonjour à tous,

Oui, c'est encore moi. Vous allez encore être forcés de déchiffrer mon écriture. J'espère, d'ailleurs, que vous vous rebifferez et m'imposerez un peu de prose « made in Melun ». Là, vous serez bien attrapés car, au fond, je n'attends que cela et, si je force un peu sur le papier en ce moment, c'est pour avoir le plaisir de vous lire plus souvent.

Ce soir, grand événement : Le vaguemestre m'a offert deux colis. Il s'agissait du poste, qui vient d'arriver, en pièces détachées, mais en bon état de marche. Je n'ai pas encore pu juger l'engin mais je pense être satisfait. En ce moment, à côté de moi, les violons grincent et je ne sais plus quel orchestre interprète la « sonate à Kreutzer » de Beethoven.

Bien sûr, les postes, que l'on reçoit bien ici, sont des émissions en langue et musique musulmane ou bien Radio Alger. Europe N° 1 et Luxembourg sont forts mais brouillés par les parasites. Sans doute, le temps orageux y est-il pour quelque chose.

Maintenant, la saison chaude arrive à grands pas et il va falloir songer à mettre la tenue d'été. En ce moment, le ventilateur tourne et, s'il rafraîchit un peu, il a la détestable manie de créer des tempêtes parmi les papiers qui traînent. Cette après-midi, nous venons de toucher un réfrigérateur « Electrolux » de 250 l. Cet engin marche au pétrole et par absorption. Seulement, je me demande ce que donnera un tel appareil en opérations. Supportera-t-il les chaos des routes et des pistes ? Ne sera-t-il pas trop souvent en panne ? C'est, en tout cas, quelque chose d'appréciable, ne serait-ce que pour pouvoir conserver la viande, le beurre, le fromage et bien d'autres denrées.

Une bonne nouvelle : Aujourd'hui, la suppression des permissions a été levée. Enfin une mesure populaire ! C'est maintenant du peu mais nous aurons encore le temps de nous écrire d'ici là. D'ailleurs, pour ne pas vous décourager, je vais arrêter là mes discours et attendre de vos nouvelles. Bonsoir et bons baisers à tous.

Loulou

Radio : 1^{er} vol suborbital américain.

CONSTANTINE Le 14 mai 1961

Chers Parents,

Je vois que vous avez beaucoup de journées dominicales en ce moment. Ce n'est malheureusement pas le cas ici et je ne peux guère continuer la correspondance à la cadence prise ces derniers temps.

D'ailleurs, les lettres des 8, 9 et 10 sont toutes arrivées ensemble. Les regroupements sont, sans doute, valables dans un sens comme dans l'autre.

Vous pouvez le voir, nous sommes de nouveau à Constantine, depuis le 12, après un court séjour dans les djebels des environs de Jemmapes.

Je viens, à l'instant, de recevoir votre lettre du 12 et je me force pour y répondre. D'ailleurs, si les mouches continuent à attaquer, je sens que je vais tout envoyer promener. De plus, il y a actuellement un bon copain, nommé Claude D., qui vient de me fourrer ses pieds sous le nez, ceci pour me faire comprendre que, même sans chaussettes, ils ne sont jamais à «l'air libre».

Par le même courrier, est arrivé votre dernier colis et je me suis lancé dans le Joseph Kessel que je n'avais pas encore lu.

Vous ne perdez pas les bonnes habitudes des sorties en forêt. Quant à ce qui est de monter la guitoune, n'en parlez pas trop car, sinon, je vais, un de ces jours, vous recopier la notice complète de montage de la tente collective, modèle 56, pour 20 personnes.

Du 12 au jus. Ça alors, je n'en reviens pas ! J'ai encore du mal à penser que bientôt, je vais quitter cette région. Ne voyez surtout pas, là, du regret. Le seul regret, que j'ai, est d'avoir à lire sur ma perm. : « Devra se présenter au district de Marseille le 20 juin avant 16 h ». «L'éternel retour» en quelque sorte !

Enfin, il ne faut songer qu'au départ et, en attendant ce dernier, recevez tous trois mes meilleurs baisers.

Loulou

Un coup de gueule !

Les opérations ont enfin repris. Nous visitons, de nouveau, la région au sud de Jemmapes et pouvons admirer au passage les fameuses cascades pétrifiées du Hammam Meskoutine. Opération soigneusement préparée par notre Commandant, avec le concours des forces locales. Devant dessiner les calques, j'ai assisté au Briefing la veille et j'entends encore le Commandant donner toutes les précisions pour que la mise en place soit faite avec le maximum de discrétion. La petite bande de Fells recherchée, étant particulièrement sur ses gardes et se dispersant, systématiquement, à la moindre alerte.

Nous quittons le Hamman alors que le jour n'est pas encore levé. Bien entendu, notre déplacement s'effectue tous feux éteints. Les compagnies débarquent leurs hommes et commencent leurs mises en place, comme prévu. Nous arrivons à un carrefour où la route vers Bordj Sabbath croise plusieurs pistes. Le P.C. doit attendre là, le lever du jour, avant de gagner un piton d'où il pourra dominer la situation. Il faut que le bouclage soit terminé et que le Piper puisse survoler la zone. Ce croisement offre une sorte de plate-forme assez large et dégagée où des artilleurs ont déjà installé une batterie.

J'observe les caissons de munitions, les canons pointés vers la zone d'opération et je suis en train de me dire qu'il doit y avoir quelque chose de pas normal ? Le Commandant, lui, ne semble pas, au premier abord, avoir manifesté beaucoup d'intérêt pour les artilleurs, occupé qu'il est à contrôler, par liaison radio, que tout est en place.

Tout à coup, il réalise ! Moi aussi, je viens de comprendre et je comprends d'autant plus sa réaction : Les artilleurs ont tout leur matériel ! Tout est prêt ! On peut penser qu'ils ont fait vite. Mais, il n'y a **aucun véhicule** sur la plate-forme, donc, ils sont là depuis un certain temps.

Il saute de sa JEEP et se dirige vers la batterie en criant :

- Le chef ! Je veux voir le chef !

- C'est moi, Mon Commandant.

Un jeune Sergent (je veux dire, un Maréchal des logis, c'est le grade dans cette arme), se présente au garde à vous devant notre quatre barrètttes. Il est visiblement très intimidé et inquiet, il s'agit certainement d'un appelé qui se demande quel défaut, sur sa tenue ou dans la présentation de sa batterie, notre patron va pouvoir lui trouver.

- Vous êtes ici, depuis longtemps, avec vos canons ? Demande notre officier d'un ton où l'exaspération est évidente.

Le pauvre Maréchal, se méprenant sur la raison de cette question répond :

- *Oui, Mon Commandant. Nous sommes arrivés hier soir et tout était prêt avant la nuit, selon les ordres.*

Cette réponse met le Commandant Dumetz hors de lui. Il en bégaye presque de colère :

- ***C'est pas croyable ! Comment peut-on être aussi con ? Et les Fells ! Vous avez pensé à leur téléphoner, aux Fells, pour leur annoncer notre arrivée ?***».

L'autre ne sait plus quelle contenance adopter et bafouille :

- *Mais, Mon Commandant... Mais, Mon Commandant ...* ».

Heureusement, notre chef se rappelle, tout à coup, le grade de son interlocuteur. Sa colère retombe aussi vite quelle est montée :

- *Bien sûr, ce n'est pas votre faute ! Comment s'appelle celui qui vous a donné cet ordre stupide ?*

Le nom du responsable, bafouillé par le Maréchal des logis, relance un peu son humeur.

- *L'imbécile ! Il était pourtant au briefing hier ! Il n'a rien compris. Maintenant, le voilà qui s'excuse presque de s'être ainsi laissé emporter :*

- *Vous êtes commandé par un crétin ! Rassurez-vous, vous n'y pouvez rien ! Je me chargerai moi-même de le lui dire !*

Pendant ce temps le dispositif a terminé sa mise en place. Le Piper apparaît dans le ciel et va pouvoir surveiller la zone ainsi encerclée. Nous sautons dans nos véhicules et prenons la piste qui doit nous conduire à notre observatoire. Durant le court trajet, les paroles du Commandant nous prouvent qu'il rumine encore un fond de colère concernant cet incident. Comme toujours, dans ces cas là, il nous prend à témoin :

- *Vous vous rendez compte ! Ils se sont tranquillement installés la veille. Avant même la tombée de la nuit, les gueules des canons étaient pointées vers l'endroit où nous avons prévu d'intervenir.*

Quelle organisation ! Il ne manque pas un bouton de guêtres ! Quelle armée digne du Général BAZAINE ! ...

Il aura encore le temps, pendant les quelques minutes que dure la montée, de nous rappeler tout ce qu'il pense d'une certaine armée et de ses fonctionnaires :

- *Voilà un bel exemple de l'utilité de certaines armes et d'une certaine conception de la guerre ! Des canons, des chars, tout cela était très utile lors du débarquement en Normandie, mais ici ... Ce sont les avions et surtout les hélicoptères dont nous avons besoin !*

- *Maintenant que nous avons ramené la tranquillité dans ce pays, ils rêvent tous d'y faire un séjour !*

Tous ... Je veux parler de tous ces soi-disant militaires qui ont passé des années, le cul sur une chaise, dans un bureau de la rue St Dominique, (Ministère de

la Guerre, devenu, depuis, Ministère de la Défense) ou ailleurs. Ils viennent ici faire des annuités et améliorer leur retraite. Bien entendu, ils ne savent même pas ce qu'est l'école de guerre, quant aux techniques de lutte contre la subversion, ils n'en ont aucune idée ! ».

Il terminera par la critique d'un certain armement :

- Toutes ces armes, à trajectoires balistiques, c'est complètement dépassé ! N'oubliez pas que cela date de Napoléon 1^{er} qui créa l'école polytechnique pour que la France ait un corps d'artilleurs.

Aujourd'hui, il existe des armes à tirs téléguidés. C'est ça l'avenir ! Tout est dans la précision. Nous ne sommes plus à Verdun où l'on comptait, par tonnes, le nombre d'obus tombant par m2. (⁷⁶).

La journée, si bien commencée, se termina par la découverte de quelques caches vides. Les Fells étaient partis se faire descendre ailleurs.

Bien entendu, rien ne prouve que ce beau résultat soit dû à l'unique connerie d'un obscur officier d'artillerie. ...

L'histoire ne dit pas, non plus, si notre Commandant lui exprima personnellement sa déception.

76

Le Commandant était un spécialiste des armes téléguidées qui s'appelaient alors SS10 et SS11. Ce qu'il préconisait, là, s'appellera, beaucoup plus tard, le « bombardement intelligent » et la « frappe chirurgicale ».

CONSTANTINE, le 20/05/1961

Bonjour à tout le monde,

Nous sommes rentrés ce matin de la région de Jemmapes. Région où nous étions retournés lundi, après notre séjour à Constantine. Les opérations sont donc finies pour l'instant mais, pour nous, il serait question de retourner de nouveau à Constantine en maintien de l'ordre. De plus, le cessez-le-feu n'est pas valable pour le barrage. Aussi, je ne pense pas que le Bataillon reste longtemps ici. A moins, bien sûr, que la situation politique évolue rapidement. Pour moi, en tout cas, je ne bouge plus de la base. Tout au moins, je ne bouge plus jusqu'au 26 mai prochain. Inutile de dire que, maintenant, le moral est bon et n'a jamais été meilleur. Cette après-midi, j'ai repassé ma tenue et cela m'a rappelé toutes les fois où j'ai fait chauffer le fer à Maisons-Laffitte, en prévision d'un départ.

La campagne, en ce moment, est superbe. Les lauriers roses sont en pleine floraison et tous les oueds sont remplis de fleurs, parmi les galets blancs et l'eau étincelante. Les cigognes se montrent toujours sur les toits, le long des routes, mais surtout près des ruisseaux. Sur les pentes des collines, le blé est déjà doré et rehausse le vert foncé qui borde le moindre cours d'eau. C'est maintenant la sécheresse qui s'annonce et nous venons d'avoir trois jours de Sirocco. Trois jours suffocants mais qui se sont, heureusement, terminés par un bel orage.

Je n'ai pas encore pensé à me documenter à Constantine sur les horaires des trains, ce qui fait que je ne sais pas exactement quand j'arriverai. Peut-être vendredi soir, à moins que ce ne soit samedi matin ? C'est évidemment regrettable, non parce que j'ai perdu l'habitude de la marche (ce n'est pas le cas, bien entendu), mais parce que cela eut été, là, l'occasion de me faire rouler en Panhard.

Après ces quelques mots et, en attendant d'en dire plus de vive voix, recevez, tous trois, mes meilleurs baisers.

Loulou

Constantine Le 21/05/1961

Bonsoir à tous,

Il faut que je me dépêche pour écrire maintenant si je veux que mes lettres arrivent avant moi. Je n'ai, d'ailleurs, pas grand-chose à dire, mais cela importe peu. L'essentiel est que je pense à vous et aussi à la perm., chaque jour plus proche.

Inutile de demander ce que vous avez fait en ce dimanche de Pentecôte, car le temps de me répondre et je serai déjà parti. Quoiqu'il en soit, j'espère que vous avez passé une bonne journée et que le lundi sera aussi bon.

Ici, tout est tranquille. Ce matin, décrassage du personnel et du matériel puis lecture. Pour midi : petits pois et rôti de veau. Cette après-midi : Sieste, lecture et écriture. Ce soir : Encore écriture et... cinéma.

Pourtant, il y a environ une heure, un coup de téléphone est arrivé pour nous annoncer que nous étions en alerte d'une demi-heure pour Constantine. Quand je dis « nous » c'est manière de parler, bien sûr, car je ne ferai pas partie du prochain départ, où qu'aille le Bataillon. Il ne me reste plus qu'à attendre, en effet, paisiblement le départ, pour le 26 mai 1961 à 9 h 00 exactement, et à préparer mes affaires.

En attendant mon arrivée, qui succédera assez rapidement au départ, recevez tous trois mes meilleurs baisers.

Loulou

La blanche CARAVELLE.

Nous voici, enfin, ce 26 mai, tant attendu. Il n'est certainement pas plus de 9 heures du matin. Nous patientons, dans la petite aérogare de Constantine, avant de pouvoir embarquer dans notre bel oiseau.

La « Caravelle », le fleuron de l'aviation civile française, à été mise en service, à Air France, il n'y a pas si longtemps, un tout petit plus d'un an, je crois. Son utilisation sur les lignes algériennes est encore plus récente, depuis le début de l'année très précisément. Celle que nous devons prendre dans quelques instants relie directement Constantine à Marseille. Elle continue ensuite jusqu'à Orly. Dommage ! C'est mon portefeuille qui ne pouvait pas suivre. Je n'ai pu prendre de billet que jusque la 1^{ère} escale. De là, je gagnerai la capitale par le train. C'est plus lent (beaucoup plus lent) mais cela a le mérite d'être gratuit, pour nous autres militaires. Pour mon camarade, avec qui je pars, le problème ne s'est pas posé. Il se rend dans la région de Toulouse où il a de la famille (bien qu'étant né en Algérie). Pour cette destination, aucune liaison aérienne civile n'est prévue.

Hier, dans l'après-midi, Albert et moi, avons dit au revoir aux gars d'Aïn Abid, bien contents de les laisser se racornir au doux soleil du mois de mai. Il faut dire que, depuis 2 ou 3 jours, le Sirocco est revenu. Ce type de temps est toujours aussi dur à supporter, bien que nous puissions, maintenant, mettre nos tenues d'été. Des chambres d'hôtel nous avaient été réservées dans le centre ville (Le service « voyage » de l'Armée est vraiment très bien organisé !) mais nous n'avons guère pu dormir. Pourtant, grâce au couvre-feu, il est possible d'ouvrir les fenêtres en grand, la circulation étant nulle dès la tombée du jour. Sans doute, étions-nous trop énervés par la proximité du départ. Nous voici, donc, sur l'aérodrome civil d'Aïn El Bey, situé entre le Kroubs et Constantine. Bientôt, nous sommes invités à aller rejoindre l'appareil qui nous attend sur le tarmac. En réalité, de quelle couleur est-elle cette Caravelle ? Blanche, bleue, grise métallisée ? Je ne sais plus et peu m'importe ! Seuls souvenirs de ces instants, l'aimable sourire des hôteses et la dînette qui nous est servie à bord en guise de petit déjeuner. Nous avons, à partir de maintenant, le sentiment d'être redevenus des civils.

Sommaire

Liste des chapitres

N°	Date	Titre	Page
		Avant-Propos	11
I	Aout 1960	L'arrivée à AÏN ABID	29
II	Septembre	1 ^{ère} opération : RUBIS II	57
III	Octobre	La MECHTA JOYEUSE	107
IV	Novembre	Les HARKIS	163
V	Décembre	Le 156 ^{ème} R.I.R.C.	211
VI	Janvier	Souvenir d'un NOUVEL AN	253
VII	Fevrier	Massif de COLLO	283
VIII	Mars	Brouillards et frimas	325
IX	Avril	Frimas et... bourrasque !	371
X	Mai	En attendant la perm.	425

FIN DU 1^{ER} VOLUME



Collection : Mémoire du Bataillon de Corée.

La mémoire des combattants, un concept qui n'est, certainement, pas nouveau. Voyons ce qu'en pensaient les grognards de l'Empereur :

- Après leur démission, les ouvriers de l'épopée ont eu le loisir de rassembler leurs souvenirs :

Le plus grand nombre les a racontés ; d'autres, heureusement, les ont écrits. *« Plût à Dieu, disait un soldat du XVI^{ème} siècle, que, nous, qui portons les armes, prissions cette coutume d'écrire ce que nous voyons et faisons ! Car il me semble que cela serait mieux accommodé de notre main (j'entends du fait de la guerre) que non par des gens de lettres ; car ils déguisent trop les choses et cela sent son clerc. »*

Ce souhait de Montluc ne s'est point réalisé aussi complètement que les historiens l'auraient désiré.

.../...

...Certains renonçaient par paresse, impossibilité de s'exprimer, ou scepticisme...

...Il en est de mieux doués, plus décidés, ambitieux, qui se lancent et dont l'inexpérience, la maladresse même, sont à la fois un charme et un gage de vérité. Justesse du mot, franchise de l'impression, sincérité du sentiment, cela sans fioriture de style ni afféterie d'élégance...

Tels quels, ces mémoires sont de précieux documents. -

« **SOLDATS DE NAPOLEON** »

de J. Lucas-Dubreton



AUTO-EDITION.

par

Louis-René THEUROT

172, Av Victor Hugo - BP 65 - 77192 DAMMARIE LES LYS CEDEX

Adhérent de l'A.A.A. (*Association des Auteurs Indépendants*)

ISSN : 1264-5354

Dépôt légal : 3^{ème} trimestre 2006

Ré-édition du 1^{er} septembre 2010.

Version N° A-06 du 30/06/2010.

Imprimer en septembre 2010 par : IMPRIMERIE GRAPHI THERMO - 92000 NANTERRE.

Prix France T.T.C. 35 €

